

# Plutarque

## Éditions, Traductions, Paratextes

**Françoise Frazier, Olivier Guerrier  
(coords.)**

IMPRESA DA UNIVERSIDADE DE COIMBRA  
COIMBRA UNIVERSITY PRESS

ANNABLUME

# HVMANITAS SVPPLEMENTVM • ESTUDOS MONOGRÁFICOS

ISSN: 2182-8814

**Apresentação:** esta série destina-se a publicar estudos de fundo sobre um leque variado de temas e perspetivas de abordagem (literatura, cultura, história antiga, arqueologia, história da arte, filosofia, língua e linguística), mantendo embora como denominador comum os Estudos Clássicos e sua projeção na Idade Média, Renascimento e receção na atualidade.

Breve nota curricular sobre os coordenadores do volume

Décédée le 14 décembre 2016, Françoise Frazier, ancienne élève de l'École Normale Supérieure de Jeunes Filles, Première à l'agrégation de Lettres Classiques (1981), Professeur à l'Université Paris Ouest Nanterre La Défense depuis 2006, et Membre senior de l'Institut Universitaire de France depuis 2012, est l'auteur d'une œuvre scientifique de première importance, notamment sur Plutarque dont elle a contribué à faire connaître l'œuvre et la pensée, par ses travaux (éditions et traductions, articles, *Histoire et Morale dans les Vies Parallèles de Plutarque*), et son implication dans l'International Plutarch Society comme l'entreprise d'édition des *Œuvres morales et meslées* d'Amyot (1572) dont elle était la co-responsable. Sa disparition est ponctuée en particulier d'un ouvrage, achevé dans ses derniers jours, *Quelques aspects du platonisme de Plutarque. Philosopher en commun. Tourner sa pensée vers Dieu* (à paraître chez Brill).

Olivier Guerrier est Professeur en Littérature française de la Renaissance à l'Université de Toulouse Jean Jaurès, et ancien membre de l'Institut Universitaire de France. Il est spécialiste de La Boétie et de Montaigne - et actuel Président de la Société Internationale des Amis de Montaigne (SIAM) –, des rapports entre Littérature et savoirs dans l'humanisme, ainsi que de la réception moderne de Plutarque ; à ce titre, il codirige, avec Françoise Frazier, l'édition critique des *Œuvres morales et meslées*, dans la traduction d'Amyot

SÉRIE HUMANITAS SUPPLEMENTUM  
ESTUDOS MONOGRÁFICOS

**ESTRUTURAS EDITORIAIS**  
SÉRIE HUMANITAS SUPPLEMENTUM  
ESTUDOS MONOGRÁFICOS

ISSN: 2182-8814

**DIRETOR PRINCIPAL**  
MAIN EDITOR

Delfim Leão  
Universidade de Coimbra

**ASSISTENTES EDITORIAIS**  
EDITORIAL ASSISTANTS

João Pedro Gomes  
Universidade de Coimbra

**COMISSÃO CIENTÍFICA**  
EDITORIAL BOARD

Francisco de S. José Oliveira  
Universidade de Coimbra

Maria do Céu Fialho  
Universidade de Coimbra

Olivier Munnich  
Université de Paris – Sorbonne

Romain Ménini  
Université de Paris – Est

# Plutarque

## Éditions, Traductions, Paratextes

**Françoise Frazier, Olivier Guerrier (coords.)**

Institut Universitaire de France et Université Paris-Ouest-Nanterre La  
Défense, Université Toulouse Jean-Jaurès.

IMPRESA DA UNIVERSIDADE DE COIMBRA  
COIMBRA UNIVERSITY PRESS

ANNABLUME

SÉRIE HUMANITAS SUPPLEMENTUM  
ESTUDOS MONOGRÁFICOS

TÍTULO TITLE

Plutarque. Éditions, Traductions, Paratextes

Plutarch. Editions, Translations, Paratexts

COORD. EDS.

Françoise Frazier, Olivier Guerrier

EDITORES PUBLISHERS

Imprensa da Universidade de Coimbra

Coimbra University Press

[www.uc.pt/imprensa\\_uc](http://www.uc.pt/imprensa_uc)

Contacto Contact

[imprensa@uc.pt](mailto:imprensa@uc.pt)

Vendas online Online Sales

<http://livrariadaimprensa.uc.pt>

Coordenação Editorial Editorial Coordination

Imprensa da Universidade de Coimbra

Conceção Gráfica Graphics

Rodolfo Lopes, Nelson Ferreira

Infografia Infographics

Nelson Ferreira

Impressão e Acabamento Printed by

Simões & Linhares, Lda. Rua 4 de Julho, Armazém

n.º 2, 3025-010 Coimbra

Annablume Editora \* Comunicação

[www.annablume.com.br](http://www.annablume.com.br)

Contato Contact

[@annablume.com.br](mailto:@annablume.com.br)

**FCT**  
Fundação para a Ciência e a Tecnologia  
www.fct.pt  
POCI/2010



Projeto UID/ELT/00196/2013 -

Centro de Estudos Clássicos e Humanísticos da Universidade de Coimbra

ISSN

2182-8814

ISBN

978-989-26-1305-5

ISBN Digital

978-989-26-1306-2

DOI

<https://doi.org/10.14195/978-989-26-1306-2>

Depósito Legal Legal Deposit

425159/17

© Dezembro 2016

Annablume Editora \* São Paulo

Imprensa da Universidade de Coimbra

Classica Digitalia Universitatis Conimbrigensis

<http://classica.digitalia.uc.pt>

Centro de Estudos Clássicos e Humanísticos

da Universidade de Coimbra

A ortografia dos textos é da inteira responsabilidade dos autores.

Trabalho publicado ao abrigo da Licença This work is licensed under

Creative Commons CC-BY (<http://creativecommons.org/licenses/by/3.0/pt/legalcode>)

# PLUTARQUE. ÉDITIONS, TRADUCTIONS, PARATEXTES

## PLUTARCH. EDITIONS, TRANSLATIONS, PARATEXTS

COORD. EDS.

Françoise Frazier, Olivier Guerrier

FILIAÇÃO AFFILIATION

Institut Universitaire de France et Université Paris-Ouest-Nanterre La Défense, Université Toulouse Jean-Jaurès.

RÉSUMÉ – Consacré à Plutarque et son texte au temps de l’humanisme, le présent volume réunit douze contributions dues aux membres du Réseau Thématique Européen « Plutarque ». Il se distribue en trois parties : la première se centre sur les traductions, latines ou vernaculaires – en particulier la traduction française d’Amyot ; la seconde est consacrée au travail philologique des humanistes et à leur apport aux éditions modernes ; la troisième donne quelques exemples d’interprétation et / ou de réutilisation du texte.

Il s’adresse ainsi non seulement aux spécialistes de Plutarque, en apportant à la fois des éléments philologiques touchant l’établissement du texte et une contribution à l’étude de la réception du Chéronéen, mais aussi à tous les spécialistes de la Renaissance et du milieu humaniste, et, plus largement, à quiconque s’intéresse à la traductologie ou à la diffusion du patrimoine antique.

MOTS-CLÉS

Plutarque – traductions humanistes – éditions critiques – réception – paratexte – *translatio studii*

ABSTRACT

This book brings together twelve papers by members of the *Réseau Thématique européen “Plutarque”* regarding Plutarch in the Humanistic Age. It is organized into three parts : the first one focuses on the translations, the second one is devoted to the philological work and shows how humanistic conjectures and exegesis are still valuable for modern editors; finally, the third one addresses the reinterpretation and reuse of Plutarch’s work. Such a volume is aimed both at the Plutarchists – they either deal with textual criticism or with Plutarch’s reception – and at the specialists of the Renaissance. It may be of interest also for anyone concerned by translatology or by the legacy of Antiquity and its importance in modern times.

KEYWORDS

Plutarch - humanistic translations - critical editions - reception - paratext – *translatio studii*

## ÉDITEURS

Décédée le 14 décembre 2016, Françoise Frazier, ancienne élève de l'École Normale Supérieure de Jeunes Filles, Première à l'agrégation de Lettres Classiques (1981), Professeur à l'Université Paris Ouest Nanterre La Défense depuis 2006, et Membre senior de l'Institut Universitaire de France depuis 2012, est l'auteur d'une œuvre scientifique de première importance, notamment sur Plutarque dont elle a contribué à faire connaître l'œuvre et la pensée, par ses travaux (éditions et traductions, articles, *Histoire et Morale dans les Vies Parallèles de Plutarque*), et son implication dans l'International Plutarch Society comme l'entreprise d'édition des *Œuvres morales et meslées* d'Amyot (1572) dont elle était la co-responsable. Sa disparition est ponctuée en particulier d'un ouvrage, achevé dans ses derniers jours, *Quelques aspects du platonisme de Plutarque. Philosopher en commun. Tourner sa pensée vers Dieu* (à paraître chez Brill).

Olivier Guerrier est Professeur en Littérature française de la Renaissance à l'Université de Toulouse Jean Jaurès, et ancien membre de l'Institut Universitaire de France. Il est spécialiste de La Boétie et de Montaigne - et actuel Président de la Société Internationale des Amis de Montaigne (SIAM) –, des rapports entre Littérature et savoirs dans l'humanisme, ainsi que de la réception moderne de Plutarque ; à ce titre, il codirige, avec Françoise Frazier, l'édition critique des *Œuvres morales et meslées*, dans la traduction d'Amyot



## EDITORS

Dead on December 14, 2016, Françoise Frazier, former student of the École Normale Supérieure de Jeunes Filles, first in the aggregation of Classical Letters (1981), professor at the University Paris Ouest Nanterre La Défense since 2006, member of the the Institut Universitaire de France since 2012, is the author of a major scientific work, notably on Plutarch, whose works and ideas she have contributed to be known, by her work (editions and translations, articles, *Histoire et Morale dans les Vies Parallèles de Plutarque*), and by her involvement in the International Plutarch Society and the publishing of Amyot's *Œuvres morales et meslées* (1572) of which she was the co-leader. Her death is punctuated in particular by a book, completed in her last days, *Quelques aspects du platonisme de Plutarque. Philosopher en commun. Tourner sa pensée vers Dieu* (to be published by Brill).

Olivier Guerrier is Professor of French literature of Renaissance at the University of Toulouse Jean Jaurès, and a former member of the Institut Universitaire de France. He specializes in La Boétie and Montaigne – he is the current President of the International Society of Montaigne's Friends (SIAM) –, the relationship between literature and knowledge in humanism, as well as the modern reception of Plutarch ; he co-directs, with Françoise Frazier, the critical edition of the *Oeuvres morales et meslées*, in Amyot's translation.

(Página deixada propositadamente em branco)

# TABLE DES MATIÈRES

PRÉSENTATION DE <i>PLUTARQUE. ÉDITIONS, TRADUCTIONS, PARATEXTES</i> (Presentation of <i>Plutarch. Editions, Translations, Paratexts</i> )	13
--	----

## TRADUCTIONS HUMANISTES

(Humanistic Translations)

IL <i>DE FRATERO AMORE</i> DI PLUTARCO TRA THOMAS NAOGEORGUS, LUDOVICUS RUSSARDUS E STEPHANUS NIGER (Plutarch's <i>De fraterno amore</i> in Thomas Naogeorgus, Ludovicus Russardus and Stephanus Niger) Fabio Tanga	19
--	----

LE TRADUZIONI DEL <i>DE AUDIENDO</i> DI PLUTARCO IN ETÀ UMANISTICA (The translations of Plutarch's <i>De audiendo</i> in Humanistic Age) Paola Volpe Cacciatore	41
---	----

TERMINOLOGIA TEATRALE PLUTARCHEA NELLE PRIME TRADUZIONI A STAMPA (Plutarch's theatrical terminology in the first printed translations) Giovanna Pace	53
--	----

AMYOT TRADUCTEUR DES <i>ŒUVRES MORALES</i> . DES <i>MARGINALIA</i> À LA VERSION FRANÇAISE : L'UTILISATION DES <i>VIES</i> (Amyot Translator of the <i>Moralia</i> . From the Greek <i>Marginalia</i> to the French Version : How he used the <i>Lives</i> ) Françoise Frazier	69
---	----

LE MYTHE DU <i>DE FACIE</i> DE PLUTARQUE TRADUIT PAR AMYOT (Amyot's translation of the myth in Plutarch's <i>De facie</i> ) Luisa Lesage Gárriga	87
--	----

## PHILOLOGUES HUMANISTES ET ÉDITIONS MODERNES

(Philologists of Humanistic Age and Modern Editions)

<i>QUOT LECTIONES, TOT TURNEBI</i> ADRIEN TURNÈBE IN RECENT EDITIONS OF PLUTARCH'S <i>DE ANIMAE PROCREATIONE</i> Bram Demulder	101
--	-----

LOS HABITANTES DE LA LUNA (PLU., <i>DE FAC.</i> 944C-945B). NOTAS CRÍTICAS SOBRE LAS PROPUESTAS TEXTUALES Y TRADUCCIONES DEL XVI (The Inhabitants of the Moon (Plu., <i>De fac.</i> 944C-945B). Critical Notes on Textual Proposals and Translations of the XVIth Century) Aurelio Pérez-Jiménez	123
--	-----

SU DUE PASSI DEL <i>DE SERA NUMINIS VINDICTA</i> : TRADUZIONI UMANISTICHE, ECDOTICA ED ESEGESI MODERNE (About two passages of Plutarch's <i>De sera numinis vindicta</i> : Humanistic Translations, Ekhdosis and Modern Exegesis) Stefano Amendola	139
PROBLÈMES TEXTUELS ET CHOIX D'INTERPRÉTATION DANS LES TEXTES DE PSYCHOLOGIE ANIMALE DE PLUTARQUE (Textual issues and interpretative choices in Plutarch's writing on animal psychology) Francesco Becchi	155
 <b>RÉCEPTION ET PARATEXTES</b> (Reception and Paratexts)	
THE SHIFTING REALITIES OF PLUTARCH'S NATURAL PROBLEMS A NOTE ON THE RECEPTION OF <i>QUAESTIONES NATURALES</i> Michiel Meeusen	171
L'ÉDITION ET LA TRADUCTION DE PLUTARQUE DANS L'ŒUVRE DE L'HUMANISTE PORTUGAIS <i>ANDREAS EBORENSIS</i> : <i>LOCI COMMUNES SENTENTIARUM ET EXEMPLORUM</i> (1569) (The Plutarch's edition and translation in the portuguese humanist <i>Andreas Eborensis</i> : <i>Loci communes sententiarum et exemplorum</i> [1569]) Ana Isabel Correia Martins	179
L'ORDRE DU DISCOURS: SUR LES SOMMAIRES ET MANCHETTES DES « CONTREFAÇONS » GOULART DES <i>ŒUVRES MORALES ET MESLÉES</i> (The order of discourse : on summaries and marginal annotations of Goulart's "contrefaçons" of the <i>Œuvres morales et meslées</i> ) Olivier Guerrier	201
INDEX LOCORVM	213
INDEX NOMINVM	219
AUTEURS	224

Françoise Frazier s'en est allée le 14 décembre 2016, des suites d'une longue maladie, et elle laisse son entourage, tous les plutarquistes et encore plus particulièrement notre Réseau européen, la RED, dans une indicible solitude.

En 1978, elle intègre brillamment l'École Normale Supérieure de Jeunes Filles (ENSJF) du Boulevard Jourdan – ou « ENS Sèvres ». Première à l'agrégation de Lettres Classiques (1981), elle soutient, trois ans plus tard, sa thèse de doctorat (Plutarque et la narration biographique : composition et signification des « grandes scènes » dans les *Vies*), sous la direction de celui qui restera, toute sa vie, son « patron » : Jean Sirinelli. Après avoir assuré des cours pour les pré-agrégatifs de l'ENSJF (1982-1987), et avoir été pensionnaire de la Fondation Thiers (1984-1987), puis avoir été nommée Maître de Conférences à l'Université Stendhal-Grenoble III (1989), elle soutient en 1991 son Habilitation à Diriger les Recherches, sur un dossier portant sur les *Vies*, avec un travail original *Morale et Histoire dans les Vies Parallèles*. En 1997, elle est élue Professeur à l'Université Paul Valéry-Montpellier III, puis en 2006 à l'Université Paris Ouest Nanterre La Défense. En 2012, elle est nommée membre senior à l'Institut Universitaire de France (IUF).

Françoise Frazier est l'auteur d'une œuvre philologique et scientifique de première importance. Elle est d'abord une des meilleures spécialistes de Plutarque, qu'elle n'a cessé, tout au long de sa vie, de pratiquer. On lui doit en particulier, outre des dizaines d'articles, de nombreuses éditions et traductions de Plutarque (Collection des Universités de France, Classiques en poche, Garnier Flammarion), et surtout *Histoire et Morale dans les Vies Parallèles de Plutarque*, dont elle avait souhaité, en 2016, proposer une seconde édition, revue et augmentée. Sa bibliographie, ses séminaires et ses cours montrent également qu'elle s'est préoccupée de toute la tradition et de tous les genres, d'Homère à Plutarque, et au-delà : la poésie (épique, tragique, comique, bucolique), l'histoire (Thucydide, Polybe), les orateurs, la philosophie (Platon, Aristote, Philon d'Alexandrie, Epictète et Plotin), le roman (Achille Tatius), la littérature grecque chrétienne. En témoigne notamment son livre *Poétique et création littéraire en Grèce ancienne* (Presses Universitaires de Franche-Comté, 2010).

Elle avait la passion de la transmission, dans cette exigence mêlée d'humilité qui caractérise les plus grands professeurs. Elle incarnait ce que l'école des hellénistes français a produit de meilleur, et fournit à cette communauté une œuvre qui doit servir de base à ceux qui s'inscriront dans son champ.

Elle était également très engagée dans le Réseau européen Plutarque et l'International Plutarch Society, dont elle ne manquait que rarement les congrès. Correspondante pour la France à Montpellier puis Nanterre, elle permit à l'un des auteurs de ces lignes et à l'Université Jean Jaurès de Toulouse de rejoindre la RED. On le dut à son intérêt de toujours pour la réception européenne « moderne » de Plutarque, qui l'avait conduite à collaborer dès son début en 2003 à l'entreprise d'édition des *Œuvres morales et mêlées* d'Amyot (1572), dont elle

devint très vite le fer de lance et à bon droit la co-responsable. Ce travail entre hellénistes et seiziémistes autour d'un texte majeur, socle de journées de travail et de colloques, manifesta une autre qualité qui caractérise les très grands savants : la capacité, sans démagogie, à sortir de ses études premières pour s'ouvrir à des domaines nouveaux, au point que Françoise était également devenue une spécialiste de la Renaissance à part entière.

On gardera d'elle avant tout l'expression d'une éthique, au meilleur sens du terme, nourrie de ses chers Grecs autant que d'une foi profonde, par laquelle tout instant avec elle était lesté de plénitude et de grandeur, d'une gravité qui allait de pair avec la gaité, dans une conciliation sans cesse harmonieuse du passé et du présent. Chaque rencontre mêlait le travail le plus intense à des conversations, ensuite, sur l'art, la musique, les voyages, le tout autour de mets choisis et de champagne, dans la droite ligne des *Propos de table*. Et cela toujours avec une exceptionnelle attention aux autres, une façon de se mettre à la place, si rare ; Françoise Frazier possédait deux des plus belles vertus humaines : la délicatesse et l'élégance.

Le dernier colloque de la RED à Paris (Ulm et Nanterre), en septembre 2016, intervint au moment où la maladie accentuait ses ravages. Françoise tint à tout organiser elle-même, à recevoir jusqu'au bout ses amis français et étrangers. Elle ne put qu'ouvrir, par une admirable conférence rue d'Ulm, ces journées, qu'elle avait conçues comme « testamentaires ». Il y eut alors de la solennité, mais aussi – elle le sut – de la joie. En ses derniers mois, ses proches assistèrent à une fin où elle confortait ceux qui allaient rester, et qui fut ponctuée par un dernier livre, *Quelques aspects du platonisme de Plutarque. Philosopher en commun. Tourner sa pensée vers Dieu* (à paraître chez Brill), tout ceci constituant sa mort, et donc tout ce qui l'avait précédée, en exemple absolu, à l'antique. Dans le texte d'hommage qu'elle écrivit lors de la disparition de Jean Sirinelli, le 14 septembre 2004, elle mentionnait le titre du dernier chapitre de *Plutarque de Chéronée – Un philosophe dans le siècle* « La Paix du Soir ». Françoise s'est éteinte une nuit, prématurément, mais sans doute en paix. Ceux qui l'aimaient et qu'elle aimait sont aujourd'hui orphelins ; mais ils sont également responsables, face à son immense héritage.

Olivier Guerrier  
Olivier Munnich

## PRÉSENTATION DE *PLUTARQUE. ÉDITIONS, TRADUCTIONS, PARATEXTES* (Presentation of *Plutarch. Editions, Translations, Paratexts*)

Créé à l'aube du nouveau siècle, le Réseau thématique Plutarque européen, qui associe désormais les Universités de Berne, Coimbra, Florence, Groningen, Leuven, Malaga, Paris Ouest-Nanterre, Salerne et Toulouse, a fait de la réception de Plutarque et de son importance dans la formation de la culture européenne un de ses thèmes majeurs dès la deuxième rencontre annuelle, tenue à Malaga en juin 2001<sup>1</sup>. Il ne faisait en cela que suivre ce qui fut un des premiers congrès organisés sur le Chéronéen à l'Université de Coimbra, *Plutarco Educador da Europa*<sup>2</sup>, en novembre 1999. Ce thème a enfin été choisi par l'International Plutarch Society pour son IXe Congrès international, tenu à Ravello en 2011 et consacré à *Gli scritti di Plutarco: Tradizione, traduzione, ricezione, commento*<sup>3</sup>. Dans le même temps, la publication, en cours, du *Corpus Plutarchi Moraliu* aux éditions M. d'Auria, entamée en 1988, a au fil des années montré la nécessité de reprendre l'ensemble de la tradition manuscrite et des travaux des humanistes pour établir le texte.

La reconnaissance de la place particulière, et essentielle, de la Renaissance et des Humanistes dans la réception de Plutarque s'est enfin marquée par l'adhésion au Réseau des seiziémistes de Toulouse, réunis autour d'Olivier Guerrier, et c'est ce thème de recherche qui a été proposé en septembre 2013 à la rencontre de Leuven aux collègues du Réseau. Le présent volume contient les résultats de ces recherches, qui ont été présentés et discutés lors de la rencontre annuelle organisée pour la première fois à l'Université de Toulouse en septembre 2014.

Dans la redécouverte de l'Antiquité grecque qui marqua la Renaissance, en Italie d'abord, et un siècle plus tard en France et dans le reste de l'Europe, l'œuvre de Plutarque eut en effet une importance que les hellénistes modernes, centrés sur la brillante et séminale époque classique, ont longtemps méconnue. La thèse pionnière de Robert Aulotte, en 1965, était ainsi celle d'un spécialiste du XVIe siècle. L'œuvre considérable, par son volume comme par sa diversité, qui l'a fait ranger dans la catégorie peu valorisante des polygraphes, constituait au contraire aux yeux des humanistes une de ces précieuses sommes encyclopédiques capable

---

<sup>1</sup> A. Pérez Jiménez (ed.), *Plutarchus Redivivus : memorándum del II Encuentro de la Red Temática de Plutarco (Málaga, 14-15 de junio de 2001) y propuesta de proyectos aprobados*, Málaga, 2002.

<sup>2</sup> J. R. Ferreira (ed.), *Congresso Plutarco Educador da Europa, : actas do Congresso: 11 e 12 de Novembro de 1999*, Porto, 2002.

<sup>3</sup> G. Pace & P. Volpe Cacciatore (cur.), *Gli scritti di Plutarco: Tradizione, Traduzione, Ricezione, Commento. Atti del IX Convegno Internazionale della International Plutarch Society, Ravello - Auditorium Oscar Niemeyer, 29 settembre - 1° ottobre 2011, Napoli, 2013.*

de combler leur souhait de restitution « fidèle » d'un patrimoine ; elle permettait aussi des choix, qui se marquaient par la publication de tel ou tel traité isolé ou d'un choix de traités. À tous se posait avec acuité un problème de constitution d'un texte que la tradition livrait souvent dans un état défectueux.

La Renaissance joue ainsi un rôle essentiel dans la réception de Plutarque, sous deux aspects. Le plus évident est la transmission de sa pensée, réinterprétée et adaptée aux besoins de temps, ce qui passe par le délicat travail de traduction comme par l'introduction de tout un paratexte, sommaire et manchettes en particulier, propre à orienter l'interprétation. Mais les éditions du texte, quand bien même l'avènement au XVIII<sup>e</sup> siècle d'une ecdotique « scientifique » en a profondément modifié la méthode, gardent toute leur valeur dans les innombrables passages où la collation minutieuse de l'ensemble des manuscrits désormais pratiquée ne peut se substituer entièrement à « l'intuition philologique » – sans compter avec la connaissance éventuelle de manuscrits aujourd'hui disparus : non seulement les multiples variantes et conjectures font apparaître tout un pan de l'histoire culturelle du temps, l'activité et les échanges entre humanistes, mais elles peuvent aussi aider les éditeurs modernes.

À l'intersection entre l'étude des pratiques et enjeux de l'édition, privilégiée par l'équipe de seiziémistes toulousains, et les soucis philologiques et l'intérêt pour la réception de Plutarque chers aux spécialistes du Chéronéen, se sont ainsi dessinés trois grands axes de réflexion qui déterminent les trois parties du présent volume.

La première privilégie les traductions humanistes. C'est dans ce champ que se situe la contribution de l'Université de Salerne. Fabio Tanga examine non seulement les traductions latines du *De fraterno amore*, celles de l'humaniste bavarois Thomas Kirchmeyer (1555) et du juriconsulte français L. Rousard (1559), mais aussi une œuvre inspirée et imitée de celle de Plutarque, le *De fraterna benevolentia* du philologue de Crémone, Stefano Negri, publiée en 1518, avant qu'il existât des traductions complètes de l'opuscule. Il ouvre ainsi de larges perspectives à la fois sur l'activité humaniste et sur l'intérêt suscité à l'époque par cette thématique. Paola Volpe montre aussi les humanistes au travail, aux prises avec les difficultés de la traduction, sur un corpus plus réduit : quelques passages toujours considérés comme délicats du *De audiendo*, dont elle confronte trois traductions latines du XVI<sup>e</sup> siècle, celles de Calphurnius (Giovanni Calfurnio) en 1505, de Paceus (Richard Pace) en 1522, et de Luscinus (Ottmar Nachtigall) en 1541. Giovanna Pace se focalise sur la traduction de la terminologie théâtrale dans les *Vies* en confrontant la traduction latine de Xylander et la traduction française d'Amyot pour esquisser une typologie des procédés mis en œuvre. C'est à Amyot précisément que sont consacrées les deux dernières études : Françoise Frazier examine l'ensemble des renvois aux *Vies* faits par Amyot dans les marges de son exemplaire bâlois, et leur influence sur la traduction, qu'ils permettent parfois d'enrichir. Luisa Lesage Garriga enfin se concentre sur le mythe du *De facie* et l'interprétation personnelle que propose



Amyot de certains passages délicats. Elle est amenée à aborder les reprises ultérieures des éditeurs modernes.

Se dessine ainsi le deuxième axe de recherche, centré sur le travail philologique des humanistes et leur apport aux éditions modernes. Tandis que Bram Demulder se concentre sur Turnèbe et son travail de lecteur et d'éditeur du *De animae procreatione*, Aurelio Pérez Jiménez étudie les paragraphes 944C-945B du *De facie* et Stefano Amendola deux passages du *De sera* (550B et 552D-E). Francesco Becchi enfin, sur deux passages du *Bruta animalia* (987F, 992E) et un du *De sollertia animalium* (963F), qui posent à la fois des problèmes de texte et de fond sur le courage et l'intelligence des animaux, montre « en acte », pour ainsi dire, l'utilité des propositions des humanistes en les faisant participer à ses propres discussions philologiques de ces passages délicats.

Ce dialogue, en quelque sorte poursuivi avec Plutarque et / ou ses interprètes domine la troisième partie du recueil, tournée vers la réception et la réutilisation du texte. Elle s'ouvre sur un rapide examen du *Nachleben* des *Questiones naturales* : considérant à la fois les traductions latines du XVI<sup>e</sup> siècle et l'utilisation des problèmes, de l'encyclopédie byzantine de Michael Psellos au *Diálogos Familiares de la Agricultura Cristiana* du jésuite espagnol Juan de Pineda à la fin du XVI<sup>e</sup> s., Michiel Meeusen tente de préciser la valeur attachée à ce texte et les milieux dans lesquels il a circulé. Ana Isabel Correia Martins s'intéresse ensuite à un des genres de prédilection des humanistes, les recueils, adages et florilèges, et analyse en détail l'utilisation des *Moralia* dans le corpus latin de *Loci communes* dû à André Rodrigues de Évora. Enfin Olivier Guerrier donne un exemple de « lecture orientée », qui constitue aussi la première réception dans l'ordre éditorial du « Plutarque français », en examinant quelques exemples des sommaires et annotations dont le pasteur Goulart dota la traduction d'Amyot : un tel travail de vulgarisation suppose une philosophie et une logique propres et engage durablement la réception de Plutarque en France.

Dans le chemin qui a mené de l'organisation à la publication de cette rencontre, nos remerciements vont d'abord à l'Equipe d'Accueil 4590, *II Laboratorio*, et à son directeur Jean-Luc Nardone, Professeur en Langue et Littérature italiennes de la Renaissance et de l'Âge classique. Dans un contexte lié en France aux nouveaux contrats de recherches (2016-2020), *II Laboratorio* n'a pas hésité à apporter dès 2014 sa contribution à cette manifestation, et sera donc pour l'avenir le laboratoire toulousain naturellement associé au Réseau thématique Plutarque européen. Nos remerciements vont ensuite à l'Université de Coimbra et à Delfim Leão, qui ont bien voulu nous faire profiter de leur expertise éditoriale et accueillir ce volume dans la riche collection *Humanitas Supplementum*.

Les éditeurs  
Août 2016

(Página deixada propositadamente em branco)

# TRADUCTIONS HUMANISTES

(Página deixada propositadamente em branco)

IL *DE FRATERNO AMORE* DI PLUTARCO TRA THOMAS NAOGEORGUS,  
LUDOVICUS RUSSARDUS E STEPHANUS NIGER  
(Plutarch's *De fraterno amore* in Thomas Naogeorgus, Ludovicus Russardus  
and Stephanus Niger)

FABIO TANGA (tangafabio@libero.it)  
Università di Salerno

ABSTRACT — Il lavoro prende in esame il Περὶ φιλαδελφίας plutarcheo individuando il contributo delle traduzioni latine di XVI secolo allo studio, all'edizione, all'esegesi e alla divulgazione del testo del trattato. Indagando sull'attività versoria del giuriconsulto francese Louis Rousard e dell'umanista bavarese Thomas Kirchmeyer nei confronti del *De fraterno amore*, si delinea una grande attenzione a livello europeo per l'opuscolo plutarcheo, i cui temi e stilemi sono stati ripresi ed imitati anche dal *De fraterna benevolentia* del filologo cremonese Stefano Negri.

PAROLE CHIAVE - Plutarco; *De fraterno amore*; L. Rousard; T. Kirchmeyer; S. Negri

ABSTRACT — The paper analyzes Plutarch's Περὶ φιλαδελφίας identifying the contribution of the sixteenth-century Latin translations to the study of the text of the Plutarchean essay. Investigating the Latin translations of Plutarch's *De fraterno amore* written by the French jurist Louis Rousard and by the Bavarian humanist Thomas Kirchmeyer, and looking at *De fraterna benevolentia* composed by the Cremonese philologist Stefano Negri, the paper shows also the reception of Plutarch's Περὶ φιλαδελφίας in sixteenth-century Europe.

KEYWORDS - Plutarch; *De fraterno amore*; L. Rousard; T. Kirchmeyer; S. Negri

Il Περὶ φιλαδελφίας<sup>1</sup>, opuscolo plutarcheo di datazione incerta<sup>2</sup> e di tematica ibrida tra la famiglia e l'amicizia<sup>3</sup> dedicato ai fratelli romani Avidio Nigrino e Quieto<sup>4</sup>, riesce a coniugare una materia riconducibile alla tradizione filosofica<sup>5</sup> con l'esperienza personale di Plutarco, marito e padre dotato di eccellente φιλία

<sup>1</sup> Classificato al nr. 98 del Catalogo di Lampria, al nr. 13 dell'edizione planudea e al nr. 31 nelle edizioni a stampa dei *Moralia*; cf. Treu 1873: 11; Irigoin 1987: 314; Postiglione 1991: 9; Pohlenz 2001: 221.

<sup>2</sup> Brokate riteneva il *De fraterno amore* successivo al *De adulate et amico*, al *De amicorum multitudine* e alla *Vita di Catone*, mentre Dumortier ha ricondotto l'opuscolo agli ultimi anni del regno di Traiano, datandolo verso il 115 d.C.; cf. Brokate 1913 e Dumortier 1975: 137. Il *terminus post quem* per la composizione dell'opuscolo potrebbe essere la menzione di un non precisato τύραννος (menzionato a 488A), sulla cui identificazione (Nerone o Domiziano) non si è concordi; cf. Jones 1966: 70-71 e Postiglione 1991: 10. L'opera sarebbe stata comunque composta nel lasso temporale tra il 68 e il 107 d.C.

<sup>3</sup> Cf. Ziegler 1965: 200.

<sup>4</sup> Sulla corretta identificazione di Quieto cf. Postiglione 1991: 10; 113, n. 3.

<sup>5</sup> Cf. Dumortier 1975: 133-141.

nei sentimenti e nei rapporti interpersonali<sup>6</sup>. Il *De fraterno amore*<sup>7</sup> ha riscosso una grande fortuna in ambito europeo nella seconda metà del XVI secolo, come testimoniato dall'opera di uomini di cultura, attivi in Germania, Francia ed Italia, che può apportare degli utili contributi allo studio di alcuni punti dibattuti del testo plutarco.

## 1. IL *DE FRATERNO AMORE* DI THOMAS NAOGEORGUS

A partire dalla città di Straubing, fino a giungere in Turingia e nella Germania centrale a Stoccarda, fu attivo il frate domenicano tedesco, poi parroco e pastore luterano bavarese Thomas Kirchmaier<sup>8</sup> (nome latinizzato in *Thomas Naogeorgus*<sup>9</sup>), divenuto celebre nella sua epoca quale infiammato teologo protestante, fine drammaturgo e dotto pamphlettista. Noto per la satira anti-cattolica intitolata *Regnum papisticum* (1553) e celebrato per la composizione di tragedie quali il *Pammachius* (1538), gli *Incendia seu Pyrgopolinices* (1541) ed il *Mercator seu iudicium* (1540), Naogeorgus fu una figura di spicco del teatro tedesco della seconda metà del 1500 e si distinse fin da giovane per la sua cultura classica ed umanistica ed il suo fermento religioso. Oltre ad aver tradotto, tra il 1552 ed il 1558, altre opere di Sofocle, Isocrate, Giovanni Crisostomo e Sinesio<sup>10</sup>, nel 1555 Kirchmaier pubblicò a Basilea, presso l'editore Ioannes Oporinus, la traduzione latina<sup>11</sup> di sette opuscoli dei *Moralia* plutarco<sup>12</sup>, tra cui il *De fraterno amore*, preceduta da una epistola con dedica rivolta al "generosus ac nobilis dominus" protestante Huldricus Fugger<sup>13</sup>, signore di Kirchperg e Weissehorn, membro di una

---

<sup>6</sup> Cf. Postiglione 1991: 24.

<sup>7</sup> Titolo tradotto con *Commentatio de fraterno amore* da T. Kirchmaier e *Commentarius de Fraterna amicitia* da L. Rousard.

<sup>8</sup> Sulla figura di Thomas Kirchmaier (1508-1563) cf. Shade 1863: 328; Hübner 1913: 297-338; Hübner 1920: 193-222; Theobald 1931: 143-165; Levinger 1935: 145-166; Roloff 1979: 455-475; Krojer 2006; Volpe Cacciatore 2010: 459-466.

<sup>9</sup> Thomas Kirchmaier fu noto anche con le varianti onomastiche di Thomas Kirchmeyer, Kirchmayer, Kyrchmayer, Kirchmair, Kirchmayr, Kirchmeier, Kyrchmayr o Kirchbauer; Thomas Neageorgius o Naogeorg; Thomas Naogeorgus Kirchmayer; Thomas Nageorgus, Nageorgius o Naogeorgius; Thoma Naogeorgo, Naogeorgus o Naogeorgius Straubingensis; Thomas Neubaur; con gli pseudonimi di Thomas Pfarrkircher, Hubelschmeiser, Neübaur, Neubauer o Neumeyer, oltre che con l'abbreviazione Th. N. S.

<sup>10</sup> Cf. Volpe Cacciatore 2010: 459, n. 2.

<sup>11</sup> Intitolata: *Plutarchi Chaeronensis, Summi Philosophi, Libelli septem, in Latinum conversi, cum antea versi non essent: Quorum catalogum versa pagina invenies. Thoma Naogeorgo Straubingensi interprete*. Basileae, per Ioannem Oporinum, 1556; cf. Naogeorgus 1556.

<sup>12</sup> I sette opuscoli plutarco tradotti in latino sono: *Septem Sapientium convivium*; *De superstitione*; *Quomodo se quispiam citra invidiam laudare possit*; *De fraterno amore*; *De garrulitate*; *De syllaba ei apud Delphos* e *De Socratis daemonio*; cf. Naogeorgus 1556.

<sup>13</sup> Ulrich Fugger fu attivo ad Augsburg, Bologna, Roma e Bourges. Nel 1567 si trasferì ad Heidelberg, e dopo la sua morte, la sua biblioteca personale fu collocata nella Chiesa dello

famiglia di mercanti e banchieri originaria di Augsburg. Naogeorgus appronta la prima traduzione latina in ordine cronologico del Περὶ φιλαδελφίας di Plutarco, e la novità dell'impresa è annunciata fin dal frontespizio dell'opera, dove si ricorda che i "Libelli septem" sono stati "... in Latinum conversi, cum antea versi non essent". Poi, tale consapevolezza dell'originalità del proprio lavoro riappare anche all'interno dell'epistola dedicatoria, datata 23 agosto 1555, dove l'autore spera di produrre "aliquid utilitatis & delectationis" per il lettore, essendosi dedicato, tra gli opuscoli plutarchei, alla traduzione di "... ea quae nondum quidem (quantum ego sciam) conversa essent". L'epistola dedicatoria del volumetto di traduzioni offre anche altri numerosi elementi degni di attenzione. L'autore afferma di essersi imbattuto in un "... Graecus codex Moraliū Plutarchi" e di esser rimasto "delectatus" dalla lettura dello stesso, oltre che "admiratus" per il "divinum ingenium" dello scrittore di Cheronea, che dimostra di essere un bravo filosofo, un grande conoscitore degli scrittori antichi a lui precedenti e di innumerevoli storie ed aneddoti citati a profusione, ed un eclettico nel trattare "feliciter" gli argomenti più svariati. Ammirando la "absoluta eruditio", la "probitas", la "doctrina efficax, sana & fructuosa", la "integra mens" ed i "probi atque humani mores" del Cheronese, Naogeorgus gli riconosce argomenti che "... Christiani hominis putes"<sup>14</sup> e lo descrive come splendidamente beneficiato dalla elargizione dei doni della "divina bonitas". Il contenuto dei trattati dei *Moralia* tradotti da Kirchmeier è definito, poi, di estremo interesse per il lettore in quanto privo di "spinosi labyrinthi" e provvisto di "utilitas rerum" e "pondus sententiarum". Quindi Naogeorgus esprime un giudizio sulla propria attività versoria, esponendone i limiti linguistici e stilistici e spiegandone gli obiettivi letterari e culturali. Il traduttore ammette di non aver potuto "... pari elegantia & gratia reddere" il contenuto degli opuscoli, sostiene di aver rifiutato di "... longius a Graeco digredi" e di aver tradotto il testo greco "astrictius". Prendendo le distanze da altri traduttori, l'autore mostra consapevolezza delle difficoltà sottese all'operazione di mediazione e trasferimento culturale intrinseca alla traduzione dal greco al latino, affermando: "Non enim paraphrastes esse studui (quod nonnulli solent) sed interpres". Le discettazioni plutarchee sulla tematica dell'amore fraterno richiamarono senza dubbio l'attenzione del teologo e pastore protestante Thomas Kirchmeyer, che si avvicinò allo scrittore

---

Spirito Santo come parte della Biblioteca Palatina. In merito ad Ulrich (1526-1584) e alla famiglia dei Fugger di Augsburg cf. Strieder 1931; Kluger 2009; Häberlein 2012.

<sup>14</sup> L'interesse del luterano Kirchmeyer per il *De fraterno amore* plutarcheo forse è ascrivibile proprio a quella "dolcezza, serietà, efficacia e partecipazione ... al confine tra l'etica pagana e l'etica cristiana" (cf. Postiglione 1991: 24-25) che Plutarco, così sensibile ai valori della famiglia, aveva dimostrato fin dalla *Consolatio ad uxorem*. Già J. De Romilly aveva parlato della "douceur" di Plutarco; cf. De Romilly 1979: 293.

di Cheronea per la sua saggezza e moderazione affini alla temperie cristiana e con una certa consapevolezza intellettuale delle difficoltà tecniche e culturali dell'opera intrapresa.

La traduzione di Naogeorgus apporta un contributo molto utile alla comprensione del testo del *De fraterno amore* plutarco in uno dei *loci* che l'edizione della Bibliotheca Teubneriana a cura di M. Pohlenz ha giudicato lacunosi, ovvero il passo 491D, dove Plutarco esorta ad avere estrema cura non solo dei fratelli, ma anche della loro famiglia e dei loro figli, mostrando un'attenzione particolare nei confronti della moglie del fratello. In particolare, prendendo in considerazione 491D6-8<sup>15</sup>:

γυναικα δ' ἀδελφοῦ γαμετήν ὡς ἀπάντων ἱερῶν ἀγιώτατον προσορῶντα καὶ σεβόμενον, \*\*\* τιμᾶν τὸν ἄνδρα καὶ εὐφημεῖν, ἀμελουμένη δὲ συναγανακτεῖν χαλεπαίνουσιν δὲ πραῦνειν

dove i codici conservano τιμᾶν τὸν ἄνδρα καὶ εὐφημεῖν<sup>16</sup>, l'edizione francofortana del 1599<sup>17</sup>, seguita da Reiske<sup>18</sup>, Wyttenbach<sup>19</sup>, Bernardakis<sup>20</sup> e Postiglione<sup>21</sup>, ha stampato τιμᾶν διὰ τὸν ἄνδρα καὶ εὐφημεῖν.

Poi il testo è stato emendato in τιμᾶν <στέργοντα μὲν> da Schwartz<sup>22</sup>, in τιμῶντα τὸν ἄνδρα κατευφημεῖν da Madvig<sup>23</sup> e in τιμῶντα μὲν τὸν ἄνδρα κατευφημεῖν da Helmbold<sup>24</sup>, mentre Pohlenz<sup>25</sup> ha proposto in apparato l'integrazione <ἄν μὲν φιλοστόργως πρὸς αὐτὴν ἔχη>.

I traduttori hanno effettuato delle scelte differenti, in quanto la *versio gallica* di Amyot<sup>26</sup> recita "... la tenir & reverer comme une relique tressainte, pour l'amour de son mari, la louër" ed il volgarizzamento di Adriani<sup>27</sup> traduce "... l'osservare e riverire in guisa di reliquia santissima la moglie del fratello, ed

<sup>15</sup> Il testo proposto è quello pubblicato da Pohlenz 2001: 252.

<sup>16</sup> Il testo dei manoscritti è accolto dall'*editio basileensis*; cf. Basilea 1542: 418.

<sup>17</sup> Wechel 1599: 419.

<sup>18</sup> Cf. Postiglione 1991: 102.

<sup>19</sup> Wyttenbach 1796: 998.

<sup>20</sup> Bernardakis ha optato per τιμᾶν διὰ τὸν ἄνδρα καὶ εὐφημεῖν, ma scrivendo in apparato: "διὰ] om. mei codd."; cf. Bernardakis 1891: 275.

<sup>21</sup> Cf. Postiglione 1991: 102. Postiglione, in nota alla sua edizione, riteneva "insostenibile" la lezione manoscritta, proponendo, poi, di "attenersi al testo vulgato" in quanto portatore di "un altro senso abbastanza soddisfacente"; Postiglione 1991: 132, n. 116.

<sup>22</sup> Pohlenz 2001: 252.

<sup>23</sup> Bernardakis 1891: 275.

<sup>24</sup> Helmbold 1962: 320.

<sup>25</sup> Pohlenz 2001: 252.

<sup>26</sup> Amyot 1572: 89. Aulotte aveva notato come Amyot si fosse servito dell'aiuto occasionale delle traduzioni di Rousard e Xylander per rettificare errori ed inesattezze della tradizione manoscritta del *De garrulitate* plutarco; cf. Aulotte 1965: 202.

<sup>27</sup> Adriani 1827: 394.



onorarla, e dirne bene”. Poi la traduzione latina fornita da Xylander<sup>28</sup> è “... itaque fratrem honoret eique gratuletur”, mentre la *versio* di Cruserius<sup>29</sup> traduce “... & viri causa honores eam & collaudes” e Rousard<sup>30</sup> sceglie la traduzione “... uxorem vero fratris tanquam rem omnium sanctissimam mariti gratia suspicias, veneris & collaudes”.

Al passo in questione Schwartz e Pohlenz hanno ipotizzato la presenza di una lacuna, proponendo integrazioni prima e dopo τιμᾶν, mentre Madvig ha suggerito l'emendamento τιμῶντα τὸν ἄνδρα κατευφημεῖν, accolto quasi *in toto* da Helmbold, ed a Postiglione è parsa in un primo luogo “insostenibile” la lezione manoscritta. Inoltre il διά, introdotto prima di τὸν ἄνδρα a partire da Reiske, espunto da Dübner<sup>31</sup>, adottato da Bernardakis senza averlo visto nei propri codici, e che Postiglione non sapeva se ascrivere alla tradizione testuale o alla critica congetturale<sup>32</sup>, in realtà era una variante già presente e contrassegnata da un “Δ”<sup>33</sup> a margine<sup>34</sup> dell'Aldina I,23<sup>35</sup>, successivamente accolta nel testo dell'edizione francofortana del 1599<sup>36</sup>.

A questo punto sembra preferibile conservare la lezione dei codici, optando per una traduzione rispettosa del testo tràdito, come quella realizzata da Thomas Naogeorgus<sup>37</sup>, che coglie nel segno anche sotto il profilo della comprensione effettiva del contenuto del passo plutarco. Traducendo “Mulierem autem fratris coniugem, ut omnium sacrorum sanctissimum, si aspicias aut colis, eius

---

<sup>28</sup> Xylander 1570: 439. Per quanto riguarda il *De garrulitate* plutarco, Aulotte sosteneva che Xylander avesse avuto sotto gli occhi il testo di Rousard, pur imitandolo in maniera libera e mai cieca; Aulotte 1965: 33.

<sup>29</sup> Cruserius 1573: 88.

<sup>30</sup> Rousard 1559: 33.

<sup>31</sup> Dübner 1856: 637.

<sup>32</sup> Postiglione 1991: 132-133, n. 116.

<sup>33</sup> Sul frontespizio dell'Aldina I,23 la nota autografa di Fulvio Orsini, tra l'altro, recita: “Δ littera Donati Poli codicem significat”; cf. Aldina 1509; Aulotte 1965: 180; Martinelli Tempesta 2006: 174. Questa segnalazione riconduce a Donato Polo (o Poli; morto verso il 1515 o 1516), professore di retorica e protetto di papa Leone X; cf. Negri 1722: 158; Aulotte 1965: 180. Per altre informazioni e indicazioni bibliografiche su D. Polo cf. Mercati 1908; Gaisser 1999: 317-318; Pontani 2000: 352, n. 63; Martinelli Tempesta 2006: 170 e n. 4. In mancanza del postillato autografo di Donato Polo, da considerarsi per ora perduto, si può ricostruire la consistenza originaria del gruppo di varianti di Polo (*terminus ante quem* per l'origine della raccolta è la data della morte di Polo stesso) soltanto fondandosi sul resoconto della raccolta di varianti di Leonico, Polo e Vettori realizzata da Donato Giannotti ed ampliata attingendo da materiale che circolava in ambienti dotti; cf. Martinelli Tempesta 2006: 170 e n. 4; 173-174; 180-181; 195-197.

<sup>34</sup> Cf. Aldina 1509: 497.

<sup>35</sup> Nota anche come Aldina “F. Orsini” e conservata presso la Biblioteca Apostolica Vaticana; cf. Aldina 1509; Martinelli Tempesta 2006: 172.

<sup>36</sup> Ed attribuita ad Amyot dall'apparato critico di Dumortier e dall'edizione di Postiglione; cf. Dumortier 1975: 171; Postiglione 1991: 102.

<sup>37</sup> Naogeorgus 1556: 132.

virum honorare, deq; eo bene te loqui decet”, si tratterebbe non di onorare e lodare la propria cognata solo a causa dell’affetto fraterno provato per il marito di lei, concetto che andrebbe a ricalcare il significato della proposizione precedente, ma di onorare e lodare il proprio fratello, marito di lei, quando ci si trova in presenza della cognata. Tale *versio* latina di Naogeorgus coglie in pieno il significato delle esortazioni di Plutarco, poiché, per difendere la concordia familiare, conviene sempre tessere le lodi del proprio fratello in presenza di sua moglie, al fine di evitare l’insorgere di discordie e di fomentare litigi. Infatti, nel momento in cui una critica fraterna dovesse trovare riscontro anche nelle perplessità della moglie di costui e, viceversa, qualora un biasimo della moglie dovesse trovare appoggio tra le riprensioni del cognato, la condivisione di un qualche punto di vista negativo tra cognati potrebbe forse generare forti dissidi tra moglie e marito.

Poi, quando Plutarco sostiene (479BC) che non bisogna muovere guerra a un proprio fratello, perché sarebbe un comportamento simile a quello dell’indovino di Arcadia che si fece fabbricare un piede di legno da sostituire al proprio, e conclude affermando che andare a cercare sostegno tra amici estranei alla famiglia sarebbe come:

ἐταῖρον οὐθὲν ἔοικεν ἄλλο ποιεῖν ἢ σάρκινον καὶ συμφυῆς ἔκουσίως ἀποκόψας μέλος ἀλλότριον προστίθεσθαι καὶ προσαρμόττειν μέλος Θ μέρος codd. cett.

Naogeorgus traduce “nihil aliud facere videtur, quam carneam agnatamque sponte detruncare sibi partem, atque alienam apponere ac adaptare”, mostrando di aver accolto la *lectio* μέρος, conservata dalla stragrande maggioranza dei testimoni del *De fraterno amore*, mentre Russardus opta per la resa “nihil aliud quam abscisso sponte membro carneo & naturali alienum addere & adaptare videtur”, dimostrando di aver tenuto presente la variante μέλος, trädita soltanto dalla famiglia di manoscritti denominata Θ<sup>38</sup>.

## 2. IL *DE FRATERNA BENEVOLENTIA* DI LUDOVICUS RUSSARDUS

Nel cuore della Francia, nella regione storica del Berry, la città di Bourges (anticamente *Biturgium*) vide operare per alcuni lustri della seconda metà del 1500 Louis Rousard<sup>39</sup> (nome latinizzato in *Ludovicus* o *Lodoicus Russardus*), giurista originario di Chartres divenuto *Professeur* presso l’ateneo cittadino

<sup>38</sup> I testimoni del *De fraterno amore* plutarcoo riconducibili alla famiglia Θ sono il cod. Marcianus Gr. 511 (*saec.* XIV), il cod. Ambrosianus Q 89 sup. (Gr. 689) (*saec.* XV), e il cod. Bruxellensis 18967 (ca. 1330); cf. Postiglione 1991: 37-38.

<sup>39</sup> Cf. anche Aulotte 1965: 32-33; 202-203; 205; 207-208; 332; 336.

fondato dal re Louis XI nel 1464. La *schola Biturgium* era rinomata per la docenza accademica di François Douaren (o Duaren. Nome latinizzato in *Franciscus Duarenus*), giurista bretonese di Moncontour allievo di Guillaume Budé a Parigi e del giureconsulto filologo milanese Andrea Alciato, esponente del movimento dottrinale della cosiddetta “Scuola culta”, che si prefiggeva di rinnovare il diritto vigente all’epoca al fine di creare una “cultura giurisprudenziale” filologicamente coerente con le sue radici storiche giustinianee<sup>40</sup>.

Nel 1554 a Lione Louis Rousard aveva realizzato la traduzione latina del *De garrulitate* e del *De esu carniarum* plutarchei per i tipi di Gryphius<sup>41</sup>, mentre nel 1559 pubblicò con privilegio reale a Parigi, presso l’editore Guillaume Morel, tipografo regio *in Graecis*, la sua *versio* latina del Περὶ φιλαδελφίας plutarcheo, intitolata *Plutarchi Chæronei De amicitia fraterna*<sup>42</sup>. Rousard compone la *versio* latina del *De fraterno amore* plutarcheo quale dono e segno di gratitudine e fedeltà<sup>43</sup> alla famiglia degli Hurault, e si mostra lieto dell’approvazione ricevuta dal dedicatario, che qualifica la traduzione come opera “bene posita” e soddisfacente. Fin dall’epistola dedicatoria dell’opuscolo, datata alle idi di giugno del 1559 e indirizzata al “vir clarissimus” Robert Hurault<sup>44</sup> (1483-1567), Ludovicus Russardus dichiara di aver tradotto in latino “ante quatuor annos”<sup>45</sup> il “Commentarius de Amicitia fraterna” plutarcheo proprio in quanto “... delectatus Plutarcho grauisimo & doctissimo scriptore”. L’autore afferma di aver comunicato la notizia della conclusione dell’opera versoria a tutti gli amici e, tra i primi, ad Adrien Tourneboeuf (Adrien Turnèbe o *Adrianus Turnebus*, alla latina), definito: “... non solum Galliae, sed etiam Europae totius ornamentum”. Se Turnebo fu avvisato solo ad opera terminata, come si deve ad un grande maestro verso cui si nutrono rispetto e timore reverenziale, Louis Rousard in una delle note conclusive<sup>46</sup> della sua traduzione svela di aver usufruito di dotti consigli editoriali di due carissimi amici giuristi, consultati in merito ad una emendazione da apportare al testo

---

<sup>40</sup> E proprio nell’ottica di combattere la degradazione del *corpus* di istituti giustinianei, causata dall’infiltrazione sempre maggiore di glosse a detrimento della lettera del testo, va interpretata la collaborazione tra i giureconsulti filologi Louis Rousard e François Douaren per la pubblicazione a Lione, presso l’editore Rovillé, nel 1560, dello *Jus civile*; cf. Rousard 1560.

<sup>41</sup> Rousard 1554.

<sup>42</sup> Il testo di riferimento è Rousard 1559.

<sup>43</sup> Rousard scriveva a Robert Hurault: “... ex hoc libello intelligere cupio me quicquid sum totum vestrae familiae perpetuo addictum fore, daturumque; operam, dum vita suppedabit, ne meam in vos observantiam desideretis”; Rousard 1559: 4.

<sup>44</sup> Canonico, poi abate di Saint Martin d’Autun e titolare della carica di consigliere all’interno del *Grand Conseil du Roi* di Enrico II di Valois; successivamente, divenne cancelliere di Margherita di Navarra; cf. De Conihout 2007: 105-148.

<sup>45</sup> La stesura definitiva della traduzione latina di L. Rousard del *De fraterno amore* potrebbe dunque risalire al 1555.

<sup>46</sup> Cf. Rousard 1559: 36, n. 413.

greco oggetto di traduzione. Quando, al capitolo XII (484C) dell'opuscolo, Russardus affronta il testo di una domanda rivolta da Pittaco al re dei Lidi, dopo aver apportato delle lievi modifiche alla punteggiatura dell'originale greco, annota: "Hic locus cum diu me torsisset, tandem ita emendandus esse mihi visus est. & haec emendatio eo mihi magis probatur, quòd placet Eduardo Henrysio & Adriano Puluæo, viris mihi amicissimis, iuris civilis, & bonarum artium cognitione insignibus, quibuscum de ea communicavi". Dunque i travagliati emendamenti di Rousard risultano rinsaldati dopo aver ricevuto l'approvazione<sup>47</sup> di colleghi giuristi illustri conoscitori delle lettere antiche, quali il giudice scozzese Edward Henryson (latinizzato in *Eduardus Henrysius*, 1510-1590), docente di diritto romano a Bourges, collezionista e traduttore di testi classici che pubblicò nel 1555 a *Lugdunum* il *Plutarchi Commentarius Stoicorum Contrariorum*<sup>48</sup>, e Adrien Poulvé (o Adrian Pulvæus, latinizzato in *Adrianus Puluæus*), dottore in legge a *Biturgium* e autore di diversi trattati giuridici. Il *De amicitia fraterna* del *docteur régent* dell'Università di Bourges Ludovicus Russardus contiene poi una appendice finale "ad lectorem" che fornisce alcune precisazioni da cui si evincono interessanti dettagli inerenti al *modus operandi* del traduttore, e non solo. Quando afferma: "Non dubito quin ex collatione meae versionis cum exemplari Germanico, deprehendas me locis aliquot ab eo defecisse. Scias autem velim id consulto fecisse me, partim coniecturis gravibus ductum: quod sententiam aliter constare non posse iudicarem, partim fretum auctoritate codicis Francisci Duareni, Iuriconsultorum memoriae nostrae facilè principis, & omni doctrinae genere exculiti: quem plerunque secutus sum", l'autore lascia intendere di rivolgersi ad un pubblico piuttosto colto ed avvezzo alla filologia, che non solo avesse a disposizione un esemplare dell'edizione Basileense Frobeniana<sup>49</sup>, ma che fosse anche in grado di realizzare una comparazione tra il Περὶ φιλαδελφίας in essa stampato e la *versio* latina approntata da Rousard, rintracciando i *loci* ove il traduttore si fosse discostato dal testo greco. In secondo luogo Rousard, consapevole di essersi allontanato "in locis aliquot" dal testo della Frobeniana, qualifica le proprie scelte come deliberate e non casuali, rivendicando di aver agito seguendo un duplice tracciato: da un lato spinto da "graves coniecturae", giudicando che "... sententiam aliter constare non posse", e dall'altro lato sotto l'influenza della "auctoritas" di un imprecisato manoscritto, definito "codex

<sup>47</sup> Rousard afferma di aver portato a termine anche la traduzione del *De garrulitate* plutarceo dopo aver ricevuto riscontro positivo da un dotto amico: "... adductus acri sinceroque iudicio carissimi viri Francisci Hospitalij Biturgium praefecti, qui dignum esse iudicat"; cf. Rousard 1554: 3.

<sup>48</sup> Henryson 1555.

<sup>49</sup> L'"exemplar Germanicum" di cui parla Rousard è senza dubbio l'edizione Basileense dei *Moralia* plutarchei, in quanto le "emendationes & variae lectiones" (e l'indicazione del preciso numero di pagina ove rinvenirle) citate successivamente dal traduttore lasciano identificare l'edizione di riferimento con la Frobeniana del 1542.

Duarensis<sup>50</sup> in quanto posseduto dal giureconsulto filologo François Douaren, il cui testo greco ammette di aver seguito nella maggior parte dei casi. Infine, ad uso del lettore<sup>51</sup>, Louis Rousard elenca una serie di quarantuno “emendationes & variae lectiones”, proponendo uno scrupoloso prospetto di singoli passi della *editio Basileensis* con la rispettiva *lectio* del “codex Duarensis” accolta in sede di traduzione o la eventuale modifica di punteggiatura proposta dal traduttore. In alcune delle note, poi, Russardus motiva anche le proprie scelte esprimendo dei giudizi di merito, a mo’ di commento filologico<sup>52</sup>, stilistico e letterario, finalizzati di volta in volta a salvaguardare o restituire il “sensus”<sup>53</sup>, l’“elegantia”<sup>54</sup> e l’“interpunctio”<sup>55</sup> del testo greco. Quindi si delinea il quadro di un giurista filologo, conscio delle capacità del proprio pubblico e convinto assertore delle proprie scelte, che per portare a termine la sua traduzione si avvale di un “codex” di riferimento, del proprio “iudicium” filologico e del supporto di fidati amici giureconsulti adusi a testi classici e manoscritti, premurandosi anche di fornire al lettore un breve ausilio esegetico atto a discernere e valutare *in toto* l’operato del traduttore.

La *versio latina* del *De fraterno amore* allestita da Louis Rousard è testimonianza di un intenso lavoro sul testo greco di Plutarco, che può risultare utile alla comprensione di passi lacunosi e molto discussi del trattato. In particolare, *De frat. am.* 485B8 esorta a valorizzare i fratelli, scegliendoli quali collaboratori o consiglieri per sottrarre campo all’invidia e alla discordia, presentan subito dopo una comparazione esplicativa del concetto sulla cui parte finale sono state formulate molte ipotesi. Nel dettaglio, dopo che il Cheronese ha suggerito di instaurare una positiva cooperazione fraterna

ποιοῦμενος τὸν ἀδελφὸν αἰεὶ καὶ σύμβουλον, οἷον ἐν δίκαις ῥητορικὸς ὢν, ἐν ἀρχαῖς πολιτευόμενος<sup>56</sup>,

<sup>50</sup> Alcune delle “lectiones” attribuite al “codex Duarensis” (in particolare, ἐλλιπές a 479B4; τὸ ἀνάδελφον a 480E6; εὐτυχίας a 484E9 e φιλοφροσύνης a 489F4) elencate da Rousard nella sezione “ad lectorem” potrebbero far identificare il manoscritto con il cod. Parisinus Gr. 1956 (*med. s.* XI); cf. Rousard 1559: 35-37.

<sup>51</sup> “... ut de illis facilius statuere possis”; cf. Rousard 1559: 35.

<sup>52</sup> Cf. Rousard 1559: 35, n. 411, dove il traduttore afferma: “Utraque lectio meo iudicio recipi posset”.

<sup>53</sup> Cf. Rousard 1559: 35, n. 411, dove Russardus annota: “Ex qua lectione sensus aptior elici mihi videtur”.

<sup>54</sup> Cf. Rousard 1559: 36, n. 414, dove Rousard osserva: “Quam lectionem elegantiozem esse puto”.

<sup>55</sup> Cf. Rousard 1559: 36, n. 412, dove il traduttore scrive: “Mendum hic obreperat in interpunctione” e “Malim tollere interpunctionem”.

<sup>56</sup> Mentre tutti i testimoni del *De fraterno amore* conservano ἐν ἀρχαῖς πολιτευόμενος, Amyot propose la correzione ἐν ἀρχαῖς πολιτικός, accolta in seguito anche da Dumortier; cf. Dumortier 1975: 158; Postiglione 1991: 74.

dove il *palimps.* Laurentianus 69,13 (*saec.* XIII) ed il cod. Parisinus Gr. 1955 (*saec.* XIII)<sup>57</sup> conservano ἐν πράξει φιλικός, tutti gli altri manoscritti tramandano ἐν πράξει φιλικαῖς<sup>58</sup>, corretto da Patzig<sup>59</sup> in ἐν πράξει φιλεργός, da Postiglione<sup>60</sup> in ἐν πράξει φιλεργῶν e da Capps<sup>61</sup> in ἐν πράξει φιλοπράγμων. Pohlenz<sup>62</sup>, ritenendo il passo inemendabile, ha collocato una *crux* tra πράξει e φιλικαῖς e, annotando in apparato critico “(sed φι in α scr. rubr. in ras.)”<sup>63</sup>, ha congetturato ἐν πράξει αὐλικάϊς αὐλικός. Schwartz<sup>64</sup> ha proposto ἐν πράξει ἰδικαῖς <πρακτικός>, Sieveking<sup>65</sup> ha suggerito ἐν πράξει ἰδικαῖς <φιλεργός>, Bernardakis<sup>66</sup> in apparato critico ha formulato la congettura ἐν πράξει φιλικαῖς φιλικός, accolta anche da Dumortier<sup>67</sup>, ed Helmbold<sup>68</sup>, nell’apparato critico della sua edizione, ha scritto: “φιλικαῖς or φιλικός”.

I traduttori hanno affrontato il passo in maniera differente, poiché Amyot<sup>69</sup> ha tradotto “... s’il est homme qui ait beaucoup d’amis, en affaire”, Adriani<sup>70</sup> “... se facendo profession d’amico, vuol seco trattare degli affari comuni” e Naogeorgus<sup>71</sup> “Qui verò fratrem in ijs, in quibus ipse praecellere videtur, adiutorem aut collegam assumit, aut consiliarium, veluti rhetoricus in causis,

<sup>57</sup> Aggiunto, però, da una seconda mano.

<sup>58</sup> Questa variante è accolta da Dübner (Dübner 1856: 588) e Bernardakis (Bernardakis 1891: 259). Anche Wyttenbach (Wyttenbach 1796: 975) optava per φιλικαῖς, ma in apparato segnalava φιλικός, commentando “Neutrum placet”.

<sup>59</sup> Cf. Postiglione 1991: 74.

<sup>60</sup> Postiglione 1991: 74. In nota Postiglione ritiene che la struttura trimembre del periodo esiga un “terzo participio”, “un termine compatibile con πράξει e di ugual peso e importanza rispetto alle coppie precedenti” e di aver scelto un termine non solo presente in *De lib. educ.* 13A, ma che pare anche “soddisfacente da ogni punto di vista e non troppo lontano dalla tradizione manoscritta”; cf. Postiglione 1991: 125, n. 72. Tuttavia, la struttura non esige affatto un participio, mentre il termine prescelto da Postiglione non pare caratterizzato da tanto peso ed importanza, tantomeno se messo in parallelo con *De lib. educ.* 13A9.

<sup>61</sup> Congettura accolta nel testo critico di Helmbold; cf. Helmbold 1962: 286.

<sup>62</sup> Pohlenz 2001: 238.

<sup>63</sup> Stupisce il fatto che questo intervento sul codice α (si tratta del cod. Ambrosianus C 126 inf. (Gr. 859), risalente all’ a. 1294), così importante per la tradizione di questo passo del *De frat. am.* e probabilmente alla base di molte delle emendazioni proposte dagli studiosi, non sia stato segnalato negli apparati critici precedenti all’edizione di Pohlenz.

<sup>64</sup> Cf. Pohlenz 2001: 238.

<sup>65</sup> Cf. Pohlenz 2001: 238.

<sup>66</sup> Bernardakis 1891: 259.

<sup>67</sup> Cf. Dumortier 1975: 158. In nota, poi, Dumortier precisava: “Nous croyons, pour notre part, qu’il y a eu haplogie et qu’il suffit pour trouver la bonne leçon de juxtaposer les deux mots que nous ont conservés séparément les manuscrits, de lire φιλικαῖς φιλικός”, e credeva che Plutarco si riferisse forse “à un passage de la *Cyropédie* (VIII, 7, 15) où il est question de frères et d’amitié”, in quanto “les amis sont précieux dans la vie politique. Ils confèrent du crédit et de la réputation”; cf. Dumortier 1975: 313, n. 1.

<sup>68</sup> Cf. Helmbold 1962: 286.

<sup>69</sup> Amyot 1572: 86.

<sup>70</sup> Adriani 1827: 376.

<sup>71</sup> Naogeorgus 1556: 116.

republicam gerens in principatibus, amicisque; actionibus”. La traduzione di Xylander<sup>72</sup> è stata “... civilis rationis gnarus in rep. gerenda aut actionibus ad amicitiam pertinentibus”, mentre quella di Cruserius<sup>73</sup> “Velut orator in causis, qui rep. tractat, in magistratib. & negociis amicorum, atque ut brevi dicam, nullo in negotio quod alicuius sit momenti”. Poi, più recentemente, Helmbold<sup>74</sup> ha tradotto “... in practical affairs, himself being fond of such”, Dumortier<sup>75</sup> “... dans les affaires d’amitié s’il y est expert”, Aguilar<sup>76</sup> “... en las empresas como una persona activa” e Postiglione<sup>77</sup> “... negli affari, se è un uomo operoso”.

Se la lezione ἐν πράξει φιλικαῖς, tradita dalla maggioranza dei testimoni del *De fraterno amore* ed accolta nelle traduzioni di Cruserius, Naogeorgus e Xylander, è stata quasi unanimemente riconosciuta dagli studiosi come una corruzione testuale, o per lo meno come un luogo problematico, la struttura tripartita del periodo ha di certo ispirato le congetture di Patzig, Capps e Postiglione e le traduzioni di Helmbold ed Aguilar, che risultano, però, in vario modo banali in quanto lessicalmente prigioniere della locuzione ἐν πράξει. Troppo improntate alla giustapposizione con ἐν ἀρχαῖς πολιτευόμενος appaiono le congetture di Schwartz e Sieveking, che introducono l’aggettivo ἰδικαῖς al fine di creare un forzoso parallelo tra le faccende pubbliche e la sfera degli affari privati. A questo punto, se sembra ridondante la proposta ibrida ἐν πράξει φιλικαῖς φιλικός formulata in nota da Bernardakis, che unisce per accumulazione le *lectiones* di tutti i manoscritti, pare preferibile la lezione ἐν πράξει φιλικός attestata nei mss. LC1, come intuito anche dalla traduzione di Amyot, e soprattutto da quella di Louis Rousard<sup>78</sup>. Infatti, rendendo il discusso passo con la *versio latina* “... in actionibus, cum sit gratiosissimus”, Russardus riesce a salvaguardare la struttura tripartita del periodo e propone di affiancarsi, negli affari così come nei processi e nelle cariche, un fratello di indole amichevole e ben incline alle relazioni interpersonali, qualità indispensabile per chi aspira a stringere relazioni proficue sotto il profilo degli scambi economici e commerciali.

Poi al dibattuto passo 484B10, dopo che Plutarco, posta la legislazione soloniana ad esempio di parità di trattamento ed avendo esortato a recepire le raccomandazioni di Platone in materia di uguaglianza all’interno della famiglia per mantenere la concordia tra fratelli, ha affermato:

ὡς ὁ Πλάτων παρήνει τοῖς πολίταις τὸ ἐμόν ἐξαιρεῖν καὶ τὸ οὐκ ἐμόν, εἰ δὲ μὴ, τὴν ἴσην ἀγαπᾶν καὶ τῆς ἴσης περιέχεσθαι καλὴν κρηπίδα καὶ μόνιμον ὁμοιοῖας

---

<sup>72</sup> Xylander 1570: 434.

<sup>73</sup> Cruserius 1573: 84.

<sup>74</sup> Helmbold 1962: 287.

<sup>75</sup> Dumortier 1975: 158.

<sup>76</sup> Aguilar 1995: 179.

<sup>77</sup> Postiglione 1991: 75.

<sup>78</sup> Rousard 1559: 21.

quasi tutti i codici della famiglia Δ<sup>79</sup> conservano καὶ εἰρήνης καταβαλλόμενος ἔστι<sup>80</sup>, con l'eccezione del codice Ambrosianus Q 89 sup. (Gr. 689) (*saec.* XV), in cui è attestato καὶ εἰρήνης καταβαλλόμενος ἔστι, mentre i rimanenti manoscritti<sup>81</sup> riportano καὶ εἰρήνης καταβαλλόμενος αἰεί. Reiske<sup>82</sup> ha congetturato καὶ εἰρήνης καταβαλλόμενος ἴστω, mentre Pohlenz<sup>83</sup> ha collocato una *crux* tra καταβαλλόμενος ed αἰεί, proponendo in nota καταβαλλόμενος αἰεί φανεῖται. Helmbold<sup>84</sup> ha pubblicato καὶ εἰρήνης καταβαλλόμενος<sup>85</sup>, Dumortier ha espunto αἰεί e ritenuto il passo lacunoso<sup>86</sup> e Postiglione ha emendato il testo congetturando καὶ εἰρήνης καταβαλλόμενος φαίνεται<sup>87</sup>.

I traduttori hanno reso il testo in maniera molto varia, in quanto Amyot<sup>88</sup> ha tradotto “certainement il asserroit un grand & beau fondement de paix, amitié & concorde entre les freres” e Crusenius<sup>89</sup> “bonum fundamentum pacis & concordiae fecit”. La traduzione di Adriani<sup>90</sup> è stata “... gettò un bello e saldo fondamento d'unione e di pace”<sup>91</sup> mentre quella di Xylander<sup>92</sup> “... is egregium concordiae & pacis fundamentum iaciens”<sup>93</sup>.

In questo caso pare plausibile la lezione καταβαλλόμενος αἰεί, conservata dalla stragrande maggioranza dei codici, dove il verbo καταβάλλω significa “stabilire, porre per fondamento”, ricollegandosi alla terminologia legislativa e al lessico delle istituzioni adoperabile da un νομοθέτης, mentre l'avverbio può tradurre sia nell'accezione di “costantemente” sia di “successivamente” un

<sup>79</sup> Che comprendono il cod. Parisinus Gr. 1956 (*med. saec.* XI) ed i codici della famiglia Θ (ovvero il cod. Marcianus Gr. 511 (*saec.* XIV), il cod. Ambrosianus Q 89 sup. (Gr. 689) (*saec.* XV), e il cod. Bruxellensis 18967 (ca. 1330); cf. Postiglione 1991: 37-38 e 70.

<sup>80</sup> Tale lezione è accolta da Wyttenbach, Dübner e Bernardakis; cf. Wyttenbach 1796: 971; Dübner 1856: 587; Bernardakis 1891: 257.

<sup>81</sup> Cf. Postiglione 1991: 37-38.

<sup>82</sup> Cf. Pohlenz 2001: 236.

<sup>83</sup> Pohlenz 2001: 236.

<sup>84</sup> Helmbold 1962: 280.

<sup>85</sup> Poi Helmbold in nota scrive “after καταβαλλόμενος” the MSS. read αἰεί or ἔστι; deleted by W.C.H.”; cf. Helmbold 1962: 280.

<sup>86</sup> In particolare, in apparato critico ha scritto “lacunam suspicamur”, ed in nota alla traduzione “... en jetant ainsi les beaux et durables fondements de la concorde et de la paix” ha ribadito il concetto, segnalando: “Le texte paraît ici lacunaire”; cf. Dumortier 1975: 155 e n. 3.

<sup>87</sup> Poi, in apparato critico Postiglione aggiunge: “φαίνεται temptavimus nos (cf. *supra* ἔδοξεν). Locus fere insanabilis”; Postiglione 1991: 70.

<sup>88</sup> Amyot 1572: 85.

<sup>89</sup> Crusenius 1573: 83.

<sup>90</sup> Adriani 1827: 374.

<sup>91</sup> Traduzione che ispira quella di Postiglione “... getta evidentemente un magnifico e saldo fondamento di concordia e di pace” (Postiglione 1991: 69; 71) e quella di Helmbold: “... and thus lays a fair and abiding foundation of concord and peace”, che in nota individua un probabile riferimento a Euripides, *Phoenissae*, 538 citate a 481A; cf. Helmbold 1962: 281.

<sup>92</sup> Xylander 1570: 433.

<sup>93</sup> Traduzione cui è improntata quella di Aguilar “colocando un hermoso y estable fundamento de concordia y paz”; Aguilar 1995: 177.



significato coerente con il resto del periodo ed indirizzato alle prescrizioni politiche platoniche.

L'importanza attribuita ai codici della famiglia Δ, che tramandano ἔστι, ha aperto la disputa che ha portato alle recenti congetture di Postiglione e Pohlenz, all'ipotesi di lacuna avanzata da Dumortier e all'espunzione operata da Helmbold. La probabile corruzione ἔστι, infatti, farebbe concludere il periodo in questione in una maniera tanto anomala da lasciar pensare ad una lacuna testuale, che diversi studiosi hanno provato in vario modo a colmare o spiegare.

La traduzione del passo καλὴν κρηπίδα καὶ μόνιμον ὁμονοίας καὶ εἰρήνης καταβαλλόμενος αἰεὶ potrebbe essere “stabilendo costantemente un fondamento bello e saldo di concordia e pace”, mentre le congetture ed integrazioni non sembrano imporsi per via della loro natura artificiosa e concettosa.

E proprio l'interpretazione di questo passo è affrontata con maggiore successo da Louis Rousard<sup>94</sup>, che ha tradotto “... iacto hoc egregio consensionis et concordiae fundamentum”, rendendo con l'ablativo assoluto latino un inciso sintattico che nel testo greco era formulato utilizzando il participio presente medio-passivo.

Naogeorgus<sup>95</sup>, invece, ha tradotto lo stesso passo “... is bonum concordiae fundamentum pacisque; iaciens, semper utatur exemplis illustribus”, collegando καταβαλλόμενος al periodo successivo e ponendo prima di “iaciens” un punto e virgola quasi a mo' di cesura che, isolando la parola, ne rende piuttosto difficoltosa l'interpretazione nel contesto di riferimento.

### 3. IL *DE FRATERNA BENEVOLENTIA* DI STEPHANUS NIGER

Originario di Casalmaggiore, comune lombardo della provincia di Cremona, allievo di Demetrio Calcondila (1423-1511) e Ludovico Ricchieri (1469-1525)<sup>96</sup>, il filologo Stefano Negri<sup>97</sup> (nome latinizzato in *Stephanus Niger*) operò come professore di greco a Milano, dove si distinse per la pubblicazione della traduzione degli *Heroica* e delle *Eikones* di Filostrato di Lemno, del *Sermo ad regem Syriae* e del *Quod principi aut regi philosophandum sit* di Musonio di Tiro e della *Consolatoria oratio ad Apollonium* di Plutarco. Prima che la *versio latina* del Περὶ φιλαδελφίας plutarceo realizzata da Thomas Naogeorgus fosse definitivamente recepita ed accolta negli ultimi decenni del XVI secolo all'interno del II tomo della selezione di trattati dei *Moralia* tradotti in latino allestita nel 1572 da Stephanus<sup>98</sup>, e prima della pubblicazione del *De fraterna*

<sup>94</sup> Rousard 1559: 18.

<sup>95</sup> Naogeorgus 1556: 114.

<sup>96</sup> Umanista originario di Rovigo, noto anche con il nome umanistico di *Celio Rodigino*.

<sup>97</sup> Stefano Negri sarebbe vissuto tra il 1475 ed il 1540; cf. anche Aulotte 1965: 183.

<sup>98</sup> Cf. Stephanus 1572.

*benevolentia* plutarcheo latinizzato da Ludovicus Russardus<sup>99</sup>, all'interno delle raccolte<sup>100</sup> di traduzioni latine degli opuscoli plutarchei pubblicate a Basilea (nel 1518 presso uno stampatore ignoto<sup>101</sup>, nel 1530 presso l'officina di Cratander<sup>102</sup> e poi nel 1541 presso Isingrin<sup>103</sup>) e a Parigi (nel 1521 dai tipi di Badius Ascensius<sup>104</sup>, nel 1544 dalla stamperia di Vascosan e Roigny<sup>105</sup>, e nel 1566 presso gli stampatori Guillard e Belot<sup>106</sup> e dalla stamperia di Macé<sup>107</sup>) comparve un opuscolo latino di chiara ispirazione plutarchea intitolato *De fraterna benevolentia*<sup>108</sup> ed attribuito a Stefano Negri. Spesso collocato, insieme al *Commentarius in Plutarchi musicam* di Carolus Valgulus, in coda<sup>109</sup> ad ogni volume, soltanto nelle edizioni di Badius Ascensius, Cratander ed Isingrin il trattatello è preceduto da una breve epistola rivolta ai fratelli Antonin e Guillaume, figli di Antoine Duprat<sup>110</sup>, Gran Cancelliere del Regno di Francia per volere di Francesco I. Stefano Negri ricorda di aver promesso a suo tempo a Duprat padre di comporre un "opusculum de fraterna benevolentia" e di portarlo a termine al più presto "... ut amoris perpetuum esset monumentum" verso i due giovinetti che, seguendone i precetti elencati, avrebbero potuto conseguire una gloria imperitura presso i posteri. Conclusa l'epistola con la massima ovidiana che recita: *fratrum quoque*

---

<sup>99</sup> Pubblicazione che avverrà nel 1559 a Parigi, presso il tipografo regio A. Morel, con il titolo *Plutarchi Cheroni, De amicitia fraterna. Ludovico Russardo Iurisconsulto interprete*; cf. Rousard 1559.

<sup>100</sup> Cf. anche Aulotte 1965: 326-337.

<sup>101</sup> Cf. Basilea 1518.

<sup>102</sup> Cf. Cratander 1530.

<sup>103</sup> Cf. Isingrin 1541.

<sup>104</sup> Cf. Ascensius 1521.

<sup>105</sup> Cf. Vascosan 1544.

<sup>106</sup> Cf. Guillard 1566.

<sup>107</sup> Cf. Macaeus 1566.

<sup>108</sup> Più precisamente, il titolo dell'opera è *Stephani Nigri De fraterna benevolentia libellum* nella selezione di traduzioni latine di opuscoli plutarchei pubblicata nel 1518 a Basilea e *Stephani Nigri De fraterna benevolentia opusculum* nelle raccolte di opuscoli stampate da Badius Ascensius, Cratander, Vascosan e Roigny, Isingrin, Belot e Macé. Anche R. Aulotte indicava Stefano Negri tra i traduttori latini del *De fraterno amore* plutarcheo; Aulotte 1965: 332.

<sup>109</sup> In particolare, soltanto gli indici delle raccolte pubblicate da Badius Ascensius, Cratander e Isingrin fanno precedere i titoli dei due libelli di Negri e Valgulus dalla precisazione "Præterea, ne operum Plutarchi seriem turbaremus, sequentia in calcem reiecitimus"; cf. Ascensius 1521; Cratander 1530; Isingrin 1541.

<sup>110</sup> Di famiglia nobile, divenuto vedovo si dedicò agli studi ecclesiastici divenendo prete, vescovo e cardinale. Presidente del Parlamento di Parigi (1508-1514), Cancelliere di Francia (1512-1513), Vescovo di Valence (1522), Arcivescovo Primate di Sens (1525-1535), Cardinale Presbitero di Sant'Anastasia per volere di Papa Clemente VII (1528-1535) e Legato Pontificio in Francia (1530), fu precettore del giovane duca Francesco d'Angoulême (futuro re Francesco I), redasse la raccolta di leggi civili chiamata *Coutume d'Auvergne*, negoziò il Concordato di Bologna (1516) con Papa Leone X ed ebbe un ruolo di primo piano durante la controversia tra il papato ed Enrico VIII d'Inghilterra sul divorzio. Sulla figura di Antoine Duprat cf. anche Albert-Buisson 1935.

*gratia rara est*<sup>111</sup>, Stephanus Niger passa alla dedica ufficiale dell'opera agli stessi figli di Antoine Duprat, chiamato in causa quale "utriusque Galliae Magnus Cancellarius", appellativo che fornisce il *terminus post quem* per la redazione finale dell'opera<sup>112</sup>, a questo punto molto probabilmente terminata dopo che lo stesso Duprat, nell'anno 1519, aveva assunto anche il titolo di Cancelliere di Bretagna, cumulandolo con quello di Cancelliere del Regno di Francia, di cui era già stato insignito nel 1515. In un preambolo, Stephanus Niger cita l'aneddoto di Filostrato<sup>113</sup>, secondo cui la "benevolentia" tra Achille ed Elena, dopo la loro morte, spinse i "manes" dei due amanti ad incontrarsi su un'isola del Ponto e l'episodio, narrato da Carete di Mitilene e riferito da Ateneo<sup>114</sup>, secondo cui l'amore scoccato in una epifania notturna reciproca, portò Zariadre a sottrarre Odati al padre per sposarla. Tali esempi sono addotti per dimostrare come spesso anche solo l'ascolto della "virtus" e della "probitas" altrui, pur senza una visione diretta delle vicende riferite, possa ugualmente colpire e appassionare, creando una sorta di "consuetudo" tra l'ascoltatore e i fatti narrati. Il ragionamento si indirizza poi verso il filone encomiastico, in quanto l'autore sostiene di aver soltanto sentito parlare della "virtus" e "probitas" dei due figli di Antoine Duprat e, pur non avendoli mai visti di persona, confessa di essere divenuto talmente "... benevolentia prosequutus, quae me ad hoc de fraterna benevolentia opusculum ad Plutarchi aemulationem elaborandum adegerit", in modo da aiutare i fratelli Duprat ad accrescere l'affetto reciproco e a fornire loro un passatempo di lettura "haud molestum". Quindi Stefano Negri propone una "aemulatio" del Περὶ φιλαδελφίας plutarcheo, sunteggiandone gli *exempla* storici, mitologici e letterari e riproponendone i contenuti in forma abbreviata, costellata di proposizioni interrogative retoriche<sup>115</sup> e connotata da un costante fervore omiliaco. In particolare, il *De fraterna benevolentia* di Negri riassume il testo plutarcheo rimescolandone i nuclei tematici e strutturandolo in modo da far prevalere il tono moralistico e le finalità pedagogiche a detrimento del tessuto argomentativo. Così i numerosi personaggi protagonisti degli aneddoti riferiti da Plutarco riappaiono in rapida successione, talora dentro eruditi quanto sbrigativi elenchi, mentre alcuni aneddoti plutarchei ricevono una attenzione maggiore

---

<sup>111</sup> *Met.* 1, 145.

<sup>112</sup> O, per lo meno, della redazione finale dell'epistola dedicatoria dell'opera. L'opuscolo di Negri, infatti, fu pubblicato per la prima volta all'interno di una raccolta di trattati dei *Moralia* tradotti in latino nel 1518 a Basilea; cf. Basilea 1518.

<sup>113</sup> Cf. Philostr. *Her.* 54.

<sup>114</sup> Tale leggenda di origine scitico-persiana era molto popolare in Asia; cf. Athen. 13, 35 = FGtHist 125 F 5.

<sup>115</sup> Particolarmente incalzanti le domande che fungono da reale *incipit* per l'opuscolo: "Quid enim fraterna charitate praeclarior? Quid illustrius excogitari potest? Quid contra odium, similitudo, seditioneque turpius, & a quo magis ipsa abhorreat natura?". La costante presenza di proposizioni interrogative a sostegno dell'argomentazione forse è mutuata dalla struttura degli opuscoli plutarchei dedicati alle *Quaestiones*.

rispetto ad altri. Le citazioni letterarie di Sofocle, Euripide e Menandro inserite da Plutarco scompaiono; piuttosto Stephanus Niger preferisce ricordare la benevolenza fraterna di fama imperitura esemplificata dalla figura del cavaliere romano Proculo, citando i vv. 5-8 dell'Ode II di Orazio Flacco dedicata a Sallustio Crispo: *Vivet extento Proculeius aevo / Notus in fratres animi paterni: / Ilium aget penna metuente solvi / Fama superstes?*

La consuetudine con la lingua ellenica di Stefano Negri docente di greco emerge quando, discutendo a proposito del custodire buoni rapporti con i fratelli nel contesto della innata propensione umana alle relazioni sociali, scrive "Ipsa nanque amicitiarum ac consuetudinum innata nobis cupiditas maximo esse documento debet, ut fratres observemus ac colamus, eorumque amicitiam in perpetuum conservemus, quando ἄφιλοι, καὶ ἄμικτοι, καὶ μονότροποι nullo pacto vivere possemus" e quando, elogiando le prerogative della famiglia Duprat, cui appartenevano i dedicatari dell'opuscolo, afferma: "Quid de parentibus loquar, quorum alterius quidem tam variae ac multiplices sunt virtutes, ut quum Prata sit ortus familia, ἀρετῶν λειμῶν, hoc est, virtutum pratum meritò appellari possit". Poi l'opera di Stefano Negri, dopo uno sperticato elogio di Antoine Duprat, definito "utriusque Galliae oraculum", pari ad Aristide e Radamanto in "prudencia" ed "aequitas", e a Gorgia per "facundia", si conclude invitando i fratelli Antonino e Guglielmo a rispettare i precetti esposti nel trattatello per preservare la "charitas fraterna" da futili amicizie esterne e degenerazioni, e mantenere saldo il "summum decus" familiare nel tempo presso conoscenti e sconosciuti.

Dunque negli anni delle prime raccolte di opuscoli dei *Moralia* plutarchei tradotti in latino da intellettuali di tutta Europa, in assenza di una completa ed organica traduzione del Περὶ φιλαδελφίας, gli editori hanno scelto di inserire nella lista delle *versiones latinae* anche questo opuscolo di Stefano Negri, compendio senza troppe pretese del *De fraterno amore* contenente diverse tracce del pensiero plutarcheo ridotte ad esile ossatura erudita di un'opera completamente differente. Tale trattatello, comparso per la prima volta nel 1518 a Basilea, non è che la prima testimonianza in ordine cronologico del successo riscosso nell'Europa del XVI secolo dal *De fraterno amore* plutarcheo, opuscolo successivamente latinizzato da Thomas Naogeorgus (1556) e Ludovicus Ruscus (1559), a riprova di un interesse sempre vivo per la tematica trattata, le vicende narrate e la sensibilità letteraria di un autore greco la cui opera è stata ritenuta meritoria della più ampia attenzione e diffusione per via di una portata culturale di estrema attualità e quale conseguenza di un contenuto fruibile da lettori intellettuali e non.

## BIBLIOGRAFIA

### EDIZIONI

- Adriani 1827 = *Opuscoli di Plutarco volgarizzati da Marcello Adriani, nuovamente confrontati col testo e illustrati con note da Francesco Ambrosoli*. Tomo Terzo. Milano.
- Aguilar 1995 = *Plutarco. Obras Morales y de Costumbres (Moralia) VII. Introducciones, Traducciones y Notas por Rosa María Aguilar*. Editorial Gredos. Madrid.
- Aldina 1509 = *Plutarchi Opuscula LXXXII. Index Moralium omnium, et eorum quae in ipsis tractantur, habetur hoc quaternione*. Venetiis.
- Amyot 1572 = *Les Oeuvres Morales et meslées de Plutarque, Translatées de Grec en François par Messire Jacques Amyot, à present Euesque d'Auxerre, Conseiller du Roy en son privé Conseil, & grand Aumosnier de France*. Tome Premier. A Paris, De l'Imprimerie de Michel de Vascosan, avec Privilege du Roy.
- Ascensius 1521 = *Opuscula Plutarchi Chæroni sedulo undequaque collecta, & diligenter recognita, ac in unam faciem bellatule coimpressa: quorum ante praefationem patebit & numerus & series, praemisso q. amplissimo & rerum & verborum indice*. Vaenundantur in Officina Ascensiana.
- Basilea 1518 = *Plutarchi Chæronensis opuscula quaedam. Des. Erasmo Roterodamo, Stephano Nigro, Angelo Barbato, Bilibaldo Pirckheymero, & Philippo Melanchthone Brettano, interpretibus. Quorum catalogum sequentis pagelle elenchus indicabit*. Apud inclytam Basileam.
- Basilea 1542 = *Plutarchi Moralia opuscula, multis mendarum milibus expurgata*, Basileae, per Hier. Frobenium et Nic. Episcopium.
- Bernardakis 1891 = *Plutarchi Chaeronensis Moralia*, recognovit G.N. Bernardakis, vol. III, Lipsiae.
- Cratander 1530 = *Plutarchi Chæroni, philosophi historicique clarissimi, Opuscula (quae quidem extant) omnia, undequaque collecta, & diligentissime iampridem recognita. Quorum catalogum mox versa pagina indicabit. Cum amplissimo & rerum & verborum indice*. Basileae, in officina And. Cratandri.
- Cruserius 1573 = *Plutarchi Chaeronei, Ethica, sive Moralia, Opera quae extant, omnia: Interprete Hermanno Cruserio I.C. atque illustrissimi Ducis Cliuensis & Iuliacensis Consiliario. Accesserunt rerum & verborum fidelissimi indices. Cum gratia et priuilegio Regio*, Basileae, apud Thomam Guarinum.
- Dübner 1856 = *Plutarchi Scripta Moralia, ex codicibus quos possidet Regia Bibliotheca omnibus ab Κόντω cum Reiskiana editione collatis emendavit F. Dübner. Graece et Latine*. Volumen Primum, Parisiis.
- Dumortier 1975 = *Plutarque, Œuvres morales, tome VII, première partie (traités 27-36). Texte établi et traduit par Jean Dumortier avec la collaboration de*

- Jean Defradas*. Collection des Universités de France, Paris, Belles Lettres.
- Guillard 1566 = *Plutarchi Chæronæi Philosophi atque Historici clarissimi Moralia Opuscula, quotquot reperire licuit Latio donata: Non a peregrine modo, sed a nostra quoque, hoc est Christianæ philosophiæ candidatis omnibus serie ac sedule legi perdiscique dignissima*. Parisiis. Apud Gulielmum Guillard, & Thomam Belot in via Iacobæa, sub D. Barbaræ signo.
- Helmbold 1962 = *Plutarch's Moralia in Fifteen Volumes. Volume VI (439A-523B) with an English Translation by W.C. Helmbold*. Cambridge, Massachusetts/London.
- Henryson 1555 = *Plutarchi Commentarius Stoicorum Contrariorum, Ed. Henrysone Iureconsulto interprete, ad Franciscum Duarenum Iureconsultorum ætate sua principem*. Lugduni, apud Gulielmum Rovillium, sub scuto Veneto.
- Isingrin 1541 = *Plutarchi Chæronæi philosophi et historici clariss. Opera Moralia, quæ in hunc usque diem latine extant, uniuersa. Huius viri singularem disciplinarum omnium scientiam, & exquisitam rerum varietatem, solidæ eruditionis studioso notiozem esse decet, quam ut encomium eius aliquod hic expectet. Bibliothecam enim totam equis laudarit satis. Librorum catalogum sequens pagina monstrabit. Cum amplissimo rerum & verborum Indice*. Sub Augustiss. Imperatoriæ Maiest. Edicto & privilegio. Basileæ, apud Mich. Isingrinium.
- Macæus 1566 = *Plutarchi Chæronæi Philosophi atque Historici clarissimi Moralia Opuscula, quotquot reperire licuit Latio donata: Non a peregrine modo, sed a nostra quoque, hoc est Christianæ philosophiæ candidatis omnibus serie ac sedule legi perdiscique dignissima*. Parisiis. Apud Ioannem Macæum, sub scuto Britaniæ in monte D. Hilarij.
- Naogeorgus 1556 = *Plutarchi Chaeronensis, Summi Philosophi, Libelli septem, in Latinum conversi, cum antea versi non essent: Quorum catalogum versa pagina invenies. Thoma Naogeorgo Straubigensi interprete*. Basileæ, per Ioannem Oporinum.
- Pohlenz 2001 = *Plutarchus Moralia vol. III, recensuerunt et emendaverunt W.R. Paton-M. Pohlenz-W. Sieveking, editio stereotypa editionis primæ (MCMXXIX)*. Monachii et Lipsiæ.
- Postiglione 1991 = *Plutarco. L' amore fraterno/L' amore per i figli*. Introduzione, testo critico, traduzione e commento a cura di A. Postiglione. Napoli, M. D'Auria.
- Rousard 1554 = *Plutarchi Chæronæi Philosophi Clarissimi Liber de garrulitate. Eiusdem De esu carniū orationes duæ, Lodoico Russardo interprete*. Apud Seb. Gryphium. Lugduni.
- Rousard 1559 = *Plutarchi Chæronæi, De amicitia fraterna. Ludovico Russardo Iurisconsulto interprete*. Parisiis. Apud Guil. Morelium, in Græcis typographum Regium. Ex privilegio Regis.

- Rousard 1560 = *Jus civile, manuscriptorum librorum ope, summa diligentia & integerrima fide infinitis locis emendatum, & perpetuis notis illustratum, L. Russardo J.C. antecessore in celeberrima Biturgium schola auctore: Consilio tamen et auctoritate Fran. Duareni J.C. qui summaria in Pandectas praescripsit, novellasque constitutiones ad optimum Graecum exemplar collatas, antiquae integritati restituit. Caetera utraque praefatio te docebit. Cum privilegio. Lugduni, apud G. Rouillium.*
- Stephanus 1572 = *Plutarchi Chaeronensis opuscula varia: quae magna ex parte sunt philosophica: Vulgo autem Moralia opuscula nimis angusta appellatione vocantur. Ex diversorum interpretationibus quarum quaedam sunt Henrici Stephani, non antea edita. Indici superioribus multo locupletiori adiunctae sunt Annotationes eiusdem Henr. Stephani. Excudebat Henr. Stephanus. Cum privilegio Caes. Maiestatis, et Christianiss. Galliarum Regis.*
- Vascosan 1544 = *Plutarchi Chaeronei, Philosophi & Historici gravissimi, Ethica, seu Moralia opuscula, quae quidem in hunc usque diem è graeco in latinum conuersa extant, uniuersa: Quorum catalogum proxima post indicem pagina monstrabit. Parisiis. Imprimebat Michaël Vascosanus sibi, & Iohanni Roigny. Cum privilegio.*
- Xylander 1570 = *Plutarchi Chaeronensis Moralia, quae usurpantur. Sunt autem omnis Elegantis doctrinae Penus: Id est, varij libri: morales, historici, physici, mathematici, denique; ad politioem litteraturam pertinentes et humanitatem: omnes de Graeca in Latinam linguam transcripti summo labore, cura, ac fide: Guilielmo Xylandro Augustano interprete. Accesserunt his indices locupletissimi. Basileae, per Thomam Guarinum.*
- Wechel 1599 = *Plutarchi Chaeronensis quae exstant omnia, cum Latina interpretatione Hermanni Cruserij: Gulielmi Xylandri, et doctorum virorum notis, et libellis variantium lectionum ex Mss. Codd. diligenter collectarum, et indicibus accuratis, t. II, Francofurti, apud Andreae Wecheli heredes, Claudium Marnium, & Ioannem Aubrium.*
- Wytttenbach 1796 = *Plutarchi Chaeronensis Moralia, id est opera, exceptis Vitis, reliqua. Graeca emendavit, notationem emendationum, et Latinam Xylandri interpretationem castigatam, subjunxit, animadversiones explicandis rebus ac verbis, item indices copiosos, adjecit D.A. Wytttenbach, tom. II, pars II. Oxonii, e typographeo Clarendoniano.*

#### ALTRI STUDI

- Albert-Buisson, F. (1935), *Le Chancelier Antoine Duprat*, Paris.
- Aulotte, R. (1965), *Amyot et Plutarque, La Tradition des Moralia au XVIe Siècle*, Genève.
- Brokate, K. (1913), *De aliquot Plutarchi libellis*, diss. inaug., Gottingae.

- De Conihout, I. (2007), "Jean et André Hurault: deux frères ambassadeurs à Venise et acquéreurs de livres du cardinal Grimani", *Italique* 10: 105-148.
- De Romilly, J. (1979), *La douceur dans la pensée grecque*, Paris.
- Gaisser, J. H. (1999), *Pierio Valeriano on the ill fortune of learned men. A Renaissance humanist and his world*, Ann Arbor, The University of Michigan Press.
- Häberlein, M. (2012), *The Fuggers of Augsburg: Pursuing Wealth and Honor in Renaissance Germany*, University of Virginia Press.
- Hübner, A. (1913), "Studien zu Naogeorgus", *Zeitschrift für deutsches Altertum* 54: 297-338.
- Hübner, A. (1920), "Studien zu Naogeorgus", *Zeitschrift für deutsches Altertum* 57: 193-222.
- Irigoin, J. (1987), *Histoire du texte des Œuvres morales de Plutarque*, in R. Flacelière-J. Irigoin-J. Sirinelli-A. Philippon (eds.), *Plutarque, Œuvres morales*, t. I.1. Paris, 226-324.
- Jones, C.P. (1966), "Towards a chronology of Plutarch's works", *JRS* 56: 61-74.
- Kluger, M. (2009), *Die Fugger. Die deutschen Medici in und um Augsburg*, Augsburg.
- Krojer, F. (2006), *Aufschluss des Gäubodens*, München.
- Levinger, H. (1935), "Die Bühne des Thomas Naogeorgus", *Archiv für Reformationsgeschichte* 32: 145-166.
- Martinelli Tempesta, S. (2006), *Studi sulla tradizione testuale del De tranquillitate animi di Plutarco*, Firenze.
- Mercati, G. (1908), "A proposito di un'oscura sottoscrizione", *RhM* 64: 322-325.
- Negri, G. (1722), *Scrittori fiorentini*, Ferrara.
- Pontani, A. (2000), "Postille a Niccolò Tomeo e Giovanni Ettore Maria Lascaris", *Bollettino della Badia greca di Grottaferrata* 54: 337-368.
- Roloff, H.G. (1979), "Problem von Humanismus und Reformation", in A.A.V.V. (eds.), *L'Humanisme Allemand 1480-1540. XVIIe Colloque International de Tours*. München/Paris, 455-475.
- Shade, O. (1863), *Satiren und Pasquille aus der Reformationszeit*, Hannover.
- Strieder, J. (1931), *Jacob Fugger the Rich: Merchant and Banker of Augsburg, 1459-1525*, New York.
- Theobald, L. (1931), "Zur Lebensgeschichte des Thomas Naogeorgus", *Zeitschrift für Bayrische Kirchengeschichte* 6: 143-165.
- Treu, M. (1873), *Der sogenannte Lampriascatalog der Plutarchschriften*, Progr. Waldenburg in Schlesien.
- Volpe Cacciatore, P. (2010), "La traduzione latina del Naogeorgus del De genio Socratis", in L. Van Der Stockt-F. Titchener-H.G. Ingenkamp-A. Pérez



Il *De fraterno amore* di Plutarco tra Thomas Naogeorgus,  
Ludovicus Russardus e Stephanus Niger

Jiménez (eds.), *Gods, Daimones, Rituals, Myths and History of Religions in Plutarch's Works. Studies devoted to Professor Frederick E. Brenk by the International Plutarch Society*. Málaga/Logan, 459-466.

Ziegler, K. (1965), *Plutarco*, ediz. it. a cura di B. Zucchelli, trad. it. di M. R. Zancan Rinaldini, Brescia.

(Página deixada propositadamente em branco)

# LE TRADUZIONI DEL *DE AUDIENDO* DI PLUTARCO IN ETÀ UMANISTICA (The translations of Plutarch's *De audiendo* in Humanistic Age)

PAOLA VOLPE CACCIATORE (pavolpe@unisa.it)  
Università di Salerno

Abstract - Il contributo verte sull'esame di alcuni passi del *De audiendo* di difficile esegesi e perciò posti tra *cruces desperationis* da alcuni fra gli editori moderni, nonostante i testi in questione siano sostenuti dal *consensus codicum*. Di tali passi sono poste a confronto le traduzioni realizzate nel XVI secolo da Calpurnio (Giovanni Calpurnio, 1505), Paceus (Richard Pace, 1522) e Luscinius (Otmar Nachtigall, 1541) al fine di evidenziare in che modo questi luoghi ostici fossero affrontati in età umanistica.

Parole-Chiave: Plutarco, *De audiendo*, traduzioni umanistiche, Calpurnio, Paceus, Luscinius

Abstract - The paper analyzes Plutarch's *De audiendo*, identifying some problematic *loci* where some of the modern editors have put the *cruces desperationis*, despite the *consensus codicum*. We compare the sixteenth-century Latin translations written by Calphurnius (Giovanni Calpurnio, 1505), Paceus (Richard Pace, 1522) and Luscinius (Otmar Nachtigall, 1541) to show how the Humanists faced these problematic *loci*.

Key-Words: Plutarch, *De audiendo*, humanistic translations, Calphurnius, Paceus, Luscinius

Il *de audiendo* (n. 102 del Catalogo di Lampria), dedicato a Nicandro (figlio di Eutidamo, forse Gaio Memmio Eutidamo 'collega' di Plutarco a Delfi: cfr. *de soll. an.* 965C, *de E* 388C, *de def.* 438B) e scritto probabilmente tra l'88 e il 90 d. C., è una trascrizione di una σχολή<sup>1</sup> e vuole essere, nelle intenzioni dell'autore, un *vademecum* per il giovane Nicandro, ma anche per tutti i giovani che, indossata la toga virile, non sono più controllati ed indirizzati dal maestro. Non per questo essi devono abbandonarsi ad un comportamento licenzioso né devono comportarsi come le donne che con la veste si spogliano anche del pudore (Hdt. 1. 18)<sup>2</sup>.

Piuttosto i giovani devono prendere coscienza di sé e assumere il *logos* a guida di quella libertà interiore che solo lo stesso *logos* può garantire. Ciò non sarà difficile per il giovane Nicandro che sempre è stato abituato a considerare medesima cosa "seguire la divinità e obbedire alla ragione".

---

<sup>1</sup> La Matina 2000.

<sup>2</sup> *De aud.* 37 C-D; cf. *de vit. pud.* 529C.

Saranno qui esaminati alcuni passi del *De audiendo*, mettendo a confronto il testo plutarco con le traduzioni di Paccus<sup>3</sup>, Calphurnius<sup>4</sup> e Luscinus<sup>5</sup>.

σὺ δὲ πολλάκις ἀκηκοὺς ὅτι ταῦτόν ἐστι τὸ ἔπεσθαι θεῶ καὶ τὸ πείθεσθαι λόγῳ, νόμιζε τὴν εἰς ἀνδρας ἐκ παίδων ἀγωγὴν οὐκ ἀρχῆς εἶναι τοῖς εὖ φρονοῦσιν ἀποβολήν, ἀλλὰ μεταβολήν ἀρχοντος, ἀντὶ μισθωτοῦ τινος ἢ ἀργυρωνήτου θεῖον ἡγεμόνα τοῦ βίου λαμβάνουσι τὸν λόγον, ᾧ τοὺς ἐπομένους ἄξιόν ἐστι μόνους ἐλευθέρους νομίζειν. (37D)

**Paccus:** *Verumtamen tu, qui saepe audivisti idem esse Deum sequi et rationi obtemperari, existima transitum vitae a pueritia in virilem aetatem, non ab omni imperio iuvenes prudentes penitus eximere, sed imperatorem potius mutare, ac loco alicuius mercenarii, vel servi empititii duces vitae divinam, utpote rationem capere, qua qui sequuntur, hi soli digni sunt qui liberi putentur*

**Calphurnius:** *Tu vero cum saepenumero audieris idem esse deum sequi ac rationi obtemperare. Sic habeto puerorum in viros educationem non esse a principatu liberationem. Sed principis mutationem bonis scientibus: pro mercenario quopiam aut emptio rationem divinam vitae duces capientibus, Qua qui sequuntur liberi soli sunt existimandi*

**Luscinus:** *Ceterum crebro audivisti, quod is demum sequitur deum, qui parere norit rationi. Itaque sic habeto, dum iuvenes relicta pueritia, in viros proficiunt, illis si recte sapiant, non rei sciendum esse imperium sed deus duntaxat mutandos, dum in conducticii illius paedagogi viam, divinam, hoc est, ipsam rationem vitae moderatricem suscipiunt: cui quicumque parebit, merito liberi sunt appellandi*

A parte il diverso modo di rendere πολλάκις ἀκηκοὺς (proposizione relativa in Paccus, *cum* e il congiuntivo perfetto in Calphurnius, proposizione reggente in Luscinus) è da considerare l'espressione ἀποβολήν, ἀλλὰ μεταβολήν ἀρχοντος (...) Nella edizione de *Les Belles Lettres*<sup>6</sup> si legge ἀπαλλαγὴν, che, posta

<sup>3</sup> Richard Pace (1482-1536). Cortigiano e uomo di lettere, ebbe legami di amicizia con Erasmo e Thomas More. Cf. Brewer 1884; Wegg 1932; Simon 1966: 51; 67; 78; 86; 88; 97; 99; Richardson 1993: 160-164.

<sup>4</sup> Giovanni Calfurnio (Brescia 1443-Padova 1503). Appartenne al casato dei Ruffinoni, ma si fece chiamare Calfurnio per il suo amore per le ecloghe latine di Calpurnio Siculo. Fu lettore di retorica latina a Padova ed umanista di grande erudizione, che si manifesta soprattutto nei commenti, nelle revisioni e nelle edizioni di alcuni autori classici. Cf. Marcotte 1987: 184-211.

<sup>5</sup> Othmar Luscinus (Otmar Nachtigall) (Strasburgo 1487-Friburgo 1537). Fu un umanista alsaziano di religione cattolica. Studiò latino sotto la guida di Fausto Andrelini e greco sotto quella di Hieronymus Aleandro. Pubblicò manuali di greco e un'edizione di Luciano. Nel 1532 divenne professore di esegesi biblica ad Augsburg. Cf. Geiger 1884; Harvey 1991; Risse 2004; Ashcroft 2008.

<sup>6</sup> Philippon 1989.

tra parentesi uncinata, è lezione di **G**<sup>7</sup>, ed è accolta anche da Paton<sup>7</sup>. Hillyard<sup>8</sup> propone di accogliere la lezione ἀποβολήν, tradita da **C<sup>2</sup>DZM<sup>2</sup>A**, e in questa direzione mi sembra si pongano i nostri umanisti, che rendono l'espressione con un infinito *eximere* (Paceus), con *non esse a principatu liberationem* (Calphurnius), con una perifrastica passiva, *non reijciendum esse imperium* (Luscinius).

Nell'avvicinarsi ai precetti filosofici Nicandro dovrà assomigliare più ai meteci (οἱ δ' ἐκ μετοίκων σύντροφοι 37F: Paceus traduce μέτοικοι con *incolae* (...) *in illis legibus educati eisque assueti*, Calphurnius usa invece il termine *inquilini*, i quali *non difficulter occurentia suscipiunt atque amplectuntur*, Luscinius ricorre all'endiadi *hospites et peregrini*, per i quali non solo le leggi dello Stato non sono *molestae*, ma giungono finanche ad essere *gratae et iucundae*) che ad uno straniero, che spesso è insofferente verso le leggi della città (... τῶν ἐγγραφομένων εἰς τὰς πολιτείας οἱ μὲν ἀλλοδαποὶ καὶ ξένοι κομιδῇ πολλὰ μέμφονται; Paceus traduce *inter illis qui in res publicas ascribitur, alienigenae et externi, multa valde damnant*; Calphurnius usa al posto di *externi hospites*; Luscinius (...) *novi hospites et peregrini* (...) *multa aegreferunt et incusant*).

È necessario dunque saper ascoltare - per questo motivo la natura ci ha provvisto di due orecchie - e riflettere prima di parlare: ascoltare e parlare sono momenti connessi così come avviene per il prendere e il lanciare nel gioco della palla o per il parto che non è che l'esito finale del concepimento e della gravidanza. Il legame stretto tra i due momenti - ascoltare e parlare - è fondamentale in modo da non cadere nel rischio che spesso corrono gli uccelli fecondati dal vento:

ταῖς μὲν οὖν ὄρνισι τὰς ὑψημεῖους λοχείας καὶ ὠδίνας ἀτελῶν τινων καὶ ἀψύχων ὑπολειμμάτων ἀρχὰς λέγουσιν εἶναι τῶν δ' ἀκούειν μὴ δυναμένων νέων μηδ' ὠφελῆσθαι δι' ἀκοῆς ἐθισθέντων ὑψημέμιος ὄντως ὁ λόγος ἐκπίπτων ἀκλειῆς αἰδηλος ὑπαὶ νεφέεσσι κεδάσθη. (38E-F)

*Dicono che agli uccelli capita che parti, dovuti ai semi portati dal vento, diano feti deboli e destinati a vivere poco. Allo stesso modo cadono nel vuoto e lasciate al vento le parole di quei giovani che, non sapendo ascoltare, non traggono vantaggio da ciò che ascoltano. Il discorso così oscuro ed ignoto è disperso dalle nubi*<sup>9</sup>.

**Paceus:** *Avium igitur irritas cubationes et partus imperfectorum quorundam et inanimatorum foetuum principia esse dicunt*

<sup>7</sup> Paton 1974.

<sup>8</sup> Hillyard 1981.

<sup>9</sup> Il frammento qui citato è attribuito da Wyttenbach 1820: 247 ad Empedocle, da Schneider 1873: 784 a Callimaco, ma forse si potrebbe risalire ad *Od.* 1. 241-2.

**Calphurnius:** *Quippe in avibus inanes irritosque foetus partusque quorundam imperfectorum inanimatorumque conceptuum principia dicunt*

**Luscinius:** *Itaque avibus subuentaneos quosdam partus aiunt*

Il testo tramandato nel modo che leggiamo da tutti i codici è considerato *locus corruptus*, ma non così sembra essere stato giudicato dagli umanisti, come chiaramente si evince dalla loro esegesi. Plutarco utilizza qui Aristotele (*GA* 751a 10 ss. e *HA* 559b 21 ss.). È solo il caso di ricordare che gravide erano le cavalle di Achille ad opera di Zefiro (*Il.* 16. 150-151) - su cui torna Torquato Tasso nella *Gerusalemme Liberata* (7. 76): “Quando l’alma stagion che n’innamora / nel cor le instiga il natural talento / volta l’aperta bocca incontra l’ora / raccoglie i semi del fecondo vento”-; ed ancora Verg., *Georg.* 3. 273 ss. e *Sil.* 3. 383 (*et Venerem occultam genitali concepit aura*). Mi sembra poi importante quanto dice Manuele File sull’avvoltoio: (*De proprietate animalium* 2. 121-124. 127-130): (...) “concepisce senza seme. Librandosi nell’aria contro Noto, accoglie il soffio e dopo tre anni emette dall’utero passerotti piumati (...) gli egipi, generando uova dal seme dei maschi, fanno schiudere i piccoli nei nidi, privi di buona forza e di penne”<sup>10</sup>. Infine, nella lettera CLXI Agostino sottolinea come lo stesso parto della Vergine, pur meraviglioso, non è singolare ed infatti - egli dice - « le cavalle figliano fecondate dalla cenere, le altre dall’acqua ». Per completezza riporto qui la bella traduzione di Amyot<sup>11</sup>: “(...) Ot dit on qué les oeufs des oi feaux qué lon appelle vulgairement *hupènimia*, c’est à dire esuenter ou conceus du vent, font germes imparfaits et commencements de fruicts qui n’ont peu auoir vie (...)”.

L’ascoltare, il sapere ascoltare con animo pacato e sereno (e la pacatezza e la misura si raggiungono solo con lo studio della filosofia) permette di liberarsi da quella gelosia che confonde la mente,

ἀλλὰ θορυβεῖ καὶ περισπᾶ τὴν διάνοιαν (39E)

**Paceus:** *<invidia> conturbat et distrahit intellectus*

**Calphurnius:** *tumultat intellectum distrahit*

**Luscinius:** *totam cogitationem simul ac mentem concutit distrahitque*

Nel periodo che segue (39E-40A), Plutarco usa una serie di participi riferiti a τὴν διάνοιαν in *climax* (ἐπισκοποῦσαν ... ἐπιβλέπουσαν ... ἐκπληττομένην ... ἀγριαίνουσαν ... ἔωσαν καὶ προϊεμένην ... ταραττομένην καὶ τρέμουσαν ... σπεύδουσαν ... οὔσαν ... ἐπιψηφίζουσαν ... φεύγουσαν καὶ ἀποπηδῶσαν, προστρέχουσαν δὲ καὶ συναγελαζομένην ... παραβάλλουσαν ... διαφθείρασα

<sup>10</sup> Trad. di Caramico 2006.

<sup>11</sup> Amyot 1572.

καὶ λυμνηνάμενη), partecipi che gli umanisti rendono con una proposizione relativa (Paceus e Calphurnius) e con una proposizione retta da *dum* (Luscinius).

**Paceus:** *quae simul & suam ipsius vim intuetur, utrum superetur ab illo qui loquetur nec ne, & ad alios respicit : an oblectentur oratione eamque suspiciant : & percussa illorum laudibus : grauius in omnes circumstantes saeuit, si loquentem praebent. Porro illa quae iam dicta sunt : missa facit & reicit. Quam illam quando memoriae obuersantur contristant. Illa uero quae dicenda sunt ualde eam terrent & tremore afficiunt, ne praecedentibus sequentia praestent. Ad hoc ut quibus celerissime loquentibus quum prudentissime loquuntur silentium imponat : festinat. Iam uero quum finis orationis imposita sit : non uersatur circa aliquid illorum quae dicta sunt : sed uoces & affectus circumstantium supputat : & illos qui laudant tanquam furore percita omni celeritate fugit. Illis uero qui omnia uituperant & lacerant accurrit eis se aggregat si nihil reprehendere possit : comparat tyrones quosdam qui in eandem sententiam melius & uehementius locuti sunt : donec corruerit penitus & contaminauerit omnem orationem eamque inutilem sibi & infructuosam reddiderit.*

**Calphurnius:** *qui partim an facultate sit inferior dicente considerat : Partim & caeteros intuetur numquid admiratione ducantur. Atque ex assentatione stupefactus aduersus eos qui adsunt: si sermocinantem recipiant: exasperant: orationem habitam omittit : atque obicit: qua recordanti tristitiam affert: In eos qui uerba faciunt turbant : atque expauescit ne prae his quae dicta sunt meliores euadant : Dicentes quom optime dicunt : tum uel maxime amouere festinat. Dissoluta uero auscultatione ne uni quidem dictori assentitur : Sed uoces : affectusque astantium diiudicat : Laudatores perinde atque insania percitus fugit : Proculque ab his facessit uitupationibus eorum quae dicta sunt : peruersoribusque accurrit : Atque arridet : quae si nemini peruertenda uideantur Iuniores aliquos in comparationem ducit : Tanquam melius super eadem re : copiosiusque disseruerint. Donec uitiatam corruptamque auscultationem uilem sibi prorsus : inutilemque reddidit.*

**Luscinius:** *dum in se descendens auditor, habitudinem suam contemplatur, ac mox inferiorem se esse sentit, eo qui uerba facit. Simulque alios contuetur, explorans num dictus afficiantur, aut illa admirentur, tum enim concitatur ad amarulentiam, & improbat eorum factum qui oratorem beneuolentia prosequuntur. Ex sermonibus ergo nihil retinent, hoc malo inuidiae afflati, non aliter ac si memoria illorum onerentur, & erga loquentes acriter commouentur & trepidant, ne uidelicet ex dictis meliores reddantur. Id uero sedulo curant, ut orator finem faciat dicendi, dum pulcherrima differit, ne fructus aliquis sequatur auditorem. Notant item subinde affectus uerbaque praesentium in ea concione, ac ubi compererint aliquos admiratores, qui praconijs extollant concionantem, proripiunt se foras ceu insani, rectaque illos petunt qui orationem totam uituperent, ac inuertant. Quod si nullos inueniant tales, conferunt eos qui dixerunt cum iunioribus, qui in eo argumento fufus dicant et melius, tantum ut praeclare dicta uastent ac dilacerent, ne commoda sint & salutaria.*

Terminata la conferenza, solo chi ha ascoltato in religioso silenzio ne comprenderà i contenuti senza troppo badare a τὰς φωνὰς καὶ διαθέσεις (40A)<sup>12</sup> (*voces et affectus* in Paccus e Calphurnius, *affectus verbaque* in Luscinius).

Ascoltare in religioso silenzio significa però aver raggiunto all'interno della propria coscienza un'armonia tra il desiderio di ascoltare e l'esibizionismo (τῆ φιληκοῖα πρὸς τὴν φιλοδοξίαν σπεισάμενον 40B; Paccus: *quam ob rem cum studio audiendi ista tua ambitio amicitiam ineat*; Calphurnius: *qua propter liberi auscultatione cum gloria cupiditate consiliata*; Luscinius: <*studiosus auditor*> *vanam gloriolam reiecit*) e avere la consapevolezza di essere invitato, per così dire, ad un banchetto sacro (...): l'espressione [ἐφ' ἑστίασιν ἱερὰν καὶ] θυσίας ἀπαρχὴν a parere di Hillyard<sup>13</sup> è problematica; Tucker<sup>14</sup> traduce "a sacred banquet or sacrificial offering", Babbitt<sup>15</sup> "some dinner or ceremonial banquet", Amyot<sup>16</sup> "banquet de quelque saint sacrific"; Paccus *quasi ad sacrum convivium et alicuius festi primitias*, Calphurnius *atque ad deorum epulas et sacrificiorum primitias*, Luscinius *ad sacrum epulum*.

Questo religioso rispetto consentirà il ripensare alle parole dette e ad esse

προάγωμεν αὐτοὺς τὰ μὲν ὡσπερ ἀναπληροῦν, τὰ δ' ἐπανορθοῦσθαι, τὰ δ' ἑτέρως φράζειν, τὰ δ' ὅλως ἐξ ὑπαρχῆς εἰσφέρειν πειρώμενοι πρὸς τὴν ὑπόθεσιν. (40E5-8)

Hillyard<sup>17</sup> considera i quattro infiniti dipendenti da πειρώμενοι (se il participio è omesso,<sup>18</sup> allora i quattro infiniti dipendono da προάγωμεν). Già Calphurnius intendeva in questo modo, rendendo così il testo plutarcheo *nunc quasi supplere nunc corrigere modo aliter dicere modo ab initio ad propositum pentiums dedusere*. Paccus, invece, fa dipendere da *aggrediamur* (προάγωμεν) le proposizioni finali *ut haec suppleamus, illa corrigamus, aliqua aliter eloquamur, aliqua denique in totum a principio argumento adiungere tentemus*. Luscinius dal canto suo parafrasa e riassume il pensiero plutarcheo: *Est proinde quod prorsus mutare queas, hic ab ipso exordio, servato argumenti perpetuo tenore, in aliam faciem convertere*. Il silenzio rispettoso e l'attenzione, per così dire, filosofica terranno lontano da atteggiamenti troppo inclini all'ammirazione di chi parla anche quando costui userà quegli espedienti (κενά 41B) usati in guerra dal comandante e in una conferenza dall'oratore. Ma quali sono i κενά che Plutarco condanna? *Supervacua* li dicono Calphurnius e Paccus, mentre Luscinius amplia il concetto e traduce *quicquid supervacuum, quicquid inane et multa inania*.

<sup>12</sup> Per il termine διαθέσεις cf. Hillyard 1981: 82.

<sup>13</sup> Hillyard 1981: 85.

<sup>14</sup> Tucker 1913.

<sup>15</sup> Babbitt 1927.

<sup>16</sup> Amyot 1572.

<sup>17</sup> Hillyard 1981: 92, *ad loc.*

<sup>18</sup> Cf. Hartmann 1916: 30.



I κενά sono inoltre πολιὰ τοῦ λέγοντος καὶ πλάσμα καὶ ὄφρῦς καὶ περιαιτολογία (41B-C): per Calphurnius sono *cani gestus, supercilia, verborum exuperans copia et ostentatio*, per Paceus *cauti es, figmentum, supercilium, redundantia*, per Luscinius *candor, supercilium, copia*. Sono questi i κενά non utili al discorso filosofico che deve mirare al contenuto evitando “il molto e il vuoto” di uno stile che può indurre a fraintendimenti.

In 41C, facendo proprio il giudizio gorgiano, Plutarco sostiene che

ἔχει δέ τι καὶ ἡ λέξις ἀπατηλόν, ὅταν ἡδεῖα καὶ πολλή καὶ μετ’ ὄγκου τινὸς καὶ κατασκευῆς ἐπιφέρηται τοῖς πράγμασιν<sup>19</sup>.

**Paceus:** *Habet et elocutio nescio quid et imposturae et illectamenti si iucunda sit et copiosa, si denique superba suppellectile res ipsas ornet.*

**Calphurnius:** *Inest orationi fallacia quaedam si suavis si copiosa si cum tumore aliquo vel apparatu rebus inferatur.*

**Luscinius:** *Habet enim oratio fallaces quasdam in se illecebras dum rebus subiectis dulcedinem mista gravitate et insuper apparatu accedente, pondus attulerit.*

Dalle traduzioni ivi riportate è possibile rilevare che, mentre quelle di Paceus e Calphurnius si attengono, quasi in modo letterale, al testo plutarco, quella di Luscinius è più articolata e amplia il concetto espresso con un ablativo assoluto che sottolinea la falsità pur nella dolcezza della parola. È interessante annotare al riguardo quanto afferma Quintiliano (1. 8): il tono della voce non deve trasformarsi in quello di una cantilena né dovrà essere infiacchito da una modulazione affettata (*non in canticum dissoluta nec plasmate (...) effeminata*). Dunque non bisogna seguire l'esempio dei sofisti, che sono soliti nascondere i loro pensieri, né comportarsi come le tessitrici di ghirlande.

μιμῆσθαι μὴ τὰς στεφανηπλόκους ἀλλὰ τὰς μελίττας. αἱ μὲν γὰρ ἐπιούσαι τὰ ἀνθηρὰ καὶ εὐώδη τῶν φύλλων συνείρουσι καὶ διαπλέκουσιν ἡδὺ μὲν ἐφήμερον δὲ καὶ ἄκαρπον ἔργον· (41E-F)

**Paceus:** (...) *imitemur denique non mulierculas istas, quae coronas nectunt, sed providas apes. Illae, enim, ex floridis et benevolentibus foliis selectis componunt et connectunt, iucundum quidem, sed temporarum et inutile opus, hae vero violarum persaepe, rosarum et hyacinthorum prata praetervolantes, ad asperrimum et acerrimum thymum contendunt, et huic insidentes, flavo melli operam dant.*

---

<sup>19</sup> Cf. Scannapieco 2010: 310-311.

**Calphurnius:** *Debemus imitari non coronarias sed apes. Alterae flores odoresque foliorum deligentes iucundum sane opus sed breve atque infructuosum texendo conferunt. Alterae violarum et rosarum hyacinthorumque prata saepe numero transeuntes, ad asperrimam veniunt acerbissimamque cepam et huic assident flava mella curiose operantes.*

**Luscinius:** *Neque (...) paellas imiteris, quae adserta concinnanda fragrantissimos quosque flores deligunt opus sane iucundum ac volupe<sup>20</sup>, quis nesciat? ceterarum nullius frigus ac duntaxat diurnum. Sed apium potius te moveat exemplum, qui plerumque in prata volant violis, rosis et hyacinthis conferta, atque illis tamen neglectis thymum accedunt florem asperrimum atque amarissimum, illique insidunt flavum mel conficientes.*

Le traduzioni qui riportate ancora una volta evidenziano il diverso approccio al testo plutarco, ma è soprattutto in questo caso Luscinius, che aggiunge *volupe* all'aggettivo *iucundum* e inserisce l'interrogativa *quis nesciat?* a prenderne (per così dire) le distanze.

Dunque è necessario imitare le api e fare in modo che il giovane, alla fine della σχολή, si senta, per così dire, rinfrancato, quasi purificato e sia grato verso chi, pur facendo uso di parole severe, vuole liberare la mente da pensieri non adatti ad un giovane onesto e virtuoso (42C). Il λόγος è da Plutarco paragonato al καπνός<sup>21</sup>, aspro l'uno, nero l'altro, ma entrambi atti a purificare la mente avvolta dalla caligine della menzogna:

ἄν τις ὡσπερ καπνῶ σμῆνος λόγῳ δριμεῖ τὴν διάνοιαν ἀχλύος πολλῆς καὶ ἀμβλύτητος γέμουσαν ἐκκαθάρη (42C)

**Paccus:** *mentem multa nebula et hebetudine plenam expurget*

**Calphurnius:** *animum multis tenebris hebetatum involutumque asperitate sermonis expurget*

**Luscinius:** *ita ipse (iuvenis) mordaci sermone pungitore animo, plurima cecitate lippitudine laborante<sup>22</sup>*

Liberato dal fumo dell'ignoranza e ...<sup>23</sup>

οἰήματος καὶ ἀλαζονείας ἐρώτων τε καὶ φλυαρίας ἀπολυθεὶς εἰς βίον ἄτυφον καὶ ὑγιαίνοντα καταστήσεις σαυτόν (43B)

<sup>20</sup> Per *volupe* cf. Ter., *Phorm.*, atto IV, scena III; *Eun.* atto V, scena X; ved. Torzi 1991.

<sup>21</sup> Cf. Fuhrmann 1964: 192 e n. 2.

<sup>22</sup> Luscinius riferisce δριμεῖ sia a καπνῶ che a λόγῳ. Cf. per il paragone Verg. *Aen.* 12. 593-594 *inclusas ut cum latebroso in pumice pastor / vestigavit apes, fumoque implevit amaro.*

<sup>23</sup> Per la discussione del passo cf. Hillyard 1981: 146.

**Paceus** (...) *a fastu, arrogantia, ab amore et huiusmodi inanibus nugis liberatus, vitam sanam et minime insolentem tibi instituas*

**Calphurnius** (...) *a fastu, ab arrogantia, ab amoribus, a loquacitate absolutus in integrum mansuetumque videndi morem te constituas*

**Luscinius** (...) *vanis opinionibus, arrogantia, pravo amore, ac nugandi studio liberatus, vitam vivendo sanam ac moderatam tibi ipsi restituaris.*

È qui forse il punto focale della paideutica plutarchea incentrata sulla in-segnabilità della virtù come anche affermato nell'*An virtus doceri possit* (439B-D) e soprattutto in *de profectibus in virtute* (80A-C), ove si riprende il concetto del discorso giusto e vantaggioso, lontano da qualsivoglia contesa ed ambizione, ispirato a moderazione e mitezza perché imparare ed ascoltare guida il giovane all'umiltà e al 'sapere di non sapere'.

## BIBLIOGRAFIA

- Amyot, J. (1572), *Les Oeuvres Morales et meslées de Plutarque, translâtées de Grec en François*, Paris.
- Ashcroft, J. (2008), *Humanismus und volkssprachliche Bibel in der frühen Reformation*, in N. McLelland-H.J. Schiewer-S. Schmitt (eds.), *Humanismus in der deutschen Literatur des Mittelalters und der frühen Neuzeit*, Niemeyer: 1-24.
- Babbitt, F. Cole (1927), *Plutarch's Moralia*, with an English translation by F.C.B., I, London - Cambridge (Mass.) («The Loeb Classical Library»).
- Brewer, J.S. (1884), *The Reign of Henry VIII from His Accession to the Death of Wolsey*, London.
- Caramico, A. (2006), *Manuele File. De proprietate animalium II* (introduzione, tradizione manoscritta, traduzione e commento a cura di A. C.), Napoli.
- Fuhrmann, F. (1964), *Les images de Plutarque*, Paris.
- Geiger, L. (1884), *Luscinius, Ottmar*, in *Allgemeine Deutsche Biographie*, 19, Leipzig: 655-657.
- Hartmann, J.J. (1916), *De Plutarcho scriptore et philosopho*, Leiden.
- Harvey, S. E. (1991), *Ottmar Nachtigall and his German Psalter in the Context of the Early Reformation*, St. Andrews.
- Hillyard, B.P. (1971), "The Medieval Tradition of Plutarch, *De audiendo*", *RHT* 7: 1-56.
- Hillyard, B.P. (1981), *Plutarch. De audiendo*, introduction, translation and notes, New York.
- La Matina, M. (2000), "La conferenza in Plutarco", in I. Gallo - C. Moreschini (edd.), *I generi letterari in Plutarco*. Atti dell'VIII convegno plutarco italiano (Pisa, 2-4 giugno 1999), Napoli: 177-216.
- Marcotte, D. (1987), "La bibliothèqne de Jean Calphurnius", *Humanistica Lovaniensia* 36: 184-211.
- Paton, W.R. (1974), *Plutarchi moralia recensuerunt et emendaverunt W. R. P. et I. Wegehaupt; prefationem scripsit M. Pohlenz; editionem correctiorem curavit H. Gartner*, Leipzig.
- Philippon, A. (1989), *Plutarque. Oeuvres morales I, 2, Comment écouter, texte établi et traduit par A. Ph.*, Paris («Les Belles Lettres»).
- Richardson, D.A. (1993), *Sixteenth-century British nondramatic writers*, Detroit.
- Risse, S. (2004), *Nachtgall, Otmar*, in *Biographisch-Bibliographisches Kirchenlexikon*, 23, Bautz, Nordhausen: 997-1012.

- Scannapieco, R. (2010), “Il fr. plutarcheo 136 Sandbach. Problemi di traduzione e di esegesi”, in G. Zanetto - S. Martinelli Tempesta (edd.), *Plutarco: lingua e testo*. Atti dell’XI Convegno plutarcheo dell’International Plutarch Society (Milano, 19-21 giugno 2009), Milano: 279-314.
- Schneider, O. (1873), *Callimachea*, II, Lipsiae.
- Simon, J. (1966), *Education and Society in Tudor England*, Cambridge University Press, 1966.
- Torzi, I. (1991) “*Volup* e *volupe* nella tradizione manoscritta di autori latini e tardoantichi”, *Maia* 43: 89-102
- Tucker, T.G. (1931), *Selected Essays of Plutarch*, Oxford.
- Wegg, J. (1932), *Richard Pace, a Tudor Diplomatist*, London.
- Wytttenbach, D. (1820), *Animadversiones in Plutarchi Opera Moralia*, I, Lipsiae

(Página deixada propositadamente em branco)

TERMINOLOGIA TEATRALE PLUTARCHEA NELLE PRIME  
TRADUZIONI A STAMPA  
(Plutarch's theatrical terminology in the first printed translations)

GIOVANNA PACE (gpace@unisa.it)  
Università di Salerno

ABSTRACT - In questo articolo sono messe a confronto le traduzioni realizzate degli umanisti (comprese nella raccolta di Campano), da Amyot e da Xylander di alcuni passi delle *Vite* plutarchee in cui siano presenti usi metaforici del lessico teatrale. Dai passi esaminati emerge l'utilizzo al riguardo di varie modalità versorie: la semplice traduzione letterale, la traduzione letterale accompagnata da segnali del valore metaforico dei termini teatrali, l'esplicitazione del valore metaforico attraverso un lessico non tecnico.

Parole Chiave - Plutarco, teatro greco, traduzioni umanistiche, Amyot, Xylander

ABSTRACT - This paper compares the translations by humanists (comprised in Campano's edition), Amyot and Xylander of some passages of Plutarch's *Lives* where theatrical lexicon is used in a metaphorical way. With regard to theatrical terminology, different ways of translation are used: simple literal translation, literal translation accompanied by marks of the metaphorical value of theatrical words, explicitation of the metaphorical value through a non-technical lexicon.

KEYWORDS - Plutarch, Greek theatre, humanistic translations, Amyot, Xylander

È stato da tempo osservato che Plutarco, profondo conoscitore del teatro greco<sup>1</sup>, utilizza frequentemente termini del linguaggio teatrale (quali ad esempio τραγωδία, τραγικός, τραγωδέω e i suoi composti, δράμα, δραματικός e θεατρικός) con valore metaforico. In quest'ambito essi presentano negli scritti plutarchei tre accezioni fondamentali: quella di sventura o calamità inattesa e sconvolgente, quella di invenzione e falsità e quella, con essa collegata, di grandiosità e magnificenza, che spesso è solo apparenza vana e insolente<sup>2</sup>. Si tratta, come si vede, di valori non molto differenti da quelli che i termini 'tragedia', 'tragico', 'dramma', 'drammatico' e 'teatrale' presentano in italiano (come pure i loro corrispondenti nelle lingue moderne). In questa sede si indagherà se e in quale misura i primi traduttori abbiano compreso l'uso traslato che Plutarco fa della terminologia teatrale e quali siano state le loro scelte versorie in merito, anche in

---

<sup>1</sup> Su Plutarco e la tragedia cf. de Lacy 1952; Tagliasacchi 1960; Di Gregorio 1976; Pace 2005; Papadi 2007; Muñoz Gallarte 2013; su Plutarco e la commedia van der Stockt 1992: 153-161; Gallego Pérez 1994; Aguilar 1997; Zanetto 2000; Di Florio 2003.

<sup>2</sup> Cf. de Lacy 1952: 159-167; Tagliasacchi 1960: 125-128; O'Donnell 1975; Di Gregorio 1976: 168-173; Papadi 2008; cf. anche Papadi 2005: 408-409.

relazione ai differenti contesti. A tale riguardo saranno presi in considerazione, a titolo di esempio, alcuni passi delle *Vite*, per i quali si metteranno a confronto le traduzioni che hanno segnato le tappe fondamentali nell'interpretazione e nella diffusione della conoscenza del testo plutarco: quelle degli umanisti raccolte nell'edizione a stampa curata da Giovanni Antonio Campano<sup>3</sup>, quella di Amyot<sup>4</sup> e infine quella, di poco posteriore, di Xylander<sup>5</sup>.

I traduttori, come è naturale, hanno fatto spesso ricorso agli equivalenti latini o francesi dei termini utilizzati da Plutarco, sfruttando il valore metaforico che essi possono presentare anche nelle lingue d'arrivo. Si veda ad esempio un passo della *Vita di Pompeo*:

<i>Pomp.</i> 9. 3	ὥστε καὶ τοῦτο τὸ πάθος τῇ περὶ τὸν γάμον ἐκείνον τραγωδίᾳ προσγενέσθαι
Jacopo Angeli	unde nova quaedam <b>in tragicorum materia</b>
<b>Amyot</b>	tellement que cest inconvenient fut comme un accessoire <b>de la Tragoedie</b> de ces <b>malheureuses</b> nopees
Xylander	neque id modo <b>tragoediae</b> istarum nuptiarum accessit infortunium

τραγωδία si riferisce qui al matrimonio di Pompeo con Emilia, figliastra di Silla, che all'epoca delle nozze viveva già con un altro uomo, di cui era incinta, e che morì successivamente di parto; il πάθος è la morte dei genitori della prima moglie di Pompeo, morte legata proprio a questo secondo matrimonio. La traduzione di Jacopo Angeli da Scarperia<sup>6</sup>, che pure semplifica notevolmente il dettato del testo plutarco, conserva con l'espressione *in tragicorum materia* l'idea della drammaticità della situazione<sup>7</sup>. Anche Amyot e Xylander scelgono una traduzione letterale di τραγωδία. È però da segnalare che Amyot attraverso *malheureuses* esplicita l'idea che la 'tragicità' delle nozze consiste nell'infelicità che esse hanno portato<sup>8</sup>.

<sup>3</sup> [Roma], Udalricus Gallus, [1470 circa], 2 voll. (BMC 4, 21, HC \*13125, IGI 7920); su questa edizione cf. Giustiniani 1961: 4-44; Di Bernardo 1975: 237; Cesarini Martinelli 2000: 9-12, Pade 2007: 385-388 e, per alcune precisazioni sulle attribuzioni ai traduttori, Pade 2009. Sulle traduzioni trecentesche delle *Vite* di Plutarco cf. Weiss 1953: 218-222; Pade 2004: 55-56; Pade 2007: 66-88.

<sup>4</sup> Amyot 1559, riedito da ultimo da Walter 1951, che nell'*Introduction: XIX-XXIII* sottolinea l'importanza della traduzione di Amyot nella diffusione della conoscenza delle *Vite* plutarchee e in particolare l'influenza che essa esercitò su Montaigne e Racine.

<sup>5</sup> Xylander 1561.

<sup>6</sup> La traduzione si colloca probabilmente nel periodo immediatamente precedente al 1406; cf. Pade 2007: 122-126; Pade 2009: 141. Su Jacopo Angeli e sulla sua attività di traduttore dal greco cf. Weiss 1955; Cesarini Martinelli 2000: 13-16; Stok 2009.

<sup>7</sup> Sulla tendenza di Angeli alla semplificazione e all'uso di circonlocuzioni nelle sue traduzioni plutarchee cf. Stok 2009: 174-175, 177, 184-185.

<sup>8</sup> In generale sul lavoro di chiarificazione del testo plutarco condotto da Amyot cf. Frazier 2013a: 95-101.



In altri casi i traduttori, pur ricalcando il linguaggio teatrale plutarcheo, ampliano il testo con l'inserimento di alcuni elementi che possono essere considerati autentici 'segnali' o 'spie' del valore metaforico dei termini utilizzati.

<i>Brut.</i> 31. 6	καὶ τοῦ θεάματος τραγικοῦ φανέντος, ἰδεῖν μὲν οὐχ ὑπέμεινεν ὁ Βροῦτος
Jacopo Angeli	hoc <b>spectaculum ferme tragicum</b> Brutum passus non est
Amyot	il ne voulut point veoir un <b>si horrible &amp; si tragique spectacle</b>
Xylander	quod <b>spectaculum</b> visum est <b>sane tragicum</b> , neque sustinuit intueri Brutus

Il passo è relativo all'incendio appiccato dai Lici alla loro città, al quale assistette Bruto. Mentre Jacopo Angeli<sup>9</sup> attraverso l'uso di *ferme* mitiga la metafora<sup>10</sup>, Xylander, al contrario, con *sane* sembra voler affermare la liceità dell'uso metaforico dell'aggettivo. Interessante è la scelta di Amyot, che rende l'aggettivo con una coppia di termini<sup>11</sup> che costituisce una vera e propria endiadi<sup>12</sup>, nella quale *horrible* è introdotto come una sorta di glossa esplicativa di *tragique*<sup>13</sup>.

Significativo al riguardo è anche un passo della *Vita di Demetrio*, relativo all'apparato con cui furono celebrati i funerali del personaggio.

<i>Demetr.</i> 53. 1	ἔσχε μέντοι καὶ τὰ περὶ τὴν ταφὴν αὐτοῦ τραγικὴν τινα καὶ θεατρικὴν διάθεσιν
Donato Acciaiuoli	verum ea que circa Demetrii funus <sup>14</sup> celebrata sunt <b>tragicam quandam narrationem theatroque dignam</b> habere videntur
Amyot	et toutefois encore y eut il <b>quelque pompe tragique &amp; theatrale en l'ordre &amp; appareil de ses funerailles</b>
Xylander	funus quoque Demetrii <b>tragoediae cuiusdam imaginem</b> habuit

<sup>9</sup> La traduzione fu completata nel 1400 e rappresenta la prima traduzione latina pubblicata di una *Vita* plutarchea condotta direttamente sul testo greco; cf. Pade 2007: 113-115. Nell'edizione del Campano la traduzione è attribuita invece per errore a Guarino Guarini (per la corretta identificazione del traduttore cf. Giustiniani 1961: 37), il quale aveva riveduto la traduzione di Angeli (cf. Weiss 1955: 272; Pade 2002: 250; Pade 2007: 186; Stok 2009: 168).

<sup>10</sup> Per l'introduzione di *ferme* nella traduzione di Jacopo Angeli in assenza di un corrispettivo nel testo plutarcheo cf. *De fort. Rom.* 316C, su cui si veda Stok 2009: 173, 175.

<sup>11</sup> Sulla tendenza di Amyot a rendere una singola parola greca con una coppia di termini per scopi sia ritmici e stilistici sia di esaustività e chiarificazione semantica cf. Frazier 2013b: 195, 201.

<sup>12</sup> Per un altro caso di endiadi nelle traduzioni plutarchee di Amyot cf. Amendola 2011: 152.

<sup>13</sup> Frazier 2013b: 195 e n. 31 osserva la tendenza di Amyot a introdurre nella traduzione glosse quando sceglie di mantenere il significante greco; cf. già Aulotte 1965: 285.

<sup>14</sup> *finus* nell'edizione del Campano per evidente errore di stampa.

Sorvolando sull'evidente fraintendimento in cui è incorso Acciaiuoli<sup>15</sup>, interpretando διάθειςιν (che qui ha il senso di “disposizione, organizzazione”) come “narrazione”, appare rilevante che tutti i traduttori abbiano prestato attenzione a τινὰ del testo plutarco, riprendendone il valore restrittivo attraverso l'uso di *quidam* (Acciaiuoli e Xylander) e di *quelque* (Amyot). Nella traduzione di Acciaiuoli analoga funzione è svolta dalla perifrasi *theatro dignam*, che sembra essere stata scelta per smorzare il valore metaforico di θεατρικὴν<sup>16</sup>. Amyot, pur ricalcando l'espressione plutarca con gli aggettivi *tragique* e *theatrale*, attraverso l'introduzione di *pompe* e di *appareil* rende esplicita l'idea di solennità e di sontuosità che nel testo plutarco è affidata esclusivamente a τραγικὴν e θεατρικὴν<sup>17</sup>. Nella traduzione di Xylander (che omette θεατρικὴν forse in quanto sentito come pleonastico rispetto a τραγικὴν) significativa è la scelta di *imaginem* (termine non corrispondente al greco διάθειςιν), che sembra essere rivolta a mettere in risalto in primo luogo l'idea che i funerali di Demetrio ebbero solo l'aspetto di una tragedia (e quindi ancora una volta ad attenuare la metafora), ma probabilmente anche, indirettamente, ad esprimere il concetto di vana apparenza contenuto in τραγικὴν e θεατρικὴν.

In altri casi i traduttori fanno emergere il valore metaforico della terminologia teatrale plutarca attraverso l'utilizzo di un lessico che si distacca da quello del testo di partenza. È ad esempio il caso di un passo della *Vita di Mario*, relativo ai Romani che, dopo aver respinto i Cimbri fuggitivi fino alle loro fortificazioni, assistettero all'uccisione di questi ultimi da parte delle loro donne, che poi a loro volta si suicidarono: l'avvenimento è indicato da Plutarco con τραγικωτάτοις πάθειςιν.

<i>Mar. 27. 2</i>	τοὺς δὲ φεύγοντας ὥσαντες πρὸς τὸ χαράκωμα,
<i>τραγικωτάτοις ἐνετύγχανον πάθειςιν</i>	
Antonio Pacini	at cum fugerent ad vallum, <b>miserabilibus calamitatibus</b> occurrerunt
Amyot	poursuyuiz iusques dedans leur camp, là ou les poursuyuans rencontrerent <b>des choses horribles &amp; espouventables a veoir</b>
Xylander	fugientes autem ad castra usque persecuti, <b>in atrocissimum</b> inciderunt <b>spectaculum</b>

Antonio Pacini<sup>18</sup>, traducendo τραγικωτάτοις con *miserabilibus*, esplicita l'idea di ‘infelicità’ o ‘sventura’, che nel contesto plutarco è percepibile sia

<sup>15</sup> La traduzione è datata al 1459 da Campana 1962: 177; cf. anche Pade 2007: 338-339; Pade 2009: 130-131.

<sup>16</sup> Sulle imprecisioni e sulle libertà delle traduzioni plutarchee di Acciaiuoli cf. Cesarini Martinelli 2000: 30-31.

<sup>17</sup> Per altri casi in cui Amyot esplicita metafore plutarchee cf. Frazier 2013b: 199-201.

<sup>18</sup> La traduzione si data al 1437-1439; cf. Pade 2007: 309.

per l'accostamento dell'aggettivo a πάθεισιν sia per la descrizione dei πάθη in questione. Più acuta è però l'interpretazione di Amyot: con l'introduzione del riferimento alla vista egli mostra infatti di cogliere in τραγικωτάτοις non un'allusione generica ai contenuti luttuosi della tragedia, ma piuttosto alla natura dello spettacolo che essa offre e quindi al suo aspetto prettamente visivo. Tale interpretazione appare coerente con il contesto plutarcheo, nel quale l'attenzione è focalizzata sui Romani, che si trovano ad essere 'spettatori' di un evento luttuoso. Sul piano morfologico si può osservare che Amyot utilizza un sostantivo generico, accostandovi anche in questo caso una coppia di aggettivi, con la quale intende evidentemente rendere tanto il valore di τραγικωτάτοις quanto quello di πάθεισιν; anche gli aggettivi scelti sottolineano, non a caso, la dimensione visiva. Sulla stessa linea di interpretazione di Amyot si pone Xylander, che, con una raffinata scelta versoria, attua un rovesciamento rispetto al testo greco, invertendo il valore semantico di aggettivo e sostantivo. Anche in Xylander la scelta di *spectaculum* pone in risalto l'idea della tragedia non come testo, ma come *performance* destinata alla visione: il ricorso a un sostantivo generico, a fronte dello specifico τραγικωτάτοις, si giustifica sia perché al traduttore preme evidenziare la natura spettacolare dell'evento più che la tipologia dello spettacolo alla quale esso può essere assimilato, sia perché l'utilizzo di *atrocissimum* avrebbe reso probabilmente pleonastico un riferimento alla tragedia.

Altri casi significativi in cui i traduttori hanno provato in vari modi (talora anche fraintendendo il testo di partenza) a far emergere il valore metaforico del lessico teatrale plutarcheo si trovano nella *Vita di Lucullo*. Il primo passo riguarda il tentativo di Lucullo di prendere i nemici per fame durante la guerra contro Mitridate.

*Luc.* 11. 2 ... ἄτε δὴ μὴ θεατρικῶς μηδ' ἐπιδεικτικῶς  
Λευκόλλου πολεμοῦντος, ἀλλὰ, τοῦτο δὴ τὸ λεγόμενον, εἰς τὴν γαστέρα  
ἐναλλομένου καὶ ὅπως ὑφαιρήσει τὴν τροφήν ἅπαντα πραγματευομένου

Leonardo Giustinian quia **non armis** Lucullus **non acie non congressu** certaret sed in ventrem ut aiunt omni belli mole conversa extremam sibi famis cladem inferret

Amyot ... pource que Lucullus **ne** luy faisoit point la guerre **de mines ny de bravades**, ains (comme lon dit en commun proverbe) il luy saultoit à deux pieds sur le ventre, c'est à dire, qu'il faisoit entierement ce qui estoit en luy pour luy trencher vivres de tous costez.

Xylander Non enim **ad ostentationem aut vana edenda spectacula** belli gerendi rationes Lucullus accommodaverat: sed in ipsum (quod aiunt) ventrem insiluerat, omniaque alimentorum subtrahendorum causam moliebatur.

Nel testo plutarcheo, nell'ambito di una efficace *correctio* retorica, gli avverbi θεατρικῶς ed ἐπιδεικτικῶς, preceduti da negazione, esprimono l'idea che Lucullo

non conduceva la guerra con mezzi appariscenti. Leonardo Giustinian<sup>19</sup> non utilizza i corrispettivi dei due avverbi greci, ma attraverso l'uso di *armis ... acie ... congressu* sembra mirare a esplicitare i presumibili mezzi 'teatrali' di condurre la guerra<sup>20</sup> (ossia quelli dell'attacco militare), che in Plutarco sarebbero adombrati in θεατρικῶς ed ἐπιδεικτικῶς. Non è naturalmente possibile stabilire se il traduttore umanistico abbia inteso effettivamente far emergere tale valore degli avverbi o se, più banalmente, non ne abbia compreso il significato e per la sua traduzione si sia basato sulle informazioni ricavate dal racconto immediatamente precedente. Le traduzioni di Amyot e di Xylander testimoniano un differente tentativo di far emergere il valore metaforico del lessico plutarco. La traduzione di Amyot esplicita il valore metaforico di 'apparenza' presente in θεατρικῶς; nella scelta della coppia di sostantivi Amyot sembra non aver mirato a una precisa corrispondenza con i due avverbi greci, ma piuttosto a tradurre l'endiadi plutarca con un'altra endiadi che ne esprimesse il senso complessivo. La traduzione di Xylander è più aderente alla lettera del testo greco, ma attraverso l'introduzione di *vana* evidenzia l'accezione negativa che θεατρικῶς presenta nel passo plutarco.

Gli altri passi della *Vita di Lucullo* che risultano interessanti per le varie modalità con le quali i traduttori hanno cercato di far emergere e di esprimere il valore metaforico del lessico teatrale, riguardano il dominio di Tigrane, che risultava inaccettabile ai Greci anche per gli eccessi ai quali egli si abbandonava.

*Luc. 21. 3* ἦν γὰρ οὐκ ἀνασχετὸς ἡ τῶν Ἀρμενίων ἀρχὴ τοῖς Ἑλλησιν, ἀλλὰ χαλεπὴ, καὶ μάλιστα τοῦ βασιλέως αὐτοῦ τὸ φρόνημα τραγικὸν καὶ ὑπέρογκον ἐν ταῖς μεγάλαις εὐτυχίαις ἐγεγόνει, πάντων, ὅσα ζηλοῦσιν οἱ πολλοὶ καὶ θαυμάζουσιν, οὐ μόνον ὄντων περὶ αὐτόν, ἀλλὰ καὶ δι' αὐτὸν γεγονέναι δοκούντων.

*Luc. 21. 6* Ταύτην μέντοι τὴν τραγωδίαν οὐχ ὑποτρέσας οὐδ' ἐκπλαγεῖς ὁ Ἄππιος ...

Leonardo Giustinian Difficillimum erat ac intollerabile Grecis Armeniorum imperium & ipsius regis potissimum **asperrima tumidissimaque superbia**. Que summa fortunarum omnium copia eo **licentie** creverat ut quecumque populi aut amare aut mirari consuevissent, is ipse perinde non sua mon (*sic!*) sed propter se quoque facta existimaret suo arbitrio prorsus abuteretur.

Hanc itaque Appius **inauditam asperrimam superbiam** ulla sine formidine ac stupore conspiciens ...

Amyot car la domination de ces Armeniens n'estoit pas supportable, mais intolerable aux Grecs, mesmement **l'orgueil & l'arrogance du Roy**, lequel pour ses grandes prosperitez estoit devenu **si superbe & si**

<sup>19</sup> La traduzione si data al 1416; cf. Giustiniani 1961: 32 e n. 1; Pade 2007: 202-203.

<sup>20</sup> Per la tendenza di Giustinian a parafrasare e ampliare il testo greco cf. Pertusi 1980: 207; Pade 2007: 204 n. 593.

**presumptueux** que tout ce que les hommes tienent communement le plus cher, & qu'ilz aiment le plus, non seulement il l'estimoit estre sien, mais luy sembloit qu'il n'eust esté faist en ce monde que pour luy

Toutefois Appius Clodius ne s'estonnant ny ne l'effroyant point pour toute ceste **pompe tragique** ...

Xylander Erat enim Tigranis regnum Graecis intollerabile, praecipue ob **fastum** regis **nimium**, ad quem res eum secundae extulerant: cum quae vulgo expetenda ac summa iudicantur, ea non modo adeptus, sed sua ipsius opera omnia consecutus videretur.

Haec **spectacula**, hae **pompae** nihil perterruerunt Appium

Nel primo passo τραγικὸν esprime l'idea della natura ostentata e 'teatrale' della superbia del re. Giustinian, rendendolo con *asperrima*, sembra attribuire all'aggettivo un valore genericamente rafforzativo rispetto a τὸ φρόνημα; il successivo uso del sostantivo *licentia* mira evidentemente ad esprimere l'idea, presente solo implicitamente nel testo greco, della sfrenatezza del comportamento di Tigrane. In Amyot non è invece possibile identificare una singola parola che costituisca il corrispondente di τραγικόν: il traduttore, attraverso l'uso di una coppia di aggettivi e una di sostantivi pressoché sinonimici, intende rendere l'idea di base presente nel testo greco, offrendo al lettore un panorama delle varie sfumature di significato possibili<sup>21</sup>. Differente è l'interpretazione di Xylander che, traducendo sinteticamente *fastum nimium*, coglie invece in τραγικόν (e in ὑπέρογκον) l'idea di una magnificenza esteriore. Anche se il riferimento qui sembra essere piuttosto a un atteggiamento morale (come è indicato dall'uso di φρόνημα), tale interpretazione di τραγικὸν può essere stata suggerita a Xylander dal seguito del passo, dove Plutarco narra tra l'altro come vi fossero molti re che seguivano ovunque Tigrane come un corpo di guardia personale.

Proprio a proposito di questa usanza, che non intimidì Appio Clodio quando si recò in udienza da Tigrane, Plutarco usa poco più avanti (*Luc.* 21. 6) il sostantivo τραγωδία, che esprime chiaramente l'idea di una manifestazione di magnificenza eccessiva e 'spettacolare'. Questo valore non è adeguatamente colto dalla traduzione di Giustinian, che appare irriflessivamente ricalcata sulla sua precedente interpretazione di τὸ φρόνημα τραγικὸν καὶ ὑπέρογκον, con la sola *variatio inauditam*, volta evidentemente a mettere in luce il carattere eccezionale dell'apparato di cui Tigrane si circondava. Invece la traduzione di Amyot, se con *pompe* esprime efficacemente il valore di τραγωδία, non rinuncia d'altra parte a segnalare attraverso *tragique* la presenza della metafora nel testo di partenza. La scelta versoria di Xylander, che risente probabilmente dell'influenza di quella di

<sup>21</sup> Per la ricerca dell'eshaustività semantica da parte di Amyot cf. n. 11.

Amyot<sup>22</sup> o comunque si colloca nella stessa linea interpretativa, è degna di nota: Xylander infatti abbina in un'espressione asindetica un sostantivo, *spectacula*, che traduce pressoché letteralmente il corrispondente greco τὴν τραγωδίαν (anche se con il passaggio dallo specifico al generico già osservato in *Mar.* 27. 2), e un altro sostantivo, *pompae*, che ne fa emergere il valore metaforico.

Non mancano naturalmente i casi in cui i traduttori (soprattutto umanistici) non hanno compreso, o hanno compreso in maniera parziale e inadeguata, il valore metaforico del lessico teatrale plutarco. Tale mancata comprensione si manifesta in differenti modi nei testi di arrivo. Un primo procedimento adottato è quello della semplice omissione della terminologia teatrale. In un passo della *Vita di Nicia* Plutarco usa il verbo συντραγωδέω per esprimere l'idea di una sorta di 'messa in scena' (consistente nella creazione della fama di persona sempre impegnata e quindi inavvicinabile) attuata da Nicia con l'aiuto di Gerone, persona di sua fiducia.

<i>Nic.</i> 5. 3	ὁ μάλιστα ταῦτα συντραγωδῶν καὶ συμπεριτιθεὶς ὄγκον αὐτῷ καὶ δόξαν Ἱέρων ἦν ...
Alamanno Rinuccini	... Ieron quidam qui maxime illius gloriam et dignitatem augebat.
Amyot	Celuy qui plus luy <b>aidoit à iouer ce mystere sans parler</b> , & qui plus le mettoit en reputation de ceste grandeur & gravité, estoit un Hiéron ...
Xylander	qui maxime Niciam in ea sibi gloria et majestate comparanda augendaque adjuvaret, Hiero fuit ...

Alamanno Rinuccini<sup>23</sup> sembra rinunciare a tradurre l'espressione ταῦτα συντραγωδῶν, che evidentemente non ha compreso proprio per il suo peculiare valore metaforico<sup>24</sup>: *augebat* appare rendere infatti il solo συμπεριτιθεὶς. Analoga è la traduzione di Xylander, che, pur essendo più precisa (in quanto con *adjuvaret* esprime l'idea della cooperazione presente nel prefisso συν- di συμπεριτιθεὶς), appare molto probabilmente influenzata da quella di Rinuccini<sup>25</sup>. Una acuta comprensione del passo plutarco mostra invece la traduzione di Amyot, che non solo con *iouer* esprime adeguatamente l'idea di una rappresentazione inscenata da Nicia col supporto di Ierone, ma inserisce opportunamente anche un riferimento chiarificatore al contenuto di tale rappresentazione (l'aura di mistero

<sup>22</sup> Per la conoscenza e l'utilizzo della traduzione di Amyot da parte di Xylander cf. *infra*.

<sup>23</sup> Nell'edizione del Campano è indicato come traduttore Guarino; per l'attribuzione a Rinuccini cf. Giustiniani 1961: 28-29, n. 3; 33. Per la datazione della traduzione al 1454 o al 1455 cf. Pade 2007: 331 e n. 967.

<sup>24</sup> Sulle omissioni di elementi del testo greco nelle traduzioni di Rinuccini, causate da una loro mancata comprensione, cf. Tanga 2010: 53-59; vedi anche Cesarini Martinelli 2000: 32.

<sup>25</sup> Sull'influenza esercitata dalle traduzioni umanistiche su quella di Xylander cf. *infra*.



*agentem* si mantiene invece più aderente alla terminologia plutarchea, mentre Antonio Pacini (analogamente a quanto abbiamo già osservato a proposito di Alamanno Rinuccini) omette di tradurre il secondo participio, evidentemente non avendone colto il valore.

Non mancano poi casi in cui la mancata comprensione del lessico teatrale ha avuto come esito una traduzione letterale che non esprime in maniera adeguata il significato metaforico delle espressioni plutarchee. Un caso significativo si osserva in un passo della *Vita di Pompeo*. Esso riguarda il giudizio negativo data da Pompeo sull'operato di Lucullo durante la guerra contro Mitridate e Tigrane.

<p><i>Pomp.</i> 31. 6          τραγωδίας καὶ σκιαγραφίας          ἀυτῷ δὲ πρὸς ἀληθινήν καὶ σεσωφρονισμένην τὸν ἀγῶνα λείπεσθαι δύναμιν          Jacopo Angeli          Amyot          Xylander</p>	<p>πρὸς δὲ τούτοις διασύρων τὰ ἔργα ἐμφανῶς ἔλεγε          πεπολεμηκῆναι βασιλικῆς τὸν Λεύκολλον,          Luculli praeterea facta detrahens illum dicebat          cum regibus gessisse: sibi vero certam ac sobriam hostium vim ad expugnationem reservatam esse          D'avantage pour diminuer la gloire de ses faits, il disoit publiquement, que Lucullus avoit combattu <b>la pompe et la monstre</b> seulement de ces deux Roys, &amp; luy avoit laissé à combattre leur vraie, sayne &amp; assagie puissance          Palam quoque facta Luculli exhibans <b>contra tragicos apparatus umbratilibusque proeliis</b> decertasse ferebat: sibi certamen contra veras &amp; castigatas copias superesse</p>
---	---

L'espressione τραγωδίας καὶ σκιαγραφίας fa riferimento alla mera e illusoria apparenza del potere regale, contro la quale, a dire di Pompeo, avrebbe combattuto Lucullo, mentre Pompeo stesso si sarebbe dovuto scontrare contro una vera e propria forza militare<sup>29</sup>. Tale significato è messo in luce dalla traduzione di Amyot, che, come abbiamo già visto in altri casi, esplicita attraverso una coppia di termini (*la pompe et la monstre*) il valore metaforico del lessico teatrale plutarcheo. Nelle traduzioni di Jacopo Angeli e di Xylander il ricorso all'aggettivo *umbratilis* mostra invece evidentemente che i due traduttori non hanno compreso il valore tecnico di σκιαγραφία ('pittura in prospettiva' e da qui, per estensione, 'illusione, vana apparenza'), e si sono quindi limitati a ricercare un corrispettivo solo per la prima parte del composto; non è escluso che Xylander anche in questo caso sia stato influenzato dal traduttore umanistico. Va inoltre rilevato che Jacopo Angeli, fraintendendo il testo plutarcheo, ha riferito τραγωδίας καὶ σκιαγραφίας non a ciò contro cui aveva combattuto Lucullo, ma alla natura della guerra che aveva condotto<sup>30</sup>. Anche Xylander, pur

<sup>29</sup> Sull'utilizzo del linguaggio teatrale in questo passo cf. Papadi 2008: 117-118.

<sup>30</sup> I limiti delle traduzioni di Angeli furono riconosciuti già in età umanistica (cf. Weiss 1955: 256; Cesarini Martinelli 2000: 13; Pade 2007: 116-117; Stok 2009: 169); gli studiosi



traducendo adeguatamente τραγωδίαίς con *contra tragicos apparatus*, introduce poi con *umbratilibus ... proeliis* una *variatio* assente nel testo plutarco, dando un'interpretazione di σκιαγραφίαίς analoga a quella di Angeli. Nelle traduzioni di Angeli e di Xylander si assiste così a una leggera distorsione del significato del passo plutarco, col passaggio da una guerra condotta contro la parvenza del potere regale a una guerra *umbratile*, ossia 'comoda', 'oziosa'.

Dai passi esaminati sono emerse alcune linee di tendenza dei traduttori nei confronti del lessico teatrale plutarco: si va dalla traduzione meramente letterale, che ricalca il lessico dell'originale, a una traduzione letterale accompagnata da elementi che segnalano il valore metaforico della terminologia teatrale (ora mitigandolo, ora accentuandolo), agli svariati tentativi di far emergere ed esplicitare tale valore metaforico attraverso l'uso di un linguaggio non appartenente al campo semantico del teatro o dello spettacolo. Nella resa del lessico teatrale plutarco il ricorso (che si osserva in taluni casi) a una terminologia più generica (come in Xylander, che usa *spectaculum* per tradurre una pluralità di vocaboli greci afferenti al teatro) o, al contrario, più specifica (come in Amyot, che traduce δρᾶμα con *farce*), non sembra casuale, ma piuttosto frutto di precise scelte interpretative e versorie. Appare inoltre interessante notare come talora i vari traduttori abbiano dato interpretazioni differenti del valore metaforico della terminologia teatrale plutarca o quantomeno abbiamo mirato a metterne in evidenza una particolare sfumatura.

Rispetto alle prove spesso goffe, non esenti da fraintendimenti e incomprensioni, anche se non prive di interesse, dei primi traduttori umanistici, la traduzione di Amyot compie naturalmente un rilevante salto qualitativo anche sul piano della resa del linguaggio teatrale. Di particolare interesse in quest'ambito sono i casi in cui Amyot ricalca il lessico teatrale greco, ma lo combina con una terminologia mirante a chiarire il significato che esso assume nel testo plutarco. Tale combinazione si realizza attraverso l'utilizzo di coppie di termini o di nessi sostantivo-aggettivo, dove il vocabolo teatrale è accostato a una parola del linguaggio comune, o tramite l'introduzione nel contesto di termini o espressioni assenti nell'originale greco o ancora di informazioni ricavate da altri punti del testo plutarco, che esplicitano il valore metaforico del linguaggio teatrale. Questa tecnica versoria è evidentemente funzionale alla duplice esigenza dell'aderenza alla *lexis* dell'originale greco e della piena chiarezza e comprensibilità del testo di arrivo<sup>31</sup>, nell'ambito di quello che Frazier ha definito felicemente "travail de clarification"<sup>32</sup>

---

contemporanei hanno invece notato come le sue traduzioni, pur presentando talvolta (come in questo caso) rese lessicali improprie o fuorvianti, non mostrino eclatanti errori interpretativi (cf. Cesarini Martinelli 2000: 15-16; Stok 2009: 186-187); manca comunque ancora uno studio approfondito e completo della tecnica versoria.

<sup>31</sup> Cf. Aulotte 1965: 290.

<sup>32</sup> Frazier 2013a: 85, 95.

compiuto da Amyot, mettendone in evidenza tra l'altro lo sforzo di esplicitazione semantica<sup>33</sup>. Anche quando la traduzione di Amyot non riprende il lessico teatrale plutarco, ma cerca piuttosto di cogliere il senso generale del testo di partenza, l'utilizzo delle coppie sinonimiche (oltre a rispondere a esigenze retoriche) sembra mirare a esprimere compiutamente le differenti sfumature di significato veicolate dall'uso metaforico dei termini teatrali.

Anche nella traduzione di Xylander (che, a differenza di quella di Amyot, si caratterizza generalmente per sintesi e concentrazione espressiva) appaiono rilevanti alcuni procedimenti attraverso i quali viene fatto emergere o chiarito il significato metaforico del lessico teatrale plutarco: si va dall'accostamento asindetico del corrispettivo latino del termine teatrale a una parola del linguaggio comune, all'inversione tra il valore semantico che un sostantivo e il relativo attributo presentano nell'originale greco, all'introduzione di parole, assenti nel testo plutarco, che esplicitano o enfatizzano il valore metaforico della terminologia teatrale. Xylander si accinse alla traduzione delle *Vite*, come apprendiamo dalla sua prefazione, perché per vari motivi non si sentiva soddisfatto delle traduzioni degli umanisti (nelle quali osservava incuria, fraintendimenti e riproduzione di errori presenti nei manoscritti greci sui quali essi avevano lavorato)<sup>34</sup>: ciononostante, non poté fare a meno di tenerle presenti<sup>35</sup>. Sempre nella prefazione Xylander ci informa che poté servirsi dell'opera di Amyot solo quando il suo lavoro era quasi completato: non conoscendo il francese, si fece aiutare da alcuni amici (tra i quali nomina il giureconsulto *Franciscus Balduinus*, molto probabilmente da identificare con il giurista, teologo e storico francese François Baudouin<sup>36</sup>) a verificare la traduzione di singoli punti sui quali era in dubbio; in questo modo poté talora correggere alcuni suoi errori, altre volte trovare in Amyot conferma della propria interpretazione<sup>37</sup>. In non pochi dei passi qui esaminati si osserva una consonanza tra la traduzione di Amyot e quella di Xylander, benché, anche sulla base della testimonianza dello stesso Xylander appena citata, non sia sempre possibile stabilire se la resa latina si ispiri a un confronto col traduttore francese. In altri casi, evidentemente quelli in cui Xylander non aveva fatto ricorso ad Amyot, appare invece probabile che i suoi errori di interpretazione si debbano anche all'influenza dei traduttori umanistici.

L'estrema varietà delle soluzioni versorie adottate dai primi traduttori per il

<sup>33</sup> Frazier 2013b: 194-195, 202.

<sup>34</sup> Xylander 1561, *Praef. ad lect.*: [1-2].

<sup>35</sup> Cf. Pérez Jiménez 2013: 339-340 e, per alcuni esempi della dipendenza della traduzione di Xylander da quella di Guarino Guarini, 342-343.

<sup>36</sup> 1520-1573. Xylander e Baudouin furono colleghi all'Università di Heidelberg, dove il primo insegnò a partire dal 1558 (cf. Schöll 1898), il secondo dal 1555 (cf. Erbe 1978: 94; Turchetti 1984: 147).

<sup>37</sup> Xylander 1561, *Praef. ad lect.*: [5].

lessico teatrale plutarcheo è significativa testimonianza dello sforzo da essi compiuto (pur con esiti di differente efficacia) nell'interpretare e rendere nella lingua di arrivo un elemento non secondario, e non sempre di facile comprensione, della *lexis* del Cheronese, quello degli usi metaforici del linguaggio.

## BIBLIOGRAFIA

- Aguilar, R. (1997), "Plutarco y la comedia ateniense", in C. Schrader, V. Ramón, J. Vela (edd.), *Plutarco y la historia*. Actas del V Simposio Español sobre Plutarco (Zaragoza, 20-22 de junio de 1996), Zaragoza: 3-28
- Amendola, S. (2011), "Due citazioni euripidee (Or. 420 e Fr. 979 KN.) nel *De sera numinis vindicta*: riflessioni sulle prime traduzioni a stampa", in A. Pérez Jiménez - P. Volpe Cacciatore, *Musa Graeca tradita / Musa Graeca recepta. Traducciones de poetas griegos (siglos XV-XVI)*, Málaga: 149-165.
- Amyot, J. (1559), *Les vies des Hommes illustres Grecs & Romains, Comparees l'une avec l'autre par Plutarque de Chaeronçe, Translatees de Grec en François*, Paris.
- Aulotte, R. (1965), *Amyot et Plutarque. La tradition des Moralia au XVI<sup>e</sup> siècle*, Genève.
- Campana, A. (1962), "Una lettera inedita di Guarino Veronese e il Plutarco Mediceo della bottega di Vespasiano", *IMU* 5: 171-178.
- Casanova, A. (2013), *Figure d'Atene nelle opere di Plutarco*, a cura di A.C., Firenze.
- Cesarini Martinelli, L. (2000), "Plutarco e gli umanisti", suppl. di *Schede umanistiche* 2: 5-33.
- de Lacy, P.H. (1952), "Biography and Tragedy in Plutarch", *AJPH* 73: 159-171.
- Di Bernardo, F. (1975), *Un Vescovo umanista alla Corte Pontificia. Giannantonio Campano (1429-1477)*, Roma.
- Di Florio, M. (2003), "L'estetica del comico e la *Aristophanis et Menandri comparatio*", *Ploutarchos* n. s. 1: 21-34.
- Di Gregorio, L. (1976), "Plutarco e la tragedia greca", *Prometheus* 2: 151-174.
- Erbe, M. (1978), *François Bauduin (1520-1573). Biographie eines Humanisten*, Gütersloh.
- Frazier, F. (2013) a, "Plutarque, Amyot et la 'déclamation' *Si les Atheniens ont esté plus excellents en armes qu'en lettres*", in A. Casanova (2013): 83-110.
- Frazier, F. (2013) b, "Le traducteur au travail : élucidation et contextualisation du sens, l'exemple de  $\mu\sigma\tau\alpha\gamma\omega\gamma\acute{o}\varsigma$ ": 194-202, in O. Guerrier - F.F., "Amyot «sçavant traducteur»", in G. Pace - P. Volpe Cacciatore (2013): 187-202.
- Gallego Pérez (1994), "La comedia en Plutarco", in M. García Valdés (ed.), *Estudios sobre Plutarco: ideas religiosas*. Actas del III simposio internacional sobre Plutarco (Oviedo, 30 de abril a 2 de mayo de 1992: Madrid, 631-643.
- Giustiniani, V. (1961), "Sulle traduzioni latine delle 'Vite' di Plutarco nel Quattrocento", *Rinascimento*, n. s. 1, 3-62.

- Muñoz Gallarte, I. (2013), “The tragic actor in Plutarch”, in A. Casanova (2013): 69-81.
- O'Donnell, E.A. (1975), *The Transferred Use of Theatre Terms as a Feature of Plutarch's Style*, diss. University of Pennsylvania.
- Pace, G. (2005), “Plutarco e la *polyteleia* nelle rappresentazioni teatrali di età ellenistica”, in A. Casanova (ed.), *Plutarco e l'età ellenistica*. Atti del convegno internazionale di studi (Firenze, 23-24 settembre 2004), Firenze.
- Pace, G. - Volpe Cacciatore, P. (2013), *Gli scritti di Plutarco: tradizione, traduzione, ricezione, commento*. Atti del IX Convegno Internazionale della International Plutarch Society (Ravello - Auditorium Oscar Niemeyer, 29 settembre - 1° ottobre 2011), a cura di G. P. - P. V. C., Napoli.
- Pade, M. (2002), “Latin Manuscripts of Plutarch's *Lives* corrected and annotated by Guarino Veronese”, in R. Maisano - A. Rollo, *Manuale Crisolora e il ritorno del Greco in Occidente*. Atti del Convegno Internazionale (Napoli, 26-29 giugno 1997), Napoli.
- Pade, M. (2004), “Translations of Plutarch in the Fourteenth and Fifteenth Centuries”, in P. Andersen (ed.), *Pratiques de traduction au Moyen Age*. Actes du colloque de l'Université de Copenhague (25 et 26 octobre 2002), Copenhagen: 52-64.
- Pade, M. (2007), *The Reception of Plutarch's Lives in Fifteenth-Century Italy*, I, Copenhagen.
- Pade, M. (2009), “Notes on the Latin translations of Plutarch's *Lives* in Fifteenth-Century Italy”, in P. Volpe Cacciatore (2009): 127-146.
- Papadi, D. (2005), “Theatricality and dramatic vocabulary in Plutarch's *Moralia* – *How to tell a flatterer from a friend*”, in M. Jufresa et al. (edd.), *Plutarc a la seva època: Paideia i societats*. Actas del 8. Simposio español sobre Plutarco (Barcelona, 6-8 de noviembre de 2003), Barcelona: 401-411.
- Papadi, D. (2007), *Tragedy and Theatricality in Plutarch*, diss. University College of London.
- Papadi, D. (2008), “*Moralia* in the *Lives*: Tragedy and Theatrical Imagery in Plutarch's *Pompey*”, in A. G. Nikolaidis (ed.), *The Unity of Plutarch's Work. 'Moralia' Themes in the 'Lives', Features of the 'Lives' in the 'Moralia'*, Berlin-New York: 111-123.
- Pérez Jiménez, A. (2013), “Traducciones latinas de las *Vidas Paralelas* en el Humanismo. El ejemplo del *Alejandro*”, in G. Pace - P. Volpe Cacciatore - 2013: 337-352.
- Pertusi, A. (1980), “L'umanesimo greco dalla fine del secolo XIV agli inizi del secolo XVI”, in G. Arnaldi - M. Pastore Stocchi (edd.), *Storia della cultura veneta. Dal primo Quattrocento al Concilio di Trento*, I, Vicenza: 177-264.

- Schöll, F., *Xylander, Wilhelm*, in *Allgemeine Deutsche Biographie*, 44, Leipzig 1898: 582-593.
- Stok, F. (2009), “Le traduzioni di Jacopo Angeli da Scarperia”, in P. Volpe Cacciatore (2009): 147-187.
- Tagliasacchi, A. (1960), “Plutarco e la tragedia greca”, *Dioniso* 34: 124-142.
- Tanga, F. (2010), “Alamanno Rinuccini traduce il *Mulierum virtutes* di Plutarco” in A. Pérez Jiménez (ed.), *Plutarco renovado. Importancia de las Traducciones Modernas de Vidas y Moralia*, Málaga: 39-64.
- Turchetti, M. (1984), *Concordia o Tolleranza? François Bauduin (1520-1573) e i “Moyenneurs”*, Milano.
- van der Stockt, L. (1992), *Twinkling and Twilight. Plutarch's Reflections on Literature*, Brussel.
- Volpe Cacciatore, P. (2009), (ed.), *Plutarco nelle traduzioni latine di età umanistica*. Seminario di studi (Fisciano, 12-13 luglio 2007), Napoli.
- Walter, G. (1951), *Plutarque. Les vies des hommes illustres*, traduction de J. Amyot, texte établi et annoté par G.W., Paris, 2 voll.
- Weiss, R. (1953), “Lo studio di Plutarco nel Trecento”, *PP* 32, 1953: 321-342, rist. in Id., *Medieval and Renaissance Greek*, Padova, 1977: 204-226 (da cui si cita).
- Weiss, R. (1955), “Iacopo Angeli da Scarperia (c. 1360-1410-11)”, in *Medioevo e Rinascimento. Studi in onore di Bruno Nardi*, II, Firenze 1955: 803-817, rist. in Id., *Medieval and Renaissance Greek*, cit.: 255-277 (da cui si cita).
- Xylander, G. (1561), *Plutarchi Summi & philosophi & historici Opus, quod Parallela Et Vitas appellant in quo Vitae illustrissimorum uirorum, Graecorum ac Romanorum, utilissima doctissimaque historia exponuntur, atque inter se comparantur, Guilielmo Xylandro Augustano interprete*, Heidelbergae.
- Zanetto, G. (2000), *Plutarco e la commedia*, in I. Gallo - C. Moreschini (edd.), *I generi letterari in Plutarco*. Atti dell’VIII Convegno plutarcheo (Pisa, 2-4 giugno 1999), Napoli.

**AMYOT TRADUCTEUR DES *ŒUVRES MORALES*.**  
**DES *MARGINALIA* À LA VERSION FRANÇAISE : L'UTILISATION DES *VIES***  
**(Amyot Translator of the *Moralia*. From the Greek *Marginalia* to the French**  
**Version : How he used the *Lives*)**

FRANÇOISE FRAZIER

Université Paris Ouest-Nanterre La Défense, Institut Universitaire de France

RÉSUMÉ — Si les notes marginales portées par Amyot dans son exemplaire de travail sont majoritairement philologiques, on y trouve aussi de nombreuses références à d'autres textes antiques – qui peuvent se référer soit à la forme soit au fond du texte. Parmi ces renvois externes, les *Vies* présentent un cas doublement intéressant, puisqu'elles sont aussi des œuvres de Plutarque et qu'Amyot en a déjà donné une traduction quand il entreprend celle des *Moralia*. Leur étude montre que s'ajoute au travail d'établissement et d'élucidation du texte grec une utilisation des *détails* qui permet d'*étoffier* et enrichir la version française. En résulte une sorte de « traduction augmentée » qui tend à transformer le travail de version en une forme de création littéraire.

MOTS-CLÉS : Plutarque, Amyot, traduction littéraire, *marginalia*

ABSTRACT — Most of the notes that Amyot wrote in the margins of his Basel copy are philological, but some of them identify Plutarch's quotes or mention other texts on the same topic. Among these references, Plutarch's *Lives* are of special interest, because they are Plutarch's works also and they had already been translated by Amyot, when he tackled the corpus of the *Moralia*. Amyot not only uses them to elucidate the Greek text, but also borrows from them additional details which he adds in his French translation. Such "enriched translations" contribute to turn the translation into a kind of literary creation.

KEYWORDS : Plutarch, Amyot, literary translation, *marginalia*

Les rencontres annuelles des Plutarquistes, rencontres du Réseau européen ou de l'International Plutarch Society, ont, dès l'origine, accompagné l'édition critique en cours des *Œuvres morales et meslées* traduites par Amyot, où doivent figurer les notes marginales par lui portées dans son exemplaire de travail, une édition de Bâle de 1542 conservée à la Bibliothèque Nationale de France (Rés. J 103) : à Lille, en décembre 2003, au moment où ce travail fut entrepris, je m'attachai d'abord aux problèmes textuels et philologiques sur un des traités 70-77 dont la tradition est particulièrement déficiente<sup>1</sup>, le *De Pythiae*, puis, plus récemment, j'ai donné plusieurs études sur des questions de traduction, à Ravello en septembre 2011, où

---

<sup>1</sup> Frazier 2004.

j'ai traité de l'élucidation et de la contextualisation du sens sur un exemple réduit, celui de *μυσταγωγός*<sup>2</sup>, et à Florence, l'année suivante, où j'avais choisi, avec le *De gloria Atheniensium*, de m'intéresser au genre de la déclamation<sup>3</sup> ; à quoi il faudrait ajouter la rencontre organisée à Nanterre, pour le 500e anniversaire d'Amyot, en octobre 2013, qui m'a donné l'occasion d'aborder un autre genre, le dialogue philosophique, à travers la traduction de *l'Amatorius*<sup>4</sup>. L'étude d'aujourd'hui associe traduction et réflexion sur le texte grec en s'appuyant sur les *marginalia*, dont j'ai désormais collationné la quasi-intégralité, si bien qu'il est possible d'en donner en préambule une description d'ensemble.

La plupart consiste en conjectures et variantes textuelles, "sèches" le plus souvent, mais parfois référées à d'autres (*alii* ou, plus rarement, avec un nom<sup>5</sup>) ou à la consultation d'un manuscrit (*in quibusdam antiquis, manu scriptus/i* ou *codex/ices legit/unt*<sup>6</sup>), ou encore précédées d'un dubitatif *puto, quidsi* ou *forte* qui évoque davantage une suggestion personnelle<sup>7</sup>. On trouve aussi des références à d'autres textes antiques, soit pour identifier une citation faite par Plutarque<sup>8</sup>, soit pour renvoyer à un texte parallèle, références qui permettent d'éclairer le sens du texte ou d'en améliorer la forme en appuyant une conjecture. Les œuvres et auteurs cités par Amyot feront l'objet d'un index propre dans l'édition que nous préparons, mais pour donner une première idée de l'ampleur de son travail, on peut indiquer que celui-ci comporte déjà une cinquantaine d'entrées, qui vont chronologiquement d'Homère à "Suidas" et comprennent des auteurs grecs et latins de tous les genres, poètes<sup>9</sup> et prosateurs, majoritairement historiens<sup>10</sup>,

---

<sup>2</sup> Guerrier-Frazier 2013: 194-202.

<sup>3</sup> Frazier 2013.

<sup>4</sup> Frazier à paraître.

<sup>5</sup> Par ex. Theodorus Gaza (Théodore Gaza, 1400-1475); Budaeus (Guillaume Budé, 1467-1540); Turnèbus (Adrien Turnèbe, 1512-1565); Hieronymus Mercurialis (Girolamo Mercuriale, 1530-1606); Theodorus Canterus (Dirk Canter, 1545-1616).

<sup>6</sup> On peut y ajouter une référence à l'Aldine (*aldensis codex legit*) dans le *De Iside* (note à 346E1-2).

<sup>7</sup> Aulotte 1965: 170, relève cependant que le doute peut aussi porter sur une conjecture qu'il a relevée et n'est pas un signe infaillible.

<sup>8</sup> Il peut arriver alors que le nom de l'auteur ou de l'œuvre, omis par Plutarque, soit introduit dans la traduction.

<sup>9</sup> Pour les Grecs : Anacréon, Archiloque, Aristophane, Callimaque, Eschyle, Euripide, Hésiode, Homère, Ménandre, Pindare, Sappho, Simonide, Sophocle. Pour les Latins : Horace, Juvénal, Ovide, Properce, Stace, Virgile.

<sup>10</sup> Pour les Grecs, Denys d'Halicarnasse, Diodore de Sicile, Dion Cassius, Flavius Josèphe, Hérodote, Strabon, Thucydide, Xénophon, auxquels on peut ajouter Pausanias et Lucien. Pour les Latins, Florus, Tacite, Tite-Live.



philosophes<sup>11</sup>, savants et encyclopédistes<sup>12</sup>. On trouve encore des renvois à Plutarque lui-même, renvois internes aux *Moralia* (numéro de page en marge), mais aussi aux *Vies* : avec quatorze références<sup>13</sup>, c'est ce dernier texte qui est le plus cité et consulté lorsqu'il s'agit de trouver une version parallèle –les références, plus nombreuses, à Homère ou Euripide, ne sont pas du même ordre puisqu'il s'agit le plus souvent d'identifier une citation ou une allusion de Plutarque. Ce qui est en jeu, c'est la compréhension du texte, mais celle-ci n'intéresse pas seulement la philologie et l'établissement du texte *grec*, mais aussi le travail d'élucidation du traducteur ; or cet effort de restitution d'une version qui « parle » au lecteur français peut se trouver influencé par le travail identique auquel Amyot a déjà procédé sur les *Vies*. Ce cas de figure original mérite, me semble-t-il, que l'on s'y arrête.

Pour ce faire, les références explicites aux *Vies* constituent une bonne base de départ et permettent de suivre le travail du traducteur dans son déroulement, cependant elles n'influent pas nécessairement sur le résultat final ; inversement, on peut déceler dans la traduction une influence de passages parallèles dans les *Vies* sans qu'Amyot ait rien noté dans les marges de son exemplaire et, même alors, il n'est pas toujours évident de savoir si la précision ou l'augmentation du texte des *Moralia* provient d'un recours au texte des *Vies* ou si le traducteur tire simplement de sa mémoire les connaissances acquises dans son précédent travail. Ce sont ces textes augmentés, plus délicats à repérer, mais aussi plus riches et révélateurs, qui constitueront la seconde partie de ce travail, après l'examen détaillé des quatorze références relevées jusqu'ici dans les marges de l'exemplaire d'Amyot

## 1. DANS LES *MARGINALIA* DE L'ÉDITION BÂLOISE : LES RÉFÉRENCES AUX *VIES*

Dans ces marges Amyot fait référence à dix *Vies*, soit, avec une seule citation, *Lycurgue*, *Aristide*, *Timoléon*, *Cléomène*, *Démétrios*, *Marcellus* et *Sylla*, avec deux citations, *Thésée* et *Romulus*<sup>14</sup>, et avec trois, *Thémistocle*. Il le fait dans deux

---

<sup>11</sup> Pour les Grecs : Aristote, Démocrite, Héraclite du Pont, Platon et, à propos des *Dialogues Pythiques* et des *Placita*, Eusèbe de Césarée (il s'agit là de confronter une source secondaire pour établir le texte, comme c'est aussi parfois le cas pour Stobée) ; pour les Latins, Cicéron, Sénèque et, pour les chrétiens, Lactance.

<sup>12</sup> Pour les Grecs : Archimède, Athénée, Diogène Laërce, Dioscoride, Hésychius, Hippocrate (*Aphorismes*), Stobée, "Suidas". Pour les Latins : Aulu-Gelle, Pline l'Ancien, Festus, Macrobe. On peut encore ajouter la Septante et le livre des Rois à propos d'une question des *Quaest. conv.* consacrée aux usages juifs.

<sup>13</sup> Dans l'état actuel de mes collations ; leur achèvement ajoutera peut-être encore quelques occurrences, mais rien qui, à mon sens, puisse modifier fondamentalement les considérations sur le travail d'Amyot.

<sup>14</sup> Le renvoi à *Romulus* à propos de *Quaest. Rom.* 15, 267C est erroné : le texte auquel se réfère Amyot est en réalité tiré de *Num.* 16, 3.

but : soit pour tirer du texte parallèle des éléments de fond, donnant une meilleure compréhension, (dans sept cas), soit pour appuyer une correction et aider à l'établissement formel du texte (dans sept cas). Je les reprends systématiquement, en indiquant la page de l'édition de Bâle, la note d'Amyot en italiques et la référence de la citation.

## 1. 1. Elucidation du texte grec

### 1. 1. 1. Sujet commun

Dans deux cas on a un pur renvoi à un récit plus détaillé dans les *Vies*, note savante sans aucune incidence sur la traduction :

1) *Quaest. conv.* 676D [Bâle, p. 706] — *in Timoleone* [= *Tim.* 26, 1-3]

Il est question de la bataille de Crimisos et de la rencontre d'ânes portant de l'ache.

2) *Quaest. conv.* 718E [Bâle, p. 738] — *vide de hac re in vita Marcelli* [= *Marc.* 14, 10-11]

Plutarque évoque dans les deux cas le problème de la duplication du cube et le blâme prononcé par Platon contre les "mécaniciens".

#### 1. 1. 2. Sujet et / ou citation en commun

Dans trois cas, non seulement le fond est commun mais Plutarque recourt à une même citation, ce qui revient à dire qu'Amyot en a déjà donné une traduction dans les *Vies*.

3) *De malign. Her.* 873B [Bâle, p. 876-77] — *vide Aristidis vitam* [= *Arist.* 19, 7]

Les deux textes comportent la même citation d'une épigramme de Simonide (deux distiques amputés du premier pentamètre), dont Amyot donne dans les deux cas la même traduction par six décimètres.

4) *De garr.* 505B [Bâle, p. 421] — *quoniam Sylla fusco erat colore ; cujusmodi homines Syllae / dicuntur authore Sexto Pompeio / ex cute efflorescebant alba putrida excrementa ut fusa<sup>15</sup> / psora unde etiam phthiriasi obiit - vide ejus vitam* [= *Syll.* 2, 2 pour le vers et 36, 3-6 pour la maladie]

On peut se demander à quel passage exactement renvoie la mention de la *Vie*, à la mention de la maladie de Sylla ajoutée en marge ou au vers sarcastique, un tétramètre trochaïque peut-être adapté d'une comédie, dont les Athéniens se servirent contre Sylla durant le siège de la cité, mentionné dans les deux textes, à moins qu'elle ne se réfère aux deux. Pour ce qui concerne le vers :

σुकάμινον ἔσθ' ὁ σύλλας ἀλφίτῳ πεπασμένον  
Une mûre est Sylla, saupoudrée de farine,

<sup>15</sup> Lecture incertaine, comme pour putrida.

Amyot le rend dans sa traduction des *Vies* (1565, 316I)<sup>16</sup> par “Sylla est une meure asperse de farine”, qui devient dans les *Œuvres morales* (1572, 91H)<sup>17</sup>, “Sylla est une meure *aspergée* de farine”, modification caractéristique de son attention à l'évolution de la langue, qui substitue au participe calqué du latin “asperse” la forme plus française, “aspergée”, toujours vivante à notre époque<sup>18</sup>. Pour ce qui concerne la note savante, il introduit dans les *Vies*, dès la première édition, une manchette : “C'est pource que Syl en Latin signifie l'ochre, qui devient rouge quand elle est mise au feu; & pour tant Syllaceus color en Victruve signifie couleur de pourpre”. Absente en 1572, une manchette apparaît dans les éditions suivantes, différente de celle des *Vies*, traduction un peu lointaine de l'annotation portée dans l'exemplaire bâlois : “syllae s'appellent les personnes de couleur brune, comme escrit Sextus Pompeius, et tel estoit Sylla : et parmi il jettoit hors de son cuir de la fleur comme farine ; aussi mourut-il de la maladie pédiculaire”.

**5) De cur. 520C** [Bâle, p. 390] — *in Theseo ubi versus hic adducitur leg. βρέφος* [= *Thes.* 15, 2].

Les deux textes portent une même citation d'Euripide, mais avec une variante de texte. Dans le *Sur la curiosité*, on lit σύμμικτον εἶδος καὶ ἀποφώλιον τέρας, alors que la *Vie* porte comme dernier mot βρέφος. Les deux fois, Amyot rend ce dernier mot par “monstre”, qui, soit dit en passant, correspond mieux à τέρας qu'à βρέφος, alors que c'est le texte avec βρέφος (“petit”) qu'il a traduit le premier. Mais sans doute a-t-il été influencé par le contexte, puisqu'il est question du Minotaure.

### 1. 1. 3. Deux cas plus complexes

Les deux textes suivants méritent un examen plus détaillé, le premier présentant à nouveau un cas de variante qui permet de préciser le sens et le second un problème de compréhension d'un terme rare.

**6) Quaest. Rom. 53, 277C** [Bâle, p. 209] — *in Romulo est ἐπινίκια θύοντες*<sup>19</sup> [= *Rom.* 25, 7]

Les deux textes ont le même sujet étymologique, l'origine du cri “Sardes à vendre” poussé lors des Jeux capitolins, où l'on promenait aussi un vieillard avec

<sup>16</sup> J'utilise l'édition Vascosan de 1565 (consultable et téléchargeable en ligne : <http://www2.biusante.parisdescartes.fr/livanc/?do=livre&cote=01344>). Elle n'est pas différente de l'édition princeps de 1559, mise en ligne par la Bayerische Staatsbibliothek, mais moins clairement numérisée.

<sup>17</sup> Je me réfère à l'édition Vascosan de 1572 (consultable et téléchargeable en ligne sur Gallica).

<sup>18</sup> Aulotte 1965: 213-218 sur le “merveilleux instinct de l'évolution linguistique” d'Amyot.

<sup>19</sup> Le relevé est peut-être fait de mémoire, car l'Aldine de 1519, sur laquelle il a travaillé, comme l'ensemble de la tradition, porte l'ordre inverse ἐπινίκια θύοντες ; il est aussi possible qu'il suive automatiquement le même ordre complément + participe que le texte du traité qu'il glose.

une bulle d'enfant autour du cou<sup>20</sup>. Le traité porte une question qui commence ainsi : Διὰ τί τῆς [τοῖς corr. Amyot] καπιτωλίοις θέας ἄγοντες et Amyot relève en marge la formulation, différente, de la *Vie*. Dans celle-ci, Plutarque indique que les deux rites se pratiquent encore pour rendre grâce d'une victoire : le vieillard représenterait le chef des Véiens vaincu par Romulus à ce point du récit biographique et le cri se serait ajouté plus récemment, après la prise de la Sardaigne en 178 av. J.-C. Amyot se sert de ce texte pour préciser le sens du substantif θέας, le vague de ces "spectacles" ne le satisfaisant apparemment pas.

Il avait traduit, littéralement, dans les *Vies* : "quand on **sacrifie** aux dieux pour leur rendre grâces de quelque victoire" [23F] ; dans le traité, il substitue le sacrifice aux spectacles et écrit : "quand ils conduisent une procession **de sacrifice** au Capitole" [469A]. On notera que le choix pour le substantif rejait sur l'interprétation du verbe ἄγειν, "mener" au sens de "célébrer", qui reprend un sens plus plein, "mener" au sens de "conduire une procession".

7) *De adul.* 56E [Bâle, p. 41] — κρίνον *genus saltationis pro thiaso forte hic ponit(ur) sicut in vita cleomenis [= Cleom. 36, 7]*

Les deux textes font référence au relâchement moral du roi Ptolémée IV Philopator, qui a accueilli Cléomène exilé de Lacédémone ; le traité en fait un exemple de la manière dont les flatteurs s'entendent à transformer en vertus les vices de celui qu'ils flattent :

οὗτος (sc. ἔπαινος) αἴγυπτον ἀπώλεσε, τὴν πολεμαίου θηλύτητα, καὶ θεοληψίαν, καὶ ὀλολυγμοὺς, καὶ κρίνων καὶ τυμπάνων ἐγχαράξεις, εὐσέβειαν ὀνομάζων καὶ θεῶν λατρείαν ...

ce furent celles (sc les louanges) qui perdirent l'Égypte, en appelant la lascivité effeminée du Roy Ptolomæus, sa furieuse superstition, ses lamentables chansons, **ses sonnements de tabourins et autres instruments de musique\***, Devotion, religion et le service des Dieux. [44F-G]

\* [erratum 1572] ses sonnements de tabourins, et ses danses bacchantes,

Amyot est ici gêné par le sens de κρίνον, qu'il glose en marge par *genus saltationis*. C'est en effet ce qu'on trouve chez Athénée, qui mentionne ce sens dans une comédie d'Apollonophane, et chez Hésychius, ainsi qu'en témoigne l'article du *Thesaurus* d'Estienne, paru la même année que la traduction d'Amyot<sup>21</sup> :

Estienne, t. IV, sv κρίνον, p. 1297 ... Hesychnus, κρίνον (inquit) τὸ ξηρὸν, Siccum, Aridum, Ponitur & ἐπὶ πτωχὸς καὶ νεκρός, καὶ ἐκπεπτωκότος. Est eodem Hesychnio teste etiam σχῆμα χορικής ὀρχήσεως. cuius rei & Athen.

<sup>20</sup> Boulogne 2002: 356 pour un commentaire détaillé.

<sup>21</sup> ΘΗΣΑΥΡΟΣ ΤΗΣ ΕΛΛΗΝΙΚΗΣ ΓΛΩΣΣΗΣ, *Thesaurus linguae graecae*, ab Henrico Stephano constructus, Genève, 1572 (consultable sur <http://dx.doi.org/10.3931/e-rara-6256>).

meminit lib.3, & ex eo Eust. pag. 1018. Ibi enim, quum dixissent κρίνον esse speciem quandam mazaе, subjungunt esse etiam σχῆμά τι χορικῆς ὀρχήσεως apud Apollophanem in Daulide. Huc allussisse videtur Plut. in lib. De discern. adul. & amico sic scribens, τὴν Πτολεμαίου θηλύτητα καὶ θεοληψίαν καὶ ὄλολυγμοῖς, καὶ κρίνων καὶ τυμπάνων ἐγχαράξεις, εὐσέβειαν ὀνομάζων καὶ θεῶν λατρείαν.

À partir de cette suggestion, Amyot s'aide de la *Vie de Cléomène* pour poser l'équivalence avec θίασος, qui ne va pas de soi, et il reporte le passage en bas de la page de son exemplaire, en proposant aussi une correction de ἐγχαράξεις et un changement de cas :

*leg. καὶ κρίνον καὶ τυμπάνων ἐναράξεις ut conveniat cum eo quod scribitur eadem de re in Cleomene ὅταν πρῶτον ἀπόθῃται τὸ τύμπανον καὶ καταπαύσῃ τὸν θίασον est enim idem κρίνον et θίασος.*

La traduction elle-même suit l'évolution de la réflexion qui transparait dans son exemplaire. Dans l'édition de 1572, il traduit le texte de Bâle et propose une version qui "devine" plus qu'elle ne traduit, en associant aux "tabourins" (τυμπάνων) "d'autres instruments de musique" (κρίνων?)<sup>22</sup>, mais dès l'*erratum* de la même édition, il le remplace par sa conjecture de bas de page et admet la synonymie entre κρίνον et θίασος.

Dans ce dernier exemple, on a, en plus d'une tendance à introduire dans la traduction du traité moral le mot qui figure dans la *Vie*, une correction du génitif en accusatif : je l'ai encore placé dans le premier groupe parce que le point majeur me semble être l'élucidation du sens de κρίνον, les corrections textuelles n'en étant qu'une conséquence, mais il constitue une parfaite transition vers les passages où l'établissement du texte est prioritaire.

## 1. 2. Modification du texte grec

Les problèmes textuels sont de deux natures, omission à combler ou mot visiblement erroné.

### 1. 2. 1. Ajout (4 cas)

8) *An seni 786F* [Bâle, p. 477] — ^ ξύλων *vide in Theseo* [= *Thes.* 23, 1]

Il est question dans les deux textes du navire qui transportait chaque année la théorie athénienne à Délos et qui était censé être le vaisseau même qui, au temps de Thésée, avait ramené sains et saufs les jeunes gens de Crète, et avait depuis lors toujours été réparé. La *Vie* explique clairement comment procédaient les Athéniens, τὰ μὲν παλαιὰ τῶν ξύλων ὑφαιροῦντες, ἄλλα δ' ἐμβάλλοντες

<sup>22</sup> Étant donné le goût d'Amyot pour les doublets, il n'est pas totalement exclu qu'il tire cette généralisation de la mention des τυμπάνων et omette purement et simplement κρίνων.

ἰσχυρὰ καὶ συμπηγνύντες<sup>23</sup>, alors qu'on n'a pas de substantif dans le traité, ἀντὶ τῶν πονούντων ἐμβάλλοντες ἄλλα καὶ συμπηγνύντες. Amyot propose donc de l'ajouter après le génitif πονούντων<sup>24</sup>. Sans doute, s'agissant de la réparation d'un bateau, pourrait-il très bien trouver tout seul qu'il s'agit de "pièces de bois"<sup>25</sup>, mais il se réfère explicitement à la *Vie* dans sa marge - à mi-chemin entre note philologique et note savante.

**9) Quæst. Rom. 15, 267C** [Bâle, p. 201] — <sup>^</sup> *omnino addendum est οὐκ ex Romuli vita [= Num. 16, 3]*

Il est question dans ces textes du bornage, omis par Romulus et réalisé par Numa. Or le traité porte, dans l'édition, une version positive<sup>26</sup> : ἡ ῥωμύλος μὲν ὄρους ἔθηκε τῆς χώρας, là où, clairement, la *Vie* donne une version négative, ῥωμύλου μὴ βουληθέντος ἐξομολογήσασθαι τῷ μέτρῳ τοῦ οἰκείου τὴν ἀφαίρεσιν τοῦ ἀλλοτρίου. Amyot, sans doute de mémoire, ce qui explique l'erreur de référence, rétablit la "vérité historique" et une négation devant ἔθηκε<sup>27</sup>.

**10) De cup. div. 527B** [Bâle, p. 432] — <sup>^</sup> ἄσυλος et en haut de page *lucurgo* μεῖζον δὲ τὸν πλοῦτον ἄσυλον μάλλον δὲ ἄζηλον ὡς φησι θεόφραστος καὶ ἄπλουτον ἀπεργάσασθαι [= *Lyc. 10, 2, Aldine 14v*]

Les deux œuvres se réfèrent à Théophraste, d'une manière beaucoup plus brève dans le traité, mais surtout, dans l'édition de Bâle comme dans une partie de la tradition, le texte est tronqué et porte : ἀλλὰ πλοῦτός ἐστιν [au lieu de ἀλλ' ἄπλουτος ὁ πλοῦτός ἐστιν] ὡς φησιν θεόφραστος καὶ ἄζηλος ἀληθῶς, ce qui rend peu compréhensible ce dernier καὶ, dont la valeur adverbiale ne s'impose pas. Pour le compléter Amyot se reporte à la *Vie de Lycurgue* et propose en marge l'ajout d'ἄσυλος, d'après la biographie, adjectif qui n'apparaît pas dans le texte de 1572 ("et est la richesse, comme disoit Theophraste, telle que l'on n'en deust pas à la verité faire si grand cas", 99H), mais dans l'erratum ("telle que l'on ne la deust pas desrober à la verité, ny en faire si grand cas"), traduction que l'on peut comparer à celle des *Vies*, où Lycurgue est félicité "d'avoir rendu la richesse non sujette à estre desrobée, et moins encore à estre convoitée" (1565, 31D-E) pour constater qu'Amyot ne reprend pas exactement sa première version.

<sup>23</sup> "retirant les planches trop vieilles (vermoulues) pour leur en substituer et en ajuster d'autres, solides" (ma traduction).

<sup>24</sup> L'ajout est fait aussi par Estienne, que cite seul l'apparat de la CUF ; rien n'indique ici si Amyot a ajouté cette source au texte de la *Vie*.

<sup>25</sup> La traduction est identique dans les deux cas (mais il y a peu de variantes possibles) : dans la *Vie* (1565, 7G), "en ostant tousjours les vieilles pieces de bois, à mesure qu'elles se pourrissoient, et y en remettant des neuves en leur place" et dans le traité (1572, 181B), "subrogeans tousjours d'autres pieces de bois et les clouans au lieu de celles qui estoient gastées".

<sup>26</sup> Aucun apparat moderne n'indique d'omission dans la tradition manuscrite.

<sup>27</sup> D'où la traduction (1572, 462H) : "Est-ce pour ce que Romulus ne meit point de bornes à son païs...".

**11) *De glor. Ath.* 345C** [Bâle, p. 527] — *Videtur acephalus hic tractatus et de Themistocle accipiendum est quod ait initio* [= *Them.* 18, 6]

Pour cette conférence incomplète, qui commence sur l'anecdote du Jour de fête et de son Lendemain, Amyot se reporte au texte complet de la *Vie*, qu'il recopie intégralement dans l'espace libre de la page précédente (p. 526)<sup>28</sup>, mais cet ajout n'est introduit que dans l'édition posthume de 1618 et la traduction qui en est donnée n'est pas celle des *Vies*. On lit dans celles-ci :

Une autre-fois, comme l'un des autres capitaines de la ville, pour avoir fait quelque bon service à la chose publique, s'en glorifiait devant Themistocle, & comparast [là aussi la différence de mode va d'un calque du latin cum + subjonctif, à une forme plus proprement "française", comme + indicatif] ses gestes à ceulx qu'il avoit faits: Themistocles pour response lui feit un compte, Que le Lendemain de la Feste tensa un jour avec elle, en lui reprochant qu'il ne faisoit que travailler & avoit toute la peine, là où elle ne faisoit rien que despandre & faire bonne chere de ce que les autres avoient gagné: Tu dis la verité, lui respondit la Feste, mais si je n'eusse esté devant toy, tu ne fusses pas maintenant: (83E-F)

Le même texte devient en 1618 :

Comme un certain Capitaine Athenien estimait avoir fait un bon service à la ville et s'en glorifiait<sup>29</sup> envers Themistocles, jusques à comparer ses faicts à ceux de luy, Themistocles luy respondit, la feste eut un jour debat avec le lendemain, parce que le lendemain disoit qu'il estoit laborieux et plein d'affaires et de travaux, là où au jour de la feste chacun faisoit bonne chere et despendoit ce qu'il avoit acquis. Tu dis la verité, respondit la feste, mais si je n'eusse devant esté tu n'aurois pas esté après. (1618, 523E)

### 1.2.2 Correction (3 cas)

Deux erreurs concernent des mots de Thémistocle et ne posent pas de problèmes majeurs. En revanche, le dernier texte, dans le *Sur l'Amour*, méritera un examen approfondi.

**12) *Apophth. reg.* 185A** [Bâle, p. 136] — *in vita Themistoclis tribuitur hoc Eurybiadi Lacedæmonorum duci et manuscripti codices legunt* εὐριβιάδου [= *Them.* 11, 2].

<sup>28</sup> La citation est précédée de *Ex Themistoclis vita ista pauca verba premittenda sunt sequenti declamationi* et il reporte ensuite le texte de τῶν στρατηγῶν τινος ὡς ἔδοξέ τι jusqu'à ἀλλ' ἐμοῦ μὴ γενομένης σὺ οὐκ ἂν ἦσθα, avec deux variantes par rapport à l'Aldine qu'il a utilisées pour sa traduction, la première portant sur le début du texte, τῶν στρατηγῶν τινος [Aldine ἑτέρου δέ τινος τῶν στρ.] et la seconde sur τὰς ἑαυτοῦ πράξεις ταῖς ἐκείνου [Aldine τὰς ἑαυτοῦ ταῖς ἐκείνου πράξεις] ἀντιπαραβάλλοντος.

<sup>29</sup> On relève ici une modernisation de la syntaxe qui remplace le tour latinisant « comme + subjonctif » par le tour français, toujours vivant, « comme + indicatif ».

Plutarque évoque la fameuse intervention au conseil avant Salamine et la tradition des *Apophtegmes* commence par ἀδειμάντου δὲ ναυμαχεῖν μὴ τολμῶντος, là où la *Vie de Thémistocle* fait d'Eurybiade, le Spartiate commandant de la flotte que doit convaincre Thémistocle, l'interlocuteur de l'Athénien. Amyot corrige donc, suivi en cela par Pohlenz dans l'édition Teubner, qui n'indique pas dans son apparat de manuscrits confirmant cette lecture.

**13) *Apophht. reg.* 185E** [Bâle, p. 136] — κολούουσι ex vita Themistoclis apparet ita legendum [= Them. 18, 4]

Le mot de Thémistocle cité dans l'un et l'autre texte le fait se comparer, non sans quelque amertume devant l'ingratitude des Athéniens, aux platanes sous lesquels on se réfugie en hiver et qu'on élague en été. La *Vie* porte pour cette seconde opération τίλλειν καὶ κολούειν, là où l'exemplaire bâlois, comme une partie de la tradition, en particulier la tradition planudéenne, mais pas seulement, donne τίλλουσι παρερχόμενοι καὶ λοιδοροῦσι. Amyot rétablit à la place de λοιδοροῦσι κολούουσι, leçon, qu'on trouve aussi dans une partie de la tradition manuscrite, en particulier o (*Parisinus gr.* 1678) et S (*Vaticanus gr.* 264), rangés par R. Aulotte au nombre des manuscrits qu'a pu consulter Amyot<sup>30</sup>, mais celui-ci se contente de la référence à la *Vie*, sans en reprendre pour autant la traduction d'aucun des deux verbes, traduisant ici (1572, 196C) "ils leur arrachent leurs branches et les deschirent" ce qu'il avait rendu dans la *Vie* (1565, 83E) par "ilz l'esbranchoient & luy coupaient ses rameaux".

**14) *Amat.* 763A** [Bâle, p. 771] — vide *Demetr. pag.* 289 *leg. omnino* τέγγεσθαι *sudore madere* [= *Demetr.* 38, 4]

Ce passage est de loin le plus complexe et le plus intéressant, et, comme le texte 7, où l'interprétation de κρίνον supposait, en plus de la *Vie de Cléomène*, l'utilisation d'Athénée ou d'Hésychius, met en jeu deux textes, la *Vie de Démétrios* et le poème de Sappho cité dans le traité du *Sublime*, dont l'édition princeps, due à Robortello, date de 1554 et qu'Amyot reporte intégralement, sur deux colonnes, au bas de la page de son exemplaire. Je reproduis le texte de Bâle dans son entier en indiquant entre crochets les corrections marginales portées par Amyot, puis sa traduction de 1572 :

ἀλλ' εἴ τι μὴ λύσανδρον [corr. ἀλλ' εἰ μὴ διὰ λυσάνδραν] ᾧ δαφναῖε τῶν παλαιῶν ἐκλέλῃσαι παιδίων, ἀνάμνησον ἡμᾶς, ἐν οἷς ἡ καλὴ Σαπφῶ λέγει τῆς ἐρωμένης ἐπιφανείσης τὴν τε φωνὴν ἴσχεσθαι καὶ φθέγγεσθαι [corr. τέγγεσθαι] τὸ σῶμα καὶ καταλαμβάνειν ὠχρότητα καὶ πλάνον αὐτὴν καὶ ἴλιγγον.

Mais si d'aventure, Daphneus, l'amour de **Lysandra** ne t'a fait oublier les jeux, ausquels tu soulois jadis passer le temps, je te prie remets nous en memoire les vers de la belle Sappho, esquels elle dit que quand son amie se presentoit

<sup>30</sup> Aulotte 1965: 169-175.



devant elle, elle perdoit la voix et la parole, son corps **fondoit en sueur froide**, elle devenoit pasle, et un esblouissement et evanouissement la surprenoit.

Le rétablissement du prénom féminin, évident et opéré aussi par Xylander, n'appelle pas grand commentaire ; la seconde correction est en revanche beaucoup plus intéressante. Plutarque paraphrase ici le célèbre poème de Sappho sur les symptômes de l'émotion amoureuse ; le syntagme précédent évoquant "la voix retenue", on peut comprendre qu'un copiste se soit laissé aller à copier φθέγγεσθαι, qui reste dans le même registre vocal, mais le sens est évidemment aberrant, voire incongru, le corps se mettant à émettre des sons - en remplacement de la voix ?

Pour proposer une conjecture, Amyot s'est reporté au passage de la *Vie de Démétrios* où, racontant comment le prince Antiochos se laissait mourir d'amour pour sa jeune belle-mère Stratonice, Plutarque évoque de même les symptômes de l'amour décrits par Sappho. C'est en voyant le prince les présenter tous à l'apparition de Stratonice que le médecin Érasistrate comprit de quel mal il souffrait. Voici le texte de l'Aldine, p. 289, comme l'indique Amyot, dans lequel je mets en gras les termes utilisés aussi dans le *Sur l'Amour* :

... ἐγίνετο τὰ τῆς σαπφοῦς ἐκεῖνα, περὶ αὐτὸν πάντα. φωνῆς ἐπίσχεσις. ἐρύθημα πυρῶδες. ὄψεων ὑποδείξεις. ἰδρῶτες ὀξεῖς. ἀταξία καὶ θόρυβος ἐν τοῖς σφυγμοῖς. τέλος δὲ τῆς ψυχῆς κατακράτος ἡττωμένης, ἀπορία καὶ θάμβος, καὶ ὠχρίασις.

À partir de la mention de "sueur soudaine" (ἰδρῶτες ὀξεῖς), selon sa traduction (1565, 624A), Amyot a donc cherché un verbe de ce sens, paléographiquement vraisemblable. Il suggère τέγγεσθαι, "fondre", mais dans sa traduction, ne parle pas seulement de "sueur", ni de "sueur *soudaine*", comme dans la *Vie*, mais de "sueur *froide*". Or cette adjonction vient tout droit du poème même de Sappho, dont, non seulement il reporte le texte intégral dans son exemplaire de travail, mais qu'il introduit dans sa traduction<sup>31</sup>.

Le texte qu'il donne à cet endroit est καδδ' ἰδρωσ ψυχρὸς χέεται<sup>32</sup>, qu'il rend ainsi dans sa traduction :

(je sens) Froide sueur me dégoutter  
Par tous les membres, et suinter  
D'humeur glacée. (1572, 608F)

<sup>31</sup> On a déjà vu ce passage des marges de l'exemplaire à l'édition pour le texte 4, à propos de la manchette sur le teint de Sylla.

<sup>32</sup> Texte de Robortello ? correspondant au *Parisinus gr. 2036*.

D'une certaine manière, encore modeste et limitée, on a déjà ici une première forme de "traduction augmentée".

## 2. QUELQUES EXEMPLES DE TRADUCTIONS AUGMENTÉES À PARTIR DES *VIES*

Pour ce type de procédé, on ne saurait prétendre, comme dans la liste précédente, à une exhaustivité dont l'utilité est d'ailleurs sujette à caution. La réflexion porte d'abord sur la qualité du travail et sur une forme de "recréation" du texte dans la langue d'arrivée, où interviennent aussi bien les connaissances que l'imagination du traducteur en un processus délicat à cerner exactement.

### 2. 1. *Praec. ger. reip.* 803A [Bâle, p. 489]

Dans le premier exemple, Plutarque, au moment où il traite de l'éloquence et de l'utilisation des images, met en avant un des rares mots conservés de Périclès, celui par lequel il présenta Égine comme la châssie du Pirée. Pour mieux mettre la force du tour en valeur, il a systématiquement supprimé tous les comparés pour ne garder que l'image. Je donne l'ensemble du texte et sa traduction en soulignant ce qui n'a pas d'équivalent dans le texte grec :

ὡς ὁ εἰπὼν μὴ ποιήσητε ἑτερόφθαλμον τὴν ἑλλάδα, καὶ δημάδης τὰ ναύγια λέγων πολιτεύεσθαι τῆς πόλεως, καὶ ἀρχίλοχος μὴ δὲ ὁ Ταντάλου λίθος τῆσδ' ὑπὲρ νήσου κρεμάσθω, καὶ περικλῆς τὴν ἠλήμην τοῦ πειραιῶς ἀφελεῖν κελεύων· [en marge ἠ τὴν αἰγίαν ὡς λήμην πειραιῶς / *Aristoteles* 3 *rethoric.* (sic)]  
comme fait celui qui dit : Ne veuillez, Seigneur, rendre la Grèce borgne, parlant de la ville d'Athènes que l'on vouloit détruire : et comme parla Demades quand il dit qu'il n'avoit à gouverner que le naufrage de la chose publique. Et Archilocus qui disoit, Que la pierre de Tantalus ne soit pas tousjours suspendue sur ceste Isle : et Pericles qui vouloit qu'on ostant une petite Isle qu'il disoit estre une maille en l'œil du port de Pirée. (1572, 164C)

Amyot a jugé bon d'expliquer la première image et en quoi la Grèce serait "borgne". Cependant dans le livre III de la *Rhétorique* (1411 a4), à l'intérieur de la liste où figure aussi l'image de Périclès à laquelle Plutarque se réfère, Aristote attribue le mot à Leptine disant, au moment où Épaminondas marchait contre Sparte et "à propos des Lacédémoniens, qu'il ne laisserait pas (Athènes) tolérer que la Grèce devienne borgne"<sup>33</sup>. Amyot ne l'a à l'évidence pas utilisé et peut-être songe-t-il à la proposition faite par certains alliés d'anéantir Athènes après sa défaite d'Aigos Potamos<sup>34</sup>. Quoi qu'il en soit, c'est à Aristote qu'il se réfère pour

<sup>33</sup> Un mot du même ordre, mais avec une Grèce devenue "boiteuse", est prêté à Cimon par Ion de Chios : *Cim.* 16, 10, où c'est donc toujours Sparte qui est menacée de disparition.

<sup>34</sup> Xén., *HG.*, 2, 2, 19-20 et Plu., *Lys.*, 15, 3-4.

expliciter l'image de la "châssie du Pirée", mais, à y regarder de plus près, celui-ci ne fonctionne que comme référence savante<sup>35</sup> et ce n'est pas le texte d'Aristote, τὴν Αἴγινα ἀφελεῖν ἐκέλευσε, τὴν λήμην τοῦ Πειραιέως (1114a14) qu'il note, mais le texte de la *Vie de Périclès* (8, 7 = Aldine, p. 49v), τὴν αἴγινα ὡς λήμην τοῦ πειρεῶς ἀφελεῖν κελεῦσαι<sup>36</sup>. Il n'introduit cependant pas le nom, Égine, mais la désigne, en "compréhension", comme "une petite Isle", ce qui accentue peut-être la continuité avec l'exemple d'Archiloque, faisant avec "cette Isle" allusion à Thasos. Stylistiquement, à part Athènes, aucun lieu n'est nommé ; peut-être est-ce aussi un moyen terme trouvé entre le texte transmis et l'ajout noté dans la marge. En tout cas, on trouve encore ici une annotation, ce n'est plus le cas pour les deux exemples suivants tirés du *Qu'il ne faut emprunter à usure*.

## 2. 2. *De aere alieno* 828C [Bâle, p. 506]

Le texte cite en exemple les Romaines, qui firent fondre leurs bijoux pour remplir la promesse faite par Camille ; cet épisode est évidemment mentionné, avec plus de détails, dans la *Vie* du second fondateur de Rome. Je donne successivement le texte grec et la traduction française du traité, puis de la *Vie*, en soulignant les ajouts et en mettant en gras les expressions à commenter :

Αἱ μὲν οὖν Ῥωμαίων γυναῖκες εἰς ἀπαρχὴν τῷ Πυθίῳ Ἀπόλλωνι τὸν κόσμον ἐπέδωκαν, ὅθεν ὁ χρυσοῦς κρατῆρ εἰς Δελφοὺς ἐπέμφθη.

Les Dames Romaines **baillèrent** jadis **leurs bagues et bijoux d'or**, dont fut faite la coupe, que l'on envoya **pour offrande** au temple d'Apollon Pythien en la ville de Delphes. (1572, 130E-F)

*Cam.* 8, 3 : ... ἔδοξε κρατῆρα χρυσοῦν κατασκευάσαντας, εἰς δελφοὺς ἀποστεῖλαι, χρυσοῦ δ' ἦν σπάνις ἐν τῇ πόλει. καὶ τῶν ἀρχόντων ὅθεν ἂν πορισθεῖη σκοπούντων, αἱ γυναῖκες αὐταὶ καθ' αὐτὰς βουλευσάμεναι, τὸν ὄντα χρυσοῦν ἐκάστη περὶ τὸ σῶμα κόσμον, ἐπέδωκαν εἰς τὸ ἀνάθημα, σταθμῶ χρυσοῦ γενόμενον ὀκτῶ ταλάντων. (Aldine, p. 42r)

... il fut advisé que lon en feroit fondre une coupe d'or massif, pour l'envoyer au temple d'Apollon en la ville de Delphes : mais il se trouvoit bien peu d'or en la ville de Rome : et comme les officiers fussent empeschez à chercher, dont ils en pourroient recouvrer, les Dames Romaines de leur propre mouvement arresterent entre elles, qu'elles **contribueroient ce qu'elles en avoient en leurs joiaux, pour employer à faire cette offrande**, qui peza jusques à huit talents. (1565, 91E-F)

Dans la traduction des *Œuvres morales*, celle qui nous intéresse, Amyot choisit de concrétiser κόσμον, sans aucune détermination dans le texte grec, en

<sup>35</sup> C'est peut-être lui qui a en revanche inspiré la rédaction de Plutarque qui ne conserve que l'apposition et supprime le complément τὴν Αἴγινα.

<sup>36</sup> "il dit, qu'il falloit oster la ville d'Égine, pource qu'elle estoit comme une paille en l'œil du port de Pyræe" (1565, 107A).

“bagues et bijoux”, ce qui rejoint partiellement la traduction de la *Vie*, où le texte grec précisait qu’elles portaient sur elles (περὶ τὸ σῶμα) ces parures et donnait une base à la traduction. En outre il précise d’entrée qu’ils sont d’or, anticipant une mention qui n’est faite que dans la relative pour qualifier le cratère, manière de mettre en relief l’élément important, mais souvenir peut-être aussi de la *Vie*, où cratère comme parure ont χρυσοῦν pour épithète, même si Amyot ne le rend pas dans le second cas, sans doute par un effet de cette répugnance à la répétition propre au français, qui joue en sens inverse dans le traité où, le cratère étant mentionné en second, c’est pour lui que la mention devient redondante et est supprimée. Enfin, dernière modification dans l’ordre des éléments, la destination de l’offrande “en prémice à Apollon Pythien” (εἰς ἀπαρχὴν τῷ Πυθίῳ Ἀπόλλωνι), en tête dans la principale en grec, est déplacée dans la subordonnée (“pour offrande au temple d’Apollo Pythien”), en fin de phrase, ce qui rejoint le texte de la *Vie* (εἰς τὸ ἀνάθημα, “pour employer à faire cette offrande”), avec le même substantif français dans les deux textes, qui correspond mieux à ἀνάθημα qu’à ἀπαρχή. On se trouve ainsi un peu dans le même cas de figure que pour le texte 6, où, lisant θεάς dans les *Quaest. rom.* et θύοντες dans *Cam.*, Amyot avait en quelque sorte interprété le premier par le second, mais cette possible influence s’inscrit ici à travers tout un jeu de déplacements, une recreation de la phrase dont on trouverait beaucoup d’autres exemples, mais qu’il est malaisé de cerner, comme tout mouvement créateur sans doute.

### 2. 3. *De aere alieno* 827E [Bâle, p. 506]

Ce dernier cas est à la fois beaucoup plus simple, parce que l’ajout y est incontestable, et plus complexe parce que la phrase y est plus longue. Il s’agit du début du traité, qui repose sur une comparaison entre la réglementation du recours à l’eau d’autrui que l’on trouve dans les *Lois* et le recours à l’argent d’autrui, sur lequel il faudrait aussi légiférer. Pour la clarté de l’étude, je scinde le comparant en trois segments, qui correspondent à trois propositions en grec, mais qu’Amyot fusionne pour créer une longue phrase d’ouverture, encore étoffée par de nombreux doublets que je signale entre crochets droits, et quelques ajouts, soulignés :

(1) Ὁ Πλάτων ἐν τοῖς νόμοις οὐκ ἔᾶ μεταλαμβάνειν ὕδατος ἀλλοτρίου τοὺς γείτονας, ἂν μὴ παρ’ αὐτοῖς ὀρύξαντες ἄχρι τῆς κεραμίτιδος καλουμένης γῆς, ἄγονον εὖρωσι νάματος τὸ χωρίον. (2) ἡ γὰρ κεραμίτις φύσιν ἔχουσα λιπαρὰν καὶ πυκνὴν, στέγει παραλαβοῦσα τὸ ὕγρον καὶ οὐ δίησι. (3) δεῖ δὲ μεταλαμβάνειν τοῦ ἀλλοτρίου τοὺς ἴδιον κτήσασθαι μὴ δυναμένους, ἀπορία γὰρ βοηθεῖν τὸν νόμον.

(1) Platon en ses loix ne permet point que l’on puisse aller prendre de l’eau chez son voisin, que premierement on n’ait fouillé et creusé [doublet pour ὀρύξαντες] dedans son fond jusques à l’**argille**, et que l’on n’ait sondé et

esprouvé [doublet pour εὔρωσι] que le lieu n'engendre point d'eau, (2) **pource que l'Argile ou terre à potier** estant de sa nature grasse, solide et forte [trois adjectifs en français pour deux en grec], retient l'humidité qu'elle reçoit, et ne la laisse pas escouler ny percer [doublet pour δίησι], (3) et fault<sup>37</sup> qu'il soit loisible de prendre de l'eau chez l'autrui, quand il n'y a ordre ny moien d'en pouvoir [traduction étoffée de μὴ δυναμένου] trouver sur le sien, **pource qu'il fault que la loy prouvoye à la nécessité**, non qu'elle favorise à la lascheté.

La première partie reprend explicitement un texte des *Lois*, que Plutarque reformule en le simplifiant<sup>38</sup>. Amyot se contente de déplacer la mention initiale “ce que l'on appelle terre à potier”, dans le segment 2, où il coordonne le nom courant français, l'argile, et l'équivalent. Cette partie explicative n'appelle pas de commentaire particulier et c'est le segment 3 qui mérite attention, puisque le bref syntagme justifiant la mesure par la fonction dévolue à la loi, ἀπορία γὰρ βοηθεῖν τὸν νόμον, a visiblement évoqué au traducteur de la *Vie de Solon*, et à lui seul<sup>39</sup>, un passage de cette biographie, où l'Athénien légifère sur les points d'eau et leur usage. Je donne le texte grec et la traduction d'Amyot :

*Solon* 23, 6 : νόμον ἔγραψεν, ὅπου μὲν ἐστὶ δημόσιον φρέαρ ἐντὸς ἰππικοῦ, χρῆσθαι τούτῳ· τὸ δ' ἰππικὸν διάστημα τεσσάρων ἦν σταδίων· ὅπου δὲ πλεῖον ἀπέχει, ζητεῖν ὕδωρ ἴδιον· ἐὰν δ' ὀρύξαντες ὀργυίων δέκα βάθος παρ' ἑαυτοῖς μὴ εὔρωσι, τότε λαμβάνειν παρὰ τοῦ γείτονος, ἐξάχουν ὕδριαν δις ἐκάστης ἡμέρας πληροῦντας· ἀπορία γὰρ ᾤετο δεῖν βοηθεῖν, οὐκ ἀργίαν ἐφοδιάζειν.  
Il fait un tel reglement, que là où il y auroit un puis public, ceulx qui en seroient à une carrière de cheval près à la ronde limitée à cinq cents pas, pourroient prendre de l'eau de ce puis pour leur usage, et ceulx qui en seroient plus esloignez, seroient tenus de chercher ailleurs de l'eau pour eulx: mais si **après avoir cavé en leur fond** à la profondeur de dix brasses, **ilz ne trouvoient encore point d'eau**, en ce cas ilz pourroient **prendre du puis de leur plus prochain voisin** une cruchée d'eau contenant six pots, deux fois par chacun jour, estimant avec grande raison, **qu'il falloit secourir la nécessité**, non pas entretenir l'oisiveté. (1565, 65C-D)

<sup>37</sup> Xylander a proposé de corriger δεῖ en δεῖν, pour marquer qu'il s'agit de la reprise de la citation-paraphrase des *Lois*. Amyot garde le texte –que justifie aussi Marengbi 1996: 120, n. 4.

<sup>38</sup> Pl., *Lg* 844 b : ἀυδρία δὲ εἴ τισι τόποις σύμφυτος ἐκ γῆς τὰ ἐκ Διὸς ἰόντα ἀποστέγεινάματα, καὶ ἐλλείπει τῶν ἀναγκαίων πωμάτων, ὀρυττέτω μὲν ἐν τῷ αὐτοῦ χωρίῳ μέχρι τῆς κεραμίδος γῆς, ἐὰν δ' ἐν τούτῳ τῷ βάθει μηδαμῶς ὕδατι προστυγχάνη, παρὰ τῶν γειτόνων ὕδρευέσθω μέχρι τοῦ ἀναγκαίου πώματος ἐκάστοις τῶν οἰκετῶν.

<sup>39</sup> Je n'ai pas trouvé d'édition ou de commentaire ni des *Lois* ni de la *Vie de Solon*, où il soit fait référence ni, pour les premières, à une loi de Solon sur le sujet, ni pour le second, à la législation proposée par Platon.

Dans ce texte, c'est le législateur, Solon, et non la loi, qui secourt la nécessité, mais la frontière est mince, et Amyot la franchit sans hésitation, ajoutant dans sa traduction du traité la précision négative de la *Vie*. Il en varie un peu la formulation, mais il ne fait guère de doute qu'il ait ce texte en tête et que son insertion soit parfaitement dans l'esprit du traité, mettant l'accent sur une tonalité morale qui va prévaloir dans la suite, où est enfin introduit le comparé, c'est-à-dire le sujet principal, la mise en garde contre les emprunts et la facilité à "fouiller aux bourses ... d'autrui".

#### EN GUISE DE CONCLUSION : QUELQUES EXEMPLES DE CONFIRMATION EN DEHORS DES *VIES*

Ces quelques exemples donnent une idée du travail d'Amyot et de l'espèce de (re)création qu'est la traduction après le travail d'établissement et de compréhension du texte grec où le recours aux textes parallèles tient une grande place. Dans la rédaction de la version française, on a constaté que, hormis pour l'épigramme de Simonide<sup>40</sup>, il ne reprend pas ses traductions antérieures, mais peut s'inspirer d'éléments du texte grec. Cette inspiration peut aussi venir d'autres textes des *Moralia*. Les références croisées sont nombreuses dans les marges et mériteraient peut-être une étude particulière, mais, à partir des textes déjà établis pour notre édition, on peut citer deux exemples tirés des *Vertueux faits des femmes*. À propos des Troyennes (*Mul. virt.* 244A) et d'un usage conservé par les Romains, là où il lit :

διὸ καὶ γέγονε καὶ παραμένει ταῖς Ῥωμαίων γυναιξίν ἔτι νῦν ἔθος ἀσπάζεσθαι μετὰ τοῦ καταφιλεῖν τοὺς κατὰ γένος προσήκοντας αὐταῖς [Bâle, p. 180],

il traduit dans la version de 1572 :

De là commença la coustume qui dure encore parmi les Romains, que les femmes saluënt ainsi leurs parents, en les baisant en la bouche (230C),

ajoutant une précision qui vient tout droit des *Quaest. rom.* dont la question 6 (265C) est ainsi libellée : Διὰ τί τοὺς συγγενεῖς τῷ στόματι φιλοῦσιν αἱ γυναῖκες ;

Plus subtil, c'est un élément d'atmosphère qu'il emprunte à *L'Amatorius* lorsqu'il doit traduire dans le *Mulierum Virtutes* (258B) les dernières paroles de Camma : ἦν (*sc.* δίκην) ἔχουσα καταβαίνω πρὸς τὸν ἐμὸν ἄνδρα [Bâle, p. 191], et ajoute deux adverbess absents du grec : "laquelle aiant maintenant faite je m'en vois guayement et joyeusement devers mon mary" (1572, 239D). Dans son discours de *L'Amatorius* (768D), Camma demande d'abord à son époux de

---

<sup>40</sup> Et les autres cas, de même, concerneraient davantage les citations poétiques.

la recevoir χαίρων (“joyeusement”, 1572, 612A), elle qui a réussi à le venger, “estant très aise de t’avoir été (ἡδέως γενομένη) compagne en la vie, et de luy en la mort” (*ibid.*). Et le narrateur confirme encore qu’elle mourut μάλ’ εὐθάρσως καὶ ἰλαρῶς, “fort constamment et joyeusement” (*ibid.*). Gaieté et sérénité sont en quelque sorte diffusées dans le style direct et l’épilogue narratif et donnent à l’événement une couleur qu’Amyot introduit dans sa version des *Vertueux faits des Femmes*.

Ainsi, à côté de l’explicitation par une glose interne d’un mot, d’une expression, d’une réalité spécifiquement antique, à côté de l’adjonction de l’auteur d’une citation<sup>41</sup>, du genre de l’œuvre<sup>42</sup>, voire de son contexte<sup>43</sup>, tous éléments qui tiennent en quelque sorte le rôle de nos notes de bas de page et compensent la rareté des manchettes<sup>44</sup>, on voit ainsi apparaître une forme autrement intéressante et originale de “traduction augmentée”, qui relève davantage d’une forme d’appropriation du texte. On touche là au cœur d’une création littéraire, d’autant plus réussie que, si elle porte en germe la future belle infidèle, elle reste généralement proche de l’esprit de Plutarque. Cette proximité ne peut que s’accuser lorsque le traducteur puise son inspiration directement dans l’œuvre du Chéronéen. Il retrouve ainsi ce qui était le principe d’explication des Alexandrins et, comme ceux-ci prétendaient expliquer Homère par Homère, d’une certaine manière, le sçavant translateur entreprend parfois de traduire Plutarque par Plutarque.

---

<sup>41</sup> E. g., *Cons. ad Apoll.* 105B : φαίνεται ... ὁ ποιητής, “Si me semble que le poète Homere” (1572, 245A).

<sup>42</sup> E. g. *De adul.* 72E : καὶ ὁ ἐν τοῖς Σκυρίοις Ὀδυσσεὺς, “et Ulysses, en la Tragedie intitulée les Scyriens parlant à Achilles” (1572, 54E).

<sup>43</sup> Ex. *De adul.* 72B : ὅθεν οὐχ ἀπλῶς ὁ Φοῖνιξ ἐνέβαλε τὰ περὶ αὐτὸν ἀτυχήματα, “pour tant n’est ce pas sans cause que le bon homme Phœnix, en priant Achilles, luy allegue ses infortunes” (1572, 54A).

<sup>44</sup> Au regard de toutes les explications nécessaires, il ne serait peut-être même pas envisageable de recourir à chaque fois à une manchette et les cas où Amyot le fait mériteraient sans doute une enquête propre.

## BIBLIOGRAPHIE

- Aulotte, R. (1965), *Amyot et Plutarque. La tradition des Moralia au XVIIe Siècle*, Genève.
- Berman, A. (2012), *Berman, Antoine, Jacques Amyot, traducteur français : essai sur les origines de la traduction en France*, Paris.
- Boulogne, J. (2002), *Plutarque, Étiologies romaines* in *Œuvres morales*, t. IV, Paris, CUF.
- Frazier, F. (2004), “Prolegomènes à une édition critique des *Œuvres morales et meslées*. Les annotations d’Amyot au *De Pythiae oraculis*”, *ExClass* 8: 171-193.
- Frazier, F. (2013), “Plutarque, Amyot et la ‘déclamation’ *Si les Athéniens ont été plus excellents en armes qu’en lettres*”, in A. Casanova (ed.), *Figure d’Atene nelle opere di Plutarco*, Firenze, 83-110.
- Frazier, F. (à paraître), “Quelques traits de traduction dans le dialogue *Sur l’Amour*”, communication à la rencontre *Amyot et Plutarque. Le “Plutarque français” et la langue d’Amyot*, organisée à Paris Ouest-Nanterre, avec le soutien de l’Institut Universitaire de France, les 16 et 17 octobre 2013.
- Guerrier, O. & Frazier F. (2013), “Amyot ‘sçavant translateur’”, in G. Pace & P. Volpe (eds), *Plutarch’s Writings: Transmission, Translation, Reception, Commentary. Proceedings of the IX International Conference of the IPS*, Napoli, 187-202.
- Marengi, G. (1996), *Plutarco, No all’usura !*, CPM n° 23, Napoli.



# LE MYTHE DU *DE FACIE* DE PLUTARQUE TRADUIT PAR AMYOT (Amyot's translation of the myth in Plutarch's *De facie*)

LUISA LESAGE GÁRRIGA (luisalesage@gmail.com)  
Universités de Málaga et Groningen

RÉSUMÉ — Cette étude analyse la traduction élaborée par Jacques Amyot du mythe présent dans le traité *De facie in orbe lunae* de Plutarque pour examiner comment cet érudit du XVI<sup>ème</sup> siècle a interprété le contenu et dans quelle mesure il s'est éloigné du texte grec sur lequel il s'appuie, celui de l'*Editio Basiliensis* (1542). Nous verrons qu'Amyot propose ou introduit des lectures personnelles qui seront reprises et concrétisées plus tard par d'autres éditeurs du *De facie*.

MOTS-CLÉS: Jacques Amyot, Plutarque, *De facie*, corrections, omissions, réception.

ABSTRACT — This paper analyses Amyot's translation of the myth in Plutarch's treatise *De facie in orbe lunae* to determine how this 16<sup>th</sup> century scholar understood the myth and, consequently, modified the Greek text he used, the one from the *Editio Basiliensis* (1542). As we will see, Amyot proposed or implied personal lectures that would later on be used and concretized by the following editors of the treatise.

KEYWORDS: Jacques Amyot, Plutarch, *De facie*, corrections, omissions, reception.

## 1. INTRODUCTION

Quand j'ai eu recours à la traduction que Jacques Amyot publia en 1572, j'y ai découvert un texte qui dans les grandes lignes n'a rien à envier à certaines traductions actuelles<sup>1</sup>. L'effort et le travail de traduction qu'il mit en œuvre sont incontestables, surtout si nous tenons compte qu'il le fit à une époque où le français était une langue qui acquérait le statut de langue littéraire. Je ne veux pas que cet article soit une simple louange des vertus du travail du Grand Aumônier ; ni une accumulation ou classification de ses discernements ou erreurs. J'aimerais revoir ses choix car les questions qu'il a dû se poser au sujet du texte sont des questions qu'à ce jour nous pouvons encore nous poser. Encore aujourd'hui et malgré les efforts de nombreux érudits et éditeurs qui ont travaillé sur le *De facie*, le traité pose certains problèmes d'interprétation, autant sur le texte que sur le contenu<sup>2</sup>. Et j'aimerais revoir ses choix aussi parce que les propositions et les corrections qu'Amyot a inclus dans son exemplaire de Bâle et ensuite dans sa traduction sont

---

<sup>1</sup> Je voudrais exprimer ma reconnaissance au Prof. Françoise Frazier et à M. Romain Menini qui m'ont communiqué des reproductions des annotations d'Amyot sur son édition de Bâle et un article non encore publié, lesquels m'ont permis de vérifier mes conclusions sur la nature des corrections d'Amyot.

<sup>2</sup> Voir en exemple les travaux suivants : Lernould 2013, Donini 1988.

des propositions et des corrections que nous devons donc remettre en question si nous voulons aller au fond du texte complexe que présente le *De facie*. Pour le moment, j'ai restreint mon analyse aux choix textuels qu'il a faits autour du mythe que raconte Sylla à la fin du traité<sup>3</sup> et à la manière dont ils ont été reçus par les éditeurs qui vinrent après lui<sup>4</sup>.

Car il est vrai, comme je le démontrerai tout au long de cet article, que certains éditeurs du XIX<sup>ème</sup> siècle, tel D. Wyttenbach, proposent des contributions comme étant leurs, alors qu'elles étaient déjà dans la traduction ou dans les marges de l'édition de Bâle d'Amyot<sup>5</sup>. Ainsi les deux grands éditeurs du XX<sup>ème</sup> siècle commettent cette erreur, en attribuant à leurs prédécesseurs du XIX<sup>ème</sup> les dites corrections et propositions.

## 2. LE PREMIER OBJECTIF D'AMYOT : PLUTARQUE DOIT ÊTRE COMPRIS PAR SES CONTEMPORAINS

La complexité du contenu du mythe eschatologique, associée aux difficultés liées à la tradition textuelle du traité, va représenter un réel défi afin de pouvoir rendre un texte compréhensible et facile à lire. Et cela va amener notre traducteur à se permettre certaines licences, comme nous allons voir.

Son travail est fondé sur le texte de l'*Editio Basiliensis* –publiée par Froben à Bâle, 1542. Celle-ci est en grande partie proche du texte de l'édition imprimée antérieurement, l'édition Aldine publiée en 1509, bien que par moments elle s'en éloigne en proposant des lectures et des corrections qui lui sont propres. Cette édition s'approche aussi des deux manuscrits qui nous ont transmis le *De facie* (connus comme E et B)<sup>6</sup>. Nous allons tenir compte de ces cas au moment d'analyser les suggestions de traduction du français. Fort heureusement pour nous, l'exemplaire de l'édition de Bâle qu'Amyot utilisa pour noter ses suggestions a été conservé et se trouve actuellement à la Bibliothèque Nationale de France<sup>7</sup>, ce qui a permis de confronter les implications de sa traduction avec une base textuelle concrète.

---

<sup>3</sup> 940F-945E, qui occupe les pages 625-627 dans la traduction d'Amyot.

<sup>4</sup> En ce qui concerne la réception de la traduction d'Amyot par les humanistes du XVI<sup>ème</sup> s. à nos jours, je renvoie aux excellents travaux de : Aulotte 1986, Carena 2010, Frazier 2014 et Guerrier 2014.

<sup>5</sup> De fait ceci n'arrive pas qu'avec Amyot, mais aussi avec d'autres érudits comme N. Leonicus ; d'une certaine manière cela est dû au fait que les exemplaires laissés et annotés par ces érudits n'ont pas toujours pu être consultés par les éditeurs qui suivirent. J'espère pouvoir développer dans un article à venir cet aspect de la tradition textuelle du *De facie*, vu que la contribution des humanistes du XVI<sup>ème</sup> siècle a souvent été sous-estimée, voire ignorée dans de nombreux cas.

<sup>6</sup> En tout cas, il se rapproche au moins du texte de B, sur lequel les éditions Aldine et de Bâle ont été établis, mais souvent E et B donnent les mêmes lectures.

<sup>7</sup> L'exemplaire se trouve catalogué sous la référence RES- J- 103. Il peut être consulté aussi sur Gallica : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k10734702>

Le travail d'Amyot est reconnaissable, entre autres, par les petits ajustements qu'il opère sur les textes qu'il traduit ; tous portent l'intention de rendre plus compréhensibles à ses lecteurs contemporains les allusions à des personnages, des lieux, des concepts, etc. d'un passé qui n'était pas accessible à tout le monde. Parmi ces recours on peut souligner les plus simples, qui font preuve d'une grande efficacité ; à savoir la traduction d'un seul mot par deux synonymes – l'un plus proche de l'étymologie grecque ou latine et l'autre plus usuel en français (nous rencontrons des exemples en 942A et 945C, où *ebasileuse* est traduit par « il tenoit l'Empire et royauté » et *syntithesi kai diairei* « conioinct et desioinct, unit et separe »); ou encore la substitution des noms propres utilisés par Plutarque par son équivalent latin ou celui utilisé en France au XVI<sup>ème</sup> siècle (ainsi les dieux *Zeus* par *Iupiter* et *Kronos* par *Saturne*, *Bretannia* par *Angleterre*, ou *Krete* par *Candie*).

Un des autres moyens utilisé largement par notre traducteur pour rendre plus clair le traité est d'introduire une explication personnelle dans le texte, alors que cette explication n'apparaît ni dans les manuscrits, ni dans l'édition de Bâle. Les explications les plus courantes sont relatives à des personnages, des lieux géographiques ou des expressions, car sans ces appositions le texte de Plutarque ne serait pas clair pour un grand nombre des lecteurs du XVI<sup>ème</sup> siècle. Nous en trouvons neuf exemples mais n'allons en mentionner que quatre, assez représentatifs.

Dès le début du mythe, en 940F, nous pouvons lire une expression qui ne trouve aucun parallèle en français, ce pour quoi Amyot se permet d'expliquer que cette expression est un proverbe grec : « prends garde que tu ne passes point la porte, **comme lon dit en commun proverbe**, en faisant donner la fable en terre »<sup>8</sup>. En 941F, quand le narrateur parle de la punition infligée par Zeus à Cronos, Amyot ajoute un éclaircissement sur la cause du châtement : « par ce que *Iupiter* luy a préparé le sommeil **au lieu de fers aux pieds, pour le garder de bouger** ». Les explications les plus courantes, nonobstant, sont celles qui sont apportées sur les personnages ou les lieux géographiques, comme nous pouvons le voir en 943B et en 944BC. Dans le premier cas, Plutarque, dans un de ces jeux étymologiques qu'il affectionnait tant, explique pourquoi Perséphone est appelée *Monogenes* à l'origine : c'est parce qu'elle sépare l'intellect de l'âme, simplifiant ainsi la composition de l'être humain en un élément unique. Amyot se sent obligé d'ajouter une explication sur la signification du mot grec *monogenes* : « c'est pour cela que lon l'appelle *Monogenes*, **comme qui diroit unique, ou unigenite** ». Dans le second cas, 944BC, l'apposition rend concret l'emplacement d'un lieu, afin que ses lecteurs contemporains puissent le situer : « mais ainsi

---

<sup>8</sup> Les mots en caractère gras sont de mon apport pour souligner les ajouts personnels faits par Amyot dans sa propre traduction. Pour le reste, je garde la graphie française de l'époque où écrivait notre traducteur.

comme la terre [...] a plusieurs grands et profonds golphes, l'un, **celuy de la mer Méditerranee**, qui se respand entre les deux coulottes d'Hercules au dedans de la terre vers nous... ». Car il est évident que, sans cette apposition, la référence aux colonnes d'Hercule n'aurait pas été comprise par la plupart des lecteurs du XVIème siècle.

Les moyens mentionnés ne sont que quelques-uns de ceux qu'utilise Amyot pour éclairer les textes qu'il traduisait, mais il n'est pas nécessaire de nous attarder ici pour les revoir tous puisque Huguet les a déjà bien étudiés<sup>9</sup>. Nonobstant, nous soulignerons les aspects de sa traduction du mythe raconté par Sylla qui ont contribué à rendre sa lecture facile pour un contemporain du XVIème siècle, et qui en plus ont donné du sens à certains passages obscurs et servi à établir le texte.

### 3. AMYOT INTERPRÈTE DU TEXTE DE PLUTARQUE

Le recours à l'explication, par exemple, peut devenir intéressant dans les cas comme celui du Géant Ogygius, en 941A, puisque l'explication apportée par Amyot sera reprise et insérée dans le texte dans des éditions ultérieures. Le texte des manuscrits et de l'édition de Bâle dit τὸν δὲ ὡς υἱὸν ἔχοντα φρουρὸν τῶν τε νήσων ἐκείνων καὶ τῆς θαλάττης ἦν Κρόνιον πέλαγος ὀνομάζουσι, παρακάτω κεῖσθαι, et je pense qu'Amyot fut le premier à clarifier et à traduire « et pour garde tant de luy que des Isles, et de toute la mer adiacente, qui se nomme Saturnienne, **le Grand Geant Ogygius ou Briareus** est là colloqué ». Sa conjecture de qui était le gardien de Cronos, de la mer et des îles (Ogygius ou Briareus)<sup>10</sup> provient certainement du passage du *De defectu oraculorum* (419E-420A) dans lequel ce même thème est traité en mentionnant explicitement Briareus. Elle a été validée dans les siècles suivants et a inspiré, par exemple, à Apelt la correction de *ton de, hos huion* des manuscrits en *ton d'Ogygon*, ou à Kaltwasser en *ton de Briareon*<sup>11</sup>. Mais ce n'est pas tout, il a aussi suggéré que le *parakato keisthai* de EB –maintenu dans l'édition de Bâle– pourrait être en fait *parakatakeisthai*. Par la suite d'autres éditeurs ont corrigé à leur tour à partir de sa traduction, « colloqué », en *parakatoikisthai*.

Et ce ne serait pas l'unique fois où Amyot propose des corrections qui sont de nos jours encore acceptées et maintenues. Evidemment s'agit-il de corrections personnelles ou du résultat de questionnements auprès d'érudits de son époque

---

<sup>9</sup> Huguet 1929 : 44-77.

<sup>10</sup> Ce passage, tel qu'il a été transmis par les manuscrits, a posé plus d'un problème aux différents spécialistes. Amyot lui-même, semblerait y être revenu en maintes occasions, à en juger par la différence de ton de l'encre et la force de son écriture dans les notes prises sur son exemplaire de Bâle (793).

<sup>11</sup> Kaltwasser 1797 : 282-283.

ou encore d'annotations qu'il aurait pu lire sur les exemplaires qu'il consulta ?<sup>12</sup> Nous ne pouvons en traiter ici, puisque ce qui nous intéresse c'est de savoir si c'est Amyot notre première source pour de telles propositions.

Avec la proposition du géant Ogygius nous trouvons trois corrections qu'il est important de souligner : la première est celle du mot *katholou* des manuscrits et de l'édition de Bâle (944F) qu'Amyot transforme en *kath'hadou* en donnant la traduction suivante: « où il dit (Homère) de ceulx qui sont **aux enfers**... »<sup>13</sup>. Avec cette correction, qui n'a été reprise par aucun autre humaniste et qui en fait pourrait être l'une des meilleures conjectures personnelles d'Amyot, le Grand Aumônier corrige un passage qui n'avait pas de sens tel qu'il avait été conservé, et donc cet apport a été maintenu depuis lors. Et, peu après, en 945B, quand on parle des âmes qui errent sur la lune, concrètement de celles qui durant la vie furent ambitieuses et se laissèrent entraîner par les plaisirs d'une vie matérielle et par leurs corps, Amyot traduit « ...et l'estre trop **subiettes aux passions**, les transporte et les retire hors de la Lune »<sup>14</sup> là où le texte grec des manuscrits et de l'édition de 1542 dit *apathes* (« qui n'est pas affecté »). D'un point de vue philosophique, le terme proposé par EB présente quelques problèmes, puisque le sens « insensible », « indifférent », n'a pas vraiment de signification ici, car il signifie l'opposé de ce à quoi on s'attendrait quand on se réfère à cette sorte d'âmes passionnées et irrationnelles auxquelles le texte a affaire. La proposition d'Amyot –qui avait déjà été présentée par Leonicus– est, par conséquent, une correction intéressante d'un point de vue tant philologique que philosophique. Certains éditeurs continuent par contre d'y lire *empathes* (« passionné ») que Wytttenbach releva dans son édition de 1797, où, par ailleurs, il affirma de façon erronée que c'était une proposition d'Amyot<sup>15</sup>.

Un peu plus loin, en 945D, une nouvelle correction textuelle d'Amyot a été reprise et modifiée (bien que pas toujours consciemment) par des éditeurs ultérieurs, à commencer par Wytttenbach. Là où les manuscrits nous transmettent ἡ σελήνη ἄνω καὶ κάτω σύμμιγμα καὶ μέγα κέρας ὑπὸ τοῦ θεοῦ γέγονε, le français traduit « comme la Lune a esté faite et créée de Dieu une **composition et mixtion** des choses hautes et basses », transformant ce *mega keras* en *mega kerasma*, comme le confirme son édition de Bâle (797). Wytttenbach, à nouveau dans une note en bas de page, suggère *metakerasma*, soutenant que tel était le sens de la proposition d'Amyot<sup>16</sup>. Comme nous pouvons voir, Wytttenbach est

<sup>12</sup> C'est une question complexe qui a été étudié par Cuvigny 1973 : 57-77, entre autres. L'édition critique des *Œuvres morales et meslées* préparée sous la direction d'O. Guerrier et F. Frazier indiquera systématiquement les coïncidences avec les conjectures d'autres humanistes.

<sup>13</sup> Correction qui apparaît aussi annotée dans son édition de Bâle (796).

<sup>14</sup> Traduction qui correspond à l'annotation *eupathes* que nous trouvons dans la marge de son exemplaire de Bâle (796).

<sup>15</sup> Wytttenbach 1797 : 826.

<sup>16</sup> Wytttenbach 1797 : 828.

particulièrement favorable aux avis d'Amyot, les considérant très judicieux; le problème va se poser lorsque ce qu'il a considéré comme étant des propositions d'Amyot, vont s'avérer n'en être pas (comme nous venons de le voir dans les exemples de *eupathes*, qu'il a pensé être *empathes*, et *mega kerasma*, qu'il a supposé *metakerasma*). Wyttenbach lui-même affirme dans la préface de son édition que, bien que sachant où trouver l'exemplaire annoté par Amyot, il n'eut pas le loisir de le consulter<sup>17</sup>. Ceci va conditionner, d'une part, la validité de ses affirmations concernant quels furent les apports d'Amyot et, de l'autre, celles de certains éditeurs –comme Cherniss– qui, en se fondant sur l'édition de Wyttenbach, confirmèrent ses dires à leur tour.

Ce ne sont pas uniquement les corrections d'Amyot dans le texte qui vont contribuer à une traduction plus fluide et compréhensible, mais encore ses suggestions pour compléter les lacunes. Des 9 lacunes que l'édition de Bâle marque avec le symbole « \* » (en restant toujours dans le cadre du mythe), Amyot semble en compléter 5. La majorité de ses propositions sont simples, avec très peu de mots. En 941CD, par exemple, il complète la lacune τὰ περι τὴν θυσίαν καὶ τὸν ἄ... ἐκπέμπειν κλήρω λαχόντας des manuscrits en ajoutant simplement « voyage d'une longue navigation »<sup>18</sup>: « ce qui est nécessaire à un solennel sacrifice, et au voyage d'une longue navigation, auquel il fault que ceulx à qui le sort touche aillent ». Il donne du sens à ce passage sans essayer une solution compliquée qui ne serait probablement pas le choix de Plutarque. Xylander aussi proposa de mettre *apoploun* pour compléter la lacune, et Wyttenbach l'indiqua ainsi dans une note en bas de page, sans l'attribuer cette fois à Amyot mais au seul Xylander<sup>19</sup>.

Nonobstant, dans d'autres cas, vu la complexité du thème –voir, par exemple, celui de la nature des âmes et de la composition tripartite de l'être humain qui apparaît en 943A–, cela l'oblige à être moins succinct pour pouvoir donner du sens à la lacune. Il s'agit d'un passage particulièrement complexe du point de vue textuel –ce qui n'aida pas notre traducteur dans sa tâche–, puisque les manuscrits transmettent un texte que l'exemplaire Aldin et l'édition de Bâle, volontairement ou par faute de copie, abrègent, en omettant toute une proposition. En tous cas, c'est la partie finale du passage (identique dans les manuscrits et dans l'édition de Bâle) qui nous intéresse, puisqu'il semblerait probable qu'il y eût une lacune même si elle n'est pas signalée par EB. Les manuscrits nous transmettent le texte comme suit : ὅσω ψυχὴ σώματος, ἄμεινόν ἐστι καὶ θειότερον. ποιῆ δὲ ἡ μὲν ψυχῆς σύνοδος, λόγον. Ce passage apparaît ainsi dans la version d'Amyot : « d'autant que l'ame vault mieux, et est plus divine que le corps, est fait ceste composition de l'ame **avec l'entendement** la raison, **et avec**

<sup>17</sup> Wyttenbach 1797 : xcviij.

<sup>18</sup> Ce qui correspond au mot *apoploun* écrit dans son exemplaire de Bâle (794).

<sup>19</sup> Xylander 1570 : 719, Wyttenbach 1797 : 810.

**le corps la passion** »<sup>20</sup>. Il compose une opposition entre le mélange de l'âme avec l'entendement et le corps. Il semblerait plausible, vu le contexte, que Plutarque fasse effectivement référence à la combinaison de l'âme avec l'entendement d'un côté et, de l'autre, avec le corps, bien que cela ne se reflète pas dans le texte conservé. Et Amyot n'aura pas été le seul à essayer de compléter la lacune de cette façon : la majorité des éditeurs semblerait accepter –en suivant sa proposition, je pense– que la fusion de l'âme et de l'entendement donne la raison. Nous trouvons toutefois plusieurs propositions pour la fusion de l'âme avec le corps –*aisthesin* (« sensation ») dit Pohlenz, *alogon* (« irrationnel ») selon Bernardakis<sup>21</sup>.

Fait étrange est celui de la lacune que nous trouvons un peu plus loin, en 943B, et qu'aucun des manuscrits ne signale. Le passage en question parle des deux morts que connaît l'être humain : la première d'entre elles va diviser la composition faite de trois parties (corps, âme et intellect) en deux parties et aura lieu sur Terre, et la seconde va séparer les deux parties restantes afin de ne garder que la partie immortelle, et aura lieu sur la Lune. Ce passage se termine avec δὲ ἐν τῇ σελήνῃ τῆς Περσεφόνης. Notre traducteur écrit « et l'autre \* mort en la Lune region de Proserpine ». Il laisse la marque de la lacune, mais, ce qui est le fait intéressant, en écrivant « l'autre », il ajoute le sens qui manquait au texte grec, celui d'opposer une mort à l'autre, la terrestre à la lunaire. Un sens que lui-même avait correctement anticipé en traduisant quelques lignes plus haut le singulier ὄν δὲ ἀποθνήσκομεν θάνατον par le pluriel « les morts dont nous mourons »<sup>22</sup>. Ce petit « l'autre » a été repris par des éditeurs qui ont proposé –en suivant son initiative, à mon avis– d'ajouter tout simplement l'article <ho> devant cette phrase pour compléter la lacune<sup>23</sup>.

De même, nous observons dans sa traduction certaines omissions remarquables par rapport au texte transmis. Il est impensable qu'on se trouve devant des cas où l'omission soit due au fait que l'édition de Bâle diffère des manuscrits (comme on l'a déjà remarqué auparavant). Ici la lecture que présente l'édition de Bâle est la même que celle des manuscrits. Nous allons voir quelles ont pu être les raisons qui ont poussé Amyot à ne pas traduire certaines parties du texte. Le premier exemple, nous allons le trouver en 941B: τῆς δὲ ἡπίρου τὰ πρὸς τῇ θαλάττῃ κατοικεῖν Ἑλληνας περὶ κόλπον. Amyot écrit « les costes d'icelle terre ferme au long de la mer sont habitées alentour d'une grande baye », il omet de dire qui sont les habitant de ces côtes, les Hellènes. Ce cas est particulièrement

<sup>20</sup> Nous trouvons l'annotation ποιεῖ δὲ ἡ μὲν ψυχῆς σύνοδος μετὰ νοῦ λόγον μετὰ δὲ σώματος πάθος ὧν τὸ μὲν dans son exemplaire de Bâle (795).

<sup>21</sup> Pohlenz 1960 : 82, Bernardakis 1893 : 465.

<sup>22</sup> Sa traduction, encore une fois, reflète ses annotations et ses améliorations au texte de l'édition de Bâle, car cette correction-ci y est reprise : ὧν δὲ ἀποθνήσκομεν θανάτων (795).

<sup>23</sup> De fait, nous trouvons dans son exemplaire de Bâle (795) l'annotation *deest ho de*, ce qui confirme qu'il avait remarqué la perte de l'article.

intéressant puisque quelques lignes plus loin les éditeurs pensent qu'il y a une lacune, non signalée dans les manuscrits, qui rend le passage encore plus confus s'il est possible. Le texte, 941C, tel qu'il est conservé nous dit ainsi : *voμίζειν ἐκείνους ἤπειρώτας μὲν αὐτοὺς ταύτην τὴν γῆν κατοικοῦντας* (« ils considèrent ceux-là comme des continentaux habitant eux-mêmes cette terre »), par là il devient difficile de comprendre qui considère et qui est considéré « continental ». Déjà l'édition de Bâle ajoutait insulaires (*nesiotas de*) après *autous* pour redonner un sens au passage, et il semblerait qu'Amyot fut le premier à suggérer que le pronom n'était pas *autous*, mais plutôt *hautous* –même si nous ne trouvons aucune note dans ce sens sur son exemplaire de Bâle–, clarifiant ainsi l'opposition entre les habitants de terre ferme et les autres, les insulaires. Sa traduction est la suivante : « Ils se nomment et s'estiment eux habitants de terre ferme, et nous autres insulaires ». C'est peut-être cette incertaine opposition entre les habitants continentaux et les insulaires, mêlée au soupçon que les habitants des terres lointaines et mythologiques dont s'occupe le récit de Plutarque n'étaient pas vraiment des Grecs, qui a poussé Amyot à ne pas traduire l'adjectif *hellenas*.

La deuxième omission apparaît en 944C, lorsque Plutarque explique le nom des deux passages par où passent les âmes. Amyot traduit le texte grec *ὀνομάζεσθαι δὲ τὰ μὲν πρὸς οὐρανὸν τῆς σελήνης Ἡλύσιον πεδῖον, τὰ δ' ἐνταῦθα Περσεφόνης οὐκ ἀντίχθονος* par « et appelle lon ce qui en regarde vers le Soleil, le champ Elysien, et ce qui regarde vers la terre, le champ de Proserpine ». Pourquoi omettre *ouk antichthonos*? Cette épithète peut paraître contraire à la nature du passage en question, puisqu'il est dit à son propos qu'il donne précisément sur la Terre. Il semblerait que cette épithète ait donné du fil à retordre aux érudits qui ont affronté ce traité. La solution d'Amyot se présente donc comme étant la plus simple, en éliminant ce qui ne semble pas cadrer avec le contexte. Pohlenz<sup>24</sup>, plus tard, a considéré le passage comme corrompu (†) et Arnim a proposé de remplacer *ouk* par *oikon* –ce qu'a maintenu Cherniss, entre autres–, ce qui donnerait une traduction telle que « et celle qui est vers la terre, la Maison de Perséphone Antichtone ».

#### 4. CONCLUSIONS

Naturellement, certaines erreurs de la traduction, que nous constatons dans le travail d'Amyot, sont inévitables, du fait que nous parlons de l'un des premiers traducteurs des *Moralia* complets, et parce que le texte sur lequel il se fonda contenait non seulement des erreurs transmises par les manuscrits, mais aussi qu'il en ajouta de son propre fait –voir, par exemple, en 941E, l'inévitable treize (*toi triskaidekatoi*) de EB que l'édition de Bâle accepte et qu'Amyot traduira tel quel;

---

<sup>24</sup> Pohlenz 1960 : 86.



ou une phrase de 943A (οὐδὲν ἦττον ἐκείνων ἀμαρτάνοντες, οἷς ἡ ψυχὴ δοκεῖ μόνιον εἶναι τοῦ σώματος) qui se trouve en EB mais pas dans l'exemplaire Aldin ni dans l'édition de Bâle. A cela ajoutons quelques suggestions de traduction qui ne furent pas des plus inspirées. Cependant nous ne pouvons nier la valeur de sa contribution qui, grâce à la consultation de divers érudits ainsi que de certains exemplaires annotés, peut-être ceux de Giannotti, Stephanus ou Turnèbe<sup>25</sup>, et aussi aux continuelles révisions tout au long de sa vie, nous a transmis un texte vraisemblablement très proche des intentions de Plutarque, servant ainsi de base aux éditeurs qui suivirent. Ces éditeurs, cependant, ont souvent sous-évalué voire dédaigné ses propositions et autres corrections. Les deux grands éditeurs du XXème siècle, M. Pohlenz et H. Cherniss, par exemple, attribuent occasionnellement à Wyttenbach, Bernardakis, Kaltwasser ou Madvig des corrections qui étaient déjà incluses dans la traduction du Grand Aumônier. La correction de *katholou* en *kath'hadou* (944F) est flagrante : Cherniss l'attribue de façon indistincte à Kaltwasser et à Wyttenbach, bien qu'il ajoute que ce dernier s'inspira de la traduction du Français<sup>26</sup>. Il en va de même avec l'article *ho* qu'Amyot ajoute en 943B pour éclaircir ce passage : Pohlenz l'attribue lui à Wyttenbach (qui l'inclut dans son édition sans aucune explication dans l'appareil critique) et Cherniss l'attribua à Kaltwasser<sup>27</sup>. Les deux corrections, pourtant, se trouvent dans les marges de l'édition de Bâle qui appartient à Amyot. Ce genre d'*errata* discrédite la tradition textuelle du traité transmise dans les apparats, et suggère qu'une nouvelle étude serait nécessaire pour une édition critique correcte. Et ce encore plus si nous pensons que vont se retrouver dans la même position qu'Amyot d'autres érudits du XVIème dont les contributions, tombées dans l'oubli pendant des siècles, n'ont pas été systématiquement étudiées : ce qui m'amène donc à me demander si, dans certains cas déterminés, quelques-unes de ses propositions qui de nos jours ont été mises de côté ne seraient pas plus proches du texte des manuscrits et du sens originel que celles proposées après lui par d'autres éditeurs. En tout cas, je termine avec les paroles que R. Aulotte énonça au congrès dédié à Amyot<sup>28</sup> : « il était juste que grâce lui en fussent rendues ».

<sup>25</sup> Ceci peut être déduit par l'expression « *alii* » qui apparaît fréquemment dans son édition de Bâle.

<sup>26</sup> Cherniss 1957 : 214.

<sup>27</sup> Pohlenz 1960 : 83, Wyttenbach 1797 : 818, Cherniss 1957 : 198.

<sup>28</sup> « Fortunes de Jacques Amyot », Melun, 18-20 avril de 1985.

## BIBLIOGRAPHIE

- Alarcón Navío, A. (1987), « La traducción en Francia durante el siglo XVI: Jacques Amyot », *Fidus Interpres* I. León, 54-58.
- Apelt, O. (1905), « Zu Plutarch und Plato », *Jahresbericht Gymnasium Carolo-Alexandrinum zu Jena*.
- Aulotte, R. (1965), *Amyot et Plutarque. La tradition des Moralia au XVIe siècle*, Librairie Droz, Genève.
- Aulotte, R. (1985), « Plutarque et l'Humanisme en France et en Italie », *Les humanistes et l'Antiquité grecque*, Paris, 99-104.
- Aulotte, R. (1986), « Jacques Amyot et l'humanisme français du XVIème siècle », en M. Balard (ed.), *Fortunes de Jacques Amyot, actes du colloque international, Melun, 18-20 avril 1985*. A. G. Nizet, Paris, 181-190.
- Carena, C. (2010), « I Moralia di Plutarco nel Rinascimento europeo. Erasmo, Amyot, Montaigne », in G. Zanetto and S. Martinelli Tempesta (eds.), *Plutarco Lingua e testo*, Università degli Studi di Milano (Quaderni di Acme), Milan, 71-84.
- Cuvigny, M. (1973), « Giannotti, Turnèbe, Amyot : Résultats d'une enquête sur quelques éditions annotées des "Moralia" de Plutarque », *RHT* 3 : 57-77.
- Donini, P. (1988), « Science and Metaphysics: Aristotelianism, Platonism and Stoicism in Plutarch's *On the face of the moon* », in J. M. Dillon and Long (eds.), *The question of Eclecticism. Studies in Later Greek Philosophy*, University of California Press, Berkeley, 127-145.
- Frazier, F. (2004), « Prolégomènes à une édition critique des *Œuvres morales et mélangées*. Les annotations d'Amyot au *De Pythiae oraculis* », *Exemplaria classica* 8 : 171-193.
- Frazier, F. (2014), « The Reception of Plutarch in France after the Renaissance », in Mark Beck (ed.), *A companion to Plutarch*, Blackwell Publishing Limited, UK, 549-555.
- Guerrier, O. (2014), « The Renaissance in France. Amyot and Montaigne », in Mark Beck (ed.), *A companion to Plutarch*, Blackwell Publishing Limited, UK, 544-548.
- Huguet, V. (1929), « Les procédés d'adaptation chez Amyot », *Revue du Seizième Siècle* 12 : 47-77.
- Kaltwasser, J. F. S. (1797): *Plutarchs moralische Abhandlungen. 9 Bände*, Johann Christian Hermann, Frankfurt am Main.
- Lernould, A. (2013), *Plutarque. Le visage qui apparaît dans le disque de la lune*, Presses Universitaires du Septentrion, Villeneuve d'Ascq.
- Plutarque (1542), *Plutarchi Chaeronei Moralia Opuscula, multis mendarum milibus*

*expurgata*, Froben, Bâle, 778-797.

Plutarque (1572), *Les Oeuvres Morales, meslees de Plutarque tranlatees du Grec en François par Messire Jacques Amyot,...* Paris, 614-627. Est aussi sur Gallica : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k53612c.r>

Plutarque (1572), *Plutarchi ethicorum sive moralium, Guilielmo Xylandro augustano interprete*, III, Bâle.

Plutarque (1797), *Plutarchi Chaeronensis Moralia, id est, opera, exceptis vitis, reliqua, Graeca emendavit, ...*, Daniel Wytttenbach. Oxford.

Plutarque (1893), *Plutarchi Chaeronensis Moralia recognovit Gregorius N. Bernardakis*, vol. V, Bibliotheca Teubneriana, Leipzig.

Plutarque (1957), *Plutarch's Moralia*, XII (ed. H. Cherniss), LOEB Classical Library. Cambridge-Massachusetts.

Plutarque (1960, 2<sup>eme</sup> ed.), *Plutarchi Moralia recensuerunt et emendaverunt...*, vol. V, fasc. 3 (ed. M. Pohlenz), Bibliotheca Teubneriana, Lipsiae.

Trenard, L. (1968), « Du nouveau sur Plutarque et Amyot », *Information Historique* XXX, 5 : 222-224.

Von Arnim, H. (1921), *Plutarch über Dämonen und Mantik*, Verhand. K. Akad. van Wetenschappen te Amsterdam, Amsterdam.

(Página deixada propositadamente em branco)

**PHILOGUES HUMANISTES  
ET ÉDITIONS MODERNES**

(Página deixada propositadamente em branco)

*QUOT LECTIONES, TOT TURNEBI*  
ADRIEN TURNÈBE IN RECENT EDITIONS OF PLUTARCH'S *DE*  
*ANIMAE PROCREATIONE*<sup>1</sup>

BRAM DEMULDER (bram.demulder@arts.kuleuven.be)  
KU Leuven / Research Foundation – Flanders (FWO)

ABSTRACT — Current critical editions of Plutarch's *De animae procreatione* frequently mention the contributions of Adrien Turnèbe (Adrianus Turnebus, 1512 – 1565) in their *apparatus critici*. Behind this single name hide different sources which should be acknowledged in their diversity. For Turnèbe's reading of *De animae procreatione* we can refer to the handwritten notes in his reading exemplar, his edition of the work, and his translation. These sources do not always present the same textual solutions. By discussing all passages from *De animae procreatione* where current editors refer to Turnèbe, I sketch this diversity of sources and point to some misunderstandings which arise when it is not taken into account.

KEY WORDS — *De animae procreatione*, edition, translation, *marginalia*, humanism, Renaissance

## 1. INTRODUCTION

If Montaigne's judgement is to be trusted, this paper brings together two of the greatest men in intellectual history: Plutarch and Adrien Turnèbe, or, as Montaigne lovingly calls them, 'nostre Plutarque' and 'mon Turnebus'<sup>2</sup>. Plutarch, whom Montaigne knew through Amyot's translation<sup>3</sup>, is lauded as 'si parfaict et excellent juge des actions humaines'<sup>4</sup>. Montaigne was so deeply influenced by the Chaeronean's work that he had the feeling of 'le connoistre jusques dans l'ame'<sup>5</sup>. This influence is clear throughout his *Essais*, where he refers to Plutarch's work over five hundred times<sup>6</sup>. Less ubiquitous but perhaps even more heartfelt is his appreciation for the humanist Adrien Turnèbe, who died fifteen years

---

<sup>1</sup> I would like to thank Geert Roskam and Xanne Huybrecht for their valuable suggestions.

<sup>2</sup> 'Nostre Plutarque': *Essais* I, 26 = Villey and Saulnier 1988: 156 (henceforth VS, preceded by the page number); II, 2 (p. 346 VS). 'Mon Turnebus': *Essais* II, 12 (p. 578 VS).

<sup>3</sup> *Essais* II, 4; see Guerrier 2014: 547. On Plutarch and Montaigne, see also Konstantinovic 1989 and Guerrier 2004.

<sup>4</sup> *Essais* II, 2 (p. 346 VS); cf. II, 31 (p. 714 VS): 'Plutarque est admirable par tout, mais principalement où il juge des actions humaines'.

<sup>5</sup> *Essais* II, 31 (p. 716 VS).

<sup>6</sup> Guerrier 2014: 547. In *Essais* I, 47 (p. 284 VS) Montaigne voices his appreciation for 'les mots mesmes de Plutarque, qui valent mieux que les miens'. Also important is *Essais* II, 32, where Montaigne launches a vigorous defence of Plutarch as a historian against the accusations of Bodin (cf. also II, 10 on Montaigne's appreciation for Plutarch as a historian).

before the first edition of the *Essais* (1580) was published. In *Du pédantisme* Montaigne warmly praises Turnèbe as the prototypical opposite of the snobbish pseudo-intellectuals, who are targeted in this essay ('le plus souvent ils ne s'entendent ny autrui, et [...] ils ont la souvenance assez pleine, mais le jugement entierement creux'). Turnèbe is exceptional because his great learning – 'n'ayant fait autre profession que des lettres, en laquelle c'estoit, à mon opinion, le plus grand homme qui fut il y a mil' ans' – is free from any pedantry. This is what made him 'l'ame la plus polie du monde'<sup>7</sup>. Elsewhere, Montaigne simply calls him 'Adrien Tournebu, qui sçavoit toutes choses'<sup>8</sup>.

Adrien Turnèbe (1512 – 1565) started his career as a professor of Greek at the university of Toulouse in 1545<sup>9</sup>. On the death of his master Jacques Toussaint two years later, he returned to Paris, where he had studied, in order to become the Royal Reader in Greek at the *Collège des lecteurs royaux* (which is now the *Collège de France*). Subsequently, from 1561 until his death in 1565, he moved to the chair of Royal Reader in Greek and Latin Philosophy. Equally important was his appointment as *Imprimeur royal pour les livres grecs*, a position which he assumed in 1552. After four astonishingly productive years, he resigned from this post and was succeeded by his trustee Guillaume Morel.

Turnèbe's appointment as the royal printer marks the start of a prolific period in which he edited, translated, and commented a variety of classical texts, both pagan and Christian<sup>10</sup>. From his scientific accomplishments during this period and the years thereafter, it is clear that Turnèbe shared Montaigne's enthusiasm for Plutarch<sup>11</sup>. In 1552, his first year as royal printer, he published no less than four volumes of Plutarch: an edition and a translation of both *De animae procreatione* and *De primo frigido*. Four years later an annotated translation of *De defectu oraculorum* followed. In the posthumously published *Opera omnia* we find further translations of the *Septem sapientium convivium* and the spurious works *De fato* and *De fluviis*. Moreover, an autograph manuscript conserves a translation of *De virtute et vitio*.

<sup>7</sup> *Essais* I, 25 (p. 139 VS).

<sup>8</sup> *Essais* II, 23 (p. 440 VS). Montaigne also praises Turnèbe for his poetry and says that he 'sçavoit plus et sçavoit mieux ce qu'il sçavoit, que homme qui fut de son siecle, ny loing au delà' in *Essais* II, 17 (p. 661 VS). On the different ways of writing Turnèbe's name – Montaigne normally uses the Latinized name '(Adrianus) Turnebus', using the French 'Adrien Tournebu' only once – see Lewis 1998: 28–31.

<sup>9</sup> The definitive study about Turnèbe's bio-bibliography is Lewis 1998, on which I rely for the following paragraph.

<sup>10</sup> An exhaustive overview can be found in Lewis 1998: 105–212.

<sup>11</sup> While Plutarch may be Turnèbe's favourite Greek, his favourite author overall was undoubtedly Cicero. This latter appreciation was manifestly not shared by Montaigne; see e.g. Green 1975.



## 2. TURNÈBE AND PLUTARCH'S *DE ANIMAE PROCREATIONE*: A VARIETY OF SOURCES

In what follows, I will focus on the mention of Turnèbe in the three critical editions of Plutarch's *De animae procreatione* which are commonly used today, i.e. the Teubner edition prepared by K. Hubert and corrected by H. Drexler (1959), H. Cherniss' edition in the Loeb Classical Library (1979), and the Italian edition in the Corpus Plutarchi Moraliū by F. Ferrari and L. Baldi (2002)<sup>12</sup>. My intention is to show that a variety of sources hides behind the name 'Turnebus' in our *apparatus critici* and that unawareness of this variety can give rise to misunderstandings concerning Turnèbe's intentions and – perhaps – to an underestimation of his philological and philosophical *acumen*<sup>13</sup>.

First, therefore, we need to consider the different sources to which the name 'Turnebus' can possibly point. Two have already been mentioned. Both Turnèbe's translation and his edition of *De animae procreatione* appeared on the same day, 23 January 1552. Whereas the translation was printed by Turnèbe himself as the new *imprimeur royal*, the edition was – quite remarkably – printed by Guillaume Morel. Nevertheless – and as the simultaneous publication already suggests – the two works are clearly intended as a pair, sharing the same illuminated upper border and a similar initial on the first page of text<sup>14</sup>. In the dedicatory letter preceding the translation, Turnèbe writes that he took up translating *De animae procreatione* while he was teaching Plato's *Timaeus*<sup>15</sup>. The edition does not offer paratextual material.

The most influential source of Turnèbe's reading of *De animae procreatione*, however, is neither his translation nor his edition, but the collection of scribbles in the margin of his own reading copy of Plutarch's *Moralia*, an exemplar of the 1509 edition printed in Venice by Aldus Manutius<sup>16</sup>. The reason for the

---

<sup>12</sup> Henceforth, I refer to all editions of *De animae procreatione* by the name(s) of the editor(s). The respective editions can be found in the first part of the bibliography. On the history of the text of the *Moralia*, including both the manuscript tradition and the editions, see Irigoin 1987. Wyttenbach 1795: lxxvii–cxxxv remains indispensable on the early editions. On renaissance translations see esp. Becchi 2009. For an introduction to *De animae procreatione* see Opsomer 2004.

<sup>13</sup> One important difference between our text of *De animae procreatione* and the text as it was received by Turnèbe and his contemporaries is the transposition of 1022E–1027F, which has been discovered only in the 19<sup>th</sup> century. After 1017C all current editions print 1022E–1027F before continuing with 1017C–1022E and 1027F–1032F. For discussion see Decorps-Foulquier 1982.

<sup>14</sup> The same border with similar initial reappears in both the translation and edition of *De primo frigido*, both of which were printed in the same year by Turnèbe himself. Of these publications we do not know the exact printing dates.

<sup>15</sup> 'Explicanti mihi Timaeum Platonis [...] venit in mentem commentarium Plutarchi in procreationem animi in Latinum convertere.'

<sup>16</sup> On the Aldine edition see Irigoin 1987: cclxxvii–ccxcii. Turnèbe's copy is conserved in the *Bibliothèque nationale de France* (location: Rés-J-94) and was digitized in April 2015 (ark:/12148/bpt6k8586633).

influence of these *marginalia* is that a selection made it into the *index* of the two-volume 1599 Frankfurt edition<sup>17</sup>. Unfortunately, as D. Wyttenbach was already aware, the report of the *marginalia* in the 1599 edition was done ‘negligenter’<sup>18</sup>. Wyttenbach, moreover, was the first to remark that the *marginalia* were written in different hands<sup>19</sup>, only one of which should be identified as Turnèbe’s, whereas the 1599 edition lists readings from all hands as being Turnèbe’s. Scholarly discussion ensued, then, on which hand is in fact Turnèbe’s. M. Cuvigny, discussing previous attempts to solve this question, concludes in desperation: ‘Quant à [...] designer exactement ce qui revient ou non à la main de Turnèbe, nous avouons en être absolument incapable’<sup>20</sup>. Only a few years later, however, M. Decorps-Foulquier convincingly identified ‘la grosse écriture visible en marge’ as Turnèbe’s<sup>21</sup>, although there are instances where the difference between ‘la grosse écriture’ and the hand which she identifies as ‘une écriture moyenne’ is less clear than one would hope.

It has thus far been shown that a reference to Turnèbe in an edition of *De animae procreatione* can, at least theoretically, point to three different sources: the translation, the edition, or the notes in his Aldine copy. In the latter case, we need to be aware of the influence of the unreliable report of those readings in the 1599 Frankfurt edition and of the only quite recent identification of Turnèbe’s hand among different other hands. In what follows, I will confront this variety of sources with what we find in current critical editions of Plutarch’s treatise.

### 3. TURNÈBE AND RECENT EDITIONS OF *DE ANIMAE PROCREATIONE*

Before turning to the discussion of the passages where Turnèbe is adduced as a source in our recent critical editions of *De animae procreatione*, I want to make clear what the following discussion is *not*. First, it is not a full assessment of Turnèbe’s textual criticism of this treatise. I am aware that, by starting from the mentions of Turnèbe in the *apparatus critici* of recent editions, I exclude the discussion of many of Turnèbe’s *marginalia* and translational or editorial choices. Secondly, it is not a critique of the critical editions used here. I realize that it

<sup>17</sup> This is the edition to which the ‘Stephanus’ pages in our current editions refer. It is a reprint of Stephanus’ original 1572 edition with, on the facing pages, reprints of Crusierius’ 1564 translation of the *Lives* and Xylander’s 1570 translation of the *Moralia*.

<sup>18</sup> Wyttenbach 1795: xciv: ‘[Quos [i.e. the editors of the 1599 edition] negligenter eo [i.e. the *exemplum Turnebi*] usos esse, plurimarum lectionum vel omissione vel vitiosa descriptione, infra ostendemus.’

<sup>19</sup> Wyttenbach 1795: xciv and Sturel 1908: 463–471 distinguish three different hands (cf. also Lewis 1998: 184). Cuvigny 1973: 65, however, rightly remarks that ‘la distribution des variantes entre trois écritures simplifie arbitrairement les faits’. There are, indeed, at least four different hands at work (see also Decorps-Foulquier 1978: 282 with n. 2).

<sup>20</sup> Cuvigny 1973: 65.

<sup>21</sup> Decorps-Foulquier 1978.

would not add to the practicality and usefulness of these editions if all issues discussed here were included, although it might be possible to show Turnèbe in more of his diversity than has been done hitherto<sup>22</sup>. My only intention is to point to the complexity hiding behind a seemingly simple reference in an *apparatus* and to invite the reader to appreciate this complexity.

### 3.1 The Aldine marginalia vs the edition and translation

καὶ τῆς μὲν ὕλης τὸ μετοχῆ καὶ εἰκασία τοῦ νοητοῦ μορφωθὲν εὐθὺς ἀπτόν <καὶ> ὁρατὸν ἐστίν (*De an. procr.* 1013C)

‘[A]nd any matter that by participating in the intelligible and simulating it has got shape is straightway tangible <and> visible [...]’ (tr. Cherniss<sup>23</sup>)

Cherniss: <καὶ> –added by Xylander, implied by versions of Turnebus and Amyot

Hubert and Drexler: add. Turn.<sup>24</sup>

The insertion of καὶ is not merely, as Cherniss has it, ‘implied’ by Turnèbe (i.e. in his translation), only to be explicitly added by Xylander in his 1574 edition. Both Turnèbe’s edition and his translation (‘&’) have it, so that there is no reason to suspect Turnèbe’s intention to include it. One should write, like Hubert and Drexler: add[*idit*] Turn[*e*bus]. Turnèbe’s Aldine edition has a καὶ written in the margin as well. However, it is clear that the hand is not Turnèbe’s: the marginal note was added by a later owner of the book. How did a later addition, then, get into Turnèbe’s edition and translation? Decorps-Foulquier discusses this particularly problematic case and suggests: ‘l’auteur de ces leçons [i.e. the later owner of Turnèbe’s copy] partageait peut-être avec Turnèbe éditeur la connaissance d’un manuscrit ou d’un recueil de variants perdu’<sup>25</sup>. Such speculation, however, is not necessary in this case: a philologist of Turnèbe’s stature could easily have come up with this solution, perhaps based on the parallel later in the *De animae procreatione*<sup>26</sup>, on his first-hand knowledge of Plato’s *Timaeus*, in which we find a parallel as well<sup>27</sup>, or simply on the logical assumption that the

<sup>22</sup> In a future edition one could, for instance, choose to designate different *sigla* to the three different Turnebian sources.

<sup>23</sup> All translations of *De animae procreatione* are taken from Cherniss’ edition.

<sup>24</sup> As a rule, I will reproduce Cherniss’ *apparatus* for the underlined words, only adding the apparatus of Hubert and Drexler and/or Ferrari and Baldi when they provide other or more information.

<sup>25</sup> Decorps-Foulquier 1978: 287.

<sup>26</sup> *De an. procr.* 1016D-E: τὸν κόσμον εἶναι γενητόν, ὅτι ὁρατὸς καὶ ἀπτόν καὶ σῶμα ἔχων ἐστὶ (‘the universe is subject to generation because it is visible and tangible and has body’).

<sup>27</sup> *Tim.* 32B: συνεστήσατο οὐρανὸν ὁρατὸν καὶ ἀπτόν (‘he [i.e. the demiurge] constructed the visible and tangible universe’); *Tim.* 31B: σωματοειδὲς δὲ δὴ καὶ ὁρατὸν ἀπτόν τε δεῖ τὸ γενόμενον εἶναι (‘[n]ow that which comes to be must have bodily form, and be both visible

nonsensical ἀπτόν ὄρατόν needed a conjunction like καί<sup>28</sup>.

\*

ὁ γέ μὴν οὗτοί τε κοινῇ καὶ οἱ πλεῖστοι τῶν χρωμένων Πλάτωνι φοβούμενοι καὶ παραλυπούμενοι [...] (*De an. procr.* 1013D-E)

‘In any case, what frightens and embarrasses these men [i.e. Xenocrates and Crantor, whose interpretations Plutarch has just refuted] in common with most of those who study Plato [...]’

*Cherniss*: παραμυθούμενοι –Turnebus.

*Hubert and Drexler* (reading παραμυθούμενοι): παραλυπούμενοι Ω corr. Turn.

Critical editions indicate that Turnèbe read παραμυθούμενοι instead of the manuscript’s παραλυπούμενοι. Hubert and Drexler adopt this reading with the comment ‘corr[exit] Turn[ebus]’. In Turnèbe’s Aldine copy of Plutarch’s works, we can indeed find the suggestion παραμυθόμενοι *in margine* in Turnèbe’s hand. However, both in his edition (παραλυπούμενοι) and in his translation (‘anguntur’) Turnèbe retains the manuscript (and Aldine) reading. About such cases in general, where Turnèbe’s marginal correction is not reflected in his edition, Decorps-Foulquier hypothesizes that ‘Turnèbe en a peut-être eu connaissance postérieurement à son édition’<sup>29</sup>. An equally probable hypothesis seems to me that there was, in Turnèbe’s mind, a difference between a handwritten correction – perhaps made by the reader in a spur of the moment – and a printed correction and that, when preparing the edition, he just decided against some of the corrections he had made earlier. There is – as far as I can see – no reason to assume that the *marginalia* not featured in the edition were later additions. Moreover, one could ask why – although this *argumentum e silentio* is anything but decisive – these supposedly later corrections remained absent from Turnèbe’s later *magnum opus*: throughout the 30 books of his *Adversaria* – a seemingly endless hotchpotch of readings and emendations of classical texts of all sorts – Plutarch is discussed several times, but there is no mention of *De animae procreatione*. To me it seems quite possible that the 1552 edition should be considered Turnèbe’s final word on this text.

\*

---

and tangible’; tr. Zeyl). We know from Turnèbe’s dedicatory letter preceding his translation of the *De animae procreatione* and from his *Praefatio in Timaeum* preserved in his *Opera omnia* (III, 46-49) that Turnèbe lectured on the *Timaeus*. (Cf. supra n. 15)

<sup>28</sup> Decorps-Foulquier 1978: 286 remarks that there are seven other instances where *marginalia* from Turnèbe’s Aldine copy which were not written by him reoccur in his edition. These instances are easily explained, as the author does: one could be taken from an earlier edition, two have identical solutions in *marginalia* which are written by Turnèbe and four are solutions to ‘fautes manifestes’. I think the instance ἀπτόν <καί> ὄρατόν should not be singled out as an exception: it belongs to the latter category.

<sup>29</sup> Decorps-Foulquier 1978: 286 n. 2.

[...] ἐξεῖλε τὴν πολλὴν ἀοριστίαν καὶ πλημμέλειαν ἀρμονία καὶ ἀναλογία καὶ ἀριθμῶ χρώμενος ὄργανοις ὧν ἔργον ἐστὶν οὐ μεταβολῆ καὶ κινήσει ἑτερότητας πάθη καὶ διαφορᾶς παρέχειν τοῖς πράγμασιν [...]. (*De an. procr.* 1015E-F)

‘[The demiurge] removed the vast indefinitude and jangle [sc. from matter], using as tools concord and proportion and number, the function of which is not by change and motion to impart to things the modifications of diversity and difference [...].’

*Cherniss*: διαφορᾶς –H. C. [i.e. an emendation proposed by Cherniss himself] (“diversitatis et differentiae” –Turnebus): διαφορὰς –mss.

All manuscripts have διαφορᾶς. Cherniss introduced διαφορᾶς as an emendation of his own, although not without referring to Turnèbe’s translation ‘diversitatis et differentiae’. As opposed to a case which will be discussed later, the interpretation of the translation is correct. More importantly, however, full credit should have been given to Turnèbe, since he did include the (very plausible<sup>30</sup>) emendation διαφορᾶς in his edition<sup>31</sup>. There is, however, no mention of an emendation in Turnèbe’s Aldine copy, so that this reading was not – through the list in the 1599 edition – passed on to subsequent editions.

\*

συμβέβηκεν οὖν ἐν μὲν τῇ ἀριθμητικῇ ταύτῳ μέρει τὸ μέσον ὑπερέχεσθαι καὶ ὑπερέχειν, ἐν δὲ τῇ ὑπεναντία ταύτῳ μέρει τῶν ἄκρων τοῦ μὲν ἀποδεῖν τὸ δ’ ὑπερβάλλειν (*De an. procr.* 1019C-D)

‘So it is characteristic in the arithmetical [sc. mean] for the middle [sc. term] to exceed and fall short by the same fraction and in the subcontrary [sc. mean] for it to be inferior to one of the extremes and to surpass the other by the identical fraction of them [...].’

*Cherniss*: τὸ –Turnebus; τοῦ –r; τὸν –all other mss., Aldine.

Cherniss’ report seems to be – to phrase it rather irreverently – accidentally correct here. Since, in other cases, his references to Turnèbe’s Greek text seem to be to the report of the *marginalia* in the 1599 Frankfurt edition, this is probably the case here as well. There we find indeed that Turnèbe read τὸ μὲν ἀποδεῖν τὸ δ’ ὑπερβάλλειν, thus solving the problem of the impossible τὸν δ’ from the majority of the manuscripts, but creating a new problem by reading τὸ μὲν before ἀποδεῖν, which should surely take a genitive. In the Aldine copy itself, then, we do find τὸ μὲν ἀποδεῖν τὸ δ’ ὑπερβάλλειν in the margin, but in a different hand than Turnèbe’s, the 1599 report thus being incorrect here. Moreover, in Turnèbe’s hand we can (albeit hardly) read τοῦ, a reading which

<sup>30</sup> Cherniss ad *Quaest. Plat.* 1002D (p. 45 n. b) rightly points out that ἑτερότης καὶ διαφορά is a collocation which occurs quite frequently in Plutarch’s philosophical works.

<sup>31</sup> Pace Ferrari and Baldi: ‘corr[exit] Chern[iss]’.

is also in one manuscript and which is not impossible, since ὑπερβάλλειν can take a *genitivus pro accusativo* (*LSJ* q.v. II.2.b). In his edition, however, Turnèbe ultimately preferred to read τὸ, thus printing the reading that is accepted today.

\*

νοῦν μὲν γὰρ αὐτῇ καὶ <τὸ> νοητὸν ἢ τῆς νοητῆς μέθεξις ἀρχῆς ἐμπεποίηκε, δόξας δὲ καὶ πίστεις [...] τοῦτ' οὐκ ἄν τις ἐκ μονάδων οὐδὲ γραμμῶν οὐδ' ἐπιφανειῶν ἀπλῶς νοήσειεν ἐγγιγνόμενον. καὶ μὴν οὐ μόνον αἱ τῶν θνητῶν ψυχαὶ γνωστικὴν τοῦ αἰσθητοῦ δύναμιν ἔχουσιν [...] (*De an. procr.* 1023D) 'Intelligence and intelligibility have been produced in her [i.e. the soul] by participation in the intelligible principle; but opinions and beliefs [...] there is not anyone who could conceive of this arising in her simply from units or from lines or surfaces. Now, not only do the souls of mortal beings have a faculty that is cognizant of the perceptible [...].'

*Cherniss* ad νοητὸν: mss. and *Epitome* 1031B [...]; νοητικὸν –Turnebus; νόησις –Wytttenbach [...].

*Cherniss* ad αἰσθητοῦ: αἰσθητοῦ –Turnebus (so *Epitome* 1031C); αἰσθητικοῦ –mss.

Whereas Cherniss rejects Turnèbe's first correction (νοητικόν) and accepts the second (αἰσθητοῦ) (cf. also Ferrari and Baldi), Hubert and Drexler accept both Turnebian corrections. In the Aldine *marginalia* we indeed find the two corrections in Turnèbe's hand. In the edition, however, Turnèbe retains the manuscript readings in both cases<sup>32</sup>.

(a) Wytttenbach comments on Turnèbe's *marginale* νοητικόν, which was reported in the 1599 edition, that it has the advantage of having an active sense (i.e. 'the intellective'), as opposed to the manuscript reading ('the intelligible'). However, Wytttenbach judges that this particular use of νοητικόν would require an article, so he rejects Turnèbe's marginal correction<sup>33</sup>. Wytttenbach's assumption that an active sense is necessary here, is – and this is what Cherniss seems to suggest in his translation – not correct: the active sense is covered by the mention of νοῦς and including the passive sense as well fits perfectly with Plutarch's philosophy<sup>34</sup>. Nevertheless, this does not seem to have been Turnèbe's reason for keeping the manuscript reading. His translation reads 'mentem enim et intelligentiae sensa' (for νοῦν μὲν γὰρ αὐτῇ καὶ νοητόν). It seems, thus, like he assumed that νοητόν could exceptionally take an active sense, which is not

<sup>32</sup> To my mind it is very unlikely that the reading preserved in the so-called *Epitome*, an excerpt of *De an. procr.* 1023B-1025B which is transmitted as a separate text in the *corpus Plutarcheum*, was a factor in Turnèbe's reasoning. Turnèbe's Aldine copy does not have a single *marginale* in Turnèbe's hand for the text of the *Epitome*.

<sup>33</sup> Wytttenbach: 'recepissem, si lectio, potius quam correctio videretur: hactenus placet, quod habet activam vim, quam locus requirit: sed item articulum requirit usus'.

<sup>34</sup> Cf. *Quaest. Plat.* 1002C-E.

impossible *per se* (LSJ q.v. II), but which is never the case in *De animae procreatione*, where νοητόν and νοητικόν (or νοερόν) remain distinguished. Turnèbe's doubt and his ultimate decision to retain the manuscript reading are, however, understandable and correct.

(b) Throughout *De animae procreatione* the distinction between τὸ αἰσθητόν (the perceptible) and τὸ αἰσθητικόν (the perceptivity) is strictly maintained<sup>35</sup>. It would thus probably be incorrect to read τοῦ αἰσθητικοῦ and interpret this as 'of the perceptible', which seems clearly what is meant here. As appears from the translation, this is not what Turnèbe is doing in his edition. He translates: 'mortalium animi partis sentientis iudicio facultateque praediti sunt', thus understanding 'partis sentientis' / τοῦ αἰσθητικοῦ as pertaining to perceptivity, not perceptibility, and taking the genitive to express a specification of 'iudicio facultate' / γνωστικὴν δύναμιν. Both in his edition and his translation Turnèbe thus presents us with a reading which is far less evident with respect to the interpretation of the text, but attempts to save the manuscript reading.

\*

[...] τὴν τοῦ κόσμου φησὶν ἀνακυκλουμένην αὐτὴν πρὸς ἑαυτήν, ὅταν οὐσίαν σκεδαστὴν ἔχοντός τινος ἐφάπτηται καὶ ὅταν ἀμέριστον, λέγειν κινουμένην διὰ πάσης ἑαυτῆς, ὅτω τ' ἂν τι ταῦτόν ἢ καὶ ὅτου ἂν ἕτερον, πρὸς ὃ τι τε μάλιστα καὶ ὅπη καὶ ὅπως συμβαίνει κατὰ τὰ γινόμενα πρὸς ἕκαστον <ἕκαστα> εἶναι καὶ πάσχειν. (*De an. procr.* 1023E)

'[...] he [i.e. Plato] says that the soul of the universe also as she is revolving upon herself, whenever she touches anything that has being either dispersed or indivisible, is moved throughout herself and states of anything's being the same and different with regard to whatever it is so precisely the respect and context and manner of its happening to be or to have as attribute <either of these> in relation to each among the things that come to be.'

Cherniss: ὅπως <καὶ ὁπότε> –Pohlenz from *Timaeus* 37 B 1 (cf. *quid quoque loco aut modo aut tempore* –Turnebus).

An example of a correction inspired by Turnèbe's knowledge of Plato's *Timaeus*, where we read πρὸς ὅτι τε μάλιστα καὶ ὅπη καὶ ὅπως καὶ ὁπότε συμβαίνει (*Tim.* 37B). Whether or not this insertion should be accepted, Cherniss (and the other recent editors) should have given more credit to Turnèbe for proposing it. Not only does it occur in his translation – like in other cases where Plutarch cites the *Timaeus*, Turnèbe actually quotes from Cicero's *Timaeus* translation – but also in the edition. Since there is no marginal note in the Aldine exemplar – and, consequently, the correction was not transmitted through the 1599 Frankfurt edition – this has not been acknowledged in recent editions. As to

<sup>35</sup> This is not the case for the entire *corpus Plutarcheum*. See e.g. *De cap. ex inim.* 90B (with LSJ s.v. αἰσθητικός II).

the correctness of the insertion, I remain undecided. Given the fact that this is a rather confusing passage featuring a stack of question words, it is possible that the καὶ ὁπότε was omitted (consciously or unconsciously) by Plutarch himself or somewhere in the manuscript tradition.

\*

[...] θ' καὶ κ' καὶ ψ', ὄς γ' ἅμα τετράγωνός τε καὶ κύβος ἐστί (De an. procr. 1028B)

‘[...] 729, which is at the same time a square and a cubic number [...].’

Cherniss: ὄς γ' –Hubert; ὅτι –E, B, e, u, Aldine; ὅτε –f, m, r, Escor. 72; ὅστις –Stephanus (“qui numerus” – Turnebus).

There is no *marginale* in the Aldine copy. The reading ὅστις does appear however in Turnèbe’s edition, and Stephanus may have adopted it from there or from Turnèbe’s translation, which he printed along with his own edition of *De animae procreatione* in his 1572 edition. Hubert’s solution may be more elegant, but Turnèbe’s suggestion certainly improves upon the manuscript readings.

\*

Considering all *marginalia* in general, Decors-Foulquier remarks that ‘[l’] édition [...] témoigne d’un effort de correction plus complet que les annotations de l’exemplaire qui reviennent à Turnèbe’<sup>36</sup>. I think all passages discussed here can be considered examples of this general rule: between his reading notes and his published works, Turnèbe added but also rejected corrections.

### 3.2 Translation vs edition

ἡ μὲν <γάρ> ἐκ τῆς νοητῆς καὶ τῆς αἰσθητῆς οὐσίας λεγομένη μίξις οὐ διασαφεῖται πῆ ποτε ψυχῆς μᾶλλον ἢ τῶν ἄλλων, ὅ τι ἄν τις εἴπη, γένεσίς ἐστιν. (De an. procr. 1013B)

‘<For>, as to what the one party calls the mixture of the intelligible and the perceptible being, it is not made clear how in the world this is generation of soul rather than of anything else one may mention [...].’

Cherniss: <γάρ> added by Maurommates (“nam” –Turnebus; “car” –Amyot).

The insertion of γάρ is found first in Maurommates’ 1848 edition. Cherniss mentions Turnèbe, who translates ‘nam’, as a predecessor of this solution. However, neither in Turnèbe’s Aldine copy nor in his edition a trace of γάρ can be found. In the reading copy nothing is mentioned *in margine*. In the edition, however, Turnèbe shows awareness of a missing particle, but he inserts οὖν. Although Turnèbe exhibits great variation in translating οὖν – he uses more than ten synonyms throughout his translation of *De animae procreatione* (*igitur, ergo,*

<sup>36</sup> Decors-Foulquier 1978: 287 n. 1.



*itaque, proinde, ...*) – it seems unlikely that he intended the causal connector *nam* as a translation for the virtually opposite, consecutive connector οὐν. In any case, *nam* / γάρ is obviously the best choice if the structure of Plutarch's argument is taken into account: what follows after γάρ is an explanation of why – as was stated in the previous sentence – Plutarch's rival interpreters are mistaken. I cannot but wonder why Turnèbe did not match his translational conjecture with his editorial conjecture. Did he possess a witness which read οὐν?

\*

οἱ δὲ τὴν ἐν Τιμαίῳ λεγομένην ἀνάγκην, ἐν δὲ Φιλήβῳ περὶ τὸ μᾶλλον καὶ ἥττον ἐλλείψεως καὶ ὑπερβολῆς ἀμετρίαν καὶ ἀπειρίαν τῇ ὕλῃ προστιθέντες ἀλλὰ μὴ τῇ ψυχῇ, ποῦ θήσονται τὸ τὴν ὕλην αἰὲ μὲν ἄμορφον καὶ ἀσχημάτιστον ὑπ' αὐτοῦ λέγεσθαι κτλ. (*De an. procr.* 1014 E-F)

‘Those, however, who attribute to matter and not to soul what in the *Timaeus* is called necessity and in the *Philebus* measurelessness and infinitude in the varying degrees of deficiency and excess, what will they make of the fact that by Plato matter is said always to be amorphous and shapeless [...]?’

*Cherniss*: Turnebus; ψυχῇ γε οὐ –mss. (ψυχῇ ... vac. 16 –f; vac. 17 –m; vac. 10 –r ... γε οὐ).

For ψυχῇ, ποῦ θήσονται our manuscripts read ψυχῇ γε οὐ θήσονται. The Aldine edition, however, along with three 16th-century manuscripts which go back to the same hyparchetype as Aldus' edition<sup>37</sup>, posit a *lacuna* between ψυχῇ and γε οὐ. The change from γε οὐ to ποῦ is attributed to Turnèbe by our current editions<sup>38</sup> and is indeed found in Turnèbe's Aldine copy, where in his quirky hand he jotted down ποῦ θήσονται *in margine*. In his edition, however, Turnèbe retains the Aldine reading, perhaps incorrectly suspecting the *lacuna* to antedate the textual corruption to γε οὐ. In the translation, on the other hand, the conjecture written in the margin of his Aldine exemplar is used ('quo tandem modo tuebuntur', aptly rendering the exasperation included in the question word ποῦ with 'tandem'<sup>39</sup>).

\*

[...] γενομένην δὲ καὶ γεννητὴν πάλιν, ἣν ὁ θεὸς ἔκ τε ταύτης καὶ τῆς μονίμου τε καὶ ἀρίστης οὐσίας ἐκείνης ἔμφρονα καὶ τεταγμένην ἀπεργασάμενος καθάπερ εἶδος καὶ τῷ αἰσθητικῷ τὸ νοερὸν καὶ τῷ κινητικῷ τὸ τεταγμένον ἀφ' αὐτοῦ παρασχὼν ἡγεμόνα τοῦ παντός ἐγκατέστησεν. (*De an. procr.* 1016C)

['...] come to be and so subject to generation is said on the other hand of soul that god installed as chief of the sum of things when out of this soul here and that abiding and most excellent being yonder he had produced a rational and

<sup>37</sup> See the stemma in Hubert and Drexler 1959: xvii.

<sup>38</sup> Hubert and Drexler: 'corr[exit] Turn[ebus]'.

<sup>39</sup> *LSJ* q.v. II: ποῦ used in 'indignant questions'.

orderly one and from himself had provided intellectuality and orderliness as form for her perceptivity and motivity.’

*Cherniss*: B. Müller (“de suo” –Turnebus; “ex se” –Dübner); ἀπ’ αὐτοῦ –mss.

It seems impossible to retain the manuscript reading ἀπ’ αὐτοῦ and make philosophical sense of the text. Müller, in his 1873 edition, prints the reflexive form ἀφ’ αὐτοῦ for the first time, without reference to predecessors in his *apparatus*. This rather evident solution is adopted by all subsequent editions. Earlier translations, however, show awareness of a problem: Xylander did not translate ἀπ’ αὐτοῦ and Cherniss mentions the translations of Turnèbe (‘de suo’) and Dübner (‘ex se’), which seem to point to ἀφ’ αὐτοῦ in the Greek text. However, just like Dübner, Turnèbe did not alter the Greek text: neither his edition nor his Aldine copy suggest the reading ἀφ’ αὐτοῦ.

\*

σαφέστατα διδάσκων ὡς οὐχὶ σώματος ἀπλῶς οὐδ’ ὄγκου καὶ ὕλης, ἀλλὰ συμμετρίας περὶ σῶμα καὶ κάλλους καὶ ὁμοιότητος ἦν ὁ θεὸς πατὴρ καὶ δημιουργός. ταῦτα δὴ δεῖ διανοεῖσθαι καὶ περὶ ψυχῆς, ὡς τὴν μὲν οὐθ’ ὑπὸ τοῦ θεοῦ γενομένην [...], τὴν δ’ αὐτὸς ὁ θεὸς διαρμυσάμενος [...]. (*De an. procr.* 1017A-B)

‘So he [i.e. Plato] most manifestly teaches that god was father and artificer not of body in the absolute sense, that is to say not of mass and matter, but of symmetry in body and of beauty and similarity. This, then, is what one must suppose in the case of soul also, that, whereas the one neither was brought into being by god [...], the other was regulated by god himself [...].’

*Cherniss*: ταῦτά –Hubert (dub., cf. “quod idem ...” –Turnebus).

All current editions follow the manuscript reading ταῦτα, although the emendation ταῦτά has been proposed *dubitanter* by the editor of the Teubner edition. Cherniss refers to Turnèbe’s translation (‘idem’) as a predecessor of this solution. Again, Turnèbe’s edition retains the manuscript reading<sup>40</sup>. There is no marginal note in the Aldine exemplar. Any judgement on this passage will probably remain – like Hubert’s – *dubitanter*, since both readings make perfect sense. Ταῦτα neutrally points forward to the explanatory ὡς clause. Ταῦτά pushes Plutarch’s interpretation a bit more, since it emphasizes the parallel between the construction of the cosmic body and the cosmic soul, a key feature of Plutarch’s exegetical efforts in this treatise. One could argue, however, that the parallelism is already sufficiently indicated by καί (‘also’) and that reading ταῦτά makes the sentence a little pleonastic.

<sup>40</sup> The same line, however, does have two marginal corrections to the Aldine reading (ἦν ὁ θεὸς corrected to ἦν ὁ θεός; ταῦτα δὴ, corrected to ταῦτα δεῖ). The same adjustments occur in Turnèbe’s edition, but in my (duly cautious) opinion, the marginal corrections are not written in Turnèbe’s hand.

\*

ὁ γὰρ Θεόδωρος, οὐχ ὡς ἐκεῖνοι δύο στίχους ποιῶν ἀλλ' ἐπὶ μιᾶς εὐθείας ἐφεξῆς τοὺς τε διπλασίους ἐκτάττων καὶ τοὺς τριπλασίους, πρῶτον μὲν ἰσχυρίζεται τῇ λεγομένῃ κατὰ μῆκος σχίσσει τῆς οὐσίας δύο ποιούση μοίρας ὡς ἐκ μιᾶς οὐ τέσσαρας ἐκ δυεῖν (*De an. procr.* 1022D)

‘For Theodorus unlike those others [i.e. Crantor and Clearchus] does not make two rows but sets out the double and the triple numbers one after another in a single, straight line, relying for this in the first place upon what is stated to be the cleavage of the substance lengthwise that makes two parts presumably out of one, not four out of two [...].’

*Cherniss*: σχίσει –m (ἴ over original ἐ), Turnebus; σχέσει –all other mss., Aldine.

Once again, this seems to be an unproblematic correction: we find it in Turnèbe’s hand in the Aldine copy as well as in the edition. The validity of the correction cannot be doubted, since we are dealing here with a clear reference to *Timaeus* 36B, where it is described how the world soul is sliced in two along its length (κατὰ μῆκος σχίσας). Turnèbe’s knowledge of the *Timaeus* is apparent here. However, the translation poses a puzzling problem here: Turnèbe translates the manuscript (and Aldine) reading σχέσει instead of his own correction: ‘Ac primum quidem nititur illo naturae habitu qui in porrectum dicitur.’ I am at a loss to explain Turnèbe’s choice of translation here. Was it perhaps just a translational lapsus?

\*

The previous examples have shown that, in Turnèbe’s mind, a translation was fundamentally different from an edition, while current editions refer to the edition and translation indiscriminately in order to report Turnèbe’s view on the *constitutio textus*. In general, it should be kept in mind that Turnèbe allowed himself more liberty in the translation, while being more conservative in the edition.

### 3.3 Turnèbe wrongly reported

παραμυθούμενος, ὡς ἔνεστι, τὸ ἄηθες τοῦ λόγου καὶ παράδοξον (*De an. procr.* 1014A)

‘[...] vindicating as far as may be by probability what is unusual and paradoxical about my account [...].’

*Cherniss*: Wyttenbach (after the versions of Turnebus and Amyot); ἀληθές –mss.

A peculiar consequence of the greater freedom Turnèbe allowed himself while translating the text can be deduced from this example. All manuscripts have ἀληθές instead of ἄηθες, Wyttenbach’s conjecture which is accepted by

all critical editions. Wyttenbach was particularly pleased with this conjecture, calling it ‘certissima’ but giving part of the credit to Turnèbe (‘jam Turnebus vertit’). Wyttenbach indicates that Turnèbe’s conjecture can be found in his translation. Indeed, there is no marginal note in Turnèbe’s reading exemplar and his edition preserves the manuscript reading ἀληθές. However, I doubt that Turnèbe had a conjecture on his mind when translating this passage. He translates: ‘ex verae rationis insolentia et admirabilitate, quoad eius facere potero, deonerans’. Wyttenbach probably saw ‘insolentia’ as an implied insertion of ἄηθες. However, Turnèbe, like his idol Cicero, constantly opts for paraphrasing one Greek word by two Latin words. To my mind, ‘insolentia et admirabilitate’ is Turnèbe’s translation of the single word παράδοξον, intended to bring out two connotations included in the one Greek word. Taking ‘insolentia’ as a rendering of a conjecture ἄηθες would make it hard to account for the presence of the adjective ‘verus’ in Turnèbe’s translation: with λόγος Plutarch refers to his account without any explicit claim as to its truth value. Elsewhere, Turnèbe understands this correctly and translates accordingly<sup>41</sup>. That the matter is less clear in this case is due to the fact that Turnèbe got into syntactic problems by interpreting παραμυθέομαι as ‘deonerare’ (‘to remove a burden, unload’, *OLD* q.v.), taking his inspiration for using this very rare Latin verb from – of course – Cicero<sup>42</sup>. This rendering of παραμυθέομαι is very well possible<sup>43</sup>, but it would evidently be absurd to claim to unload the truth. Thus, Turnèbe, aware of the fact that the semantic range of παραμυθέομαι is broader than that of *deonerare*<sup>44</sup>, chose to alter the syntax in his translation – which he rarely does – and to translate τὸ ἀληθές as if it were dependent on τοῦ λόγου and not the other way around. That Wyttenbach, who understood παραμυθέομαι in the same way, took the inspiration for his conjecture ἄηθες

<sup>41</sup> *De an. procr.* 1012B: δεῖν [...] τυχεῖν ἰδίας ἀναγραφῆς τὸν λόγον τοῦτον (‘a separate treatise ought to be devoted to this account’), Turnèbe: ‘suaque privatim scriptione rem istam comprehendendam’; *De an. procr.* 1013F: προῖών ὁ λόγος ἐνδείξεται (‘this will be made plain by our account as it proceeds’), Turnèbe: ‘progressus orationis monstrabit’. One could object that Turnèbe, by translating λόγος by ‘ratio’ (as opposed to the renderings ‘res’ and ‘oratio’) here, is thinking of another, more philosophical meaning of λόγος, which could have the element of truth implied. However, for a rendering of λόγος-account as ‘ratio’, see *De an. procr.* 1012C: ἔστι δὲ βραχὺς ὑπὲρ ἀμφοῖν ὁ λόγος ([‘the statement concerning both [i.e. the interpretations on the generation of the world soul by Xenocrates and Crantor] is concise’), Turnèbe: ‘[a]c certe perbrevis est utriusque ratio’. See also *De an. procr.* 1023E, where Timaeus 37B (λόγος [...] ἀληθής) is quoted and Turnèbe translates – or, rather, quotes from Cicero’s Timaeus translation – ‘ratio [...] vera’.

<sup>42</sup> Cic., *Div. Caec.* 46: ‘cum [...] ex illius invidia deonerare aliquid et in te traicere coeperit’. (Note the similar construction of ‘deonerare’ with ‘ex’.)

<sup>43</sup> *LSJ* q.v. 3: ‘relieve, assuage, abate’.

<sup>44</sup> *LSJ* q.v. 5: ‘support, justify’. Cf. *De an. procr.* 1012B: δεόμενον παραμυθίας (‘in need of vindication’), Turnèbe: ‘subsidiū firmamentique indigentem’. (This is at the same time an example of Turnèbe’s habit of translating one Greek word by two Latin words.)

from reading Turnèbe's translation is understandable, but the (in my opinion unnecessary<sup>45</sup>) conjecture itself is to his credit alone.

\*

ἕτεροι δὲ τοῦ διὰ τεσσάρων ὄρους θέμενοι, τὸν μὲν ὀξὺν ἐν <τοῖς> σπῆ τὸν δὲ βαρὺν ἐν τοῖς σις', ἀναλόγως ἤδη τοὺς ἐξῆς περαίνουσιν. (*De an. procr.* 1022A)

'As terms of the fourth, however, others put the high note at 288 and the low at 216 and then determine proportionally those that come next [...].'

*Cherniss*: τοὺς –H. C. [i.e. Cherniss] (scil. ὄρους); τοῖς –mss.; τὰ –B. Müller (1873), cf. "reliqua" in the versions of Turnebus and Xylander.

Turnèbe's translation indeed shows that he took the complement of περαίνουσιν ('transigent') to be neutral and thus not with an implied ὄρους (the masculine 'finis'). However, there is no marginal correction to the Aldine reading τοῖς, which we find also in Turnèbe's edition. Turnèbe should thus not be adduced as a predecessor to Müller's reading.

\*

[...] Ἡράκλειτος δὲ παλίντροπον ἀρμονίην κόσμου ὅκωσπερ λύρης καὶ τόξου [...] (*De an. procr.* 1026B)

'Heraclitus [calls destiny] concord of the universe retroverse like that of lyre and bow.'

*Cherniss*: mss. [...]; παλίντονον –Turnebus.

This is an example of the problematic report of Turnèbe's *marginalia* in the 1599 Frankfurt edition, which mentions παλίντονον as Turnèbe's correction. We find παλίντονον written *in margine* in a hand which is definitely not Turnèbe's: the correction has been added by a later owner of the exemplar. In his edition Turnèbe prints παλίντροπον, which is also reflected in his translation ('intentionem [...] refugam'). For the Heraclitus fragment in question (fr. B51 DK) παλίντονος and παλίντροπος seem to be ancient variants and Plutarch seems to have been aware of this, using the former in *De Iside et Osiride* (369B)

<sup>45</sup> This is not the place to discuss this textual issue extensively, but I see no real problem with keeping the manuscript reading ἀληθές and translating 'vindicating as far as may be by probability the truth of my account and [i.e. including] the paradoxical aspect of it'. (For τὸ ἀληθές meaning the truth value of a statement, see e.g. *De an. procr.* 1021A: ἔξεστι δὲ καὶ νῦν βασανίσαι τὸ ἀληθές ['[i]t is possible even now to test the truth of this'] or – a closer parallel – Philo, *De virt.* 192: τὸ δ' ἀληθές τοῦ λόγου ῥάδιον καὶ ἀφ' ἐτέρων διαγνῶναι.) This interpretation means that we should take παραμυθεῖσθαι to mean 'justify' (*LSJ* q.v. 5) and not 'abate' (*LSJ* q.v. 3), as Turnèbe and Wyttenbach took it. That this is possible and even preferential is shown by the first sentence of *De an. procr.* (1012B), where Plutarch presents his interpretation as τὸν λόγον τοῦτον [...] δεόμενον παραμυθίας ('this account, as it is [...] in need of vindication'): here, παραμυθία is clearly to be taken in the sense of 'justification' (*LSJ* q.v. 4: 'explanation') and not 'relief from, abatement of' (*LSJ* q.v. 3).

and the latter here as well as in *De tranquillitate animi* (473F–474A)<sup>46</sup>. Turnèbe, in any case, certainly read *παλίντροπον* here.

### 3.4 Turnèbe's conjectures

In the remaining cases Turnèbe's *marginalia*, his edition, and his translation are in accord.

[...] ὁ δὲ καὶ γενέσει καὶ ἀρετῇ προτέραν <καὶ πρεσβυτέραν> τὴν ψυχὴν σώματος, ὡς δεσπότιν καὶ ἄρξουσιν ἄρξομένου, συνεστήσατο. (*De an. procr.* 1016B)

‘[H]e constructed the soul prior <and senior> to body in generation and excellence to be mistress and ruler of it as her subject.’

*Cherniss*: <...> added by Turnebus from *Timaeus* 34 c 4-5 [...]

We find Turnèbe's emendation in the margin of his Aldine copy, in his edition, and in his translation. This addition is a testimony to Turnèbe's excellent knowledge of Plato's *Timaeus*: Plutarch is quoting *Tim.* 34C<sup>47</sup>. The (probably correct<sup>48</sup>) addition is all the more remarkable since Cicero, on whose partial translation of the *Timaeus* Turnèbe heavily depends for his own translation, did not translate *καὶ πρεσβυτέραν*<sup>49</sup>. It should be added that, as the mark in the text of the Aldine copy indicates, Turnèbe intended the insertion of *καὶ πρεσβυτέραν* after *τὴν ψυχὴν*. This is reported correctly in the 1599 Frankfurt edition and Turnèbe adopts the same word order – contra Plato's *Timaeus* – in his edition. Did he complete the *Timaeus* quote from memory or did he have a *Timaeus* text which had a different word order than our *textus receptus*?

\*

ἀποδεικτέον ὅτι, τούτου συμπληρουμένου δυσὶν ἐπογδοίοις, λείπεται διάστημα τηλικούτον, ἡλίκον ὡς ἐν ἀριθμοῖς τὰ ζ' καὶ ν' καὶ σ' πρὸς τὰ γ' καὶ μ' καὶ σ'. (*De an. procr.* 1021E)

‘It is to be proved that, when this is filled in with two sesquioctaves, there is left an interval of the size that numerically expressed is 256 to 243.’

*Cherniss*: πρὸς τὰ γ' καὶ μ' καὶ σ' -f, m, r (ἔχει πρὸς ... σ' -Turnebus); omitted by E, B, e, u, Escor. 72, Aldine.

<sup>46</sup> For discussion of Plutarch's usage see Cherniss *ad loc.* For discussion of the variants in the Heraclitus fragment see e.g. Kirk 1954: 210–215.

<sup>47</sup> The only difference between Plato's text as we have it and Plutarch's quote is that Plato does not have an article before *ψυχὴν*.

<sup>48</sup> One could object that Plutarch misquoted Plato and that, therefore, the manuscript reading (i.e. the incorrect quotation from the *Timaeus*) should be retained. However, Cherniss rightly refers to *De an. procr.* 1013F, where Plutarch calls the soul *προτέρα καὶ πρεσβυτέρα*, probably anticipating the *Timaeus* quote.

<sup>49</sup> Cicero, *Timaeus* 21: ‘deus autem et ortu et virtute antiquiorem genuit animum [...]’.

Although the content of this sentence on the mathematical division of the world soul may be puzzling to the reader not familiar with the context in which it appears, this correction is more or less straightforward. It occurs in Turnèbe's hand in the marginal note and is reported correctly in the 1599 Frankfurt edition. Moreover, he included it in his edition and translated it. Turnèbe may have taken it from one of the manuscripts that have the correct text: three 16th-century manuscripts with the correct reading are known to us. However, it seems more likely to me that Turnèbe inferred the correct reading from the context: this would explain his addition of ἔχει, absent from the manuscripts but occurring a few lines earlier<sup>50</sup>.

\*

τὰ δὲ σνς' τῶν σμγ' ὑπερέχει τοῖς ιγ' ταῦτα δὲ τῶν ὑπεροχῶν ἀμφοτέρων ἐλάττω ἢ ἡμίσειά ἐστι. (*De an. procr.* 1022B)

'256 exceeds 243 by thirteen, which is less than half of both the excesses 32 and 27.'

*Cherniss*: Turnebus; ἀμφοτέρα –e, u, f, m, r, Escor. 72, Aldine; ἀμφοτέρα after ὑπεροχῶν –E, B.

This case is very similar to the previous one. Again, the correction must have been quite easily inferred from the context by a man with Turnèbe's philological and philosophical *acumen*. It occurs in his hand in the Aldine copy, it reappears in the edition, and it is translated accordingly.

\*

καὶ τούτου μὲν ἔργον, ὧν ἂν ἄψηται, διστάναι καὶ ἀλλοιοῦν καὶ πολλὰ ποιεῖν ἐκείνου δὲ συνάγειν καὶ συνιστάναι δι' ὁμοιότητος ἐκ πολλῶν μίαν ἀναλαμβάνοντος μορφήν καὶ δύναμιν. (*De an. procr.* 1025C)

'[T]he function of the latter [i.e. difference] is to divide and diversify and make many whatever it touches but of the former [i.e. sameness] is to unite and combine, recovering from many by means of similarity a single form and force.'

*Cherniss*: H. C. [i.e. emendation by Cherniss himself]; ἀναλαμβάνοντα –mss.; ἀναλαμβάνόντων –Turnebus, Stephanus.

The manuscript reading, which requires taking ἀναλαμβάνοντα as the object of συνάγειν καὶ συνιστάναι, is nonsensical or at least strangely tautological. Turnèbe – both in a marginal note in his reading exemplar and in his edition – tries to remedy this by taking the participle together with πολλῶν, thus reading ἀναλαμβάνόντων, as his translation also testifies: 'cum per similitudine multa

---

<sup>50</sup> *De an. procr.* 1021E: καὶ τοῦτ' ἐστὶν ὃ φησιν ὁ Πλάτων τὰ ἐπίτριτα τοῖς ἐπογδοίοις συμπληροῦντα τὸν θεὸν λείπειν ἐκάστου μῦριον αὐτῶν, οὗ λόγος ἐστίν, ὃν ἔχει τὰ ζ' καὶ ν' καὶ σ' πρὸς τὰ γ' καὶ μ' καὶ σ' ('This is just what Plato says god in filling in the sesquiterces with the sesquioctaves leaves a fraction of each of them, the ratio of which is 256 to 243').

in unam se formam induant et potestatem<sup>51</sup>. It may be possible to interpret the active ἀναλαμβάνοντων in a medial sense, as seems to be Turnèbe's strategy<sup>52</sup>, but the solution is syntactically (how to account for ἐκ?) and philosophically (the unifying force is due to sameness, not to the 'multa') problematic. Cherniss' suggestion is certainly the correct one.

#### 4. CONCLUSION: À LA RECHERCHE DU TURNÈBE PERDU.

Let us, finally, return to Montaigne. In the second edition of the *Essais* (1588) Montaigne adds praise for a rising star of humanism, who had not been mentioned in the first edition: the Leuven *alumnus* Justus Lipsius (1547 – 1606), who was at that time teaching in Leiden but would soon – in 1592 – return to Leuven to become one of the university's most famous professors<sup>53</sup>. According to Montaigne, Lipsius was the only worthy successor to Turnèbe: he is 'le plus sçavant homme qui nous reste, d'un esprit tres-poly et judicieux, vrayement germain à mon Turnebus'<sup>54</sup>. Lipsius was only eighteen years old when Turnèbe died, but the Paris professor must have left a strong impression on the young scholar. In a 1587 letter to one of Turnèbe's sons, Lipsius speaks highly of the legacy of Turnèbe *senior*, 'vir divinus': 'ille vivet in summa aeternaque gloria, quamdiu res Graecae aut Romae'<sup>55</sup>.

I would not want to disagree with the judgement of one of Leuven's greatest classicists, who professed that Turnèbe will live as long as the study of Greek and Latin are alive. If this volume is one of many testimonies to the fact that classical scholarship is still very much alive, this paper may have been a minute call to resuscitate Turnèbe's legacy. Although his contributions are mentioned frequently in our current editions of *De animae procreatione*, the diverse nature of these contributions has – quite understandably, given the necessity to produce an economical *apparatus criticus* – been forgotten. Nevertheless, as the few examples discussed here have shown, this diversity is essential to our understanding of Turnèbe's thoughts on the *constitutio textus*.

Most importantly, it has become clear that, for Turnèbe, a translation was different from an edition. Since both appeared on the same day, it is quite unlikely that Turnèbe's opinion on the *constitutio textus* changed between the two publications. Therefore, it should be kept in mind that Turnebus *editor* is much

<sup>51</sup> Cf. the similar 'solution' in Xylander's translation: 'contrahere et compingere, ut multa ob similitudinem unam nanciscantur formam atque facultatem'.

<sup>52</sup> Cf. *LSJ* q.v. I.2: 'receive'.

<sup>53</sup> For a brief overview of Lipsius' life see e.g. Papy 2011.

<sup>54</sup> *Essais* II, 12 (p. 578 VS).

<sup>55</sup> *Iusti Lipsi Epistolae* [= *ILE*] II, 87 03 16 (in Nauwelaerts and Sué 1983). Two letters from 1598, addressed to sons of Turnèbe, show that Lipsius' regard did not fade: *ILE* 98 04 02 and *ILE* 98 08 02 T (both in Deneire 2009).



more conservative than Turnebus *interpretor*. Moreover, as we saw, adducing the translation as textual evidence should be done only very carefully, since Turnèbe's Ciceronian method of translation can give rise to misunderstandings. Another *caveat* is the difference between Turnebus *lector* and Turnebus *editor*: some discrepancies between the marginal notes in the Aldine copy – which, through the quite unreliable list in the 1599 edition, were the most influential source of Turnèbe's textual engagement with *De animae procreatione* – and the actual edition and translation. In the end, nothing can be more straightforward than our final conclusion: a set of reading notes, a translation and an edition are different things. Remaining aware of their difference, however, has turned out to be much less straightforward.

## BIBLIOGRAPHY

### EDITIONS AND TRANSLATION OF PLUTARCH USED (CHRONOLOGICALLY)

- 1552, [Turnèbe, A.]: Πλουταρχου [sic] Χαιρωνέως Περὶ τῆς ἐν Τιμαίῳ [sic] ψυχογονίας. Plutarchi Chaeronei De procreatione animi in Timaeo Platonis. Parisiis, apud Guil. Morelium. [Turnèbe's edition.]
- 1552, Turnèbe, A.: Plutarchi Chaeronei De procreatione animi in Timaeo Platonis Adriano Turnebo interprete. Parisiis, ex officina Adriani Turnebi Typographi Regis. [Turnèbe's translation.]
- 1570, Xylander, G.: Plutarchi Chaeronensis Moralia [...] Guilielmo Xylandro Augustano interprete [...] Basileae, per Thomam Guarinum.
- 1572, Stephanus, H.: Plutarchi Chaeronensis quae exstant opera, cum Latina interpretatione. Ex vetustis codicibus plurima nunc primum emendata sunt [...] excudebat Henr. Stephanus [...].
- 1574, Xylander, G.: Plutarchi Chaeronensis Philosophorum et Historicorum principis varia scripta [...] incredibili cura ac labore, & fide summa, multis mendarum millib. expurgata, Indicib. locupletiss. instructa, a Guil. Xylandro [...] Basileae, per Eusebium Episcopium & Nicolai Fr. haeredes.
- 1599, [Frankfurt edition, vol. 2]: Plutarchi Chaeronensis quae exstant omnia, cum Latina interpretatione Hermanni Cruserii: Gulielmi Xylandri, et doctorum virorum notis, et libellis variantium lectionum ex Mss. Codd. diligenter collectarum, et indicibus accuratis. Francofurti, apud Andreae Wecheli heredes [...] Tomus secundus, continens Moralia, Gulielmo Xylandro interprete.
- 1800, Wyttenbach, D.: Plutarchi Chaeronensis Moralia, id est opera, exceptis vitis, reliqua. [...] Tomus V. Oxonii, e typographo Clarendoniano. [This volume contains *De an. procr.*]
- 1848, Maurommates, A.: Πλουτάρχου Περὶ τῆς ἐν Τιμαίῳ ψυχογονίας, ἐκδότος καὶ εἰς τὴν ἀρχαίαν συνέχειαν ἀποκαταστήσαντος Ἀνδρέου Δ. Μαυρομμάτου [...] ἐν Ἀθήναις, Τύποις Χ. Νικολαΐδου Φιλαδελφέως.
- 1873, Müller, B.: Gymnasium zu St. Elisabet. Bericht über das Schuljahr 1872-1873. [...] Plutarch über die Seelenschöpfung im Timaeus [...], Breslau.
- 1841, Dübner, F.: Plutarchi Chaeronensis scripta moralia, ex codicibus quos possidet regia bibliotheca omnibus ab Κόντῳ cum Reiskiana editione collatis emendavit Fredericus Dübner. Graece et Latine. Volumen secundum. Parisiis, editoribus Firmin-Didot et sociis.

- 1959, Hubert, C. and Drexler, H.: *Plutarchi Moralia*. Vol. VI. Fasc. 1. Recensuit et emendavit C. Hubert, additamentum ad editionem correctiorem collegit H. Drexler, Lipsiae. [Teubner]
- 1976, Cherniss, H.: *Plutarch, Moralia*. Volume XIII, part I, Cambridge (MA) – London. [Loeb Classical Library.]
- 2002, Ferrari, F. and Baldi, L.: *Plutarco, La generazione dell'anima nel Timeo*, Napoli. [Corpus Plutarchi Moraliium.]

#### OTHERS WORKS

- Becchi, F. (2009), 'Le traduzioni latine dei *Moralia* di Plutarco tra XIII e XVI secolo', in P. Volpe Cacciatore (ed.), *Plutarco nelle traduzioni latine di età umanistica*. Napoli, 11–52.
- Cuvigny, M. (1973 [immo 1974]), 'Giannotti, Turnèbe, Amyot : résultats d'une enquête sur quelques éditions annotées des *Moralia* de Plutarque', *Revue d'histoire des textes* 3: 57–77.
- Decorps-Foulquier, M. (1978 [immo 1979]), 'A propos des différentes écritures marginales dans l'exemplaire aldin des *Moralia* d'Adrien Turnèbe', *Revue d'histoire des textes* 8: 281–287.
- (1982 [immo 1985]), 'Sur une interversion dans le *De animae procreatione in Timaeo* de Plutarque', *Revue d'histoire des textes* 12: 353–363.
- Deneire, T. (2009), *Laconicae cuspidis instar. The Correspondence of Justus Lipsius: 1598. Critical Edition with Introduction, Annotations and Stylistic Study*. Leuven.
- Green, J.M. (1975), 'Montaigne's Critique of Cicero', *Journal of the History of Ideas* 36: 595–612.
- Guerrier, O. (2004), 'Plutarque', in P. Desan (ed.), *Dictionnaire de Michel de Montaigne*. Paris, 922–925.
- (2014), 'The Renaissance in France', in M. Beck (ed.), *A Companion to Plutarch*. Malden - Oxford - Chichester, 544–548.
- Hubert, K. and Drexler, H. (1959), *Plutarchi Moralia*. Vol. VI. Fasc. 1. Leipzig.
- Irigoin, J. (1987), 'Histoire du texte des *Oeuvres Morales* de Plutarque', in R. Flacelière, J. Sirinelli, A. Philippon, and J. Irigoin (eds.), *Plutarque, Oeuvres Morales, I, 1*. Paris, ccxxvii – cccx.
- Kirk, G.S. (1954), *Heraclitus. The Cosmic Fragments*. Cambridge.
- Konstantinovic, I. (1989), *Montaigne et Plutarque*. Genève.
- Lewis, J. (1998), *Adrien Turnèbe (1512 - 1565). A Humanist Observed*. Genève.
- Nauwelaerts, M.A. and Sué, S. (1983), *Iusti Lipsi Epistolae. 2: 1584-1587*. Brussel.

- Opsomer, J. (2004), 'Plutarch's De animae procreatione in Timaeo: manipulation or search for consistency?', *Bulletin of the Institute of Classical Studies* 47: 137–162.
- Papy, J. (2011), 'Justus Lipsius', in E.N. Zalta (ed.), *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*.
- Sturel, R. (1908), *Jacques Amyot, traducteur des Vies parallèles de Plutarque*. Paris.
- Villey, P. and Saulnier, V.-L. (1988 [= 1965]), *Montaigne. Les Essais*. Paris.
- Wyttenbach, D. (1795), *Plutarchi Chaeronensis Moralia, id est opera, exceptis vitis, reliqua. Tomus I. Oxonii*.

LOS HABITANTES DE LA LUNA (PLU., *DE FAC.* 944C-945B).  
NOTAS CRÍTICAS SOBRE LAS PROPUESTAS TEXTUALES Y  
TRADUCCIONES DEL XVI  
(The Inhabitants of the Moon (Plu., *De fac.* 944C-945B). Critical Notes on  
Textual Proposals and Translations of the XVIth Century)

AURELIO PÉREZ-JIMÉNEZ (aurelioperez@uma.es)  
Universidad de Málaga

A mi querido amigo Guillermo Montes Cala  
cuyo vouç busca ya su meta, la luz verdadera

RESUMEN : El texto que comento aquí, concerniente a los démones que habitan la luna, es de difícil interpretación y los traductores e intérpretes antiguos y modernos han tenido sus problemas para entenderlo. En mi análisis, exclusivamente textual, estudiaré la forma en que los humanistas y traductores del XVI afrontaron esos problemas y de qué modo su aportación ha contribuido a la constitución del texto. Por otra parte, como resultado de este comentario, restituyo algunas lecturas de los manuscritos y hago nuevas propuestas en relación los pasajes discutidos.

PALABRAS CLAVE: Plutarco. *De facie in orbe Lunae*. Anotaciones Críticas. Humanistas, Editores y Traductores latinos.

ABSTRACT : The text I will comment here, concerning the daemons that inhabit the moon, is of difficult interpretation and ancient and modern translators and commentators have found problems to understand it. In this analysis, only of textual orientation, I will consider how the 16th Century humanists and translators faced these problems and how their input has contributed to the setting of the text. Moreover, as a result of my comment, I restore some readings of the manuscripts and I make new critical proposals in relation to the discussed passages.

KEYWORDS: Plutarch. *De facie in orbe Lunae*. Critical Notes. Humanists, Editors and Translators.

1

En los capítulos finales del *De facie in orbe Lunae* de Plutarco se habla sobre la escatología celeste del hombre, de las vicisitudes por las que pasa el alma en un doble proceso de separación: primero, separación del alma del cuerpo, un alma que, todavía materializada por la existencia terrenal anterior a la muerte, recorrerá el espacio entre la tierra y la luna y superará ese mundo sublunar según los merecimientos de su conducta ética en la tierra. La superación de la cara visible de la luna implica una purificación mayor de esa materia y la existencia de esas almas como démones en la parte de la luna que mira hacia el sol. Esos

son los verdaderos habitantes de la luna y la razón por la que, en los capítulos previos al que nos ocupa, los interlocutores del diálogo han tenido que demostrar la composición térrea y la habitabilidad de nuestro satélite.

El texto del mito del que discutiremos algunos pasajes textuales recoge ejemplos concretos de esos démones (unos buenos, los servidores de Crono, los dáctilos ideos de Creta, los coribantes de Frigia y los trofoníadas de Beocia y otros malvados, los tifones y titios); y nos habla de sus funciones como intermediarios entre la divinidad y los hombres, un tema que es básico en la doctrina demonológica desarrollada por Plutarco en distintas obras y que cuenta con un largo catálogo de estudios modernos dedicados a clarificar sus conexiones pitagóricas y platónicas y a explicar cuestiones muy concretas de esa doctrina. Pero no es nuestra intención aquí exponer esas doctrinas ni discutir esas interpretaciones modernas, sino considerar el texto correspondiente a este pasaje (945D-E) y valorar y someter a crítica la lectura que los eruditos del XVI (Leonicus, Victoriuss, Schottius, Turnebus y otros anónimos) y los traductores de finales del mismo siglo y principios del XVII (Xylander, Amyot, Crusenius y Keppler) han hecho del texto griego a su disposición. Éste era (antes de las ediciones de Stephanus) el del manuscrito parisino B que transmite nuestro diálogo<sup>1</sup>, la Aldina de 1509 y la Basilense de 1542.

Vaya por delante que la autoridad de los filólogos enumerados arriba y, en lo que se refiere a los traductores, la agudeza de Amyot, ha condicionado en gran manera el establecimiento del texto, tanto por los editores de los siglos XVIII y XIX (Wyttenbach, Bernardakis) como del XX (Pohlenz, Raingeard, Cherniss y, recientemente, Donini), modificando a veces innecesariamente el texto transmitido por los códices. No obstante, tampoco nos es ajeno que, en el caso de nuestro diálogo, *De facie in orbe Lunae*, la pobreza de su transmisión manuscrita es una excelente oportunidad para valorar la importancia que tuvieron los críticos del humanismo renacentista y los primeros traductores (en este caso no contamos con traducciones anteriores al XVI), para el establecimiento de los textos antiguos; pues tanto unos como otros fueron atentos e intuitivos a la hora de detectar errores, lagunas y corrupciones en el texto manuscrito y, casi siempre, al ofrecernos soluciones con que mejorar los problemas textuales detectados. Naturalmente, nosotros contamos con la ventaja de conocer no sólo esas propuestas, sino también las reflexiones sobre ellas de los editores modernos así como nuevas correcciones y conjeturas que, en la medida en que tienen en cuenta la actividad filológica anterior, favorecen la valoración de la misma.

---

<sup>1</sup> B fue comprado por Guillaume Pellicier en 1540 para la Biblioteca de Francisco I y figura en el catálogo de la Biblioteca de Fontainebleau hecho por Ange Vergèze en 1545. El otro manuscrito parisino, E, estuvo en Constantinopla hasta 1687, cuando lo compró el embajador francés Girardin, por lo que no pudo ser consultado por los humanistas occidentales (debo la noticia a François Frazier).

Prescindo en mi análisis de cuestiones banales en los textos manuscritos como la puntuación, aunque en algún caso puede que sea útil, la ausencia de la iota suscrita o la conservación o eliminación (por elisión) del hiato que no afectan esencialmente a la constitución del texto. He aquí el pasaje, de acuerdo con el texto de la Aldina que discutiremos en algunas de sus lecturas (subrayadas en el texto) en las anotaciones críticas que conforman este trabajo:

- 1 Οὐκ αἰεὶ δὲ διατρίβουσιν ἐπ’ αὐτὴν οἱ δαίμονες, ἀλλὰ χρηστηρίῳ δεῦρο κατῖα-  
σιν ἐπιμελησόμενοι, καὶ ταῖς ἀνωτάτω συμπάρεισι καὶ συνοργιάζουσι τῶν τε-  
λετῶν, 944D κολασταὶ τε γίνονται καὶ φύλακες ἀδικημάτων καὶ σωτῆρες ἔν τε  
5 πράξωσιν, ἀλλὰ ὑπὲρ γῆς ἢ πρὸς ἄδικον χάριν ἢ φθόνῳ, δίκην τίνουσιν.  
ὠθοῦνται γὰρ αὐθις ἐπὶ γῆν συρῆρνήμενοι σώμασιν ἀνθρωπίνοις. ἐκ δὲ τῶν  
βελτιῶν ἐκεῖνων οἳ τε περὶ τὸν κρόνον ὄντες ἔφασαν αὐτοὺς εἶναι καὶ πρότε-  
ρον ἐν τῇ κρήτῃ τοὺς ἰδαίους δακτύλους, ἔν τε φρυγίᾳ τοὺς κορύβαντας γενέσ-  
θαι καὶ τοὺς περὶ βοιωτίαν ἐνονδῶσα τροφωνιάδας καὶ μυρίους ἄλλους πολλα-  
10 χόθι τῆς οἰκουμένης ὧν ἱερά καὶ τιμαὶ καὶ προσηγο-Ε-ρίαι διαμένουσιν· αἱ δὲ  
δυνάμεις ἐνίων εἰς ἕτερον τόπον τῆς ἀρίστης ἐξαλλαγῆς τυγχανόντων. τυγχά-  
νουσι δὲ οἱ μὲν πρότερον, οἱ δὲ ὕστερον, ὅταν ὁ νοῦς ἀποκριθῆ τῆς ψυχῆς·  
ἀποκρίνεται δὲ ἔρωτι τῆς περὶ τὸν ἥλιον εἰκόνας, δι’ ἧς ἐπιλάμπει τὸ ἐφετὸν  
καὶ καλὸν καὶ θεῖον καὶ μακάριον, οὗ πᾶσα φύσις, ἄλλη δ’ ἄλλως ὀρέγεται. καὶ  
γὰρ  
15 αὐτὴν τὴν σελήνην ἔρωτι τοῦ ἡλίου περιπολεῖν αἰεὶ καὶ συγγίνεσθαι, ὀρεγομέ-  
νην ἀπ’ αὐτοῦ τὸ γονιμώτατον. λείπεται δὲ ἡ τῆς ψυχῆς φύσις ἐπὶ τὴν σελήνην,  
οἷον ἴχνη τινα βίου καὶ ὄνειρατα διαφυλάττουσα, καὶ περὶ ταύτης ὀρθῶς ἡγοῦ  
λελέ-*F*-χθαι, τό, ‘ψυχὴ δ’ ἦτ’ ὄνειρος ἀποπταμένη πεπότηται’. οὐδὲ γὰρ εὐθύς  
οὐδὲ τοῦ σώματος ἀπαλλαγείσα τοῦτο πέπονθεν, ἀλλὰ ὕστερον, ὅταν ἔρημος  
20 καὶ μόνη τοῦ νοῦ ἀπαλλαττομένη γένηται. καὶ ὁμηρος ὧν εἶπε πάντων,  
μάλιστα δὴ κατὰ θεὸν εἰπεῖν ἔοικε περὶ τῶν καθόλου· ‘τὸν δὲ μετ’ εἰσενόησα  
βίην ἡρακλείην / εἶδωλον· αὐτὸς δὲ μετ’ ἀθανάτοισι θεοῖσιν.’ αὐτὸς τε γὰρ  
ἕκαστος ἡμῶν εὐθυμὸς ἐστίν, οὐδὲ φόβος, οὐδὲ ἐπιθυμία, καθάπερ οὐδὲ  
σάρκες, οὐδὲ ὑγρότητες, ἀλλ’ ὁ διανοούμεθα καὶ φρονοῦμεν, [945A ἦ τε ψυχὴ  
τυπουμένη μὲν  
25 ὑπὸ τοῦ νοῦ. τυποῦσα δὲ τὸ σῶμα καὶ περὶ πτύπου πανταχόθεν ἐκμάττεται τὸ  
εἶδος, ὥστε καὶ πολλὸν χρόνον χωρὶς ἐκατέρου γένηται, διατηροῦσα τὴν ὁμοί-  
τητα καὶ τὸν τόπον, εἶδωλων ὀρθῶς ὀνομάζεται. τούτων δὲ ἡ σελήνη καθάπερ  
εἴρηται στοιχείον ἐστίν, ἀναλύονται γὰρ εἰς ταύτην, ὥσπερ εἰς τὴν γῆν τὰ σώ-  
ματα τῶν νεκρῶν. ταχὺ μὲν αἱ σώφρονες μετὰ σχολῆς ἀπράγμονα καὶ φιλόσο-  
30 φον στέρξασαι βίον, ἀφθεῖσαι γὰρ ὑπὸ τοῦ νοῦ καὶ πρὸς οὐθὲν ἔτι χρώμεναι  
τοῖς πάθεσιν ἀπομαραινόνται. τῶν δὲ φιλοτί-*B*-μῶν καὶ πρακτικῶν, ἐρωτικῶν  
τε περὶ σώματα καὶ θυμοειδῶν, αἱ μὲν, οἷον ἐν ὑπνω ταῖς τοῦ βίου  
μνημοσύνας ὀνειρασι χρώμεναι διαφέρονται, καθάπερ ἡ τοῦ ἐνδυμῖανος, ἐπεὶ  
δ’ αὐτὰς τὸ ἄστατον καὶ τὸ ἀπαθὲς ἐξίστησι καὶ ἀφέλκει τῆς σελήνης πρὸς  
ἄλλην γένεσιν,

35 οὐκ ἔᾶ ἀλλ' ἀνακαλεῖται καὶ καταθέλγει. μικρὸν γὰρ οὐδὲν οὐδ' ἥσυχον οὐδ' ὁμολογούμενον ἔργον ἐστίν, ὅταν ἄνευ νοῦ τῷ παθητικῷ σώματος ἐπιλάβωνται.

1 ἐπ'αὐτὴν codd. edd. (Hu.-Poh.-Drexl.]) ἐπ'αὐτῆς Bern. (Don.) : ἐπ'αὐτῇ Wytt. χρηστηρίῳ codd.] χρηστηρίων Leon. Bas. Steph. Wytt. Hu.-Poh.-Drexl., Don. 2 ἀνωτάτῳ B Bas. Steph. Wytt. Don. : ἀνωτάταις E 5 ἀλλὰ ὑπὲρ γῆς B Bas. : ἀλλ'ὑπὲρ γῆς A : ἀλλὰ ὑπ'οργῆς Leon. Turn. Steph. Wytt. fort. acc. Xyl. Hu.-Poh.-Drexl., Don. 6 συρρηγνύμενοι EB Bas. Steph. Wytt.] συνειργνύμενοι Turn. forte adnot. Wytt. Don.: 8 Ἰδαίους Bas. Steph. : Ἰδέους (lex. Ἰδίους Hu.-Poh.-Drexl., Don.) codd. 9 ἐνονδῶσα : ἐν Οὐδῶρα codd. (cum abbreviatione -ρα B) lex. Wytt. Don. : ἐνιδρύνοντας conl. Lehnus : Λεβαδίᾳ fort. (vel Λεβαδεῖα) Bas. : Λεβαδεῖα Steph. (Bas., Xyl., Amyot, Leon. Schott. Turneb. (ἴσως add. Leon., Schott. Turneb.) : vel ἐν αὐλῶνι vel fort. ἐναύλους vel fort. ἐνεύδοντας coniecī 11 ἐνίων] ἔνευον Apelt (Don.) : post ἐνίων ἀπολείπουσιν add. Leon. Vict. Turn. Steph. Wytt. : διαμένουσιν <ἔτι ἀπολείπουσι> δ'αἰ δυν. ἐνίων Bern. 15 περιπολεῖν B : περιπεριπολεῖν E αἰ] δεῖ Apelt Don. συγγίνεσθαι, ὀρεγομένην] συγγίνεσθαί <φασὶ λαβεῖν> ὀρεγομένην add. Pohl. : ὀρεγομένην <λαβεῖν> Arn. 16 γονιμώτατον] post γονιμώτατον <δέχεσθαι> add. Don. ex Wytt. ἐπὶ τὴν σελήνην] fort. ἐπὶ τῇ Σελήνῃ Wytt. : ἐπὶ τῆς σελήνης corr. Chern., Don. 18 δ'ἦτ' : δ' ἦτ' EB Don. : δ'ἦϋτ' Bas. : δ' ἦϋτ' Steph. Wytt. 21 καθόλου EB Bas. Steph. Wytt.] καθ'ἄδου Amyot Kaltw. : καθ' Ἄιδου Don. 22 ἠρακλείην BE Bas.] Ἡρακληεῖην Steph. Wytt. Chern. 23 εὔθυμός EB Bas.] οὐ θυμός Leon. Vict. Turn. Steph. Wytt. Don. 24 ὁ EB Bas. Steph.] ᾧ Leon. Wytt. Don. μὲν] post ὑπὸ Bas. 25 περὶ πτύπου Bas. : περιπτύσσουσα E Leon. Steph. : περιπτύσσου B 26 πολὺν χρόνον χωρὶς ἑκατέρου γένηται B Bas. Steph. Wytt. Don. : χωρὶς ἑκατέρου γένηται, πολὺν χρόνον E 27 τόπον EB Bas.] τύπον Leon. Turn. Steph. Wytt. fort. acc. Xyl. Don. εἶδωλων : εἶδωλον EB omn. edd. 28 στοιχεῖόν ἐστιν B Bas. Steph. Wytt. Don. : στοιχεῖον ἐστίν E 34 ἀπαθὲς EB Bas. Steph. Wytt.] εὐπαθὲς Leon. Schott. Anon. Turn. : ἐμπαθὲς in adnot. Wytt. Kerpl. Don. : fort. ἀπαγὲς coniecī 35 post οὐκ ἔᾶ vacuum EB Bas. Steph.] forte, οὐκ οὐδ'ἔᾶ πρὸς σῶφρονας βίους τρέπεσθαι, ἀλλὰ πρὸς τοὺς ἀκολάστους ἀνακαλεῖται suppl. Wytt. : *quiescere* Kerpl. : fort. καταμένειν suppl. Bern. : καθησυχάζειν suppl. Pohl. : ἀναχωρεῖν supplevi καταθέλγει EB<sup>2</sup> Bas. Steph. edd. : ἀναθέλγει B.

## 2

Partiendo ahora del texto de la Aldina que hemos reproducido arriba, comentaremos los pasajes más problemáticos con referencia a las propuestas



críticas de los humanistas y traductores a partir del XVI e incluyendo en nuestro comentario, además, las lecturas de E. Nuestro objetivo es discutir las soluciones propuestas para resolver esos problemas textuales y, en su caso, aportar correcciones o conjeturas que contribuyan a un mejor establecimiento del texto de este pasaje. Comenzaremos con las lecturas que presentan diferencias en los manuscritos y la Aldina (a) para, luego, discutir otras comunes a ambos códices (b).

a) Lecturas diferentes de los manuscritos

1) Debe aceptarse καὶ ταῖς ἀνωτάτω συμπάρεισι καὶ συνοργιάζουσι τῶν τελετῶν (944C) en B (mantenido por todos los editores desde la Aldina) que es *lectio difficilior* frente a ταῖς ἀνωτάταις, una regularización sintáctica más escolar y, por tanto, menos valiosa de E.

2) περιπτύσσουσα (945A) de E es la lectura correcta frente a la haplogía περιπτύσσου de B que, con error gráfico (περὶ πτύπου, corregido en περιπτύσουσα por Leonicus, que coincide así con E), se reproduce en la Aldina y la Basileense.

3) el orden χωρὶς ἑκατέρου γένηται, πολὺν χρόνον (945A) en E es erróneo, frente a πολὺν χρόνον χωρὶς ἑκατέρου γένηται de B, que siguen la Aldina, la Basileense, Stephanus, Wyttenbach y demás editores modernos y que cuenta en su apoyo con la clausula ditrocaica, la más frecuente en Plutarco. Los traductores latinos, sin excepción<sup>2</sup>, siguen el orden correcto, pero no, al parecer, Amyot<sup>3</sup>, que simplifica el texto.

4) καταθέλγει (945B) del códice E es preferible a la lectura ἀναθέλγει de B (corregido tal vez a partir de la lectura de E por B1).

b) Lecturas comunes en los manuscritos, pero señaladas como errores reales o posibles por los críticos

1) διατρίβουσιν ἐπ'αὐτὴν (944C): El acusativo ha sido modificado innecesariamente en ἐπ'αὐτῇ (Wyttenbach) o ἐπ'αὐτῆς (Cherniss). Sin embargo, el sentido durativo del verbo hace posible el uso del acusativo para indicar la extensión en el espacio. No consideramos pertinente ninguna alteración de los manuscritos. De las traducciones<sup>4</sup>, la que mejor precisa el sentido del giro preposicional griego es la de Amyot (*dessus icelle*).

2) χρηστηρίω (944C): Error de ambos códices mantenido por la Aldina y que corrigió adecuadamente Leonicus en χρηστηρίων, un plural aceptado por todos los traductores<sup>5</sup> y los críticos.

---

<sup>2</sup> Xylander 1572: *vt etiam diu ab utroque separata*; Cruserius 1573: *vt quamuis diu discretus ab utroque fuerit,...*; Keppler 1634: *etsi multo tempore seorsim degerit ab utroque: tamen quia figuram.*

<sup>3</sup> Amyot 1572: *elle retient encore la figure & la semblance bien longtemps.*

<sup>4</sup> Xylander 1572: *Non semper autem in Luna morantur genii, ...*; Cruserius 1573: *Porro non perpetuo in luna genii commorantur...;* Keppler 1634: *Non semper vero terunt ibi tempus Genii,...*; Amyot 1572: *Si ne demeurent pas tousiours les Daemons dessus icelle, ...*

<sup>5</sup> Xylander 1572: *sed huc descendunt vt oracula procurrent,...*; Cruserius 1573: *sed ad oracula procuranda huc se demittunt, ...*; Keppler 1634: *Non semper vero terunt ibi tempus Genii,...*; Amyot

3) ἀλλὰ ὑπὲρ γῆς (944D): El giro fue corregido con gran acierto por Leonicus en ἀλλὰ ὑπ'ὀργῆς, una lectura fácilmente explicable por la confusión entre -ο/ε- y que, tras la propuesta del humanista, da sentido al texto. Los traductores, salvo Cruserius, que mantiene *super terram* de la Aldina y la Basileense<sup>6</sup>, aceptan la corrección ya desde el propio Amyot<sup>7</sup>. Xylander, además, hace constar en nota la necesidad de dicha modificación, recogiendo la lectura de la Aldina y los manuscritos<sup>8</sup>: ὑπὲρ γῆς) ὕβριν *sententia requirit*.

4) συρρηγνύμενοι σώμασιν (944D): el participio fue ya modificado en συνειρνύμενοι por los correctores de la Aldina parisina de Turnebus, corrección aceptada por los críticos modernos. Cherniss cita en apoyo 926C, un texto en el que (como hemos dicho en otro lugar<sup>9</sup>) no hay ninguna connotación negativa, sino simplemente la constatación de uniones *contra naturam*). Entre los traductores hay aparente diferencia de opciones: Amyot, como ya es habitual en él, parece dejarse llevar por la corrección<sup>10</sup>, mientras que los traductores latinos, sin excepción, recogen el valor violento del adjetivo transmitido y conservado por la Aldina y la Basileense<sup>11</sup>. Contra la opinión de los editores modernos, que (desde Wyttenbach en nota) prefieren la corrección, podríamos defender el participio de συρρήγνυμι, un verbo que aparece en Plutarco en contextos militares, aunque también en el mito de Tespesio (para referirse a esa especie de globos en que se encuentran las almas que suben al cielo)<sup>12</sup> y en *De stoicorum repugnantiis* en un sentido ético sin abandonar el militar<sup>13</sup>. El posible valor metafórico (recurso frecuente en Plutarco) viene reforzado por el uso anterior de ὠθοῦνται, habitual también para referirse al movimiento de los ejércitos. Además, frente al participio propuesto por los correctores de los manuscritos, el transmitido subraya la experiencia negativa de las almas obligadas a precipitarse en la tierra con cuerpos humanos.

1572: *ains descendent quelquefois ici bas pour auoir le soin & superintendance des oracles,....*

<sup>6</sup> Cruserius 1573: *Quicquid secus in his egerint, & super terram ad iniquam gratiam vel inuidiam...*

<sup>7</sup> Xylander 1572: *sed pro libidine, aut iniusta gratia vel odio, poenas pendunt...; Keppler 1634: sed aut ex ira, aut ad gratiam injustam, aut ex invidia, poenas exsoluunt...; Amyot 1572: Et si en cela ils commettent eux memes quelques fautes ou par cholere, ou parenuie, ou par iniuste grace & faueur, ils en payent & portent la peine...*

<sup>8</sup> Xylander 1572: 720 (nota a 474.2: ὑπὲρ γῆς) ὕβριν *sententia requirit*).

<sup>9</sup> Pérez-Jiménez, 2015: 222-223.

<sup>10</sup> Amyot 1572: *attachez à des corps humains.*

<sup>11</sup> Xylander 1572: *cum corporibus humanis conflictantur...; Cruserius 1573: compigunturque in corpora humana ...; Keppler 1634: contorti in humana corpora.*

<sup>12</sup> *Ser. num. vind.* 563F-564A: τὰ δὲ πλεῖστα τῶν θεαμάτων παραλιπῶν ἔφη τὰς ψυχὰς τῶν τελευτῶντων κάτωθεν ἀνιούσας πομφόλυγα φλογοειδῆ ποιεῖν ἐξισταμένου τοῦ ἀέρος, | εἶτα ῥηγνυμένης ἀτρέμα τῆς πομφόλυγος ἐκβαίνειν τύπον ἐχούσας ἀνθρωποειδῆ τὸν δ' ὄγκον εὐσταλεῖς,...

<sup>13</sup> 1049D: οὐδεὶς γὰρ φέται ἀνθρώποις πόλεμος ἄνευ κακίας, ἀλλὰ τὸν μὲν φιληδονία τὸν δὲ πλεονεξία τὸν δὲ φιλοδοξία τις ἢ φιλαρχία συρρήγνυσι.

5) καὶ τοὺς περὶ Βοιωτίαν ἐν οὐδῶρα Τροφονιάδας (944D) que es claro en E, pero que se lee con abreviaturas en B, aunque la lectura parece ser la misma. Tanto en las traducciones<sup>14</sup> como en las ediciones a partir de la Basileense se ha impuesto la anotación marginal de Leonicus y otros críticos ἐν Λεβαδαίᾳ que no tiene ninguna justificación paleográfica, sino histórica. Nos encontramos aquí con un problema textual de difícil solución: la secuencia ἐνουδῶρα coincidente en ambos manuscritos fue leída como ἐνονδῶσα por los editores de la Aldina y ha dado lugar a diversas conjeturas, enmiendas y sustituciones, que van desde la conservación de la lectura, entendiendo el nombre de una localidad desconocida ἐν Οὐδῶρα mantenida, a falta de mejor solución, por Donini<sup>15</sup> hasta la descabellada interpretación apuntada por Pohlenz: ἐν οὐδῶρας <μιᾶς πολὺ πλεόν ἐντεῦθεν ἀπέχοντι χωρίῳ> con la que pretende entender la localidad de Lebadea (sc. Lebadeae?) y que da por sentadas demasiadas cosas (entre otras que el diálogo tiene lugar en Queronea, lo que también es discutible, como leemos en Cherniss<sup>16</sup>). A partir de la edición Basileense de 1542 la lectura se sustituye por Λεβαδίᾳ (*vel* Λεβαδείᾳ), término que gozó de gran aceptación en todos los humanistas (editores y traductores) por quedar así resuelto el problema de identificación; pero no tiene ningún apoyo paleográfico y, en cualquier caso, de haber existido en algún manuscrito, podría tratarse de una glosa para explicar el incomprensible término que leemos en los códices. La conjetura de Lehnus<sup>17</sup> (aplaudida con reservas por Donini) ἐνιδρύοντας es, al menos, un intento laudable de resolver el problema buscando un apoyo paleográfico en los manuscritos, aunque sólo se reduzca aquí al comienzo ἐν- y a la -δ- y no explique en absoluto las posibles razones de la corrupción al término conservado. Por nuestra parte proponemos otra conjetura más ajustada a criterios paleográficos, como sería ἐν ἀύλωνι ο (con más dificultades) ἐναύλους, que resolvería el problema de sentido mejor que el participio de Lehnus. Desde el punto de vista paleográfico no es difícil la confusión (con la minúscula) de οὐ por αὐ- y es habitual, en la mayúscula, el intercambio entre Δ y Λ; tampoco es extraña la corrupción de -vi a -ρα (la confusión v/p es frecuente en los códices) o -σα (en este caso postularíamos el plural ἀύλωσι), por lo que nuestra lectura ofrece indudables ventajas paleográficas respecto de las propuestas anteriores. Incluso el final -ους de la otra opción (la del adjetivo) podría haberse corrompido sin mucha dificultad en -ωρα, -ονσα. En cuanto al sentido, ἀύλων se refiere a lugares

---

<sup>14</sup> Xylander 1572: *Ἐ ἀπὸ Lebadiam Boeotiae Trophoniadae...*; Crusenius 1573: *in Lebadia Boeotiae Trophoniadas...*; Kepler 1634: *Ἐ Trophoniadas in Lebadia Boeotica...*; Amyot 1572: *Ἐ ceux de la Boeoe en la ville de Lebadee...*

<sup>15</sup> Cf. Donini 2011: 358, n. 419.

<sup>16</sup> Cherniss 1967: 8-9.

<sup>17</sup> Lehnus : 176, n. 309.

estrechos y rocosos, e incluso a grutas como la que, según Plutarco<sup>18</sup> y Pausanias<sup>19</sup>, había en el oráculo de Trofonio de Lebadea, por lo que el locativo en este caso es pertinente. Por otra parte, tanto si aceptamos el locativo como el adjetivo, la elección del término (en lugar de χάσμα con que se suele hacer referencia al lugar del oráculo en Plutarco y Pausanias) puede justificarse contextualmente por la referencia anterior a los Dáctilos de Creta y a los Coribantes de Frigia, a los que (Curetes y Coribantes) presenta Eurípides en las *Bacantes*<sup>20</sup> como personajes cavernarios (para los primeros se utiliza el término ἐναυλοί), igual que los trofoníadas, cuyo oráculo está en el interior de una gruta. No obstante, cabe otra opción no contemplada hasta ahora y que tampoco presenta grandes inconvenientes paleográficos. Se trata del participio ἐνεύδοντας que haría referencia a démones durmientes (esto va de acuerdo tanto con la actividad del oráculo de Trofonio como con la muerte de Trofonio y Agamedes que les causó como pago Apolo por la construcción de su oráculo délfico mientras dormían). El adjetivo se adecua además a la actividad profética de Crono (parte principal del diálogo) que se emite en forma de sueños del dios. Aplicado a los démones que mantienen el oráculo de Trofonio (éste es el único texto en que se habla de Trofoníadas, que no pueden ser “descendientes de Trofonio”) supondría que estos démones se comunican en sueños también con los consultantes. En cuanto al problema paleográfico, no es difícil tampoco en este caso la corrupción de ου- en ευ- ni es insalvable la interpretación de -ρα(ς) como -τας ni la de -ω- como -ov- (en este punto nuestra propuesta coincide con el final de la de Lehnus).

6) αἱ δὲ δυνάμεις ἐνίων (944D-E): El texto es de la mayor importancia para la doctrina demonológica de Plutarco. La dificultad de su interpretación, tal como aparece en los manuscritos, llevó ya a Leonicus y otros críticos a introducir un verbo que diferenciara la situación entre los honores recibidos por los démones, que se mantienen, y los poderes de algunos, que cesaron. Ese verbo es ἀπολείπουσιν en estos humanistas del XVI y ἐξέλιπον en la edición de Pohlenz. Tal adición implica aceptar que, según Plutarco, el poder de los démones desaparece totalmente cuando su νοῦς se separa de la ψυχή y pasa al Sol (2ª muerte). Semejante interpretación se generalizó en los traductores del

<sup>18</sup> *Gen. Sacr.* 590B: ἔφη δὲ καταβάς εἰς τὸ μαντεῖον περιτυχεῖν σκότῳ πολλῷ τὸ πρῶτον, εἴτ' ἐπευξάμενος κείσθαι πολὺν χρόνον οὐ μάλα συμφρονῶν ἐναργῶς εἴτ' ἐγρήγορεν εἴτ' ὄνειροπολεῖ. Ps.-Plut., *Corpus Paroem. Graec.* cent. I 51: ὁ γὰρ Τροφώνιος ἔχων τὴν κεφαλὴν τοῦ ἀδελφοῦ αὐτοῦ Ἀγαμήδους καὶ διωκόμενος ὑπὸ τοῦ Αὐγέου, εὐξάμενος εἰς χάσμα ἐνέπεσεν, οὗ δὴ καὶ μαντεῖον ἐγένετο.

<sup>19</sup> Paus., IX 39. 2: ἐς δὲ ἄντρον κοῖλον ἐσπᾶντος καὶ ὑπὸ λίθου ἀποκρύψαντος αὐτὸν ἐσελθοῦσα ἡ Κόρη λαμβάνει τὸν ὄρνιθα ὑπὸ τῷ λίθῳ κατακείμενον... 39. 9: τοῦ περιβάλλου δὲ ἐντὸς χάσμα γῆς ἐστὶν οὐκ αὐτόματον ἀλλὰ σὺν τέχνῃ καὶ ἀρμονίᾳ πρὸς τὸ ἀκριβέστατον ὠκοδομημένον.

<sup>20</sup> E., *Bacch.* 120-125: ὦ θαλάμειμα Κουρή-/ των ζᾶθεοί τε Κρήτας/ Διογενέτορες ἐναυλοί,/ ἔνθρα τρικόρυθες ἄντροις/ βυρσότονον κύκλωμα τόδε/ μοι Κορύβαντες ἤτρον·

XVI, tanto cuando traducen expresamente el verbo propuesto por los eruditos<sup>21</sup> o, como hace Xylander, cuando alteran la estructura sintáctica para señalar la transposición a otro lugar de los poderes de algunos démones: *facultates quorundam optimam noctae mutationem alio transiuerunt*. Sin embargo, en ese conflicto entre honores y poderes, lo que no está claro es el papel del indefinido ἐνίων diferenciado del resto; pues, si todos los démones a que se hace referencia son buenos y se llevan consigo sus poderes al sufrir la segunda muerte, no es razonable que esto les suceda sólo a algunos. La cuestión se resuelve con la propuesta de Apelt, ἔνευον, que, aunque con dificultades paleográficas, podría haberse confundido con el indefinido transmitido por los códices. Cabe, no obstante y esta es mi propuesta, que Plutarco esté admitiendo la posibilidad de que algunos démones, pese a haber sufrido la segunda muerte, conserven sus poderes, lo que sería válido en concreto para los trofoníadas de Lebadea cuyo oráculo todavía estaba activo en la época; y, si los identificamos con ese ἐνίων, quedaría resuelto el problema de Cherniss relativo a que los trofoníadas no pueden ser los démones de Lebadea porque este oráculo era el único de los mencionados en el pasaje anterior activo en tiempos de Plutarco. Por otra parte, y en cualquier caso, la posibilidad de que algunos démones conserven sus poderes incluso cuando son almas desprovistas de νοῦς, es un hecho que se contempla para los tifones, titios y el Pitón délfico más adelante. Creo, por tanto, que, a falta de más datos, la lectura de los manuscritos no tiene por qué ser modificada en este punto ni hay razón para añadir ningún verbo al texto transmitido.

7) ἀεὶ (944E): La corrección δεῖ por Apelt es muy acertada y necesaria para evitar un estilo indirecto que no tiene justificación sintáctica en este contexto. Los críticos del XVI no repararon en el problema y los traductores lo obviaron con el estilo directo<sup>22</sup>.

8) ἐπὶ τὴν σελήνην (944E) de los manuscritos y las primeras ediciones ha sido corregido por Cherniss como ἐπὶ τῆς σελήνης. Por la misma razón que en b)1 consideramos innecesaria la corrección de los manuscritos. El acusativo de extensión está justificado (Amyot, Cruserius y Kepler obvian el problema

---

<sup>21</sup> Amyot 1572: *mais les puissances d'aucunes defiallent*; Cruserius 1573: *sed non nullorum expirauerunt potestates*; Kepler 1634: *aliquorum vero potestates defecerunt*.

<sup>22</sup> Xylander 1572: *Nam ipsam quoque Lunam amore Solis adsiduo reuolui & cum eo coire, ac fecunditatem ab eo captare*; Cruserius 1573: *Nam ipsam quoque lunam solis cupidine circumcursare assidue ac cum eo versari, quod appetat ab eo foecundissimam fertilitatem*; Kepler 1634: *Nam ipsam etiam Lunam amore Solis circumambulare semper & coire cum illo, concupiscentem ab ipso fieri quam foecundissimam*; Amyot 1572: *Car la Lune mesme tourne continuellement, pour le desir qu'elle a de se conjoindre à lui, comme la source de toute fertilité*.

con un simple locativo<sup>23</sup>, mientras que Xylander<sup>24</sup> utiliza erróneamente el lativo, siendo así que el verbo λείπεται no implica idea de movimiento). La idea de extensión por la superficie de la luna se refuerza con las marcas que dejan en ella las almas (οἶον ἴχνη τινὰ βίου).

9) περὶ τῶν καθόλου (944F): La sustitución de esta lectura de los manuscritos mantenida en la Aldina por περὶ τῶν καθ' Αἰδου, más adecuada al contexto y posible paleográficamente, fue propuesta por Wyttenbach y Kaltwasser a partir de la traducción de Amyot<sup>25</sup> o de la anotación marginal que figura en la basilense de su propiedad<sup>26</sup>. Es una de las aportaciones del traductor francés (como subraya Luisa Lesage en su contribución dentro de este mismo libro) que más éxito ha tenido en la constitución del texto que nos ocupa. Fue asumida inmediatamente por Crusenius en su traducción del año siguiente<sup>27</sup>, aunque no por Keppler, que sigue en este punto como Xylander el texto de las ediciones<sup>28</sup> (*de ijs quae universalia*). La corrección parece impecable y ha sido aceptada por los editores modernos, siendo un indiscutible mérito del célebre traductor francés.

10) εὐθυμος (944F): Tampoco tiene sentido en su contexto, siendo oportuna la corrección de Leonicus, Victorius y otros críticos del XVI por οὐ θυμός. De nuevo en este caso la aceptación por parte de Amyot, que escribe dicha corrección en el margen de su basilense (p. 796) y traduce *parce que chascun de nous n'est point ni le courage* es acertada, evidenciando su sentido filológico en la interpretación de los textos; la corrección es asumida de igual modo por Crusenius y por Keppler<sup>29</sup> que sigue claramente la traducción latina de éste; Xylander, que publica su traducción en el mismo año que Amyot, mantiene, en cambio, la lectura de la Aldina<sup>30</sup>.

11) τὴν ὁμοίότητα καὶ τὸν τόπον (945A): La corrección de τόπον de los códices por τύπον fue realizada por Leonicus y aceptada unánimemente por todos

---

<sup>23</sup> Crusenius 1573: *Dificit animi natura in lunam quasi vestigia quaedam vitae & somnia reseruans*; Keppler 1634: *Relinquitur autem in Luna Anima natura, conservans veluti vestigia quaedam vel somnia vitae*; Amyot 1572: *Si demeure la nature de l'ame en la Lune retenant quelques vestiges, & quelques songes de la vie.*

<sup>24</sup> Xylander 1572: *Animae porro natura ad Lunam deficit, veluti vestigia quaedam vitae & somnia reseruans.*

<sup>25</sup> Amyot 1572: *Et de tout ce que iamais dit Homere, il n'y a point vn passage plus diuin, ne plus diuinement dit, que celui là où il dit de ceux qui sont aux enfers,...*

<sup>26</sup> Donde aparece escrito en la página 796 τῶν καθ' ἄδου.

<sup>27</sup> Crusenius 1573: *Atque Homerus omnium, quae dixit, hoc praesertim de iis, qui in Orco sunt, dixisse diuinitus videtur.*

<sup>28</sup> Xylander 1572: *Et Homerus de omnibus quae dixit, maxime secundum Deum videtur haec pronunciasse*; Keppler 1634: *Et Homerus omnium quae dixit, hoc maxime Deo dictante videtur dixisse, de ijs quae universalia.*

<sup>29</sup> Crusenius 1573: *Quippe vnusquisque nostrum non est ira*; Keppler 1634: *Nam vnus quisque nostrum, non est neque ira.*

<sup>30</sup> Xylander 1572: *Nam vnusquisque nostrum ipse bono est animo.*

los traductores<sup>31</sup>. El error persiste tanto en la Aldina como en la Basileense.

12) τὸ ἄστατον καὶ ἀπαθὲς (945B): La contradicción entre los dos adjetivos planteó ya dudas sobre la correcta grafía de ἀπαθὲς (que sin embargo mantiene la Aldina, la Basileense y Stephanus y, en el texto principal, Wyttenbach) en el mismo siglo XVI. Leonicus, Victorius, Schottius, Turnebus y Amyot<sup>32</sup> corrigen en εὐπαθὲς, propuesta mantenida en la edición teubneriana de Pohlenz y que sigue sin convencer, por el valor positivo del adjetivo. En las ediciones modernas se impone en cambio ἐμπαθὲς, propuesta de Wyttenbach bien por error o interpretando el texto traducido por Amyot que da ese sentido al término εὐπαθὲς<sup>33</sup>, aceptada por Cruserius y luego por Keppler<sup>34</sup>. Xylander, en este punto, elude la contradicción ignorando el adjetivo y recurriendo al uso pleonástico habitual en la época: *inconstantia & mobilitas*. La traducción de Amyot es sin duda más acertada que la propuesta de los eruditos de su época, pero la interpretación que sugiere no está exenta de objeciones: Plutarco pone buen cuidado en indicar que las alteraciones producidas en las almas de los ambiciosos, libidinosos y utilitaristas durante su existencia lunar son en realidad representaciones similares al sueño, no afecciones pasionales en sentido estricto, que requieren la materialización física aportada por el cuerpo. A propósito de las almas de los filósofos, su disolución en la luna se debe a una estabilidad absoluta y al hecho de que (en consecuencia) no van a verse afectadas ya por las pasiones (su impasibilidad será definitiva y, por tanto, es absurdo que vuelvan a reencarnarse, ya que las pasiones van ligadas al cuerpo). En el caso de estas otras almas, el énfasis se pone en la inestabilidad, que las hace aptas para la reencarnación y su sometimiento a las afecciones. Pero, aunque en el uso de la terminología Plutarco es con frecuencia ambiguo, si los sueños son recuerdos y no pasiones, parece absurdo que atribuya una naturaleza ἐμπαθῆς a estas almas ensoñadoras. Caben, sin embargo, otras soluciones del problema, ya sea manteniendo el texto o modificándolo mínimamente:

a) Se podría mantener ἀπαθὲς de los manuscritos como cualidad atribuible no sólo a las almas de los sabios mencionadas antes, sino también a estas almas soñadoras. En ese caso, τὸ ἀπαθὲς no sería sujeto de ἐξίστησι, sino complemento

---

<sup>31</sup> Xylander 1572: *ut etiam diu ab utroque separata, similitudinem tamen eius effigiemque retineat,...*; Cruserius 1573: *ut quamvis diu discretus ab utroque fuerit, quia tamen similitudinem eorum et formam retinet,...*; Keppler 1634: *itaque etsi multo tempore seorsim degerit ab utroque: tamen quia figuram & similitudinem conservat,...*; mais l'ame estant moulee & formee de l'entendement & du corps, neanmoins elle retient encore la figure & la semblance bien longtemps,...

<sup>32</sup> Que recoge εὐπαθὲς de los humanistas en el margen de su basileense, como señala Luisa Lesage en su artículo dentro de este mismo libro.

<sup>33</sup> Amyot 1572: *leur inconstance, & l'estre trop suiettes aux passion*. Wytt. 1798, nota en p. 826: "Immo ἐμπαθὲς (sic), quale quid Amiot. expressit. Leonic. Schott. Anon. Turneb. εὐπαθὲς.

<sup>34</sup> Cruserius 1573: *instabilis & perturbationibus patens*; Keppler 1634: *instabilitas & passibilitas*.

directo; el *καί* que lo precede no coordinaría los dos adjetivos, sino los dos verbos de los que sería único sujeto τὸ ἄστατον: ... καὶ τὸ ἀπαθὲς ἐξίστησι, καὶ ἀφέλκει... (“a estas la inestabilidad les altera la impasibilidad y las arrastra desde la luna a otro nacimiento”).

b) Otra alternativa, que mantiene la coordinación pleonástica con τὸ ἄστατον, es atribuir la corrupción textual no a la *ἀ-* sino a la *-θ-*. Nuestra propuesta es que en el texto original se leería no τὸ ἄστατον καὶ τὸ ἀπαθὲς, sino τὸ ἄστατον καὶ τὸ ἀπαγὲς corrupción favorecida por la mayor frecuencia de ἀπαθὲς y por el contexto, en el que son frecuentes las referencias a las pasiones como elemento ligado a la reencarnación. El adjetivo, aunque en otro contexto (pero también ligado a la raíz de ἄστατον), se lee en Plu., *De prim. frig.* 949B (τὸ ὕδωρ εὐδιάχυτον καὶ ἀπαγὲς καὶ ἀσύστατόν) y, fuera de él, se asocia a adjetivos que subrayan la misma idea de inestabilidad producida por esos sueños de las almas reencarnables; así en Polux (*Onom.* 5.153: ἀπαγὲς καὶ ἀβέβαιον), en Gregorio Niceno (*Contra Eun.* 2.1,22: τὸ ἀπαγὲς καὶ ἀσύστατον y 2.1,426: τὸ ἀπαγὲς τοῦ ἀνθρώπου περὶ τὸ καλὸν καὶ τὸ ἄστατον; *Contra fat.* p. 52: τὸ περὶ τὴν πρόρρησιν ἀπαγὲς καὶ ἀσύστατον) y en Teodoro Studites (*epist.* 40: εἰδὼς αὐτοῦ τὸ ἄστατον καὶ ἀπαγὲς). Aunque evidentemente la traducción de Xylander ni por lo más mínimo responde a esta hipótesis, casualmente es la que refleja.

13) Hay una laguna tras οὐκ ἐῴ (945B) mantenida por las ediciones del XVI y por Xylander en su traducción<sup>35</sup>. Evidentemente falta un infinitivo, que Amyot entiende como *reposer*<sup>36</sup> y que sugiere el *quiescere* de Kepler<sup>37</sup>. Crusenius propone *euanescere*<sup>38</sup> a partir probablemente del verbo *euanescunt* utilizado por Xylander para la suerte de las almas sabias<sup>39</sup> (Crusenius en este caso trata de diferenciarse de aquél utilizando otro sinónimo: *exolescunt*<sup>40</sup>). De nuevo aquí la propuesta de Amyot tiene el mérito de haber inspirado propuestas de editores modernos como el *καταμένειν* de Bernardakis o, más claramente dependiente de aquél, *καθησυχάζειν* de Pohlenz, aunque en la edición de 1961<sup>2</sup>/2000 sólo se registra en el aparato crítico. Cherniss

<sup>35</sup> Xylander 1572: *postquam autem eas inconstantia & mobilitas exturbat, trahitque a Luna ad alium ortum, non sinit \* sed revocat & demulcet.*

<sup>36</sup> Amyot 1572: *pource que leur inconstance, & l'estre trop suiettes aux passions, les transporte & les retire hors de la Lune à un autre generation, ne les laissant point reposer, ains les deceuant & abusant.*

<sup>37</sup> Kepler 1634: *Postquam vero illas instabilitas & passibilitas, de statu suo dimovet, a quae Luna ad alium ortum absiraxerit: non sinit hoc conjunctio [cupiditates quiescere] sed eas resuscitat & demulcet.*

<sup>38</sup> Crusenius 1573: *Alios natura instabilis & perturbationibus patens de statui deiicit abstrahitque de luna ad alios natales: nec sinit eos ibi euanescere, sed reuocat atque pellicit.*

<sup>39</sup> Xylander 1572: *quae dimissae a mente, a motibus ad nihil porro vtentes euanescunt.*

<sup>40</sup> Crusenius 1573: *Quandoquidem expediti mente, cum nullam ad rem turbulentis motibus ultra vtantur, exolescunt.*



propone, a partir de *De sera Numinis vindicta* 565D-E νεύειν ἐπὶ γῆν (566A) en parte influido, tal vez, por la interpretación de Wyttenbach: Forte, οὐκ οὐδ' ἔᾱ πρὸς τοὺς σώφρονας βίους τρέπεσθαι, ἀλλὰ πρὸς τοὺς ἀκολάστους ἀνακαλεῖται.

En este caso no podemos compartir la propuesta de Amyot ni la de los editores inspirados por ella, ni la de Cruserius; pues no tiene sentido decir que la Luna no deja disolverse en ella (Cruserius) a estas almas inestables que tienden al nacimiento. La disolución, como queda claro por el texto relativo a las almas sabias es el resultado de su estabilidad e impasibilidad y no una acción que ejerza la luna, que es receptáculo y no agente de ella. La propuesta de Wyttenbach es demasiado complicada y su diferenciación entre vidas prudentes y viciosas, en la que no encaja bien el último verbo καταθέλγει, es pura fantasía. Por último, la de Cherniss resulta más asumible y cuenta con el paralelo de la reencarnación en el pasaje referido de *De sera*. Sin embargo, otra opción (y esta es nuestra propuesta) sería el infinitivo ἀναχωρεῖν, de nuevo un verbo de resonancias militares que, si aceptamos nuestra interpretación anterior de συρρηγνύμενοι (b4), no son ajenas a este contexto y que cuenta con evidentes ventajas estilísticas, al jugar con la repetición de ἀνα- reforzando además la aliteración de ἀ-. Por otra parte, la estructura podría tener en su apoyo el testimonio de Teodoreto (*Explan. in Cant. Canticorum* vol. 81, p. 132) donde leemos: καὶ καταθέλγει, καὶ ἀναχωρεῖν οὐκ ἔᾱ; una asociación de la que no hay que descartar la posibilidad de que esté sugerida por el pasaje de Plutarco, pues la obra no era desconocida para estos pensadores cristianos. El sentido, por lo demás, iría bien con el contexto: Cuando estas almas inestables tienden al nacimiento, la luna no las deja retirarse (abandonarla), sino que las retiene y las encanta para evitar (como leemos en el texto siguiente) que almas desprovistas de inteligencia ejerzan su irracionalidad pasional una vez encarnadas igual que los monstruos destructivos Tifón, Titio y el de Delfos. Cumple de esta forma la Luna su papel de colaboración con la Providencia en el orden del Universo.

### 3

En suma, vemos cómo, para un tratado tan mal documentado por la tradición manuscrita, las anotaciones críticas de los humanistas del XVI y, a veces, las traducciones de la época han permitido mejorar el texto tanto de los códices como de las primeras ediciones basadas en ellos. El análisis de un breve, pero significativo, pasaje del *De facie* nos permite además emitir un juicio de valor sobre la actividad traductoria de estos humanistas, entre los que destaca Amyot, tanto por su perspicacia filológica como por su cuidado en reunir y tener en cuenta las anotaciones críticas previas a su traducción. La misma actitud, pero menos exhaustiva y discutible para las traducciones posteriores a Xylander

y Amyot (pues dependen en parte de ellos), se observa en los traductores latinos; estos, aunque siguen un texto base (ya sea la Aldina o la Basilense), aceptan unas veces sin problema y otras con más dudas que Amyot las correcciones eruditas de sus coetáneos; a veces (caso de Cruserius y Keppler), sin embargo, se sigue el texto principal sin aprovechar las ventajas que con frecuencia ofrecen esas correcciones.

## BIBLIOGRAFÍA

### Conspectus codicum

E: *Parisinus graecus 1672 (paulo post 1302)*.

B: *Parisinus graecus 1675 (XV<sup>e</sup>)*.

### EDITORES, TRANSLATORES ET COMMENTATORES CITATI

- Amyot, J. (1572) (Amyot) = *Les Oeuvres morales & meslees de Plutarque, Translatees du Grec en François, par Messire Jacques Amyot*, Paris, de l'Imprimerie de Michel de Vascosan.
- Basilense 1542 (Bas.) = Πλουτάρχου τοῦ Χαιρωνέως Ἠθικὰ συγγράμματα, ἐν οἷς μύρια σφάλματα κατωρθῶται. *Plutarchi Chaeronei Moralia opuscula, multis mendarum milibus expurgata*, Froben Basileae per Hier. Frobenium et Nic. Episcopium.
- Bernardakis, G. N. (1893) (Bern.) = Plutarchi Chaeronensis Moralia*, recognovit Gregorius N. Bernardakis, vol. V, Lipsiae (in aedibus B. G. Teubner).
- Cherniss, H. (1968) (Chern.), *Plutarch's Moralia*, XII, with an English translation by Harold Cherniss and William C. Helmbold, London, Cambridge, Massachusetts, 1968.
- Cruserius, H. (1573) (Crus.), *Plutarchi Chaeronei Moralia Opera quae extant omnia*, interprete Hermanno Cruserio, Basilea, apud Thomam Guarinum.
- Donini, P.L. (2011) (Don.) = *Il volto della Luna*. A cura di Pierluigi Donini, CPM n° 48, Napoli, M. D'Auria editore.
- Kaltwasser, J. F. (1797) (Kaltw.) = *Plutarchs moralische Abhandlungen*, Bd VII, Frankfurt, bei Johan Christian Hermann.
- Keppler, M. L. (1634) (Keppl.) = *Somnium seu Opus posthumum de astronomia lunari*, Frankfurt.
- Lehnus, L. (1991), *Plutarco, Il volto della luna*, traduzione e note, Milano.
- Leonicus (Leon.), *Annotationes in Aldina I23* (Bibliotheca Apostolica Vaticana, ex Fulvii Orsini libris).
- Lesage, L. (2016), "Le mythe du *De facie* de Plutarque traduit par Amyot", in F. Frazier et O. Guerrier (eds), *Plutarque. Éditions, Traductions, Paratextes*, Coimbra, Imprensa da Universidade: 85-95.
- Pérez-Jiménez, A. (2015), "Plutarch and Transgressions of Nature. Stylistic Analysis of *De facie in orbe lunae* 926C-D", in M. Meeusen, L. van der Stockt (eds.), *Natural Spectacular Aspects of Plutarch's Philosophy of Nature*, Leuven University Press, Leuven: 215-226.
- Pohlenz, M. (1961 /2001) (Pohl.) = C. Hubert, M. Pohlenz, *Plutarchus. Moralia*, vol. V fasc. 3. Recensuerunt et emendaverunt C. Hubert et M. Pohlenz.

Editio altera, addenda adiecit H. Drexler. Editio stereotypa editionis secundae (MXMLX). Monachii et Lipsiae, in aedibus K.G. Saur.

Raingard, P. (1934) (Raing.) = *Le Περὶ τοῦ προσώπου de Plutarque*. Texte critique, avec traduction et commentaire, Chartres.

Stephanus, H. (1599) (Steph.) = Πλουτάρχου Χαιρωνέως τὰ σωζόμενα παντα. *Plutarchi Chaeronensis quae exstant omnia*, vol. II continens *Moralia*, Gulielmo Xylandro interprete, Frankfurt.

Turnebus (Turn.) = *Annotations in Aldina* RES-J-94 (Bibliothèque Nationale de Paris, ex Turnebi libris).

Victorius (Vict.) = *Annotations in Aldina* I23 (Bibliotheca Apostolica Vaticana, ex Fulvii Orsini libris).

v. Arnim, H. (1921) (Arn.) = *Plutarch über Dämonen und Mantik*, Amsterdam (Verhand. der kon. Akad. von Wetensch.).

Wytttenbach, D. (1798) (Wytt.) = Πλουτάρχου τοῦ Χαιρωνέως τὰ ἠθικά. *Plutarchi Chaeronensis Moralia, id est Opera, exceptis Vitis reliqua*. Graeca emendavit, notationem emendationum et latinam Xylandri interpretationem castigatam, ... Daniel Wytttenbach, Vol IV, pars II, Oxonii, e typographeo Clarendoniano.

Xylander, G. (1572) (Xyl.) = *Plutarchi Ethicorum sive Moralium*, pars III, Guillelmo Xylandro interprete, Basileae, per Thomam Guarinum.

**SU DUE PASSI DEL *DE SERA NUMINIS VINDICTA*:  
TRADUZIONI UMANISTICHE, ECDOTICA ED ESEGESI MODERNE  
(About two passages of Plutarch's *De sera numinis vindicta*: Humanistic  
Translations, Ekdotis and Modern Exegesis)**

STEFANO AMENDOLA (stamendola@unisa.it)  
Università di Salerno

ABSTRACT — Il contributo si sofferma su due passi del *De sera numinis vindicta* al fine di evidenziare il possibile rapporto tra le traduzioni umanistiche (XVI sec.) e le scelte ecdotiche e interpretative compiute dagli studiosi moderni. Tale studio vorrebbe nuovamente confermare che l'età umanistica rappresenta una tappa fondamentale nella storia del testo plutarcoo e della sua esegesi.

PAROLE-CHIAVE — Plutarco, *De sera numinis vindicta*, traduzioni umanistiche, ecdotica, esegesi.

ABSTRACT — The paper analyzes two passages of *De sera numinis vindicta*, exploring the possible connections between the humanistic translations and the textual and exegetical solutions of the modern editors. This study would confirm that the humanistic age is a fundamental step in the history of the plutarcoan text and its interpretation.

KEYWORDS — Plutarch, *De sera numinis vindicta*, humanistic translations, ekdotis, exegesis

Recentemente, F. Becchi ha richiamato l'attenzione su quale contributo filologico al testo dei *Moralia* sia a tutt'oggi ricavabile dalle traduzioni (specialmente in latino) di età umanistica: in esse - sottolinea opportunamente lo studioso - si possono infatti rintracciare "soluzioni congetturali e proposte esegetiche, di cui non sarebbe rimasta traccia nei testimoni della tradizione a noi pervenuti e che potrebbero o essere state attinte ad altro filone testuale oppure essere dovute al traduttore stesso che *ope ingenii* mira a restaurare il testo plutarcoo (...)".<sup>1</sup> Becchi prosegue affrontando alcuni luoghi tormentati del *De capienda ex inimicis utilitate* "anche per evidenziare lo stretto rapporto che lega la moderna esegesi all'interpretazione degli umanisti".<sup>2</sup>

In questa sede si vogliono ridiscutere due luoghi problematici del *De sera numinis vindicta* (550B e 552D-E) al fine di mostrare (1) come l'età umanistica con i suoi interpreti rappresenti un importante momento di messa in discussione del testo plutarcoo; (2) come l'ecdotica e l'esegesi moderne possano recuperare,

---

<sup>1</sup> Becchi 2013: 37.

<sup>2</sup> Becchi 2013: 37.

più o meno dichiaratamente, soluzioni testuali e interpretative già avanzate dagli umanisti.

1.

In *ser. num.* 550B-C Plutarco-personaggio, nell'argomentare sull'impossibilità per gli uomini di comprendere appieno tempi e modi della teodicea, evidenzia come, in realtà, possano sfuggire motivi e finalità di leggi escogitate dall'uomo stesso, sì da essere 'bollate' come strane e risibili. Tra questi provvedimenti assurdi Plutarco menziona le modalità con le quali i Romani fanno testamento; di tale passaggio si riporta di seguito - come nell'altro caso affrontato in questo contributo - il testo dell'edizione teubneriana di Pohlenz:

550B

Ῥωμαῖοι δέ, οὐς ἂν εἰς ἐλευθερίαν ἀφαιρῶνται, κάρφος αὐτῶν λεπτόν ἐπιβάλλουσι τοῖς σώμασιν· ὅταν δὲ διαθήκας γράφωσιν, ἑτέρους μὲν ἀπολείπουσι κληρονόμους ἑτέροις δὲ πωλοῦσι τὰς οὐσίας· ὃ δοκεῖ παράλογον εἶναι.<sup>3</sup>

La quasi totalità degli editori moderni - a partire da Hutten - stampa, al posto del nominativo ἕτεροι della tradizione manoscritta<sup>4</sup>, il dativo ἑτέροις<sup>5</sup>, congettura che negli apparati critici è solitamente attribuita al solo Amyot: l'umanista francese, traducendo "et quand ils font leurs testaments ils instituent aucuns leurs heritiers, et vendent leurs biens à d'autres"<sup>6</sup>, mostra infatti di leggere ἑτέροις ("à d'autres"). La correzione di ἕτεροι in ἑτέροις appare tanto minima quanto necessaria: nella frase plutarchea ad essere contrapposti non sono alcuni Romani che lasciano eredi e altri che invece vendono i beni, bensì - come evidenziato dalle correlazione μὲν ... δέ - alcuni nominati *haeredes* e altri ai quali il testatore vende, più o meno fittiziamente, il proprio patrimonio<sup>7</sup>. Si tratta dei cosiddetti *familiae emptores*, figure

<sup>3</sup> Pohlenz 1929: 400 (in sottolineato si evidenzia la sezione oggetto di discussione).

<sup>4</sup> Pohlenz 1929: 400 e, in seguito, Vernière 1974: 135 e Görgemanns 2003: 282 segnalano erroneamente in apparato ἕτερον come lezione tradita dalla *concordia codicum*.

<sup>5</sup> Cf., oltre alla riportata edizione di Pohlenz 1929, Hutten 1798: 202; Dübner 1841: 665; Bernardakis 1891: 422; De Lacy-Einarson 1959: 192; Vernière 1974: 135; Görgemanns 2003: 54. In realtà, già in Reiske 1777: 175 e Wyttenbach 1797: 221, sebbene nel testo si abbia ἕτεροι, è espressa in nota una chiara preferenza per ἑτέροις, correzione proposta come propria dallo stesso Reiske 1759: 334.

<sup>6</sup> Amyot 1572: 259E. Su Amyot traduttore di Plutarco cf. recentemente Guerrier-Frazier 2013: 187-202.

<sup>7</sup> Se nella *mancipatio familiae* il *familiae emptor* era colui che acquistava in blocco il patrimonio del testatario con l'intesa che la vendita avesse effetto dopo la morte di quest'ultimo e che l'*emptor* provvedesse in seguito all'attribuzione dei beni secondo le indicazioni testamentarie date dal disponente oralmente o per iscritto, con l'affermarsi del *testamentum per aes et libram*,

caratterizzanti il *testamentum per aes et libram* che a Roma si affianca ad altre tipologie testamentarie, quali il *testamentum calatis comitiis* e il *testamentum in procinctu*<sup>8</sup>: mediante la contrapposizione tra ἑτέρους κληρονόμους (*haeredes*) ed ἑτέροις, riferimento seppur generico ai *familiae emptores*, il passo del *De sera* alluderebbe probabilmente a questa diversità tra forme testamentarie, su cui l'opuscolo plutarco non dà spiegazioni giudicandola assurda.

Prendendo in considerazione anche le altre traduzioni di età umanistica, diverse di esse rendono il testo della paradosi con ἕτεροι, che viene stampata anche in tutte le edizioni del XVI secolo<sup>9</sup>:

XYLANDER:

(...) et ubi testamentum condunt, alii scribuntur haeredes, alii vendunt bona (...) <sup>10</sup>.

CRUSERIUS:

(...) cum tabulas testamenti scribunt, alios instituunt haeredes, alii bona vendunt (...) <sup>11</sup>.

ADRIANI:

(...) e quando fan testamento, alcuni lasciano eredi, ed altri vendono le sostanze (...) <sup>12</sup>.

Si noti però che proprio Xylander, avvertendo forse una certa durezza nella correlazione tradita ἑτέρους μὲν ... ἕτεροι δὲ, volge al passivo la prima frase sì da ottenere in latino una maggiore simmetria grazie alla corrispondenza *alii ... alii*<sup>13</sup>.

Una riflessione merita anche la *versio* del passo offerta da Pirckheimer, il primo traduttore del *De sera numinis vindicta*. L'umanista tedesco scrive

---

il *familiae emptor* acquisisce un carattere quasi esclusivamente formale: egli non acquista più il patrimonio del testatario, ma diviene un semplice depositario del testamento. Sulle complesse problematiche relative al ruolo del *familiae emptor* si rinvia all'ampio e dettagliato studio di Terranova 2011.

<sup>8</sup> Fonti principali sulle forme testamentarie in uso a Roma e sul loro possibile susseguirsi sono: Gai. *inst.* 2, 101-103; Ulp. *fr.* 20; Gel. *N. A.* 15, 27. Cf. inoltre Zabłocki 2009: 549-560 e, relativamente al *testamentum per aes et libram*, Terranova 2009: 301-335.

<sup>9</sup> *Ald.* 1509: 428; *Basil.* 1542: 356; Estienne 1572: 976; Xylander 1574: 282A; *Francof.* 1599: 550B.

<sup>10</sup> Xylander 1570: 378 (= 1572: 220).

<sup>11</sup> Crusenius 1573: 360 (= 1580: 318).

<sup>12</sup> Adriani 1827: 559 (= 1841: 660). La traduzione di Marcello Adriani il giovane, pubblicata soltanto nel XIX secolo, risale probabilmente alla seconda metà del XVI secolo.

<sup>13</sup> La traduzione di Xylander fu corretta per ben due volte da Wytttenbach nel tentativo di risolvere le difficoltà eccdotiche ed esegetiche del passo: se in Wytttenbach 1772: 13 si ha "et ubi testamentum condunt, alii scribuntur haeredes, ab aliis autem venduntur bona", in Wytttenbach 1797: 221 - dove si preferisce chiaramente la correzione ἑτέροις (cf. *supra* n.5) - si legge "et ubi testamentum condunt, alii scribuntur haeredes, aliis vendunt bona", interpretazione che verrà ristampata da Dübner 1841: 665.

(...) Cum vero testamenta consignant, illos quidem haeredes instituunt, **aliis** vero bona vendenda relinquunt (...)<sup>14</sup>,

interpretazione che si ritrova quasi alla lettera sia nei volgarizzamenti di Tarcagnota (“e nel fare de’ testamenti altri fanno heredi, e **ad altri** danno il carico di vender le robbe”) e Gandino (“Et quando fanno testamento, ad altri applicano la heredità loro, et **ad altri** lasciano i beni, che debbono esser venduti”), sia nella traduzione castigliana di Gracián (“Quando hazen sus testamentos, a unos dexan por heredos, y **otros** mandan que vendan los bienes y hazienda”)<sup>15</sup>. Sembra che anche l’umanista tedesco, seguito dagli altri traduttori appena citati, abbia ipotizzato, come e prima di Amyot, il dativo ἑτέροις, rendendolo con il corrispondente latino *aliis*. È opportuno domandarsi come mai Pirckheimer, che conduce la *versio* sul testo dell’*Aldina* (dove si ha ἕτεροι), giunga a tale soluzione interpretativa. Una potrebbe forse essere - almeno a parere di chi scrive - la risposta più plausibile<sup>16</sup>: Pirckheimer potrebbe aver erroneamente considerato l’indicativo presente πωλοῦσι come dativo del participio presente, riferendolo appunto ad un pronome ἑτέροις (*aliis*); l’umanista recupererebbe poi il verbo di modo finito, sottintendendo anche nella seconda frase il precedente ἀπολείπουσι, reso con *relinquunt*. Il gerundivo *vendenda*, unito a *bona*, potrebbe essere spiegato solo partendo da una - errata - interpretazione letterale del tipo “i Romani ... dispongono alcuni come eredi, ad altri lasciano i beni affinché li vendano”, nella quale il participio πωλοῦσι avrebbe una coloritura finale. Interpretato erroneamente πωλοῦσι quale dativo, Pirckheimer ‘correggerebbe’ di conseguenza il pronome ἕτεροι in ἑτέροις, ipotizzando un sintagma ἑτέροις δὲ πωλοῦσι che possa meglio rispondere al precedente ἑτέρους μὲν ... κληρονόμους. Da un errore sarebbe così scaturita casualmente una congettura, che, avanzata poi consapevolmente da Amyot, si è affermata con successo: quello di Pirckheimer sarebbe da ritenersi un emendamento *ope parvi vel pravi ingenii* e per questo motivo il dotto di Norimberga non può di certo essere ricordato, al posto di Amyot, quale *protos eures* della correzione<sup>17</sup>.

<sup>14</sup> Così in Pirckheimer 1513 e 1514 (entrambi senza numero di pagina): la stessa traduzione è ristampata senza correzioni anche in Estienne, 1572: 200. Sempre nel XVI secolo la *versio* latina di Pirckheimer è tradotta in francese da Marconville 1563: 17, che così rende il passo: “Mais quant ilz font leurs testamens ilz en ordonnent aucuns pour estre leurs heritiers, et aux autres ils delaissent leurs heritages et leur donnent puissance de les vendre”.

<sup>15</sup> Tarcagnota 1559: 70V ; Gandino 1598: 662 (= 1625: 326); Gracián 1571: 279.

<sup>16</sup> Decisamente più improbabile che Pirckheimer, il quale non fa menzione mai di aver utilizzato un qualche manoscritto, possa aver recuperato la soluzione congetturale ἑτέροις da un testimone a noi ignoto.

<sup>17</sup> Che lo stesso Pirckheimer possa essersi reso conto della poca accuratezza della sua traduzione potrebbe essere testimoniato dal tentativo di correzione presente in Pirckheimer 1523 dove l’umanista interpreta: “Cum vero testamenta consignant, illos quidem haeredes instituunt, aliis vero bona **possidenda** (1513 e 1514: **vendenda**) relinquunt”.



In età umanistica, il dativo ἑτέροις circola inoltre quale annotazione manoscritta sul margine di un esemplare a stampa. Un primo indizio di ciò è offerto ancora da Wytttenbach, al quale si devono le basi del “peculiare sviluppo che lo studio dei postillati cinquecenteschi e delle raccolte di *variae lectiones* ha avuto nel caso di Plutarco”<sup>18</sup>. Se nell’*editio peculiaris* del *De sera* l’editore svizzero segnala in una breve nota a piè di testo ἑτέροις quale congettura di Reiske e nel commento *ad loc.* precisa “Reiskius legit ἑτέροις δὲ πωλοῦσι τ. οὐ. et sic jam Amiotus verterat”<sup>19</sup> (cf. *supra* n. 5), nella successiva *editio maior* aggiunge un altro tassello, menzionando quale possibile autore della congettura, insieme ad Amyot e Reiske, Claude Gaspard Bachet de Meziriac, del quale sempre Wytttenbach pubblica le annotazioni ad un esemplare della prima edizione stefaniana, proveniente dalla biblioteca di Isaac Voss e ora conservato presso la biblioteca universitaria di Leiden (755. F. 1-3). A proposito delle congetture attribuite a Meziriac (e frequentemente menzionate negli apparati critici dei *Moralia*) Stefano Martinelli ha dimostrato - limitatamente al *De tranquillitate animi* - che esse “dipendono ... da quelle proposte da Muret nel suo esemplare aldino, oggi conservato presso la Biblioteca Vaticana con la segnatura Aldine A. I. 43”<sup>20</sup>. Quanto sostenuto da Martinelli Tempesta è confermato anche per *ser. num.* 550B: a margine di p. 422 dell’aldina muretiana si legge infatti ἑτέροις, accompagnato dalla lettera *p.* (= *puto* oppure *puta*)<sup>21</sup>, che segnala le congetture proposte *ope ingenii* dallo stesso Muret, e dall’annotazione latina *nota de antiquo emptore familiae*. Sebbene non sia possibile dimostrare se e come il marginale muretiano abbia potuto influenzare la traduzione di Amyot, tuttavia bisogna tenere in considerazione che in una lettera<sup>22</sup>, databile probabilmente al 1562, l’erudito francese Pierre Morin domanda a Muret se abbia comunicato o meno ad Amyot le proprie *emendationes* relative a Plutarco (“... Amiotumne conveneris, et quid ei gratum feceris de Plutarcho ...?”), domanda destinata a rimanere sospesa non essendo - finora - nota la risposta di Muret a Morin<sup>23</sup>.

<sup>18</sup> Martinelli Tempesta 2010: 29.

<sup>19</sup> Wytttenbach 1772: 26 delle *Animadversiones* (= Wytttenbach, 1821: 334).

<sup>20</sup> Martinelli Tempesta 2010: 29 n. 63. Cf. inoltre Aulotte 1965: 179 ss.; Martinelli Tempesta 2006: 185-186. [*Addendum*: in un contributo intitolato “Marc Antoine Muret e i *Moralia* di Plutarco”, di prossima pubblicazione presso l’editore Droz di Ginevra negli Atti del Colloque Internationale ‘Marc Antoine Muret, un humaniste français en Italie’ (Roma, 22-25 maggio 2013), Stefano Martinelli Tempesta dimostra in maniera del tutto convincente che le postille dell’esemplare stefaniano conservato a Leida, attribuite a Meziriac, sono invece autografe dello stesso Marc Antoine Muret, vero possessore del volume dello Stephanus. A Stefano Martinelli Tempesta va il mio ringraziamento per avermi concesso di leggere il suo testo in anteprima].

<sup>21</sup> Martinelli Tempesta 2006: 185.

<sup>22</sup> Si tratta dell’epistola n. 70 in Ruhnken 1789: 496-497.

<sup>23</sup> Cf. Sturel 1908: 478-486; Aulotte 1965: 181; Martinelli Tempesta 2006: 185.

Fin qui la storia del passo attraverso edizioni e traduzioni plutarchee; il luogo del *De sera*, in quanto testimonianza relativa alle forme testamentarie in uso a Roma, ha tuttavia interessato fortemente fin dal XVI secolo anche studiosi ed esperti di istituzioni del diritto romano. Lo stesso Wyttenbach, nella già menzionata nota di commento, rinvia infatti al *De formulis et sollemnibus populi Romani verbis, libri VIII* di Barnabé Brisson<sup>24</sup>, nella cui prima edizione del 1583 si ha il testo della pericope plutarchea con il dativo ἑτέροις<sup>25</sup>:

*Quod Plutarcho absurdum et a ratione alienum videtur in lib. de sera numinis vindicta. Sic enim ille de Romanis agens, ὅταν, ait, διαθήκας γράφωσιν, ἑτέρους μὲν ἀπολείπουσι κληρονόμους, ἑτέροις δὲ πωλοῦσι τὰς οὐσίας· ὃ δοκεῖ παράλογον*<sup>26</sup>.

In realtà, la citazione del *De sera* (testo greco e/o traduzione latina) si ritrova in almeno altre due opere di giuristi francesi, il *Commentariorum Juris Civilis Libri X* di François Connan<sup>27</sup> e il *Commentarius in quatuor libros Institutionum juris civilis* di François Hotman<sup>28</sup>, entrambe pubblicate precedentemente non soltanto al volume di Brisson menzionato da Wyttenbach, ma anche alla traduzione di Amyot dei *Moralia*:

Connan:

*(...) et item probari potest ex Plutarcho, De sera numinis vindicta: ubi inter caeteras hanc Romanorum legem irridet, quod cum testantur, alios quidem relinquunt haeredes, aliis autem bona sua vendunt*<sup>29</sup> (...)

Hotman:

*Ut Plutarchus in libro De Sera Dei animadversione, et Theophilus hoc loco testantur: ὅταν διαθήκας γράφωσιν, de Romanis loquitur, ἑτέρους μὲν ἀπολείπουσι κληρονόμους, ἑτέροις δὲ πωλοῦσι τὰς οὐσίας· ὃ δοκεῖ παράλογον. Romani, inquit, cum testamenta scribunt, alios quidem relinquunt heredes, aliis vero familiam vendunt: quod absurdum videtur*<sup>30</sup>.

<sup>24</sup> Su Brisson cf. la voce biografica di O. Descamps in Arabeyre-Halpérin-Krynen 2007:177-179.

<sup>25</sup> Wyttenbach 1772: 26 delle *Animadversiones* (= Wyttenbach, 1821: 334): “*Testamentum (...) intelligit per aes et libram, sive per familiae emtionem, de quo adeundi sunt Ulpianus Fragm. XX. 2. et Brissonius de Formul. VII. p. 558, a quo hic ipse Plutarchi locus laudatur*”.

<sup>26</sup> Brisson 1583: 8. 653. La p. 558 indicata da Wyttenbach (cf n. precedente) potrebbe forse rimandare all'edizione del *De formulis* curata da Franz Carl Conradi e pubblicata nel 1754 (Francofurti-Lipsiae: in officina Weidmanniana), nella quale la citazione plutarchea è però stampata con l'errato ἑτέροι .

<sup>27</sup> Su Connan cf. la voce biografica di L. Pfister in Arabeyre-Halpérin-Krynen 2007: 257-258.

<sup>28</sup> Su Hotman cf. la voce biografica di A. Leca in Arabeyre-Halpérin-Krynen 2007: 533-535.

<sup>29</sup> Connan 1558: 571 I-K. Non mi è stato purtroppo possibile consultare le precedenti edizioni dell'opera (Lugduni Batavorum 1546; Lutetiae Parisiorum 1553, Basileae 1557).

<sup>30</sup> Hotman 1560: 178c (1567: 181c).

Alla luce di ciò si potrebbe ipotizzare che la correzione ἐτέροις sia nata nell'ambito di quell'umanesimo giuridico francese che, con approccio spiccatamente storico-filologico, ereditato da maestri quali l'italiano Andrea Alciato, ha come obiettivo quello di recuperare il testo originale delle opere fondamentali del diritto civile romano, in aperta polemica con gli eccessi dei glossatori medioevali. Dotti giureconsulti quali Connan e Hotman avrebbero per primi avvertito l'esigenza di correggere la breve citazione plutarchea, sì che potesse meglio testimoniare l'uso testamentario dei Romani. Anche in questo caso è arduo dimostrare un'influenza diretta di tali opere sulla *versio gallica* di Amyot: resta però il dato di fatto che più di una decina d'anni prima della pubblicazione della traduzione amyotiana Connan (in traduzione latina) e Hotman (in greco e in latino) stampano il brano plutarcheo emendato con ἐτέροις (*aliis*), sebbene le due sole edizioni allora pubblicate dei *Moralia* (*Aldina* e *Basileense*) abbiano ἕτεροι.

## 2.

Se il sesto capitolo del *De sera numinis vindicta* mostra come la natura di alcuni uomini, pur macchiatisi inizialmente di errori o crimini, può con il tempo 'cambiare' e 'guarire', dando prova di virtù e nobiltà, il settimo aggiunge una nuova argomentazione a sfavore del castigo inflitto immediatamente dalla divinità: chi, infatti, non viene punito subito per il male compiuto può finanche rivelarsi utile ad altri<sup>31</sup>. Tale concetto viene prima introdotto da Plutarco-personaggio mediante il riferimento ad una legge egizia (e fatta propria anche da alcuni legislatori greci), che consente di eseguire la condanna a morte di una donna incinta solo dopo che abbia partorito, e poi 'riassunto' in una domanda - retorica - che sempre Plutarco rivolge agli altri interlocutori:

552D-E

(...) εἰ δὲ παῖδια μὴ κύοι τις, ἀλλὰ πράξιν ἢ βουλὴν ἀπόρρητον εἰς φῶς ἡλίου δυνατὸς εἶη προαγαγεῖν χρόνῳ καὶ ἀναδειῖξαι κακόν τι μηνύσας λανθάνον ἢ σωτηρίου γνώμης γενόμενος σύμβουλος ἢ χρείας εὐρετῆς ἀναγκαίας, οὐκ ἀμείνων ὁ περιμείνας τῆς τιμωρίας τὸ χρήσιμον τοῦ προανελόντος,<sup>32</sup>

F. Frazier ha denunciato quale principale difficoltà del passo la presenza del genitivo τῆς τιμωρίας: la costruzione sintattica più agevole, con τῆς τιμωρίας riferito all'immediatamente successivo accusativo τὸ χρήσιμον (il risultante sintagma τῆς τιμωρίας τὸ χρήσιμον avrebbe come significato *l'utilità del castigo*), apparirebbe mal conciliabile con il contesto in cui la frase è collocata. I concetti

<sup>31</sup> Cf. Frazier 2010: XXIV-XXVI.

<sup>32</sup> Pohlenz 1929: 406 (in sottolineato si evidenzia la sezione oggetto di discussione).

di castigo e utilità, infatti, sembrano essere presentati da Plutarco in questa sezione del *De sera* come ben distinti: il Cheronese vuole dimostrare non l'utilità del castigo in quanto tale, ma quella che può scaturire posticipando la pur necessaria punizione. Sospettato per tale ragione il nesso τῆς τιμωρίας τὸ χρήσιμον, Frazier, che pur rende il testo tràdito con “ne vaut-il pas mieux attendre jusqu'au bout ce qu'il y a d'utile dans le châtement plutôt que de l'anéantir avant terme?”, in nota ritiene più conveniente correggere il genitivo τῆς τιμωρίας nel dativo τῇ τιμωρίᾳ, da unire a προανελόντος, traducendo infine “anéantir avant terme par le châtement”<sup>33</sup>. Tale correzione, richiamata da Frazier, è stata precedentemente avanzata e stampata da De Lacy-Einarson, i quali interpretano così il luogo discusso: “is not he who waits for the benefit before punishing such a person better than he who kills him first?”<sup>34</sup>. Non appare però abbastanza chiaro come dal solo τῇ τιμωρίᾳ si possa ricavare “before punishing”, espressione che sembrerebbe piuttosto tradurre πρὸ τῆς τιμωρίας, emendamento suggerito da Post e ricordato in nota da De Lacy ed Einarson<sup>35</sup>. Quella della *Loeb Classical Library* è - a quanto è stato possibile verificare - la sola edizione dal Cinquecento ad oggi a non stampare il testo tràdito dai manoscritti<sup>36</sup>. Per trovare altre proposte di correzione bisogna risalire fino alle *Animadversiones* di Reiske, nelle quali si legge:

*Potest vulgata dictio τῆς τιμωρίας τὸ χρήσιμον ita exponi: expectans tempus, quo illum hominem puniri sibi expedit. Sententia tamen potius hoc flagitat: περιμείνας καὶ προτιμήσας τῆς τιμωρίας τὸ χρήσιμον, moram indulgens et praeponens poenae utilitatem ab ejusmodi homine expectandam, aut περιμείνας προτερεῖν τῆς τιμ. τὸ χρ. mora indulta efficiens, ut utilitas ab eo homine prius percipiatur, quam poenas ipse det*<sup>37</sup>.

Reiske, che pur non si esime dal proporre una parafrasi della vulgata, formula due diverse ipotesi ecdotiche:

a) la caduta di un secondo participio coordinato con il precedente περιμείνας, al quale lo studioso attribuisce valore assoluto (*moram indulgens*). L'integrazione proposta, προτιμήσας, consente di instaurare tra castigo e utilità l'ordine preferenziale (e temporale) richiesto dal contesto, antepoendo τὸ χρήσιμον

<sup>33</sup> Frazier 2010: 28 n. 65. La studiosa riconosce però che in un testo così sistemato “c'est l'ordre des mots qui serait alors un peu surprenant”.

<sup>34</sup> De Lacy-Einarson 1959: 206-207.

<sup>35</sup> De Lacy-Einarson 1959: 206.

<sup>36</sup> Si noti inoltre come gli apparati di Pohlenz 1929: 400; Vernière 1974: 135 e Görgemanns 2003: 282 non registrino nulla a proposito di tale passo.

<sup>37</sup> Reiske, 1759, pp. 335-336 (= Reiske 1777: 184). Si noti che gli interventi di Reiske sono menzionati in apparato dal solo Bernardakis 1891: 428.

(l'utilità che può ottenersi da chi deve essere punito) α ἡ τιμωρία.

b) la mancanza di un infinito, che lo studioso sembrerebbe considerare predicato verbale di una proposizione oggettiva avente per soggetto τὸ χρήσιμον. Come con προτιμήσας, anche con l'integrazione προτερεῖν Reiske intende assegnare all'utilità una priorità - in questo caso propriamente temporale (*prius ... quam*) - sull'esecuzione del castigo<sup>38</sup>.

Se, nonostante i dubbi di corruzione avanzati già nel XVIII secolo, la paradossale della tradizione manoscritta è stampata - come si è detto - dalla quasi totalità degli editori del *De sera*, le scelte interpretative compiute dai traduttori moderni si rivelano invece ben diversificate, a testimonianza di un testo che, se non corrotto, è di certo oscuro. Di seguito si riportano le principali interpretazioni susseguitesi negli ultimi tre secoli<sup>39</sup>:

Hackett<sup>40</sup>: “*the proper time for the punishment, that is, the time when it is expedient that it should be inflicted.*”

Peabody<sup>41</sup>: “is not he who awaits the benefit that will accrue from delay in punishing such a man wiser than he who would put the offender out of the way at once?”

Prickard<sup>42</sup>: “is it not the better course to let punishment wait on convenience rather than to inflict it too soon?”

Ziegler<sup>43</sup>: “handelt da derjenige nicht besser, der den günstigen Zeitpunkt der Strafe abwartet, als der den Mann vorher beseitigt?”

De Lacy-Einarson: *supra*.

Vernière<sup>44</sup>: “ne vaut-il pas mieux attendre patiemment l'heureux effet du châtement que l'anéantir avant terme?”

Guidorizzi<sup>45</sup>: “non agisce meglio chi sa attendere il beneficio prima di punire, rispetto a chi si fa prendere dalla fretta?”

Aguilar<sup>46</sup>: “¿no fue mejor el que aguardó pacientemente el provecho del castigo que quien ejecutó antes la pena de muerte?”

---

<sup>38</sup> È ancora da sottolineare come Reiske proponga due verbi (προτιμήσας e προτερεῖν) con prefisso προ - necessario a che l'utilità preceda il castigo - anticipando in certo qual modo la già citata soluzione congetturale πρὸ τῆς τιμωρίας di Post ricordata da De Lacy-Einarson.

<sup>39</sup> Si aggiunga alle interpretazioni riportate Méautis 1935: 89 (“celui qui attend pour punir n'est-il pas meilleur que celui qui se prive, par sa hâte, de ce qui pourrait être utile?”). Tale esegesi appare però decisamente ancora più distante di altre dal testo plutarco.

<sup>40</sup> Hackett 1867: 112 (così in nota *ad loc.*).

<sup>41</sup> Peabody 1885: 18.

<sup>42</sup> Prickard 1918: 184.

<sup>43</sup> Ziegler 1952: 179-180.

<sup>44</sup> Vernière 1974: 140.

<sup>45</sup> Guidorizzi 1982: 138.

<sup>46</sup> Aguilar 1996: 127.

Görgemanns<sup>47</sup>: “(...) tut man da nicht besser, wenn man eine günstige Zeit für die Strafe abwartet, als wenn man diesen Menschen allzufrüh beseitigt?”  
Frazier: *supra*.

Provando a schematizzare, tre appaiono gli orientamenti esegetici prevalenti:

1) *Attendere l'utilità del castigo*.

Questa interpretazione, che si ritrova in Vernière (“l'heureux effet du châtement”), Aguilar (“el provecho del castigo”) e - con molte riserve - in Frazier (“ce qu'il y a d'utile dans le châtement”), è di certo la più fedele alla lettera del testo trasmesso dalla tradizione manoscritta e accolto dalla maggioranza degli editori (su di essa gravano però i dubbi esposti *supra*).

2) *Attendere il momento utile per il castigo*.

Così intendono Hackett (“the proper time for the punishment”), Ziegler (“den günstigen Zeitpunkt der Strafe”) e Görgemanns (“eine günstige Zeit für die Strafe”): è probabile che tali interpreti sottintendano a χρήσιμον un sostantivo indicante tempo/momento, ricavandolo forse dal precedente χρόνω (come se τὸ χρήσιμον = τὸν χρόνον χρήσιμον). La trasformazione di χρήσιμον da aggettivo sostantivato ad attributo con valore qualificativo, però, elimina dal passo il riferimento al concetto di utilità (τὸ χρήσιμον), che rappresenta invece un tema chiave dell'intero capitolo (in contrapposizione all'immediatezza del castigo), sì da ritornare subito dopo (553A: ὡσπερ γὰρ ὑάινης χολή καὶ φώκης πυτία, θηρίων τᾶλλα μιαρῶν, ἔχουσί τι πρὸς τὰς νόσους χρήσιμον ...).

3) *Attendere l'utilità prima di castigare (ritardando il castigo)*.

Questo il senso generale che parrebbe accomunare le pur diverse interpretazioni di Peabody, Prickard, De Lacy-Einarson e Guidorizzi: esse tuttavia non possono essere considerate traduzioni del testo greco, ma piuttosto parafrasi, volte a chiarire, ricorrendo a evidenti ampliamenti, il senso richiesto di un brano alquanto ermetico, se non oscuro.

La storia ecdotico-esegetica del passo fin qui ricostruita racconta di un testo che, quasi mai fatto oggetto di correzioni, ha però prodotto una molteplicità di interpretazioni diverse e a volte contrastanti. Uno ‘scenario’ simile caratterizza in realtà anche l'età umanistica, sulla quale si vuole proporre in conclusione una rapida panoramica. Già nel XVI secolo, dinanzi a edizioni che conservano il testo tràdito, è affidato al lavoro e all'ingegno di traduttori e interpreti il tentativo di rendere pienamente comprensibile il brano, con risultati - nuovamente - abbastanza disomogenei:

---

<sup>47</sup> Görgemanns 2003: 65.

Pirckheimer<sup>48</sup>:

(...) nonne satius poenae erit suspensio, quam inconsulta accelerataque vindicta?

Tarcagnota<sup>49</sup>:

(...) non seria egli meglio assai differire la pena, che accelerare così a la cieca la vendetta?

Xylander<sup>50</sup>:

(...) nonne rectius facit qui dilato supplicio eam utilitatem operitur, quam qui praemature eum interficiat (...).

Gracián<sup>51</sup>:

(...) no es mejorya espera y la suspension de la pena, que no el acelerado y subito castigo.

Amyot<sup>52</sup>:

(...) ne vous semble-il pas, que celuy fait mieux qui differe l'execution de la punition iusques à ce que l'utilité en soit venue, que celuy qui l'anticipe et va au devant?

Cruserius<sup>53</sup>:

(...) melius ne facit, qui opportunitatem manet plectendi, quam qui immature interemit?

Gandino<sup>54</sup>:

(...) non tornerà più comodo indugiare la vendetta, che, senza pensarvi sopra, affrettarla troppo?

Adriani<sup>55</sup>:

(...) non meriterà più laude colui che prolunga l'esecuzione del castigo al tempo utile, che un altro che l'anticipa?

Dall'analisi di queste traduzioni s'impone una prima e immediata riflessione: eccezion fatta per il Cruserius, che, come nel caso precedente, si limita a una meccanica trascrizione in latino dell'originale greco (*qui opportunitatem manet plectendi* ricalca ὁ περιμένινας τῆς τιμωρίας τὸ χρήσιμον: cfr. *supra* il punto n. 1 dello schema dedicato alle esegesi moderne), nessuno degli altri interpreti considera la sequenza τῆς τιμωρίας τὸ χρήσιμον come un'unica espressione, avvertendo la principale difficoltà del testo, evidenziata, come visto, anche dalla critica più recente. A tale difficoltà anche gli umanisti 'reagiscono' con approcci esegetici notevolmente diversi. Discutibile è ancora l'operato di Pirckheimer, il

<sup>48</sup> Pirckheimer 1513 (1514 e 1523), ristampata anche in Estienne: 1572: 204.

<sup>49</sup> Tarcagnota 1559: 73.

<sup>50</sup> Xylander 1570: 380 (= 1572: 225).

<sup>51</sup> Gracián 1571: 281.

<sup>52</sup> Amyot 1572: 260H.

<sup>53</sup> Cruserius 1573: 362 (= 1580: 319).

<sup>54</sup> Gandino 1598: 665 (= 1625: 328).

<sup>55</sup> Adriani 1827: 525 (= 1841: 663). In n. 1 Francesco Ambrosoli spiega così: "Cioè, indugiando insino a tanto che si colga l'utilità che può dal colpevole conseguirsi".

quale, più che tradurre, condensa in una sintesi tanto arbitraria quanto parziale quello che egli ritiene essere il significato ultimo del passo (*meglio un ritardo del castigo di una punizione affrettata e frettolosa*). Nella *versio latina* del dotto di Norimberga, che viene ripresa quasi fedelmente da Tarcagnota, Gracián e Gandino, parrebbe del tutto omesso τὸ χρήσιμον, scelta che ‘mutila’ il brano di una sua parte essenziale.

Più significative e degne di attenzione appaiono non solo le celebri traduzioni di Xylander e Amyot, ma anche quella di Marcello Adriani il giovane: questi tre interpreti, infatti, sembrano precorrere due dei principali orientamenti esegetici moderni evidenziati *supra*. Se Adriani è il primo a leggere in τῆς τιμωρίας τὸ χρήσιμον un’allusione al *tempo utile* in cui castigare i malfattori (cfr. punto n. 2 delle esegesi moderne), Xylander e Amyot sono entrambi ‘costretti’ ad ampliare nella traduzione il testo originale al fine di meglio chiarirne il senso: si noti soprattutto l’inserzione dei verbi *dilato* (Xylander) e *differe* (Amyot), chiamati ad esprimere l’idea del differimento della punizione assente in realtà nel testo greco, dove il verbo ἐπιμένω ha significato di *attendere* ma non di *procrastinare*<sup>56</sup>. Così facendo, i due umanisti giungono ad interpretare il passaggio problematico come riferimento al miglior comportamento di chi, ritardato il castigo, sa attendere l’utilità che ne consegue, una lettura che di fatto precede quella degli studiosi moderni citati al punto n. 3 dello schema precedente. Infine, un’ultima suggestione sulla *versio latina* di Xylander, che, di certo meno libera e più aderente al brano plutarco della coeva amyotiana<sup>57</sup>, potrebbe finanche essere considerata una tentata traduzione emendatoria: l’impiego dell’ablativo assoluto *dilato supplicio* potrebbe far supporre che Xylander sospetti la presenza nel testo plutarco di un genitivo assoluto, del quale sarebbe rimasto esclusivamente il sostantivo τῆς τιμωρίας, mentre sarebbe caduto il participio di un verbo significante *essere ritardato/procrastinato*<sup>58</sup>, ‘integrato’ dal dotto di Augusta con *dilato*. Una soluzione, quella di Xylander, che avrebbe forse meritato maggiore attenzione da parte dell’ecdotica moderna.

<sup>56</sup> Nella traduzione di Xylander *operitur* è grafia attestata per *opperitur* (*attende*), rendendo il verbo greco ἐπιμένω .

<sup>57</sup> Sulla diversità di approccio ermeneutico di Amyot e Xylander ad alcuni passi del *De sera numinis vindicta* cf. recentemente Tauffer 2013: 433-438.

<sup>58</sup> Cf. *exempli gratia* D.C. 58. 27, 5: (...) οἱ δὲ καὶ τῆς δίκης αὐθις, ἐπειδὴ τὸν Τιβέριον κακῶς ἀρρωστοῦντα ἦσθοντο, ἀναβληθείσης ἐσώθησαν.



## BIBLIOGRAFIA

- Adriani, M. (1827), *Opuscoli di Plutarco volgarizzati da Marcello Adriani*, nuovamente confrontati col testo e illustrati con note da F. Ambrosoli, III, Milano (2° ed.: Napoli, 1841).
- Aguilar, R.M. (1996), *Plutarco, Obras morales y de costumbres (Moralia)*, introducciones, traducciones y notas por Rosa María Aguilar, VIII, Madrid.
- Ald. (1509), *Plutarchi Opuscula LXXXII*. Index Moralium omnium, et eorum quae in ipsis tractantur, habetur hoc quaternione, Venetiis.
- Amyot, J. (1572), *Les oeuvres morales et meslées de Plutarque*, translâtées du grec en françois, par Messire Jacques Amyot, Paris.
- Arabeyre, P.-Halpérin, J.-L.-Krynen, J. (2007), *Dictionnaire historique des juristes français, XIIe-XXe siècle*, Paris.
- Aulotte, R. (1965), *Amyot et Plutarque. La tradition des Moralia au XVI° siècle*, Genève.
- Basil. (1542), *Plutarchi Moralia opuscula*, multis mendarum milibus expurgata, Basileae.
- Becchi, F. (2013), “Contributi congetturali e scelte interpretative nelle traduzioni latino-umanistiche dei *Moralia* di Plutarco: il *De capienda ex inimicis utilitate*”, in G. Pace & P. Volpe Cacciatore (eds.), *Gli scritti di Plutarco: tradizione, traduzione, ricezione, commento*. Atti del IX Convegno Internazionale della *International Plutarch Society* (Ravello - Auditorium Oscar Niemeyer 29 settembre - 1° ottobre 2011), Napoli, 37-45.
- Bernardakis, G.N. (1891), *Plutarchi Chaeronensis Moralia*, recognovit G.N. Bernardakis, III, Lipsiae.
- Brisson, B. (1583), *De formulis et sollempnibus populi Romani verbis libri VIII*, Parisiis.
- Connan, F. de (1558), *Commentariorum juris civilis libri X*, Lutetiae Parisiorum.
- Cruserius, H. (1573), *Plutarchi Chaeronei Ethica sive Moralia opera quae extant omnia*, interprete H. Cruserio, Basileae (2° ed.: Francofurti ad Moenum, 1580).
- De Lacy, Ph.-Einarson, B. (1959). *Plutarch's Moralia*, VII, with an English Translation by Ph. De Lacy and B. Einarson, London-Cambridge.
- Dübner, F. (1841), *Plutarchi Scripta Moralia*, ex codicibus quos possidet Regia Bibliotheca omnibus [...] cum Reiskiana editione collatis emendavit F. Dübner, Graece et Latine, I, Parisiis.
- Estienne, H. (1572), *Plutarchi Chaeronensis quae extant opera*, Cum Latina interpretatione. Ex vetustis codicibus plurima nunc primum emendata

sunt, ut ex H. Stephani Annotationibus intelliges: quibus et suam quorundam libellorum interpretationem adiunxit, Genevae.

- Francof.* (1599), *Plutarchi Chaeronensis quae extant omnia*. Cum latina interpretatione H. Cruserii, G. Xylandri et doctorum virorum notis, et libellis variantium lectionum ex mss. codd. diligenter collectarum, et indicibus accuratis, Francofurti.
- Frazier, F. (2010), *Plutarque, Sur les délais de la justice divine*. Texte établi par Yvonne Vernière. Traduction, introduction et notes par F. Frazier, Paris.
- Gandino, M. (1598), *Opuscoli morali, di Plutarco Cberonese, filosofo, & historico notabilissimo*: divisi in due parti principali [...] tradotti in volgare dal sign. Marc'Antonio Gandino, & da altri letterati; con due tavole, una delli Opuscoli, & l'altra delle cose più notabili, Venetia (2° ed.: Venetia, 1625).
- Görgemanns, H. (2003), *Plutarch, Drei religionsphilosophische Schriften*: Über den Aberglauben – Über die späte Strafe der Gottheit – Über Isis und Osiris, Griechisch-deutsch. Übersetzt und herausgegeben von H. Görgemanns unter Mitarbeit von R. Feldmeier und J. Assmann, Düsseldorf-Zürich.
- Gracián, D. (1571), *Morales de Plutarcho, traduzidos de lengua Griega en Castellana por el secretario D. Gracián*, Salamanca.
- Guerrier, O.-Frazier, F. (2013), “Amyot ‘sçavant translateur’”, in G. Pace & P. Volpe Cacciatore (eds.), *Gli scritti di Plutarco: tradizione, traduzione, ricezione, commento*. Atti del IX Convegno Internazionale della *International Plutarch Society* (Ravello - Auditorium Oscar Niemeyer 29 settembre - 1° ottobre 2011), Napoli, 2013, 187-203.
- Guidorizzi, G. (1982), *Plutarco, Il demone di Socrate* (trad. e note di A. Aloni), *I ritardi della punizione divina* (trad. e note di G. Guidorizzi), introduzione e nota informativa di D. Del Corno, Milano.
- Hackett, H.B. (1867), *Plutarch on the Delay of the Deity in the Punishment of the Wicked*, with notes, by H.B. Hackett, New York.
- Hotman, F. (1560), *Commentarius in quatuor libros institutionum iuris civilis*, Basileae.
- Hutten, J.G. (1798), *Plutarchi Chaeronensis quae supersunt omnia*. X, cum adnotationibus variorum adjectaque lectionis diversitate. Opera J.G. Hutten, Tubingae.
- Marconville, J. (1563), *Excellent opuscule de Plutarque, de la tardive vengeance de Dieu*, traduit de Grec en Latin par B. Pirlheimer (*sic*) Aleman Senateur de Miremburg, et fait Francoys par I. de Marconville [...], Paris.
- Martinelli Tempesta, S. (2006), *Studi sulla tradizione testuale del De tranquillitate animi di Plutarco*, Firenze.
- Martinelli Tempesta, S. (2010), “Publicare Plutarco. L'eredità di Daniel Wytttenbach e l'ecdotica plutarchea moderna”, in S. Martinelli Tempesta

- & G. Zanetto (eds.), *Plutarco. Lingua e testo*. Atti dell'XI Convegno plutarco della International Plutarch Society - Sezione italiana (Milano, 18-20 giugno 2009), Milano: 5-68.
- Méautis, G. (1935), *Des délais de la justice divine par Plutarque*. Traduction nouvelle, précédée d'une introduction et accompagnée de notes explicatives par G. Méautis, Lausanne.
- Peabody, A.P. (1885), *Plutarch on the Delay of the Divine Justice*, translated, with an introduction and notes, by A.P. Peabody, Boston (Mass.).
- Pirckheimer, W. (1513), *Plutarchi Chaeronei stoici ac viri clarissimi De his qui tarde a numine corripuntur libellus*, Nurenbergae (2° ed.: Argentorati, 1514; 3° ed.: Nurenbergae, 1523).
- Pohlenz, M. (1929), *Plutarchi Moralia*, III, recensuerunt et emendaverunt W.R. Paton-M. Pohlenz-W. Sieveking, Lipsiae.
- Prickard, A.O. (1918) *Selected Essays of Plutarch*. II. Translated with Introduction by A.O. Prickard, Oxford.
- Reiske, J.J. (1759), *Animadversiones ad Graecos auctores*, II, Lipsiae.
- Reiske, J.J. (1777), *Plutarchi Chaeronensis, quae supersunt, omnia, Graece et Latine*. Principibus ex editionibus castigavit, virorumque doctorum suisque annotationibus instruxit Io.I. Reiske, VIII, *operum moralium et philosophicorum* partem tertiam tenens. Cum notis Gul. Xylandri, H. Stephani et Io.Iac. Reiskii, Lipsiae.
- Ruhnken, D. (1789), *M. Antonii Mureti Opera omnia, ex mss. aucta & emendata, cum brevi annotatione Davidis Ruhnkenii* [...], Lugduni Batavorum.
- Sturel, R. (1908), *Jacques Amyot traducteur des Vies parallèles de Plutarque*, Paris.
- Tarcagnola, G. (1559), *Seconda parte delle cose morali di Plutarco; recate in questa nostra lingua, da m. G. Tarcagnola*, Venetia.
- Taufer, M. (2013), "Diversità d'approcci di Xylander e Amyot alla *vulgata* di due passi plutarco (*ser. num. vind.* 565 C e 567 A)", in G. Pace & P. Volpe Cacciatore (eds.), *Gli scritti di Plutarco: tradizione, traduzione, ricezione, commento*. Atti del IX Convegno Internazionale della *International Plutarch Society* (Ravello - Auditorium Oscar Niemeyer 29 settembre - 1° ottobre 2011), Napoli, 433-438.
- Terranova, F. (2009), "Sulla natura testamentaria della cosiddetta *mancipatio familiae*", *AUPA* 53: 301-335.
- Terranova, F. (2011), *Ricerche sul testamentum per aes et libram I. Il ruolo del familiae emptor* (con particolare riguardo al formulario del testamento librato), Torino.
- Vernière, Y. (1974), *Plutarque, Oeuvres Morales*, VII.2, texte établi et traduit par R. Klaerr et Y. Vernière, Paris.

- Wytttenbach, D (1772), *Plutarchi liber de sera numinis vindicta*, recensuit, emendavit, illustravit D. Wytttenbach, Lugduni Batavorum (il commento all'opuscolo è ristampato in *Danielis Wytttenbachii animadversiones in Plutarchi Moralia*, Oxonii, 1821).
- Wytttenbach, D (1797), *Plutarchi Chaeronensis Moralia, id est opera, exceptis Vitis, reliqua*. Graeca emendavit, notationem emendationum, et Latinam Xylandri interpretationem castigatam, subjunxit, animadversiones explicandis rebus ac verbis, item indices copiosos, adjecit D. Wytttenbach, III, Oxonii.
- Xylander, G. (1570), *Plutarchi Chaeronensis Moralia, quae usurpantur*. Sunt autem omnis elegantis doctrinae penus. Id est, varij libri: morales, historici, physici, mathematici, denique ad politioem litteraturam pertinentes et humanitatem: omnes de Graeca in Latinam linguam transcripti summo labore, cura, ac fide: G. Xylandro Augustano interprete, Basileae, 1570 ( 2° ed: Basileae, 1572).
- Xylander, G. (1574), *Plutarchi Chaeronensis philosophorum & historicum principis varia scripta, quae Moralia vulgo dicuntur ... multis mendarum millibus expurgata, indicibus locupletissimis instructa* a G. Xylandro, Basileae.
- Zabłocki, J. (2009), "Le più antiche forme del testamento romano", in P. Mach & M. Nemeč & M. Pekarikius (eds.), *Ius romanum schola sapientiae*. Pocta Petrovi Blahovi k 70, Trnava.
- Ziegler, K. (1952), *Plutarch über Gott und Vorsehung, Dämonen und Weissagung*. Religionsphilosophische Schriften eingeleitet und neu übertragen von K. Ziegler, Zürich.

PROBLÈMES TEXTUELS ET CHOIX D'INTERPRÉTATION DANS LES  
TEXTES DE PSYCHOLOGIE ANIMALE DE PLUTARQUE  
(Textual issues and interpretative choices in Plutarch's writing on animal  
psychology)

FRANCESCO BECCHI (francesco.becchi@unifi.it)  
Université de Florence

RÉSUMÉ — Les traductions des *Moralia* au XV<sup>e</sup> siècle, qui représentent bien plus qu'une simple traduction mot à mot, offrent parfois la possibilité de trouver sinon des solutions conjecturales, du moins des propositions exégétiques pour les passages dont le sens reste difficilement pénétrable à la philologie textuelle moderne, et en permettent une meilleure compréhension: ainsi dans les trois extraits problématiques, tirés des écrits que Plutarque a consacrés à la zoopsychologie (*Bruta animalia ratione uti* / *De sollertia animalium*) étudiés dans cet article.

MOTS-CLÉS — rationalité, intelligence des animaux, vertus des animaux, athéisme des animaux

ABSTRACT — What is most interesting about the humanistic translations of the *Moralia* from a philological perspective is the presence of conjectural solutions – representing a real *auctoritas* for *emendatio* – and of exegetical proposals which allow us to trace back to the Humanistic age some interpretations that are considered hallmarks of modern philology, signaling the presence of textual corruption, thus expressions whose meaning must already have been puzzling to Humanist scholars. Two passages from *Bruta animalia ratione uti* and a third from *De sollertia animalium*, the most assiduous of the writings that the intellectual of Chaeronea devoted zoopsychology, provide examples of the close relationship linking modern exegesis to the Humanists' interpretations.

KEYWORDS — rationality, intelligence of animals, virtues of animals, atheism of animals

L'acquisition d'une connaissance du grec de moins en moins superficielle à l'époque de l'humanisme entraîna une rupture par rapport à la méthode médiévale du *trasferre verbum de verbo*, méthode mécanique ou presque, qui était nécessaire pour garantir une correspondance fidèle avec l'original; elle marqua également la naissance d'une nouvelle technique révolutionnaire pour transférer la culture grecque dans le monde occidental, la technique interprétative et correctrice du *traducere ad sententiam*. C'est justement parce que le *vertere* des humanistes a été quelque chose de plus qu'une simple traduction mot à mot, qu'il existe un aspect de ces traductions qui est particulièrement intéressant pour les philologues, surtout pour les passages dont le sens est difficilement pénétrable

pour la philologie textuelle moderne: c'est la possibilité de trouver des propositions exégétiques et des solutions conjecturales permettant de déterminer une meilleure compréhension et même, parfois, la restauration du texte. Il n'en est pas toujours ainsi, cependant le recours aux traductions humanistes devrait, selon moi, devenir une pratique consolidée dans l'étude des textes antiques, surtout pour un auteur comme Plutarque.

Les traductions des *Moralia* (Œuvres morales) au XV<sup>e</sup> siècle, comme je l'ai déjà montré<sup>1</sup>, jouirent d'une fortune peu inférieure à celle des *Vies*, notamment en Italie, et elles représentent un exemple d'engagement collectif des Humanistes<sup>2</sup> et un facteur important du développement culturel surtout à la Renaissance<sup>3</sup>. Les opuscules les plus traduits furent ceux de philosophie morale et ceux ayant un caractère politique et historico-antiquaire, qui étaient considérés comme les plus aptes à éduquer les esprits à la vertu et à la vie civile honnête<sup>4</sup>.

Quant aux textes scientifiques de philosophie – comme par exemple le *De sollertia animalium* qui ne sera traduit qu'au XVI<sup>e</sup> siècle par Symon Gryner (*Terrestriane an aquatilia animalia sint callidiora vel de industria animalium* 1534) – ils ne susciteront pas autant d'intérêt, si l'on excepte le dialogue *Bruta animalia* qui, au XV<sup>e</sup> siècle, n'eut pas moins de trois traducteurs. Le premier fut le sicilien Antonio Cassarino (*Quod bruta ratione non careant*) : originaire de Noto, et passionné par le philosophe de Chéronée, il fut le plus prolifique des traducteurs des *Moralia* au XV<sup>e</sup> siècle. Le second traducteur fut le milanais Lampugnino Birago (*An utantur ratione irrationalia*), un ami de Pier Candido Decembrio et de Philelphe, qui le traduisit vers 1470 et qui le dédia au pape Paul II<sup>5</sup>. Le troisième est le bergamasque Giovanni Regio (*An brutis quoque animalibus ratio insit*), opérant entre Padoue et Venise, qui le traduisit à Padoue au cours des premiers mois de 1488<sup>6</sup>.

Dans l'exégèse de deux extraits problématiques tirés du *Bruta animalia* et d'un troisième tiré du *De sollertia*, nous tiendrons compte de ces traductions du XV<sup>e</sup> siècle, qui suivaient de très près le texte grec sans tomber dans la pratique du *verbum de verbo* selon la technique de la traduction de l'école de Chrysoloras, qui s'était imposée aussi en dehors de l'orbite florentine. Nous tiendrons compte également des traductions du XVI<sup>e</sup> siècle, surtout de celles d'Amyot et de

<sup>1</sup> Becchi 2009: 15-7

<sup>2</sup> Stok 1998: 117.

<sup>3</sup> Berschin 1989: 8.

<sup>4</sup> Resta 1959: 229.

<sup>5</sup> La version de Birago nous a été transmise par le Vat. Lat. 1887 (ff. 80v. – 92v.) et par le Ms. 1354 (ff. 71v. – 82v.) de la bibliothèque Angelica de Rome.

<sup>6</sup> La traduction de Giovanni Regio, transmise par le Ms. 958 (XV<sup>e</sup> siècle) de la Bibliothèque Universitaire de Padoue, fut éditée une vingtaine d'années plus tard par son frère Raffaele à Venise «opera et impensa Georgii de Rusconibus». À propos de cette version, dédiée à l'évêque de Trévise Nicolò Franco, voir Cosenza 1962 : 3018 ; Resta 1959 : 234 et n. 2.

Xylander, empreintes d'une plus grande indépendance par rapport au modèle grec et plus approfondies sur le plan philologique et interprétatif ainsi que stylistique.

### I. 1 LES VERTUS DES ANIMAUX: LE COURAGE (*BRUTA ANIMALIA* 987F)

L'opuscule *Περὶ τοῦ τὰ ἄλογα λόγῳ χρῆσθαι*, plus connu sous le titre latin de Xylander *Bruta animalia ratione uti* et souvent cité comme *Gryllus*, est un texte attirant, au ton rhétorique et à la veine satirique. Mais, sous une apparence mythique et un registre humoristique et paradoxal, se cache cependant, si l'on regarde bien, un dialogue philosophique dont les principaux interlocuteurs, Ulysse et Gryllos, représentent deux courants de pensée bien distincts<sup>7</sup>. Le texte, sur le sens duquel les opinions les plus récentes, citons celles de Daniel Babut et de Jean Bouffartigue, sont opposées<sup>8</sup>, se révèle être à mon avis une dénonciation manifeste de la faiblesse psychique qui afflige l'aristocratie de l'époque, corrompue par la pire passion de l'âme, l'ignorance, qui laisse filtrer de l'extérieur des affections non naturelles. À cette société, lourdement conditionnée par la catéchèse sociale, qui a fait du vice sa bannière, Plutarque oppose le monde des animaux qui, enracinés comme ils le sont dans la nature et inaccessibles à ces passions qui, à cause d'opinions vides, proviennent de l'extérieur (πάθη ἐπέισακτα)<sup>9</sup>, représentent un modèle de vertu pour l'homme, sans contredire cependant l'anthropocentrisme, qui n'est jamais remis en question par Plutarque<sup>10</sup>.

Un exemple de cette supériorité éthique des animaux est représenté par la vertu du courage qui, chez l'animal, est naturelle et qui se fonde sur la force<sup>11</sup>, tandis que chez l'homme le courage, loin d'être une vertu parfaite, s'est transformé à cause de fausses opinions en une lâcheté sensée (δειλία φρόνιμος)<sup>12</sup> et en une sorte de ruse ou de malice (πανουργία)<sup>13</sup>, c'est pourquoi même l'audace d'Ulysse, le plus avisé et le plus sage des hommes<sup>14</sup>, se révèle être sans valeur car

---

<sup>7</sup> Bouffartigue 2012 : XXVI. Je ne suis pas d'accord avec Bouffartigue qui considère que les données du *Gryllus* sont inexploitablement dans une recherche sur les conceptions de Plutarque en matière de psychologie animale.

<sup>8</sup> Voir Bouffartigue 2012 : XXIX et n. 36.

<sup>9</sup> Plut., *bruta anim.* 989C.

<sup>10</sup> À propos de la supériorité intellectuelle de l'homme cf. Plut., *de E* 390F ; *am. prol.* 493DE ὁ δὲ δεσπότης ἐν ἀνθρώπῳ καὶ αὐτοκρατῆς λόγος.

<sup>11</sup> Plut., *soll. anim.* 962D.

<sup>12</sup> Plut., *bruta anim.* 988C τὸ δὲ θάρσος φόβος ἐπιστήμην ἔχων, avec une référence polémique évidente à la doctrine stoïcienne de l'ἀνδρεία comme φρόνησις ἐν ὑπομενετείῳ οὐ ἐπιστήμη τῶν ὑπομενετέων. Cf. *SVFI* 201 ; III 256, 263.

<sup>13</sup> Contrairement à ce qui arrive aux animaux chez lesquels ἦ τε πανουργία καὶ τὸ συνετὸν οὐκ ἀπύλλακται τοῦ θυμοειδοῦς καὶ ἀνδρώδους (*soll. anim.* 970 E).

<sup>14</sup> Plut., *bruta anim.* 986C, 986F, 987A.

elle a été exercée par la tromperie: elle ressemble plus à un vice dont il faut avoir honte qu'à une vertu parfaite dont il faut être fier<sup>15</sup>.

Mais les mots par lesquels se termine la première partie de la section consacrée à cette vertu laissent perplexe le lecteur parce qu'au courage qui est inné chez les animaux, est opposée la « liberté de parole » (παρρησία) qui, chez l'homme, serait aussi contraire à la nature<sup>16</sup>. Voici le texte transmis d'un commun accord par la tradition manuscrite :

οἷς δὴ μάλιστα δῆλον ὅτι τὰ θηρία πρὸς τὸ θαρρεῖν εὖ πέφυκε. τοῖς δὲ ἀνθρώποις ἡ παρρησία καὶ παρὰ φύσιν ἐστίν (« c'est pour ces raisons qu'il est évident que les animaux ont une prédisposition naturelle pour le courage. Chez les hommes au contraire la franchise est aussi contre nature »).

Tout en se déclarant insatisfaits, les éditeurs ont préféré maintenir généralement la leçon παρρησία, transmise d'un commun accord par la tradition manuscrite. L'éditeur teubnérien, Hubert, fait exception car il imprime καρτέρησις et dans l'apparat critique, il suggère καρτερία: une correction qui est inacceptable même sur le plan paléographique.

Déjà entre le XVe et le XVIe siècle, à partir des versions des humanistes qui ne traduisent pas le mot παρρησία comme Cassarino ou qui le rendent par « fiducia » (Birago), « libertas » (Regio), « confidentia » (Xylander), « la hardiesse et la franchise de parler » (Amyot), émergent de manière évidente, d'un côté la tentative de recréer le parallélisme entre les deux termes de comparaison (τὸ θαρρεῖν...ἡ παρρησία), de l'autre, la difficulté de rendre la valeur intensive de la conjonction (καὶ παρὰ φύσιν), que seul Regio reproduit (« vel praeter naturam »)<sup>17</sup>.

Il est certain que le terme παρρησία est quelque peu équivoque car il n'est pas adapté au contexte du fait aussi de son domaine de référence qui exclut le monde animal<sup>18</sup> et il est en pleine contradiction avec ce qu'on peut lire par

<sup>15</sup> Sur le thème du courage voir Tozza 2010: 192.

<sup>16</sup> Plut., *bruta anim.* 988B ἐκ τούτων γε δῆλόν ἐστιν, ὅτι τοῖς ἀνδράσιν οὐ φύσει μέτεστι τῆς ἀνδρείας.

<sup>17</sup> Antonio Cassarino ("Quod bruta ratione non careant", Ms. Vat. Lat. 3349, 1445 env.) : "quibus vel maxime perspicuum est fortitudinem animalibus a natu, hominibus autem praeter naturam adesse idque facile hinc erit existimatu" ; Lampugnino Birago ("An utantur ratione irrationalia", voir n. 5) : « quibus quidem maxime clarum est quod feris ingenitum est fidere, hominibus vero praeter naturam est fiducia » ; Giovanni Regio ("An brutis quoque animalibus ratio insit", voir n. 6) : "Ex his igitur aperte constat et feras ad fortiter faciendum natas esse, et hominibus libertatem vel praeter naturam inesse » ; G. Xylander ("Bruta animalia ratione uti", Basileae 1570) = D. Wyttenbach (Oxonii 1795-1800), Fr. Dübner (Parisiis 1841) « Unde maxime patet bruta natura ad audaciam proclivis, hominum vero confidentiam praeter naturam esse » ; J. Amyot (Plutarque, "Que les bêtes brutes usent de raison", Paris 1572) : "On voit par là que la nature des animaux est d'être vaillants et hardis : qu'au contraire, la hardiesse et la franchise de parler sont contre nature chez les hommes ».

<sup>18</sup> Cf. Indelli 1995: 123 n. 60.



exemple dans le *De adulate et amico* où la franchise de parler, loin d'être contre nature, est définie comme un signe noble de caractère<sup>19</sup> et considérée comme la voix véritable de l'amitié (ἰδία φωνή...τῆς φιλίας)<sup>20</sup>.

Défendre le texte transmis me semble une opération désespérée et, selon moi, on est obligé de penser à la présence d'une altération dans le texte. Cependant, contre la *communis opinio* des éditeurs selon lesquels sous παρρησία se cacherait un synonyme du courage, je suis convaincu qu'il est possible de restaurer différemment le texte dans le sillage des versions des humanistes, qui marquent une virgule après εὖ πέφυκε et font de τοῖς δὲ ἀνθρώποις... ἔστιν une proposition coordonnée par asyndète, dépendant toujours de δηλον ὅτι. L'interprétation de Cassarino me semble particulièrement convaincante : comme je l'ai déjà signalé, celui-ci refuse de traduire le mot παρρησία et fait de *fortitudo* le sujet des deux propositions coordonnées. Je propose donc de marquer la même ponctuation et de sous-entendre comme sujet du datif de possession (τοῖς δὲ ἀνθρώποις...ἔστιν) τὸ θαρρεῖν, qu'on peut déduire d'une manière simple et immédiate, parce qu'il est anticipé par prolepse sous la forme de complément (πρὸς τὸ θαρρεῖν) dans la proposition coordonnée qui précède, avec laquelle est fortement en opposition. Puis, il est nécessaire d'avancer encore d'un pas pour essayer de justifier la présence de la conjonction de coordination καὶ avant le lien παρὰ φύσιν et comprendre comment est née la leçon ἡ παρρησία transmise par la tradition manuscrite.

En ce qui concerne cette expression, je pense qu'elle est née de καὶ παρ' ἀξίαν, où le signe tachygraphique de la conjonction και a été lu comme un article et où le lien παρ' ἀξίαν, qui avec καὶ παρὰ φύσιν forme une construction binaire d'ascendance stoïcienne<sup>21</sup>, a été par conséquent banalisé en παρρησία.

Je réécrirais ainsi la péricope : οἷς δὴ μάλιστα δηλον ὅτι τὰ θηρία πρὸς τὸ θαρρεῖν εὖ πέφυκε, τοῖς δὲ ἀνθρώποις καὶ παρ' ἀξίαν καὶ παρὰ φύσιν ἔστιν, en traduisant de cette manière : « pour ces raisons, il est indéniable que les animaux ont par nature une prédisposition pour le courage, au contraire pour les hommes il est sans valeur et contre nature ».

## I. 2 L'INTELLIGENCE DES ANIMAUX (*BRUTA ANIMALIA* 992E)

Pour Plutarque, l'être humain est le seul parmi les êtres animés à être appelé rationnel, parce qu'il est capable d'atteindre ἐξ ἐπιμελείας καὶ διδασκαλίας la raison droite ou parfaite, mais ce n'est pour cela qu'il est le seul à être doté d'intelligence<sup>22</sup>, parce que les animaux aussi l'ont obtenue de la nature.

<sup>19</sup> Plut., *adulat.* 66E φιλικὸν γὰρ ἡ παρρησία καὶ σεμνόν.

<sup>20</sup> Plut., *adulat.* 51C.

<sup>21</sup> SVF I 191, III 124 πάντα δὲ τὰ κατὰ φύσιν ἀξίαν ἔχειν καὶ πάντα τὰ παρὰ φύσιν ἀπαξίαν.

<sup>22</sup> Cf. Gal, *Protr.* 11-4 μόνος ὀνομάζεται λογικός.

Plutarque partage avec la Nouvelle Académie la doctrine aristotélico-péripatéticienne de l'affinité structurelle et substantielle entre l'homme et l'animal en ce qui concerne πάθη et λόγος : il n'y a pas de perception sans intelligence, laquelle est innée (ἐγγίγνεται φύσει), tandis que la raison droite (ὀρθότης λόγου) ou la raison parfaite (σπουδαῖος δὲ λόγος καὶ τέλειος)<sup>23</sup>, que l'on acquiert par l'apprentissage et sans laquelle il n'existe pas de vertu parfaite, reste exclusivement la prérogative de l'homme. Par conséquent, même si les animaux n'ont pas par nature la souplesse, l'excellence et la pleine autonomie dont jouit la raison humaine (τοῖς δὲ θηρίοις τὸ μὲν πολύτροπον τοῦ λόγου καὶ περιττὸν καὶ φιλελευθερον ἄγαν οὐκ ἔστιν)<sup>24</sup>, qui est capable de juger la cohérence des choses<sup>25</sup>, ce n'est pour cela qu'ils sont privés d'intelligence ; de même que la nature leur a donné la faculté de sentir, de voir et d'entendre, elle leur a donné l'imagination (φαντασία) et l'intelligence (σύνεσις) au service de l'instinct de conservation, pour obtenir ce qui leur est propre et s'éloigner de ce qui leur est étranger<sup>26</sup>. Donc, pour Plutarque, la différence entre l'intelligence de l'homme et celle des animaux s'avère d'ordre quantitatif plus que d'ordre qualitatif<sup>27</sup>, et est due à une faiblesse de la raison (φαυλότης *vel* ἀσθένεια λόγου)<sup>28</sup>.

Dans le *De sollertia*, Plutarque critique la doctrine des disciples de Zénon, qui considèrent les animaux complètement privés d'intelligence uniquement parce qu'ils ne possèdent pas une aptitude naturelle pour la droite raison, que l'homme, pourrait-on dire, ne possède pas non plus (ἦν δὲ ζητοῦσιν ὀρθότητα καὶ σοφίαν οὐδὲ ἄνθρωπον εἰπεῖν κεκτημένον ἔχουσιν)<sup>29</sup>. Dans le *Bruta animalia*, l'objection fondamentale que le stoïcien Ulysse adresse à Gryllos, déçu désormais des argumentations des Stoïciens, concerne la valeur de la raison. Si celle-ci représente une valeur *non pas absolue* mais relative, comme l'affirme Gryllos, il en découle que même les animaux, y compris les ânes, plus ou moins, ont part à la raison. C'est à ce moment de la discussion qu'intervient la phrase conclusive par laquelle Ulysse met en garde Gryllos : il ne faut pas trop forcer la ressemblance avec l'homme en attribuant la possession de l'intelligence à des

<sup>23</sup> Plut., *soll. anim.* 962C.

<sup>24</sup> Plut., *am. prol.* 493D.

<sup>25</sup> Plut., *soll. anim.* 963B οὐκοῦν ὁμοίως μηδὲ τὰ θηρία λέγωμεν, εἰ νωθρότερον φρονεῖ καὶ κάκιον διανοεῖται, μὴ διανοεῖσθαι μηδὲ φρονεῖν ὄλως μηδὲ κεκτηῖσθαι λόγον, ἀσθενὴ δὲ καὶ θολερὸν κεκτηῖσθαι. Sur le fait que la nature a donné uniquement à l'être humain la notion de prémisse et de conséquence cf. Plut., *E ap. Delph.* 387A.

<sup>26</sup> Plut., *esu carn.* II 997E. Sur les facultés semblables au *logos* dans l'esprit des animaux cf. Pohlenz 1978 : I 164 et 464.

<sup>27</sup> Arist., *H.A.* VIII 588a 18 – b 2 τὰ μὴν γὰρ τὸ μᾶλλον καὶ ἧττον διαφέρει.

<sup>28</sup> Plut., *soll. anim.* 962B, 963AB (cit.).

<sup>29</sup> Plut., *soll. anim.* 962C ὁ δὲ ἀξιῶν τὸ μὴ πεφυκὸς ὀρθότητα λόγου δέχεσθαι <μηδὲ λόγον δέχεσθαι>.... Sur la capacité des animaux de connaître ce qui existe, cf. *SVF* II 216 ; Plut. *de E* 386F τῆς μὲν ὑπάρξεως τῶν πραγμάτων ἔχει καὶ τὰ θηρία γνῶσιν, ἀκολουθοῦν δὲ θεωρίαν καὶ κρίσιν ἀνθρώπων μόνω παραδέδωκεν ἡ φύσις...

êtres chez qui la notion de dieu n'existe pas : ἀλλ' ὅρα Γρύλλε, μὴ δεινὸν ἦ καὶ βίαιον ἀπολιπεῖν λόγον, οἷς οὐκ ἐγγίγνεται θεοῦ νόησις.

Les chercheurs modernes<sup>30</sup> qui ont suivi l'interprétation du grand éditeur Xylander, qui a conditionné l'interprétation des modernes à partir de celle de l'éditeur et du commentateur de Plutarque Iohann Iacob Reiske, ont compris les mots d'Ulysse comme une affirmation très claire de l'athéisme des animaux, conséquence de leur nature irrationnelle<sup>31</sup>. Cette interprétation d'après laquelle les animaux ne possèdent pas la raison parce qu'ils ne connaissent pas dieu<sup>32</sup>, avait été proposée quelques siècles auparavant par les Humanistes qui avaient traduit ce dialogue<sup>33</sup>, comme on peut le déduire de manière irréfutable à partir de la version d'Antonio Cassarino (« Sed vide Grylle num verum ac certum illud sit eos a ratione discedere quibus dei cognitio non adsit »), de celle de Lampugnino Birago (« Sed vide Grylle ne sit acerbum et violentum relinquere rationem eis quibus non est dei intellectio ») et de Giovanni Regio (« At vide Grylle, ne grave atque violentum sit, iis rationem concedere, quibus Dei cognitio ingenita non est »).

Mais cette interprétation, pour ingénieuse et séduisante qu'elle puisse apparaître, n'est pas convaincante pour plusieurs raisons :

- la notion du divin comme les concepts moraux, en vertu desquels les animaux sont inférieurs à tous les hommes, correspondent aux yeux des Stoiciens

---

<sup>30</sup> Ziegler 1965 : 131 « All'obiezione di Ulisse, che agli animali manca la conoscenza di Dio, Grillo comincia appena a rispondere, ma qui si interrompe il testo » ; Indelli 1995 : 137-138 n. 169 ; Fernández Delgado 2000 : 171-175 ; Bréchet 2005 : 48 « Quant au dernier argument d'Ulysse, à savoir qu'il est un peu fort d'accorder de la raison à des animaux qui n'ont pas le sens du divin... » ; Casanova 2010 : 184-186, qui, dans la référence à la perception du divin, va jusqu'à voir une allusion à la première des vertus théologiques, la foi !

<sup>31</sup> « Ratiocinatur hoc modo Gryllus: Si ex eo, quod aliquis deum non agnoscit, neque revereatur, sequitur, eum ratione carere, necesse est, te, virum tam sapientem et acutum, e Sisypho non potuisse nasci, quem constat deorum fuisse contemptorem, cuius impietatis poenas apud inferos saxo perpetimvolvendo dat. Confusus tanta contumelia et dicerio tam acerbo ictus Ulysses abrumpit colloquium. Apta sane et hamata clausula, qua nil poterat convenientius excogitari ».

<sup>32</sup> Vd. Indelli 1995: 138 n. 169 « le bestie non possono avere raziocinio perché sono prive dell'idea della divinità ».

<sup>33</sup> Cf. Antonio Cassarino (*Quod bruta ratione non careant*): Ulixes « Sed vide Grylle num verum ac certum illud sit eos a ratione discedere quibus dei cognitio non adsit ». Gryllus « Ne te nos inde Ulysse excellentem adeo ac sapientem Sisyphi esse dixerimus » ; Lampugnino Birago (*An utantur ratione irrationalia*) : Ulixes « Sed vide Grylle ne sit acerbum et violentum delinquere rationem eis quibus non est dei intellectio ». Gryllus « postea te non dicemus Ulixes tam sapientem et copiosum ex Sisypho fuisse » ; Giovanni Regio (*An brutis quoque animalibus ratio insit*): Ulixes « At vide Grylle, ne grave atque violentum sit, iis rationem concedere, quibus Dei cognitio ingenita non est ». Gryllus « Et postea quum sis adeo sapiens atque elegans rerum discriminator, te ex Sisypho natum esse non dicemus » ; G. Xylander (Plutarchi Chaeronei, *Bruta animalia ratione uti*, Venetiis 1572) : Ulixes « Attamen Grylle hoc vide, ne improbum sit et violentum, rationem iis adscribere, quae notitia dei carent ». Gryllus « Non ergo dicemus te, Ulysses, ita superbum ac curiosum, Sisypho genitum fuisse? ».

à des idées qui ne sont pas innées, mais que seul l'homme peut développer grâce au *logos* ;  
- la référence à la foi ou à l'athéisme est étrangère au *Bruta animalia*<sup>34</sup> et, plus généralement, aux écrits traitant de psychologie animale ainsi qu'aux arguments avancés par les Stoïciens pour réfuter la doctrine de la rationalité des animaux ;  
- l'athéisme (ἀθεότης) est un faux jugement (ἡ μὲν ἀθεότης κρίσις οὕσα φαύλη) et une erreur (λόγος ...διεψευσμένος)<sup>35</sup> qui, comme les passions, aurait confirmé la thèse de la rationalité et non de l'irrationalité des animaux.

Je crois donc qu'Ulysse, en tant que disciple de la doctrine du Portique veut mettre en garde Gryllos non pas de commettre une impiété, mais de forcer la ressemblance avec l'homme, en attribuant l'intelligence à des êtres qui sont irrationnels non pas parce qu'ils ne possèdent pas la notion de Dieu, mais parce qu'ils ne possèdent pas de nature une raison droite (ὀρθότητα λόγου) ni parfaite (σπουδαῖος δὲ λόγος καὶ τέλειος)<sup>36</sup>, capable d'élaborer des concepts comme celui du divin<sup>37</sup>, comme semble l'interpréter Jacques Amyot : « Prends garde, Gryllus, que cela ne soit trouvé étrange, et que ce ne soit forcer la similitude que de vouloir concéder l'usage de la raison à ceux **qui n'ont aucune intelligence** ni pensée **de Dieu** ».

Cette interprétation, qui s'accorde très bien avec la réplique cinglante de Gryllos et qui a été partiellement suivie parmi les éditeurs modernes par l'anglais Helmbold<sup>38</sup>, est confirmée non seulement dans le *De sollertia* mais aussi dans le *De animalibus* de Philon d'Alexandrie<sup>39</sup> : dans le *De sollertia* le stoïcien Soclaros remet en cause le fait que la nature ait pu accorder l'intelligence à des êtres qui sont incapables de « parvenir au but » (ἀπορῶ πῶς ἡ φύσις ἔδωκε τὴν ἀρχὴν αὐτοῖς (i. e. τοῖς ζῴοις), ἐπὶ τὸ τέλος ἐξικέσθαι μὴ δυναμένοις...), arrivant ainsi à la même conclusion qu'Ulysse, à savoir que les animaux sont tout à fait incapables de rationalité<sup>40</sup> ; dans le *De animalibus* le philostoïcien Philon, répliquant à son neveu Alexandre, défenseur de l'intelligence des animaux<sup>41</sup>, affirme que

<sup>34</sup> Voir les objections faites par Hirzel 1895 : 2, 129 n. 5.

<sup>35</sup> Plut., *superst.* 164E – 165BC ἡ μὲν ἀθεότης κρίσις οὕσα φαύλη τοῦ μηδὲν εἶναι μακάριον καὶ ἀφθαρτον...ἡ μὲν ἀθεότης λόγος ἐστὶ διεψευσμένος.

<sup>36</sup> Plut., *soll. anim.* 962C.

<sup>37</sup> Pour la νόησις comme intellection de dieu que l'on atteint διὰ φιλοσοφίας, cf. Plut., *superst.* 167B ; *Is. et Os.* 382F; *fat.* 572F; *Num.* 8.1.

<sup>38</sup> Helmbold 1957: 531 "But consider, Gryllus: is it not a fearful piece of violence to grant reason to creatures that have no inherent knowledge of God?".

<sup>39</sup> Philon, 'Αλέξανδρος ἡ περὶ τοῦ λόγον ἔχειν τὰ ἄλογα ζῶα (*anim.*). Ce texte, dont le titre est connu grâce à Eusèbe (*H.E.* II 18. 6), et que J.B. Aucher (*Philonis Judaei sermones tres hactenus inediti*, Venetiis 1822) a traduit en latin, est conservé seulement dans une version arménienne et constitue le tome n° 36 des OPA (Terian 1988).

<sup>40</sup> Plut., *soll. anim.* 962AC.

<sup>41</sup> Philo, *Alex.* § 71 *non solum homines, verum etiam bestias sortitas esse intellectus, quasi hereditate accepta, haud obscurum est.*

ces derniers ignorent tout processus logique (*rationalis habitus necesse est illa (i.e. animalia) nullam habere participationem*), c'est à dire qu'ils sont irrationnels, non pas parce qu'ils ne croient pas en Dieu ou n'ont pas la foi, mais parce qu'ils sont *universali comprehensione universorum carentes*, c'est à dire qu'ils sont incapables d'élaborer les concepts de ces valeurs *qui minime assunt, ut intellectus de deo, de mundo, de lege, de patrio more, de civitate, de politica, deque aliis innumeris, quorum nihil percipiunt bestiae*<sup>42</sup>, où l'expression *intellectus de deo* semble anticiper la traduction d'Amyot (« intelligence...de Dieu »).

### III. DE SOLLERTIA ANIMALIUM 963F

Dans le *De sollertia animalium* aussi, ce texte le plus engagé de ceux que Plutarque a consacrés à la zoo-psychologie, deux écoles de pensée s'affrontent sur le thème de l'intelligence des animaux. L'une est représentée par le père de Plutarque, Autoboulos, partisan convaincu de la rationalité des animaux et porte-parole de Plutarque, et l'autre par Soclaros – l'ami et le concitoyen de Plutarque, qui a le même âge, et qui est aligné sur des positions philo-stoïciennes. Lors de la discussion qui occupe les premiers chapitres du dialogue, Soclaros se déclare à plusieurs reprises convaincu de la justesse des argumentations d'Autoboulos<sup>43</sup>, même si elles s'opposent aux siennes, mais ce qu'il affirme au début du chapitre 6 (963F) pour en justifier le fondement nous laisse interdits :

Ὁρθῶς μοι δοκεῖς ὑπονοεῖν· οἱ γὰρ ἀπὸ τῆς Στοᾶς καὶ τοῦ Περιπάτου μάλιστα πρὸς τοῦναντίον ἐντείνονται τῷ λόγῳ, τῆς δικαιοσύνης ἑτέραν γένεσιν οὐκ ἐχούσης, ἀλλὰ παντάπασιν ἀυσστάτου καὶ ἀνυπάρκτου γιγνομένης, εἰ πᾶσι τοῖς ζῴοις λόγου μέτεστι.

«Tes soupçons semblent fondés. De fait les Stoïciens et les Péripatéticiens s'appliquent plus que tous les autres à argumenter en sens contraire, disant qu'il n'y a plus d'avènement possible pour la justice mais qu'elle devient quelque chose d'inconstitué et d'inexistant si tous les vivants ont part à la raison» (trad. Bouffartigue).

Les interprétations de ce passage qui ont été proposées à partir de Xylander et d'Amyot jusqu'à aujourd'hui<sup>44</sup> s'accordent toutes pour retenir que, sur le thème de l'intelligence des animaux, les Stoïciens et les Péripatéticiens ont des

<sup>42</sup> Philo, *anim.* § 85 = SVF II 726. Cf. Plut., *E ap. Delph.*, 386F (cit.).

<sup>43</sup> Plut., *soll. anim.* 961F.

<sup>44</sup> Voir Li Causi – Pomelli 2015: 236 «Le tue ipotesi mi sembrano corrette. E infatti i seguaci della Stoa e del Peripato più degli altri propendono verso posizioni contrarie nei loro discorsi, dicendo che la giustizia neanche sarebbe stata generata, ma che o non esisterebbe affatto o sarebbe il prodotto privo di coerenza dell'immaginazione, se tutti gli animali partecipassero della ragione».

arguments opposés. Les seules divergences concernent la traduction de l'adverbe μάλιστα et du datif τῷ λόγῳ que Xylander, Wyttenbach et Dübner considèrent, me semble-t-il, comme un datif instrumental en fonction proleptique (« hac... ratione, quod »)<sup>45</sup>, et que Amyot<sup>46</sup> considère comme un datif en fonction épinaleptique régi par le lien εἰς τὸναντίον<sup>47</sup>. Je me pose toujours la question suivante : comment est-il possible que les Péripatéticiens, présentés par Plutarque comme des défenseurs de la doctrine de l'ὁμοιότης et de l'οἰκειότης qui lie les animaux à l'homme en ce qui concerne aussi les passions et la raison, soient ensuite assimilés aux Stoïciens qui, sur ce thème, ont avancé des arguments radicalement opposés, en défendant la doctrine de la ἀνομοιότης ? Et qui seraient ces péripatéticiens philo-stoïciens, qui auraient nié aux animaux la possession de l'intelligence et des passions<sup>48</sup>, personne n'a été capable jusqu'à présent de répondre à ces questions<sup>49</sup>.

Le texte tel qu'il est transmis par la tradition manuscrite auquel se réfère Porphyre dans le premier livre du *De abstinentia* (τῶν μὲν οὖν ἀπὸ τῆς στοᾶς καὶ τοῦ περιπάτου τὰ κυριώτατα ταῦτα / « Tels sont les arguments essentiels du Portique et de l'école péripatéticienne »)<sup>50</sup> et dans le troisième livre (τὰ μὲν δὴ τοῦ Πλουτάρχου ἐν πολλοῖς βιβλίοις πρὸς τοὺς ἀπὸ τῆς Στοᾶς καὶ τοῦ Περιπάτου εἰς ἀπάντησιν εἰρημμένα ἐστὶ τοιαῦτα / « Voilà donc ce que Plutarque dans plusieurs livres répond aux Stoïciens et aux Péripatéticiens pour réfuter

<sup>45</sup> “Recte mea sententia iudicas. Equidem Stoici et Peripatetici contrarium hac maxime probant ratione, quod iustitiae esse nullam originem posse dicunt, nullamque omnino fore iustitiam, si omnia animalia ratione sint praedita”.

<sup>46</sup> “Il m'est avis que ta conjecture est bonne, car les philosophes stoïciens et les Péripatéticiens résistent fermement à ce propos, disant que la justice ne pourrait avoir naissance autrement et qu'il serait totalement impossible de soutenir qu'il y eût une justice en ce monde, si l'on confessait que les bêtes ne sont capables de raison...”.

<sup>47</sup> Voir, outre Bouffartigue cité in textu, la traduction de Helmbold (1984<sup>2</sup> : 346-347) «Your inference seems quite justified. For the Stoics and Peripatetics strenuously argue on the other side, to the effect that justice could not then come into existence, but would remain completely without form or substance, if all the beasts partake of reason ».

<sup>48</sup> Cf. Plut., *soll. anim.* 961D, où il est clair que ce sont les philosophes stoïciens qui s'opposent à ce qui est manifeste et qui critiquent Épicure pour avoir introduit, avec la théorie du clinamen (παρέγκλισις), un mouvement privé de cause (ἀναίτιον) comme le montre Plutarque dans *an. procr. in Tim.* 1015BC et *Stoic. rep.* 1045BC.

<sup>49</sup> Bouffartigue 2012 : 78 n. 72 “Il n'est pas aisé – et peut-être pas très utile – de démêler ce qui dans les opinions évoquées par Plutarque relève de chacune des deux écoles ». L'hypothèse de Bouffartigue (1977 : 1, 13) me semble arbitraire : d'après lui, Plutarque (*soll. anim.* 964A) se référerait à la *Politique* (I 1256b 15) d'Aristote, où le Stagirite juge l'usage des animaux nécessaire à la nourriture et au progrès. Pour Plutarque, qui distingue entre Aristote et son école, “l'injustice n'est pas de se servir des animaux, mais de s'en servir pour leur mal, dans le mépris et la cruauté” (*soll.an.* 965B): οὐ γὰρ οἱ χρώμενοι ζῴοις ἀδικοῦσιν, ἀλλ' οἱ χρώμενοι βλαβερῶς καὶ ὀλιγώρως καὶ μετ' ὀμότητος.

<sup>50</sup> Porph., *abs.* 1. 6, 3 τῶν μὲν οὖν ἀπὸ τῆς στοᾶς καὶ τοῦ περιπάτου τὰ κυριώτατα ταῦτα.

leurs arguments »)<sup>51</sup>, ne fait aucune distinction entre les arguments stoïciens et les arguments péripatéticiens et ne rend pas compte des raisons pour lesquelles Soclaros, même s'il est convaincu du contraire, reconnaît le fondement des argumentations d'Autoboulos.

Même si les éditeurs de Plutarque conservent le texte transmis, je pense qu'il est inévitable de faire une correction qui permette d'attribuer à tout le passage une certaine cohérence. Ce que je propose aujourd'hui<sup>52</sup> est une solution qui est à la fois économique et appropriée sur le plan du sens: la suppression de la conjonction copulative qui unit les deux génitifs τῆς Στοᾶς et τοῦ Περιπάτου. Je n'excluais pas que cette conjonction ait été introduite par Porphyre, qui pourrait ne pas avoir compris que le génitif Περιπάτου dépend du lien prépositionnel πρὸς τὸν ἀντίον.<sup>53</sup> Donc Soclaros, tout en ne partageant pas les arguments d'Autoboulos le contredise puisque, sur le thème de l'intelligence animale les Stoïciens argumentent aussi et surtout en sens contraire.<sup>54</sup> Du reste que le texte original de Plutarque puisse être οἱ γὰρ ἀπὸ τῆς Στοᾶς τοῦ Περιπάτου μάλιστα πρὸς τὸν ἀντίον ἐντείνονται semble être confirmé aussi par Philon qui, dans le *De animalibus*, oppose les néo-académiciens, défenseurs convaincus de la doctrine péripatéticienne<sup>55</sup> qui considère également que les animaux sont intelligents (*etiam bestias sortitas esse intellectus...haud obscurum est: cuius rei participatio virtutis ac malitiae satis fidem facit*)<sup>56</sup>, aux Stoïciens qui

---

<sup>51</sup> Cf. Porph., *abst.* 3. 24, 6 τὰ μὲν δὴ τοῦ Πλουτάρχου ἐν πολλοῖς βιβλίοις πρὸς τοὺς ἀπὸ τῆς Στοᾶς καὶ τοῦ Περιπάτου εἰς ἀπάντησιν εἰρημμένα ἐστί τοιαῦτα... Le *De abstinentia* ne permet pas de faire aucune distinction entre les apports respectifs des deux écoles. C'est pourquoi la distinction faite par Bouffartigue entre les arguments stoïciens (Porph., *abst.* 1. 4: *Arguments stoïciens*) et les arguments péripatéticiens (*abst.* 1. 5-6: *Arguments péripatéticiens*) se révèle tout à fait arbitraire. Cf. également Bouffartigue (2012 : 78 n. 72) « Porphyre, *Abst.* I, 4.4 – 6,1, citant IA 6, 964 A-C, encadre ce passage par l'évocation d'arguments évidemment stoïciens et d'arguments évidemment péripatéticiens, et conclut en disant (*Abst.* I, 6, 3) : "Tels sont les arguments essentiels du Portique et de l'école péripatéticienne".

<sup>52</sup> Pour une différente solution voir Becchi 2001: 128.

<sup>53</sup> Une comparaison entre le texte de Plutarque et celui proposé par Porphyre semble corroborer cette hypothèse: Porph., *abst.* I 5, 2 (ἀλλὰ καὶ ἡμῖν) = *soll. anim.* 964A (ἀλλ' ἡμῖν); III 22, 1 (θήρατρα καὶ πάλιν) = *soll. anim.* 961C (θήρατρα πάλιν); III 22, 8 (μὴ καὶ καταγέλαστόν ἐστι) = *soll. anim.* (μὴ καταγέλαστόν ἐστι).

<sup>54</sup> Voir Lhermitte 2015: 218 «Quoi qu'il en soit, les partisans de l'intelligence animale présentent l'intérêt de proposer une zoopsychologie alternative à la zoopsychologie stoïcienne».

<sup>55</sup> Sur l'importance de la pensée de Théophraste, déterminante à l'époque impériale voir Lhermitte 2015: 249-50.

<sup>56</sup> La réaction de Plutarque à la doctrine du second fondateur du Portique n'est pas différente en substance de celle de la Nouvelle Académie qui, comme on peut le voir dans le *De animalibus* de Philon (§ 29), dans le sillage de la doctrine aristotélico-péripatéticienne confirme que *natura in univervis animis dominatricem mentem condidit; ita tamen ut in uno languida sit delineatio ac subobscura et facilis ad delendum figura formae; in altero vero velut indelebilis, clara et vix delenda forma depicta sit*, reconnaissant aux animaux si ce n'est une intelligence parfaite qui n'est pas donnée par la nature, du moins des traces de celle-ci (§ 12 *si minus perfectionem, attamen haud contemnenda principia et semina*). C'est ce que démontre la

*nequeant haec audire...sed ignorantiam pro disciplina habentes contrarium omnino tuentur*,<sup>57</sup>, c'est-à-dire μάλιστα πρὸς τοῦναντίον ἐντείνονται τῷ λόγῳ. On dirait que Philon d'Alexandrie a le texte de Plutarque sous les yeux.

---

prédisposition innée des animaux pour apprendre les arts, éprouver des émotions qui, tout autant que les vertus, sont (§ 66) *indicia naturae rationalis* et pour exercer les vertus propres à un esprit rationnel (§§ 31-62 *sapientia et prudentia, sobrietas, fortitudo, aequalitas et iustitia*).

<sup>57</sup> Philo, *anim.* § 71.



## BIBLIOGRAPHIE

- Becchi, F. (2001), "Biopsicologia e dovere di giustizia verso gli animali in Teofrasto e in Plutarco", *Prometheus* 2001: 128.
- Becchi, F. (2009), "Le traduzioni latine dei *Moralia* di Plutarco tra XIII e XVI secolo", in P. Volpe Cacciatore (ed.), *Plutarco nelle traduzioni latine di età umanistica*. Napoli, 15-17.
- Berschin, W. (1989), *Medioevo greco-latino da Gerolamo a Nicolò Cusano*, trad. it. a c. di E. Livrea, Napoli.
- Bouffartigue, J. (1977), Porphyre, *De l'abstinence*, Livre I. Texte établi et traduit, Paris.
- Bouffartigue, J. (2012), Plutarque, Œuvres morales Tome XIV Ire Partie, Traité 63 *L'intelligence des animaux*. Texte établi et traduit, Paris.
- Bréchet, C. (2005), "La philosophie de Gryllos", in *Les Grecs de l'Antiquité et les animaux. Le cas remarquable de Plutarque*. Textes réunis par J. Boulogne, Presses de l'Université Charles-de-Gaulle – Lille 3, 48.
- Casanova, A. (2000), "Le Gryllus, une éthopée parodique" in L. van der Stockt (ed.), *Rhetorical Theory and Praxis in Plutarch, Acta of the IVth International Congress of IPS*, Leuven, July 3-6, 1966, Louvain, Namur, 171-175.
- Casanova, A. (2014), "La giustizia nel Grillo e la conclusione del dialogo", in J. Ribeiro Ferreira, D. F. Leao & C. A. Martins de Jesus (eds), *Nomos, Kosmos & Dikè in Plutarch*, Coimbra, 181-189.
- Cosenza, M.E. (1962), *Biographical and Bibliographical Dictionary of the Italian Humanists and the World of Classical Scholarship in Italy 1300-1800*, 4. Boston, 3018
- Helmbold, W.C. (1957, 1984), Plutarch's *Moralia* 12, London-Cambridge-Mass.
- Hirzel, R. (1895), *Der Dialog*, Leipzig.
- Hubert, C – Drexler, H. (1959), *Plutarchi Moralia* 6.1, additamentum ad editionem correctiorem collegit H. Drexler, Lipsiae.
- Indelli, G. (1995), in Plutarco, *Le bestie sono esseri razionali*. Introduzione, testo critico, traduzione e commento, Napoli.
- Li Causi, P. – Pomelli, R. (2015), *L'anima degli animali*, Torino 2015.
- Pohlenz, M. (1978, 2a ed.), *La Stoa. Storia di un movimento spirituale*, trad. it., Firenze.
- Resta, G. (1959), "Cassarino traduttore di Plutarco e Platone", *Italia medioevale e umanistica* 2: 229.
- Stok, F. (1998), "Le traduzioni latine dei *Moralia* di Plutarco", *Fontes* 1: 117.

Therian, A. (1988), *Les œuvres de Philon d'Alexandrie*. 36, *Alexander vel De ratione quam habere etiam bruta animalia, De animalibus* : e versione armeniaca. Introduction, traduction et notes, Paris.

Tozza, M.(2010), “Animali parlanti e giustizia in Plutarco e Omero“, in J. Ribeiro Ferreira, Delfim F. Leão & Carlos A. Martins de Jesus (eds.), *Nomos, Kosmos & Dike in Plutarch*, Coimbra.

# RECEPTION ET PARATEXTES

(Página deixada propositadamente em branco)

# THE SHIFTING REALITIES OF PLUTARCH'S NATURAL PROBLEMS (A NOTE ON THE RECEPTION OF *QUAESTIONES NATURALES*)

MICHEL MEEUSEN

British Academy Postdoctoral Research Associate  
King's College London

**ABSTRACT** — The contribution at hand aims to provide a short overview of the reception of a collection of natural problems by Plutarch of Chaeronea, entitled *Quaestiones naturales*. The history of this work and its value for the history of science is examined against the backdrop of the reception of Ps.-Aristotle's *Problemata physica*, which served as Plutarch's model. By examining the different ways in which Plutarch's work was excerpted, adapted, reframed and translated by later authors I try to determine how it was evaluated in later times and in which socio-intellectual milieus it circulated. Among these later authors are 1) the 11th century Byzantine polymath and 'Chief of the Philosophers' Michael Psellus, who incorporated several of Plutarch's natural problems (in an adapted form) in his encyclopaedic *De omnifaria doctrina*, 2) the Spanish humanist and Jesuit Juan de Pineda, who also drew on Plutarch's natural problems in his *Diálogos Familiares de la Agricultura Cristiana* (1589), 3) the Dutch Protestant scholar, professor and doctor Gybertus Longolius and 4) the Spanish humanist Pedro Juan Núñez, who both produced a Latin translation of the work (in 1542 and 1554 respectively).

**KEY WORDS** — Plutarch, *Quaestiones naturales*, reception, history of science

The contribution at hand aims to provide a short overview of the reception of a collection of natural problems by Plutarch of Chaeronea, the *Quaestiones naturales*. Notwithstanding its peculiar natural scientific contents, being modelled, more precisely, after the Aristotelian *Problemata physica*, the collection seems to have been of particular interest to a number of later authors, who excerpted, adapted, reframed and translated the original Greek text in different ways. Examining this process is important in determining how Plutarch's text was evaluated in later times and in which socio-intellectual milieus it circulated. Our take on the matter, common in the history of science, rests on the idea that world views can shift over time, and can be different from person to person or from society to society. This contribution will not so much be concerned, therefore, with Plutarch's science of natural problems from a synchronic perspective (examining how *Quaestiones naturales* relates to the contemporary scientific paradigm and how it fits in with Plutarch's own natural philosophical project) but from a diachronic one<sup>1</sup>. From this perspective, the value of Plutarch's

---

<sup>1</sup> For a study of Plutarch's science of natural problems from a synchronic perspective, see Meeusen 2014 and 2017.

*Quaestiones naturales* for the history of science can be examined by studying how later authors picked it up and adopted it to suit their specific authorial needs.

The 11th century Byzantine polymath and ‘Chief of the Philosophers’ Michael Psellus is especially worth mentioning here, as he incorporated several of Plutarch’s natural problems (in an adapted form) in his encyclopaedic *De omnifaria doctrina*. There is controversy about the authenticity of two chapters in Psellus’ text that may contain the remains of two lost *Quaestiones naturales* (viz. *Q.N.* 40–41 = §§ 170 and 188 Westerink). On the basis of a number of parallels in Plutarch’s natural problems and the order of Psellus’ sources in the first redaction of *De omnifaria doctrina* (which only covers natural scientific topics), there may be reason to accept the authenticity of these chapter (as re-edited by Psellus), but this remains uncertain. The least that can be said is that there is a Plutarchan core to the two chapters<sup>2</sup>. Clearly, the merit of Psellus’ (first redaction of) *De omnifaria doctrina* lies in its attempt to create a genuine Christian cosmology (a nice chapter to illustrate this is provided by the one about earthquakes, § 164.2: τὸν σεισμόν ποιεῖ μὲν ὁ θεός κτλ.). As I have argued elsewhere, Psellus’ work nicely illustrates how Pagan knowledge, including Plutarch’s natural problems, was hesitantly accepted by the author and what intellectual restrictions were imposed on it by the religious (i.c. Christian-Orthodox) establishment of his time<sup>3</sup>. Notably, Psellus does not label his excerpts as being drawn from Plutarch. In fact, it seems that Psellus, through Plutarch’s lens, looked at, and approved of, *Aristotle’s* causal approach in the *Problemata*, which he does mention explicitly<sup>4</sup>. Importantly, Psellus addressed his *De omnifaria doctrina* to the Byzantine emperor, God’s regent on earth. The relationship between such encyclopaedic knowledge and imperial power is not of disinterest, as it provides a better understanding of what highly placed Byzantine figures were expected to know, or, at the very least, to have read.

A similar case of religious adoption of Plutarch’s natural problems is found in the *Diálogos Familiares de la Agricultura Cristiana* (1589) by the Spanish humanist and Jesuit Juan de Pineda. In this work, the author relies heavily on Plutarch’s authority (amongst that of other Pagan authors) and, at points, incorporates several passages from *Quaestiones naturales* in his Christian discourse. As Ramón Palerm has shown, the author of this work “through an ongoing confrontation of the Christian and Pagan worlds, struggles to win for

---

<sup>2</sup> For further discussion, see Westerink 1948, 3, Sandbach 1965, 143 and Meeusen 2012, 107–110. Senzasono 2006, 50–51 refuses to include both problems in his edition on grounds of the uncertain attribution in comparison to Longolius’ problems (see further).

<sup>3</sup> For further discussion of the reception of Plutarch’s *Quaestiones naturales* in Psellus’ *De omnifaria doctrina*, see Meeusen 2012. For the reception of Plutarch’s *Quaestiones conviviales* in the same work see Id. forthcoming.

<sup>4</sup> See Meeusen forthcoming.

the Christian cause the content of the ancient traditions, to which he gives an obvious moral sense in a didactic–doctrinal tone”<sup>5</sup>. The cases of Psellus and de Pineda, thus, show how later, Christian authors – both in the Orthodox East and in the Reforming West (de Pineda speaks with little respect of the Spanish Inquisition) – used Plutarch’s natural problems as a basis for their own inquiries, not so much by addressing them anew, but by exploiting them as a *Fundgrube* of exotic materials to be assimilated into the context of a new (i.e. Christian) world system.

The situation is different in other cases, though. The scholarly interest in Plutarch’s *Quaestiones naturales* in the Humanist era is reflected mainly in the production of new editions and Latin translations (mostly in collective volumes with other works from the *corpus Plutarcheum*). The 1542 Latin translation by the Dutch Protestant scholar, professor and doctor Gybertus Longolius deserves specific mention here. In this version, the Aldine problems (*Q.N.* 1-31) are followed by eight additional problems (*Q.N.* 32-39) that were extracted, as Longolius indicates in a marginal note, from a Milanese manuscript (*Hucusque Aldinum exemplar sumus secuti: quae sequuntur, ex Mediolanensi sunt exemplari*)<sup>6</sup>. Unfortunately, this manuscript has been lost ever since, and the Greek text is still missing today. Considering the numerous parallels in Plutarch’s other works and the same general style and method of explanation, it is beyond debate, however, that these additional problems are authentic<sup>7</sup>.

Even if Longolius, so we know from his dedicatory letter to Hermann Xylonius (abbot of the imperial Benedictine monastery of Werden in Westfalen, where he took up residence for a while), composed his translation in order to find some repose after his reading of Galen’s writings (*ut ex longa et diuturna Galeni lectione me recrearem*), it seems that he looked at Plutarch’s *Quaestiones naturales* in the first place as a medical physician and a scientist. This is not

---

<sup>5</sup> Ramón Palerm 2011, 621 (see 629-632 for an analysis of the *Quaestiones naturales* material). Notably, the aspect of moral philosophy is entirely absent in Plutarch’s natural problems (see Meeusen 2013).

<sup>6</sup> The same note can be found in the reprint of Longolius’ translation in the collective volume of Latin translations of Plutarch’s *Moralia* published in Paris in 1544 by Michel de Vascosan. Unfortunately, no effort was done by the editor of that work to consult the Milanese manuscript, nor could it be retraced by Xylander or any later scholar. In addition, a scholar from around the XVI<sup>th</sup> century alluded to Longolius’ note in the margin of a copy of the 1509 Aldine edition (Ambrosiana S Q E I 20), where he wrote in his own hand: *Desunt problemata octo quae in eo quod versum est exemplari inveniuntur*. The same note was copied by another XVI<sup>th</sup> century scholar in his *Plutarchi variae lectiones* (Ambrosiana 723, R 115 sup.), where we read: *in extrema pagina haec habentur: desunt problemata octo quae in eo quod versum est exemplari inveniuntur*. Cf. Hubert – Pohlenz – Drexler 1960, viii-ix.

<sup>7</sup> For further details on Longolius’ translation, see Morales Ortiz 1999 and Meeusen 2016b. For a general account of the Latin translations of Plutarch’s *Moralia* dating from the 13<sup>th</sup> to the XV<sup>th</sup> century, see Becchi 2009.

so remarkable considering the collection's physical and physiological content. Longolius makes an effort, for instance, to restore the *quaestio* of *Q.N.* 30, 919B, where the manuscripts provide a very lacunary reading. Wyttenbach conjectured *Διὰ τί τῶν ἀμπέλων τὰς ἀκάρπους, <τοῖς δ' ἀκρέ>μοσι <καὶ ἔρνεσι>ν εὐτρο<φού>σασ τραγᾶν <λέγο>μεν;* (“Why do we say that vines that do not fruit but flourish with branches and shoots go goatish?”). Longolius’ version runs as follows: *Quare vites, cum nimia ubertate lasciuviunt, et minus feraces sunt, et aliquando exarescunt? cuius rei causam quidam in syderationis morbum referunt.* Sandbach notes that we see Longolius’ personal imagination at work here<sup>8</sup>. He may, indeed, very well be relying, in this case, on his own medical knowledge in mentioning the *syderationis morbus*<sup>9</sup>.

Longolius’ case can be confronted with that of the Spanish humanist Pedro Juan Núñez, who also translated the Aldine *Quaestiones naturales* into Latin (the work was printed in 1554 in Valencia by Joan Mei from Flanders). The fact that this translation was appended to Theodor Gaza’s Latin version of Ps.-Aristotle’s and Ps.-Alexander’s *Problemata physica* is important<sup>10</sup>, since it nicely illustrates how Plutarch’s natural problems were conceived of as being an inherent link in the ongoing tradition of natural problem literature, which was initiated by Aristotle and his direct Peripatetic successors (see also Psellus’ case above).

Notably (and conclusively), the practice of solving Aristotelian natural problems lasted well until the Middle Ages and the Renaissance, when new collections of problems made their appearance and older ones were constantly copied, translated and commented upon<sup>11</sup>. Plutarch’s natural problems were, thus, considered as a continuation of a unified and long-lasting scientific tradition and as a genuine contribution to the Aristotelian study and understanding of ‘problematic’ natural phenomena as well as to the development of a certain

<sup>8</sup> Pearson – Sandbach 1965, 142.

<sup>9</sup> See L&S, s.v. *sideratio*: “A disease produced by a constellation, a blast, sideration; of plants, a blast, a blight”. If Longolius is, indeed, relying on his own knowledge in *Q.N.* 30, his source may have been Plin., *HN*, 17, 222: *proprium tamen siderationis est sub ortu canis siccitatum vapor, cum insita ac novellae arbores moriuntur, praecipue ficus et vitis*. Note that Longolius also corrects the Aldine reading of *Q.N.* 26, 918B (αἱ κύνες ἐσθίουσι, ἢ ὅταν καὶ χολὴν ἐξεμῶσιν). As Xylander conjectured, Plutarch is probably arguing here that bitches eat grass in order to vomit forth their bile (αἱ κύνες ἐσθίουσι πόαν, ἵνα τὴν χολὴν ἐξεμῶσιν), which is also how Longolius understood the text (*canes nausea correpti, cum bilem per vomitum expellere conantur, gramen adpetunt*). Longolius may perhaps be relying on Pliny again. Cf. Plin., *HN*, 25, 91 (with Arist., *HA*, 612a). See Morales Ortiz 1999, 149, n. 25.

<sup>10</sup> This work was printed as *Problematum Aristotelis sectiones duae de quadraginta. Problematum Alexandri Aphrodisieii libri duo Theodoro Gaza interprete ad haec Eruditissima problemata Plutarchi. Extant apud Borbonium bibliopolam. Valentiae, Typis Ioannis Mey, Flandri* (Raya) 1554. See Morales Ortiz 1998, 253–257 and 2000, 90.

<sup>11</sup> Generally useful here are Flashar 1962, 370–382, Blair 1999 and the contributions in De Leemans – Goyens 2006 (with a selected bibliography at 295–317). See also esp. Lawn 1963 and Filius 1999.



method for explaining them. I have tried to nuance this view elsewhere by arguing that Plutarch did not have the intention with his natural problems to be regarded as an Aristotelian scientist (pointing out that they are based on a Platonic-Academic fundament), but history clearly decided otherwise<sup>12</sup>.

---

<sup>12</sup> See Meeusen 2014, 2016a and 2017.

## BIBLIOGRAPHY

- Becchi, F. (2009), “Le traduzioni latine dei *Moralia* di Plutarco tra XIII e XVI secolo”, in P. Volpe Cacciatore (ed.), *Plutarco nelle traduzioni latine di età umanistica*, Napoli: d’Auria, 9-52.
- Blair, A.M. (1999), “The *Problemata* as a Natural Philosophical Genre”, in A. Grafton – N.G. Siraisi (eds.), *Natural Particulars: Nature and the Disciplines in Renaissance Europe*, Cambridge: MIT Press, 171-204.
- De Leemans, P. – Goyens, M. (eds.) (2006), *Aristotle’s Problemata in Different Times and Tongues*, Leuven: Leuven University Press.
- Filius, L. (1999), *The Problemata physica Attributed to Aristotle: The Arabic Version of Hunain ibn Ishāq and the Hebrew Version of Moses ibn Tibbon*, Leiden: Brill.
- Flashar, H. (1962), *Aristoteles, Problemata physica*, Berlin: Akademie Verlag.
- Hubert, C. – Pohlenz, M. – Drexler, H. (1960), *Plutarchi Moralia: vol. 5, fasc. 3*, Lipsiae: Teubner.
- Lawn, B. (1963), *The Salernitan Questions: An Introduction to the History of Medieval and Renaissance Problem Literature*, Oxford: Clarendon Press.
- Meeusen, M. (2012), “Salt in the Holy Water: Plutarch’s *Quaestiones Naturales* in Michael Psellus’ *De omnifaria doctrina*”, in L. Roig Lanzillotta – I. Muñoz Gallarte (eds.), *Plutarch in the Religious and Philosophical Discourse of Late Antiquity*, Leiden: Brill, 101-121.
- Meeusen, M. (2013), “How to Treat a Bee-Sting? On the Higher Cause in Plutarch’s *Causes of Natural Phenomena*: the Case of *Q.N.* 35-36”, *QUCC*, 105, 131-157.
- Meeusen, M. (2014), “Plutarch and the Wonder of Nature. Preliminaries to Plutarch’s Science of Physical Problems”, *Apeiron: a Journal for Ancient Philosophy and Science*, 47, 310-341.
- Meeusen, M. (2016), “Aristotle’s Authority in the Tradition of Natural Problems. The Case of Plutarch of Chaeronea”, in S. Boodts – J. Leemans – B. Meijns (eds.), *Shaping Authority. How Did a Person Become an Authority in Antiquity, the Middle Ages and the Renaissance?*, Turnhout: Brepols Publishers, 47-85 [= 2016a].
- Meeusen, M. (2016), “Natural Problems Lost and Found: Gisbert Longolius Translating Plutarch’s *Quaestiones Naturales*”, *Humanistica Lovaniensia: Journal of Neo-Latin Studies* 65, 223-236 [= 2016b].
- Meeusen, M. (2017), *Plutarch’s Science of Natural Problems. A Study with Commentary on Quaestiones Naturales*, Leuven: Leuven University Press.
- Meeusen, M. (forthcoming), “Pagan Garlands and Christian Roses: Plutarch’s *Quaestiones Convivales* in Michael Psellus’ *De Omnifaria Doctrina*”, in P.

- Van Deun – S. Van Pee – B. Demulder (eds.), *Building the Kosmos. Greek Patristic and Byzantine Question and Answer Literature*, Turnhout: Brepols Publishers.
- Morales Ortiz, A. (1998), “Pedro Juan Núñez, traductor de Plutarco”, in F. Rodríguez Adrados – A. Martínez Díez (eds.), *Literatura griega, Actas del IX Congreso español de Estudios Clásicos: Madrid, 27 al 30 de septiembre de 1995*, Madrid: Ediciones Clásicas, 253-257.
- Morales Ortiz, A. (1999), “Observaciones a la traducción latina de G. Longueil de *Aetia Physica* de Plutarco”, *Myrtia*, 14, 143-151.
- Morales Ortiz, A. (2000), *Plutarco en España: Traducciones de Moralia en el siglo XVI*, Murcia: Universidad de Murcia.
- Pearson, L. – Sandbach, F.H. (1965), *Plutarch's Moralia XI*, Cambridge, Mass. – London: Harvard University Press – Heinemann.
- Ramón Palerm, V. (2011), “Plutarco y Juan de Pineda”, in J. Candau Morón – F. González Ponce – A. Chávez Reino (eds.), *Plutarco transmisor. Actas del X simposio internacional de la sociedad española de Plutarquistas (Sevilla, 12-14 de noviembre de 2009)*, Sevilla: Universidad de Sevilla, 621-632.
- Senzasono, L. (2006), *Plutarco: Cause dei fenomeni naturali. Introduzione, testo critico, traduzione e commento*, Napoli: d'Auria.
- Westerink, L.G. (1948), *Michael Psellus: De Omnifaria Doctrina*, Nijmegen: Nijmegen Centrale Drukkerij.

(Página deixada propositadamente em branco)

L'ÉDITION ET LA TRADUCTION DE PLUTARQUE DANS L'ŒUVRE DE  
L'HUMANISTE PORTUGAIS *ANDREAS EBORENSIS: LOCI COMMUNES  
SENTENTIARVM ET EXEMPLORVM (1569)*

(The Plutarch's edition and translation in the portuguese humanist *Andreas  
Eborensis: Loci communes sententiarum et exemplorum [1569]*)

ANA ISABEL CORREIA MARTINS (ANITAAMICITIA@HOTMAIL.COM)  
FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE COIMBRA

Résumé — Le panorama humaniste se définit par la réception de l'héritage de l'Antiquité Classique, fondé sur la méthode philologique de la *multiplex imitatio* et de l'*aemulatio* avec les auteurs gréco-latins. Cette *contaminatio* gnoséologique construit un tout nouveau scénario dans la réalité de la genèse et de la création littéraires aux XV<sup>ème</sup> et XVI<sup>ème</sup> siècles, aboutissant à la production de nombre de *Collectaneas*, *Florilegia*, *Adagia* comme sources encyclopédiques des *sententiae*, *exempla* et apophthegmes, qui favorisent le dialogue entre les trois domaines du savoir que sont Philosophie, Morale et Rhétorique. Ces œuvres, disposées par *loci communes*, ont une teneur didactique et c'est ainsi que la rhétorique s'allie à la pédagogie, à la philosophie et à la morale, pour l'éducation et la formation intégrale de l'*ethos* de; l'individu. André Rodrigues de Évora - Andreas Eborensis - a été divulgateur de Plutarque. Dans les *Loci communes sententiarum et exemplorum* (1569), qu'il a rassemblés à partir des *Moralia*, on examinera trois questions : 1) Quels sont les traités moraux qu'il retient ? 2) Quel type de sentences trouve-t-on et quel type d'organisation a-t-il choisi ? 3) Quelles sont les (possibles) éditions de Plutarque qu'il a utilisées ?

Mots clés — *loci communes*, *Andreas Eborensis*, *genus sententiarum*, Pédagogie, Philosophie

Abstract — The humanistic landscape is devoted to the reception of Classical Antiquity, based on the philological method of *multiplex imitatio* and *aemulatio* of graeco-latin authors in a *renouatio* exercise of their paradigms. This gnoséological *contaminatio* constructs a new scenario for literary creation and leads to several *Collectaneas*, *Florilegia*, *Adagia* as encyclopedic sources of *sententiae*, *exempla*, *apophthegmata*, which promote the dialogue between three particular epistemic fields: Philosophy, Morality and Rhetoric. These encyclopedic works, organized in *loci communes*, have a didactic nature when Rhetoric combines with pedagogical purposes, in order to promote a fruitful education of individual *ethos*. André Rodrigues de Évora - *Andreas Eborensis* – collects and makes the *apophthegmata* of Plutarch's *Moralia* widely known. The author of these *Loci communes sententiarum et exemplorum* (1569) presents several philological characteristics that prove his humanistic credentials. Thus we will develop the research aiming to answer these questions: a) What are the treatises chosen and selected by Andreas and what are the themes developed? b) What are the possible editions of Plutarch used by the author? c) In which way is Plutarch's presence important in Eborensis' work?

Keywords — *loci communes*, *Andreas Eborensis*, *genus sententiarum*, Pedagogy, Philosophy

## 1. LE *GENUS SENTENTIARUM* DANS L'HUMANISME EUROPÉEN ET LA PRÉFÉRENCE DE LA PÉDAGOGIE MORALE DE PLUTARQUE

Le panorama humaniste se définit par la réception de l'héritage de l'Antiquité Classique, avec la vitalité et le dynamisme de l'*imitatio* et de l'*aemulatio* du paradigme des auteurs grecs et latins et avec leur *renouatio*. Cette *contaminatio* gnoséologique construit un tout nouveau scénario dans la réalité de la genèse et de la création littéraires. La valorisation de l'homme dans la Renaissance - comme la mesure de toute chose - et son hégémonie au sein d'un empire de moralité, favorise de nouveaux codes esthétiques et littéraires<sup>1</sup>.

La rénovation des horizons idéologiques et le questionnement de la conception du pouvoir et de la figure du prince à la fin du XV<sup>e</sup> siècle et pendant le XVI<sup>e</sup> siècle, en Europe, encouragent la réception de l'archétype ancien, qui influencera le *corpus* de divers traités moraux et historiques<sup>2</sup>. Il faut que nous en identifions les racines esthétiques, littéraires, rhétoriques et philosophiques, avec le but de reconnaître leur source d'inspiration classique, qui est supposée, dans cette période florissante, être la pièce maîtresse de la pensée historiographique, en faveur de la *dignitas hominis*<sup>3</sup>.

La genèse et la création littéraire de la Renaissance s'enracinent dans un mécanisme d'écriture subsidiaire dans les préceptistiques classiques et dans sa *mimesis* textuelle. La rencontre et la fréquentation avec les auteurs anciens ont été impulsées par la première génération d'humanistes italiens, qui ont développé un travail d'édition et traduction des auteurs de l'Antiquité: Aristote, Platon, Cicéron, Plutarque, Sénèque, Pline entre autres. Ainsi, les disciplines de grammaire, de philosophie, de rhétorique et de poétique s'approprièrent des traités classiques, et dans une dynamique de *contaminatio* épistémologique, les structures linguistiques s'apprenaient, ainsi que les formes et les contenus, dans une conciliation prometteuse de la *res* et de la *uerba*<sup>4</sup>.

La *paideia* humaniste, en vertu de la primauté de l'excellence et de la multi dimensionnalité humaine repose sur le flux de l'antiquité, à travers cette fraîcheur persistante de son texte, permettant une sédimentation historique et un substrat de valeurs culturelles - éthico-politique et esthétique, avec la reconnaissance de

---

<sup>1</sup> "The distinct epistemological *status* of each of the three rhetorical categories - *exemplum*, parallel and image - itself invites comparison with modern claims for 'micro-history, as the inductive study either of unique particular so of a generalisable, exemplar microcosm. The rhetorical concern with *imitatio* and *aemulatio* can likewise fruitfully be set alongside more modern concepts of 'langue' and intertextuality of shared linguistic expectations and literary models to which individual authors then respond and adapt." in Kempshall 2011: 550.

<sup>2</sup> Basset - Bénévent 2014: 63-96.

<sup>3</sup> Soares 2002:15-37.

<sup>4</sup> Soares 1993: 377-410.

leurs *auctoritas* et la croyance en la valeur fiable de l'*exemplum*<sup>5</sup> comme soutien d'une *inuentio* humaniste.

En raison de tous ces arguments, la production littéraire de la Renaissance intègre beaucoup de *Collectanea*, *Florilegia*, *Adagia* et *Miscellanea* comme sources des *sententiae* et *apophthegmata*, qui favorisent et promeuvent surtout une connaissance encyclopédique de philosophie et de morale<sup>6</sup>. Ces recueils de lieux communs ont une teneur didactique et c'est ainsi que la rhétorique s'allie à la pédagogie, à la philosophie et à la morale, pour l'éducation et la formation intégrale de l'*ethos* de l'individu<sup>7</sup>.

Très tôt, les Humanistes se sont rendu compte du potentiel de cette *uox uniuersalis* et de ce genre littéraire au service de la pédagogie, de sorte que l'analyse et l'interprétation du discours littéraire du XVIème siècle, est indissociable de la pratique scolaire et de l'établissement d'enseignement<sup>8</sup>. Nair Castro Soares affirme que « en dehors du processus créatif, mais étroitement liés, les livres des sentences apparaissent comme des textes canoniques, emblématiques, des répertoires *immobile continuum*, identifiés comme la vérité, la tradition et les valeurs universelles, que l'art des mots, dans une adéquation parfaite de la *res* et des *verba* se met au service de la rhétorique de la persuasion »<sup>9</sup>. L'historiographie privilégie ainsi les œuvres de caractère sentencieux, qui se répandent à travers toute l'Europe<sup>10</sup>.

Le *genus sententiarum* et le genre apophthegmatique de ces oeuvres visent à harmoniser l'idéal du savoir encyclopédique avec l'idéal de la rhétorique, donnant priorité à la philosophie morale<sup>11</sup>. Pour cette raison, Plutarque, en particulier, a été un des auteurs centraux dans la cadre de la Renaissance, largement traduit et édité à partir des XVème et XVIème siècles grâce aux traités d'éducation – *Moralia* – et aux biographies – *Vies Parallèles* – qui offrent des *exempla* de comportement et de conduite<sup>12</sup>.

---

<sup>5</sup> *Longum iter est per praecepta, breue et efficax per exemplum* - cf. Sen., (*Ep* 1, 6, 5); Quintilien, *Institutio oratoria*, 12, 2, 30 e 12, 10, 48.

<sup>6</sup> Basset 2014: 5-15.

<sup>7</sup> Concernant ce genre encyclopédique voir Moss 2002: 231-311.

<sup>8</sup> "The doctrine of *copia* teaches writers to add detail to descriptions and fullness of incident to narratives. It encourages writers to multiply questions, to add further arguments and propositions. Although *copia* is presented as an ideal of style, many of the techniques which Agricola recommends for achieving *copia* are derived from dialectic. Taken together Agricola's accounts of amplification and *copia* constitute a major source for Erasmus's *De copia* (1512), perhaps the most influential rhetoric textbook of the sixteenth century" in Cave 1997:63.

<sup>9</sup> Soares 2004: 151.

<sup>10</sup> Pour une analyse plus détaillé de l'historiographie et de l'histoire voir Kempshall 2011.

<sup>11</sup> "Le pouvoir du discours c'est en quelque façon sa faculté de (se) répéter et d'être répété, d'être tenu et retenu. Les conceptions platonicienne et aristotélicienne de la mimésis ne sauraient être appréciées sans tenir compte de ceci: son pouvoir était encore exalte chez les Grecs du fait que tout récit, tout poème était écrit pour être joué, chanté ou récité" in Compagnon 1979: 106.

<sup>12</sup> Kristeller 1955: 22.

L'auteur grec était le « bréviaire du siècle<sup>13</sup> » et il a été le plus diffusé par les humanistes, qui ont consacré leur travail à la Morale et à l'Éthique<sup>14</sup>. L'humanisme italien lui-même est représenté par Pétrarque et par la traduction des *Apophthegmata* de Plutarque par Franciscus Philelphus (1398-1481), qui les avait présentés à ses lecteurs comme un recueil de sentences utiles à l'*ornatio* et à l'*amplificatio* de toutes formes de discours<sup>15</sup>. De la même façon, nous connaissons la profusion des traductions latines de Nicolas V – le fondateur de la Bibliothèque Vaticane – de Guarino de Vérone (1374-1460), qui a traduit le *De liberis educandis* ou de Pier Paolo Vergerio avec son traité *de ingeniis moribus*, sans oublier Francesco Barbaro, Christophe Longueil, Érasme entre beaucoup d'autres.

Il n'est pas étonnant qu'Andreas Eborensis ait été aussi un divulgateur de Plutarque et, dans une *multiplex imitatio*, ait choisi de rassembler les maximes et les *apophthegmata* à partir des opuscules moraux de l'auteur grec. L'auteur de ces *Loci communes sententiarum et exemplorum* (1569), que nous allons analyser, présente beaucoup de caractéristiques philologiques, de base classique, qui définissent ce genre littéraire et qui démontrent le mérite humaniste. En effet, l'éclectisme en matière philosophique et le syncrétisme dans le domaine éthique de Plutarque ont permis à Andreas de mélanger les thèmes épicuriens, platoniciens et stoïciens, au service de la morale pour se pencher sur les émotions, la nature et la connaissance humaines. L'auteur des *Vies* est sans doute un adversaire déterminé du stoïcisme mais les *Moralia* et les *Vies* offrent de nombreux passages qu'Andreas pourrait accueillir et qui ne seraient pas inconciliables avec ceux du Portique<sup>16</sup>. Cette raison justifie la préférence qu'ont eue pour lui clercs et ecclésiastiques, mais aussi d'autres personnes célèbres de la société, tel Andreas Eborensis – André Rodrigues de Évora dans ses *Loci communes sententiarum et exemplorum memorabilium*.

## 2.1. Andreas Eborensis collectore et son œuvre: brèves considérations biographiques

Il faut d'abord rendre raison de quelques inexactitudes touchant l'identité de notre auteur. La nationalité d'André Rodrigues de Évora (1510-1575) a suscité de nombreuses controverses et, en effet, beaucoup d'études le confondent avec un autre humaniste portugais: André de Resende<sup>17</sup>. Mais Álvaro Júlio da Costa

---

<sup>13</sup> Aulotte 1965:19.

<sup>14</sup> Babut 1969.

<sup>15</sup> Franciscus Philelphus, *Orationes*, Paris 1504, fo.cxxxii; voir aussi Balavoine 1984:51-71.

<sup>16</sup> Concernant la renaissance du stoïcisme au XVI<sup>ème</sup> siècle et la réception par les humanistes de ce courant, voir Babut 1969:6, décrivant l'opinion qui prévalait encore avant son propre travail : « Plutarque ne serait ni un adversaire ni un partisan du Portique mais un penseur éclectique qui prend son bien où il le trouve », solution moyenne qui pourtant, « ne semble pas pouvoir jouer le rôle de moyen terme conciliateur. »

<sup>17</sup> « Andreas Eborensis (original name: Andrea de Resende (1498-1573) born in Eborá was



Pimpão a démontré que *Andreas Eborensis* est bien l'auteur de ces *loci communes ac sententiarum*<sup>18</sup>. C'était un commerçant juif converti appartenant à une famille célèbre d'Évora, le troisième enfant d'une fratrie de cinq et fils d'un médecin nommé Rodrigo de Veiga, venu d'Espagne et qui avait choisi la ville d'Évora pour se fixer pendant le règne de D. Sebastien. *Andreas Eborensis* (André Rodrigues de Évora) a eu deux frères Tomás Rodrigues de Veiga, qui a été un médecin reconnu et professeur à Coimbra, et Simão Rodrigues de Évora (1543-1618). André Rodrigues a fait ses études à Évora et plus tard s'est installé à Lisbonne où il a concilié le travail dans l'administration commerciale avec la compilation des *sententiae*, à partir des auteurs gréco-latins, chrétiens et humanistes.

La fréquentation des milieux commerciaux internationaux ainsi que les relations et les contacts culturels privilégiés en centre de l'Europe ont promu des connections préférentielles entre l'humaniste et le pouvoir politique. Concernant cet aspect, nous devons souligner qu'il a écrit aussi les *Sentenças para a Ensinança e Doutrina do Príncipe D. Sebastião* dédié au prince<sup>19</sup> mais le travail qui l'a rendu vraiment célèbre était les *LOCI COMMVNES / SENTENTIARVM ET EXEMPLORVM memorabilium ex probatissimis/ scriptoribus probatissima electione deprompti, liberalium artium studiosis & Catholicae obseruationi / consecratis per utilis lectio* complétés par un *LOCORVM COMMVNIVM tomus posterior exempla memorabilia continens ex probatissimis quibusque tam ethnicis quam sacris scriptoribus peruigili / lectione deprompta & in tres diuisa partes ut lectoris facilitati consultum sit: prima manque de uirtutibus, secunda uitiiis, tertia de reliquis materiis agit: liberalium artium studiosis & catholicae obseruationi perutilis lectio*.

## **2.2. *Loci communes sententiarum et exemplorum memorabilium* : les éditions de cette oeuvre eborensis**

L'édition princeps a été publiée à Lisbonne, en 1554 chez German Gallardo<sup>20</sup>, et reprise à Coimbra l'année suivante 1555, puis quatorze ans plus

---

a well-know Portuguese Latinist who had studied at diferent European universities. He had been a Dominican but apparently due to his frequent travels and commitments to study he was unable to have a life in accordance with monastic regularity and was allowed to return to the secular state” in Standaert 2003: 375.

<sup>18</sup> Pimpão 1972: 387-401.

<sup>19</sup> André Rodrigues de Évora (1983), *Sentenças para a Ensinança e Doutrina do Príncipe D. Sebastião*, fac-simile du manuscrit Casa Cadaval, Introduction de Luís de Matos, Lisboa, Banco Pinto e Sotto Mayor; Américo Júlio da Costa Pimpão (1972: 385-401); António Joaquim Anselmo (1926).

<sup>20</sup> *Primera parte de las sentencias que hasta nuestros tiempos, para edificacion de buenos costumbres, estan por diuersos Autores escriptas, e neste tratado summariamente referidas, en su proprio estilo y traduzidas enel nuestro comun. Conueniente licion a toda suerte y estado de gentes. M.D.LIV (Fue impressa la presente obra, en la muy noble y siempre leal ciudad de Lixbona, en casa de German Galharado Impresor del Rey nuestro señor. Acabose a treze dias de Nouiembre de mil & quinientos y cinquenta y quatro.*

tard en 1569 et encore en 1572 dans la même ville de Coimbra grâce à l'éditeur João Barreiro<sup>21</sup>. Cette édition de 1569 sera le sujet de notre étude. Cette œuvre a connu une énorme diffusion à l'étranger, publiée à Lyon en 1557<sup>22</sup>, à Paris entre 1583 et 1635<sup>23</sup> - dont six éditions connues - à Venise en 1572, 1579, 1585<sup>24</sup> et à Cologne en 1593, 1600, 1601, 1619<sup>25</sup>. C'est seulement à partir de l'édition de Lyon, en 1557, que les publications commencent à porter le nom de l'auteur, inconnu jusqu'alors. Entre le manuscrit et l'édition *princeps* on trouve des différences concernant le nombre de *sententiae* et de la même façon on peut penser qu'il y a eu des changements dans les éditions subséquentes. Donc, il faut comparer le nombre des *sententiae* entre le manuscrits et l'édition *princeps* :

Aristote: 23 > 161	Valère Maxime: 5 > 20
<b>Plutarque: 15 &gt; 111</b>	Quintilien: 8 > 351
Tite-Live: 51 > 116	Saint Augustin: 30 > 111
Sénèque: 106 > 695	Saint Jérôme: 2 > 67
Pline le Jeune: 24 > 94	Érasme: 22 > 66

Nous reconnaissons plusieurs auteurs seulement dans le manuscrit comme Tertullien, Saint Anselme, Saint Basile, Saint Grégoire<sup>26</sup>, Cassiodore, Isidore, César et bien d'autres seulement dans l'édition *princeps* - Aulu-Gelle, Publius Mimus, Virgile, Ovide, Horace, Juvénal, Plaute et Platon. De la même façon qu'Érasme a été supprimé dans l'édition de 1569, nous pouvons observer d'autres changements tout au long des éditions. Par curiosité, la première édition avait 3400 sentences et nous trouvons des éditions subséquentes qui contenaient 8000 sentences.

---

<sup>21</sup> Andreas Eborensis (*collectore*), *Loci communes sententiarum et exemplorum memorabilium ex probatissimis scriptoribus probatissima electione deprompti liberalium artium studiosis & Catholicae observationi consecratis per utiles lectio*, apud Ioannem Barrerium, Conimbricæ, 1569.

<sup>22</sup> *Sententiae & exempla ex probatissimis quibusque scriptoribus collecta & per locos communes digesta per Andream Eborensem Lusitanum. Et ne oneroso volumine grauaretur lector, totum opus in duo diuisum est tomos: quorum alter sententias, alter exempla refert*. Lugduni, apud Theobaldum Paganum, 1557 - on peut consulter ces oeuvres à la Bibliothèque Nationale d'Espagne à Madrid (3/62456 et 5/7343).

<sup>23</sup> Andreas Eborensis, *Sententiae et exempla ex probatissimis quibusque scriptoribus collecta et per locos communes digesta*, Cavellat, Parisiis, 1583; -, apud T. Brumennium, Parisiis, 1583 (3<sup>e</sup> editio); -, apud M. Praevotium, Parisiis, 1590 (4<sup>e</sup> editio); -, apud G. Julianum, Parisiis, 1583.

<sup>24</sup> Andreas Eborensis, *Sententiae et exempla* [...], ex Unitorum societate, Venetiis, 1585.

<sup>25</sup> Andreas Eborensis, *Sententiae et exempla* [...], Arnaldo Millium, (1593, 1600, 1601); Hermanum Millium, 1619.

<sup>26</sup> *Andreas* ne spécifie pas de quel Grégoire il s'agit et il faudrait étudier de près les sentences pour en déterminer l'origine. Avant cette étude, l'identification est difficile : nous savons, d'un côté, que Grégoire de Nyse a influencé Saint Dominique (Guzmán), et que *Andreas Eborensis* lui-même a été inspiré par les Dominicains et en particulier par Louis de Grenade et sa *Collectanea Moralis Philosophiae*, mais, d'un autre côté Grégoire de Nazianze a été proclamé docteur de l'Église par le pape Pie V en 1578, et a donc eu beaucoup de prestige au XVI<sup>e</sup> siècle.

L'auteur présente la conception de son œuvre en expliquant que la première partie (I *tomus*) est dédiée aux prédicateurs de l'Ordre Dominicain de Lisbonne (*Ornatissimis atque religiosissimis Olyssiponensis collegi, ordinis Praedicatorum patri-bus*) et la deuxième partie (II *tomus*) au Fray Louis de Grenade (*Reverendissimo ac dignissimo Praedicatorum ordinis apud Lusitanos Prouinciali, fratri Ludouico à Granata Andreas Eborensis felicitatem*)<sup>27</sup>.

La relation littéraire entre *Andreas Eborensis* et Louis de Grenade, et surtout la contribution du Dominicain pour le travail de ce commerçant se confirment à la lecture de la lettre d'introduction destinée au lecteur *Operis Instructio prouidenda Lectori* :

*Solet enim concepta lectionis facilitas praemonito lectori fructuosius respondere. Primum omnium ne operis magnitudine grauretur lector: totum opus in duos to-mos diuisum est. Quorum alter sententias, alter exempla refert, caeterum ut omnis abesset in lectione confusio: in tria rursus membra uterque ; tomus subdivisus est. Primus de uirtutibus, secundus de uitiiis, tertius reliquas materias complectitur. Hoc postremo aduertendum est, quod singulas materia triplex dictat scriptorum classis. Prima Graecorum est, quod in humanis literis antiquius caeteris gentibus scripse-re. Secundum locum latini occupant scriptores, quod procedente iam seculi aetate & rerum experientia & politione stylo aliquid Graecorum literis addidere. Vltimum uero ac perfectum locum nostri tenent scriptores: naturae nanque vis & hominum ingenium : quod ad illa usque tempora prauauerat*<sup>28</sup>.

La configuration binaire de ce travail a comme idéal, dans le premier *tomus*, de rassembler et sélectionner des sentences et les organiser en quatre groupes:

---

<sup>27</sup> « Los *Loci communes* de Andrés Eborensis non son en su totalidad ajenos a la buena voluntad y a la simpatía de Granada para con su autor y a su deseo de ver difundido un saber humanístico, tan favorable a la formación moral de los alumnos en los colegios como a la madurez de la vida intelectual del hombre culto » in Rodrigues 1988: 770; Cf Pimpão 1972:389-390; Aragües 1993: 252-265.

<sup>28</sup> Andreas a été guidé par le moule de la *Collectanea Moralis Philosophiae du Dominican: Collectanea Moralis Philosophiae in tres tomos distributa: quorum primus selectissimas sententias ex omnibus Senecae operibus. Secundus ex moralibus opusculis Plutarchi: Tertius clarissimorum principum & philosophorum insigniora apophthegmata, hoc est, dicta memorabilia complectitur, [...] In secunda classis uero uirtutum et uitiorum illis aduersantium loci reponuntur.*

auteurs grecs<sup>29</sup>, latins<sup>30</sup>, *sacri*<sup>31</sup> et *uiri Christiani*<sup>32</sup> afin de servir à tous ceux qui s'intéressent aux questions morales. En même temps, l'auteur voulait fournir des matériaux aux écrivains et à tous ceux qui n'ont pas le temps suffisant et n'ont pas toutes les sources sous la main: « la función de la obra es servir a quienes se ocupan de cuestiones morales, pero también la de proporcionar material a los escritores (*studiosi litterarum*) – *Litterarum etiam morum atque pietatis studiosis* – En cuanto a su pertinencia y utilidad está basada en facilitar la tarea de quienes no tienen suficiente tiempo, capacidad o carecen de libros – *aliis namque otium, aliis ingenium deest, aliquando etiam aliis ipsis desiderantur codices*»<sup>33</sup>.

En ce qui concerne la sélection et l'organisation de ces *topoi*, nous observons que l'auteur a préféré une approche théorico-philosophique, au détriment de l'ordre alphabétique, de sorte que l'arbitraire des lettres n'éloigne pas ce que la nature rapproche. Nous devons nous poser les questions suivantes: 1) Quels sont les traités moraux de Plutarque qu'Andreas a sélectionnés pour composer son œuvre? 2) Quel type de sentences trouvons-nous et quel type de *topoi* a été choisi par Andreas Eborensis? 3) Quelles sont les (possibles) éditions de Plutarque qu'Andreas Eborensis a utilisées? 4) Finalement, il faut réfléchir sur ces traductions latines qui circulaient à cette époque et dont Andreas s'est servi pour construire son œuvre. Nous ne devons pas oublier la structure fragmentaire de cette œuvre encyclopédique afin de développer les différents niveaux intertextuels ici présents.

Les Dominicains ont reconnu la valeur morale de ce travail – *loci communes qui de uitiiis et uirtutibus tradunt* – et ils soulignent aussi la pertinence de la *selectio* et *dispositio* qui se mettent en service de la Pédagogie, comme l'affirme Thomas Rodericus, professeur à Coimbra : « *Liber est utilissimus...usu maximus...unus omnium instar esse queat...in quo exiguo uolumine licet audire uniuersos* »<sup>34</sup>. La *dispositio* respecte la méthodologie des *loci communes*, comme l'a fait Valère Maxime, et chaque sentence s'accompagne de l'indication de la source d'où elle a été extraite. Le critère onomasiologique offre une lecture philosophique, dialectique, morale

---

<sup>29</sup> *Graeci auctores*: Aristoteles, Plato, Homerus, Plutarchus, Diog. Laertius, Lucianus, Chrysippus, Euripides, Demosthenes, Esquines, Xenophon, Apuleius, Sodiades, Democritus, Hesiodus, Thecritus, Stobeus;

<sup>30</sup> *Latini auctores*: Seneca, Quintilianus, Cicero, Liuius, Aulus Gellius, Valer. Max., Plinius Senior, Plinius, Iunior, Iustinus, Columella, Cato, Caesaris commentarii, Suetonius, Plautus, Publius, Mimus, Iuuenalis, Vergilius, Martialis, Ouidius, Horatius, Lucanus, Propertius, Quint.

<sup>31</sup> *Sacri auctores*: Beatus August, B. Hieronymus, B. Bernardus, B. Ambrosius, B. Gregorius, B. Chrysostomus, B. Cyprianus, B. Anselmus, B. Antoninus, B. Hilarius, B. Remigius

<sup>32</sup> *Illustres uiri Christiani*: Nazianzenus, Tertullianus, Isidorus, Valerius Episcopus, Lactantius, Vegetus, Casiodorus, Erasmus, Aurelius, Caesarius, Petrus Damianus, Richardus, Rabanus, Cassianus.

<sup>33</sup> Codoñer 2000: 111-121.

<sup>34</sup> André Eborensis 1988: 198.

afin d'éduquer l'*ethos* de l'individu et met en valeur la réflexion sur l'organisation politique et sociale du monde, par exemple dans la séquence suivante :

*regnum>tyrannis>gubernatio>subditus>potestas>obedientia>dominium>libertas  
 &licentia&dispensatio>seruitus>nobilitas>ignobilitas&vulgus>magnitudo&exces  
 sus>dignitas &honor*

### 2.3 La lecture des *loci communes* et la présence de Plutarque

Il faut que nous découvriions quelle est la présence de Plutarque à chaque *classis*, soulignant les *themata* et les sentences correspondantes.

Dans le cadre suivant, on présente quelques exemples d'*apophthegmata* de la *prima sententiarum pars, quae de uirtutibus agit*<sup>35</sup>:

<i>Themata</i>	<i>Sententiae et Apophthegmata</i>	Source
<i>Lectio</i> (la leçon)	<i>Studiosis non uacat meminisse uoluptatum</i> <sup>36</sup> .	Plut. <i>De tuenda sanitate praecepta</i>
<i>Consideratio et Cogitatio</i> (l'observation et la réflexion)	<i>Consyderata meditatio orationem de congrua mensura uagari non sinit</i> <sup>37</sup> .	Plut. <i>De liberis educandis</i>
<i>Credulitas et Fidelitas</i> (la confiance et la loyauté)	<i>Qui promerentem laudat, ei rursus fides habetur uituperanti</i> <sup>38</sup> .  <i>Oportet inimici nec de credibilibus fidem habere: amicis autem etiam incredibilia narrantibus credere</i> <sup>39</sup> .	Plut. <i>De capienda ex inimicis utilitate</i>  Plut. <i>Septem sapientium convivium</i>
<i>Amor Hominum</i> (l'amour des hommes)	<i>Quisquis amat, hallucinatur &amp; caecutit in eo quod amat</i> <sup>40</sup> .	Plut. <i>De Amicitia inter multos difusa</i>

<sup>35</sup> *credulitas et fidelitas, amor hominum, amicitia, gubernatio et regimen, libertas, dignitas et honor, bonitas, iudex, iustitia et iudicium, lex ciuilis, uirtus, patientia, fortitudo et audacia, benignitas et humanitas, scientia et sapientia, doctor et doctrina, emendatio et profectus, perfectio, uenia et absolutio, consolatio, fauor et auxilium, castitas et continentia.*

<sup>36</sup> Ceux qui étudient n'ont pas de loisir pour songer aux plaisirs.

<sup>37</sup> Le prudente méditation ne laisse pas le discours s'égarer loin de la mesure adéquate.

<sup>38</sup> L'homme qui loue qui le mérite, inspire inversement la confiance quand il blâme.

<sup>39</sup> Il ne faut pas faire confiance aux ennemis même sur ce qui est crédible, mais il faut croire les amis quand ils font des récits incroyables.

<sup>40</sup> Celui qui aime s'illusionne et ne voit pas clair sur l'objet aimé.

<i>Amicitia</i> (L'amitié)	<i>Praestat ridiculus amicus, quam grauis inimicus</i> <sup>41</sup> . <i>Neuter amicus est. Amici ductu Dei fiunt. Non possumus aliquo uti amico &amp; adulate</i> <sup>42</sup> .	Plut. <i>De Pulchritudine</i>  Plut. <i>Idem</i>
<i>Gubernatio et Regimen</i> (la gouvernance et le gouvernement)	<i>Mirabor non tantum si tyrannum, sed si gubernatorem uideor senem</i> <sup>43</sup> .	Plut. <i>Septem sapientium convivium</i>
<i>Libertas, Licentia et dispensatio</i> (la liberté, la licence et la distribution)	<i>Libertas senectutis beneficium est</i> <sup>44</sup> .	Plut. <i>De cupiditate diuitiarum</i>
<i>Seruitus</i> (la servitude)	<i>Serui non de aceruo, sed de semine furantur</i> <sup>45</sup> .	Plut. <i>De amicorum multitudine</i>
<i>Dignitas et honor</i> (La dignité et l'honneur)	<i>Firmissimus honorum custos, modestia est</i> <sup>46</sup> .	Plut. <i>De Politica</i>
<i>Virtus</i> (la vertu)	<i>Virtutem prorsus tollimus cum descendam negamus</i> <sup>47</sup> .	Plut. <i>De curiositate</i>
<i>Iudex, iustitia et iudicium</i> (le juge, la justice et le jugement)	<i>Qui magnis in rebus se iustitiae cultorem exhiberi uult, eum ius aliquando in paruis uiolare necesse est</i> <sup>48</sup> .	Plut. <i>De Politica</i>
<i>Lex ciuilis</i> (le droit civil)	<i>Optima ciuitas est in qua omnes non minus legem quam tyrannum timent</i> <sup>49</sup> .  <i>Ciuitalia iura uiolari possunt, naturae non possunt</i> <sup>49</sup> .  <i>Leges hominum non homines legum dominos esse oportet</i> <sup>51</sup> .	Plut. <i>Septem sapientium convivium</i>  Plut. <i>Apophthegmata</i>  Ibidem
<i>Fortitudo et audacia</i> (le courage et l'audace)	<i>Nulla fortitudinis vis est absente iustitia</i> <sup>52</sup> .	Plut. <i>Apophth.</i>
<i>Emendatio et profectus</i> (La correction et l'amélioration)	<i>Quod si non facile fuerit uniuersa animi uitia erradicare illa certe tollenda uel minuenda sunt quae apparent maxima</i> <sup>53</sup> .	Plut. <i>De Politica</i>
<i>Perfectio</i> (la perfection)	<i>Non sufficit iuste egisse sed secundum iustitiam agere</i> <sup>54</sup> .	Plut. <i>De Politica</i>

<p><i>Matrimonium</i> (le mariage)</p>	<p><i>Prima gratia quae ab ore uoèque sponsae dimanat bene composita &amp; apta &amp; suavis esse oportet</i><sup>55</sup>.  <i>Breuis amor nouorum conjugum corporis forma inflammatus: nec durare potest nec firmus esse ni in bonis moribus collocatus foueatur</i><sup>56</sup>.</p>	<p>Plut. <i>De praecep. con.</i>  <i>Ibidem</i></p>
--	--	---

Dans *la secunda sententiarum pars, quae de uirtutibus agit* on trouve le cadre suivant<sup>57</sup>:

<sup>41</sup> Un ami qui fait rire vaut mieux qu'un ennemi sérieux.

<sup>42</sup> Ni l'un ni l'autre n'est ami. Les amis ne le deviennent que sous la conduite d'un dieu. Nous ne pouvons avoir quelqu'un comme ami et comme flatteur.

<sup>43</sup> Je m'étonnerai de voir non seulement un tyran mais un gouvernant devenir vieux.

<sup>44</sup> La liberté est un bienfait de la vieillesse.

<sup>45</sup> Les esclaves ne commettent pas de vol au tas mais à la graine.

<sup>46</sup> Le gardien le plus solide de l'honneur, c'est la modestie.

<sup>47</sup> Nous supprimons absolument la vertu quand nous affirmons qu'elle ne doit pas être apprise.

<sup>48</sup> Celui qui veut montrer qu'il cultive la justice dans les grandes choses doit parfois violer le droit dans les petites.

<sup>49</sup> La meilleure cité est celle dans laquelle tous craignent plus la loi que le tyran.

<sup>50</sup> Les droits civils peuvent être violés, ceux de la nature non.

<sup>51</sup> Les lois doivent être maîtresses des hommes et non les hommes maîtres des lois.

<sup>52</sup> Le courage n'a aucune force en l'absence de la justice.

<sup>53</sup> Que s'il n'a pas été facile d'éradiquer tous les vices de l'âme, il faut du moins supprimer ou diminuer ceux qui apparaissent les plus grands.

<sup>54</sup> Il ne suffit pas d'avoir agi selon le droit, il faut agir selon la justice.

<sup>55</sup> La première grâce qui émane du visage et de la voix de l'épouse doit être bien soignée, convenable et agréable.

<sup>56</sup> Bref est l'amour des jeunes époux enflammé par une beauté physique : il ne peut ni durer ni être solide s'il ne s'appuie sur des mœurs vertueuses qui l'entretiennent.

<sup>57</sup> *inimicitia et odium, ira et furor, detractio et maledictio, adulatio, iniuria et contemptus, malitia, ignorantia et stultitia, mutatio et inconstantia, inuidia, imprudentia, usura, loquacitas, mendacium et calunia, insania, uoluptas, cupiditas et auaritia, ebrietas, gustus et gula.*

<i>Themata</i>	<i>Sententiae et Apophthegmata</i>	<i>Source</i>
<i>Inimicitia et odium</i> (L'inimitié et la haine)	<i>Hoc peculiare habet amicitia ut magis uereatur inimicos quam amicos<sup>58</sup>. Optima inimici uindicta est, te honestum ac uirum bonum praestare<sup>59</sup>.</i>	Plut. <i>De capienda ex inimicis utilitate</i>  <i>Ibidem</i>
<i>Ira et Furor</i> (la colère et la rage)	<i>Caeca est ira &amp; saepe non sinit cernere quae aptissima sunt &amp; iam percepta saepe obscura<sup>60</sup>. Vt incendium qui non addit materiam extinguit sic &amp; iram quisquis non aluit nascentem<sup>61</sup>. Quemadmodum sperma mixtura est, ac temperamentum ex omnibus animae uiribus reuulsa : ita &amp; ira semen quoddam est ex omnibus animae perturbationibus commixtum. Siquidem &amp; a dolore &amp; a uoluptate &amp; a ferocia decerpta est<sup>62</sup>.</i>	Plut. <i>De cohibenda ira</i>  <i>Ibidem</i>  <i>Ibidem</i>
<i>Detractio et maledictio</i> (La diffamation et la calomnie)	<i>Poenas dat quisquis bonis maledicit<sup>63</sup>.</i>	Plut. <i>Apophth.</i>
<i>Iniuria et contemptos</i> (la blessure e le mépris)	<i>Nihil est turpius conuitio quod in auctorem recidit<sup>64</sup>.</i>	Plut. <i>De Poetis audiendis</i>
<i>Malitia</i> (la malice)	<i>Improbitas ex se ipsa supplicium sibi instituit<sup>65</sup>. Malitia non potest in potestate lateré<sup>66</sup>. Magnus artifex infoelicitatis est, ipsa peruersitas<sup>67</sup>. Peruersitas morum omnem fortunam inamoenam facit<sup>68</sup>.</i>	Plut. <i>De sera numinis uindicta</i>  <i>Plut. De curiositate</i>  <i>De uirtute et uitio</i>
<i>Ignorantia et stultitia</i> (l'ignorance et la stupidité)	<i>Argumentum ignorantiae est a sapientibus dissentire<sup>69</sup>.</i>	Plut. <i>De Mundo</i>
<i>Mutatio et inconstantia</i> (le changement et l'inconstance)	<i>Vitae genus aliud atque aliud identidem mutare a molestiis &amp; perturbationibus animum eximere nequit<sup>70</sup>.</i>	Plut. <i>De tranquillitate animi.</i>
<i>Imprudencia</i> (l'imprudence)	<i>Quisquis pudore uacat non sentit dolorem ex turpiter factis<sup>71</sup>.</i>	Plut. <i>De uitioso pudore/de uitiosa uerecundia</i>



<i>Insania</i> (la folie)	<i>Eo insaniae uentum est ut nostra cuiusque uita magis ex aliis quam ex se pendeat</i> <sup>72</sup> .	Plut. <i>de tranquillitate animi</i>
<i>Cupiditas et auaritia</i> (ganância e avareza)	<i>Auarorum doctrina est: tanti te ipsum putato quantum habueris</i> <sup>73</sup> .	Plut. <i>De Cup. Diuit.</i>
<i>Voluptas</i> (le plaisir)	<i>Natura delicias non postulat, refocillationem autem postulat quae media est inter uoluptatem &amp; laborem</i> <sup>74</sup> .	Plut. <i>De tuenda sanitate praeecepta</i>

Dans *la tertia sententiarum pars, quae uarias materias continet* on trouve le cadre suivant<sup>75</sup>:

<sup>58</sup> L'amitié a une caractéristique particulière: elle respecte les ennemis plus que les amis.

<sup>59</sup> La meilleure façon de punir un ennemi est de te montrer homme d'honneur et de bien.

<sup>60</sup> La colère est aveugle, souvent elle ne permet pas de discerner ce qui est le plus approprié et souvent obscurcit ce qu'on avait déjà perçu.

<sup>61</sup> De même qu'on éteint l'incendie en n'ajoutant pas d'aliment, de même on éteint la colère naissante en ne la nourrissant pas.

<sup>62</sup> De même que le sperme est une composition et un mélange extraits de toutes les forces de l'âme, de même la colère est une sorte de semence composée de toutes les perturbations de l'esprit. Véritablement elle est une parcelle à la fois de douleur, de désir et d'arrogance.

<sup>63</sup> Est puni quiconque médit des gens de bien.

<sup>64</sup> Rien n'est plus honteux que l'invective qui retombe sur son auteur.

<sup>65</sup> La malhonnêteté s'inflige elle-même sa propre torture.

<sup>66</sup> La méchanceté ne peut rester cachée quand on est au pouvoir.

<sup>67</sup> Le grand artisan du malheur, c'est la perversité elle-même.

<sup>68</sup> La perversité morale prive toute fortune de son charme.

<sup>69</sup> La preuve de l'ignorance, c'est d'être en désaccord avec les sages.

<sup>70</sup> Aller sans cesse d'un genre de vie à l'autre ne peut délivrer l'esprit des difficultés et des troubles.

<sup>71</sup> Quiconque manque de pudeur ne ressent pas de douleur à avoir accompli des actes honteux.

<sup>72</sup> On en est arrivé à ce point de folie que la vie de chacun de nous dépend davantage des autres que de soi.

<sup>73</sup> Voici la doctrine des cupides: estime-toi au prix de ce que tu possèdes.

<sup>74</sup> La nature n'exige pas de délices, mais elle exige le (ré)confort, intermédiaire entre plaisir et peine.

<sup>75</sup> *regnum, potestas, uita, mors, sanitas, morbus, medicina, quies et securitas, bellum, dux, miles, periculum, sors et fortuna, fama, exemplum et imitatio, similitudo et fictio, aemulatio et ambitio, foelicitas, cognitio et nomen, eloquentia, cibus, conuiuuium, fames, laetitia et risus, tristitia, afflicto, et aduersitas, memoria, mare et nauigatio, musica, reprehensio, ordo et regula, mores et qualitas, corpus et caro, punitio et castigatio, usus et consuetudo, locus, ciuitas et respublica, absentia et perigrinatio, patria et uicinitas, natura, parentes, filius, pueritia, senectus, principium, desiderium affectus.*

<b>Themata</b>	<b>Sententiae et Apophthegmata</b>	<b>Source</b>
<i>Regnum</i> (le royaume)	<i>Concedendum est regi aliquatenus ut regno fruatur</i> <sup>76</sup> . <i>Principes ministri sunt Dei ad curam &amp; salutem hominum ut bona quae Deus illis largitur partim distribuant partim seruent</i> <sup>77</sup> . <i>Princeps magis timeat ne quid mali faciat quam ne quid patiat</i> <sup>78</sup> . <i>Licet regi &amp; affectu fieri philosophum &amp; fortuna manere principem</i> <sup>79</sup> . <i>Reges deorum sunt discipuli</i> <sup>80</sup> . <i>Ille tutus est rex qui sic subditis imperat ut parentes filiis</i> <sup>81</sup> .	Plut. <i>De Politica</i>  Plut. <i>De doctrina Principis</i>  <i>Ibidem</i>  <i>Ibidem</i>  Plut. <i>De discip. Phil.</i> <i>In Septem sapientium convivium</i>
<i>Vita</i> (la vie)	<i>Dei munus est quod uiuimus philosophiae autem quod bene uiuimus</i> <sup>82</sup> .	Plut. <i>De tranquillitate Animi</i>
<i>Mors</i> (la mort)	<i>Paucissimos &amp; sapientes &amp; prudentes uiros in sua patria funeratos inuenies</i> <sup>83</sup> .	Plut. <i>De exilio</i>
<i>Medicina</i>	<i>Medici non apud sanos sed ubi sunt aegroti coruersare debent</i> <sup>84</sup> .	Plut. <i>Apophth.</i>
<i>Bellum</i>	<i>Necesse est cum multis pugnet qui multis uult imperare</i> <sup>85</sup> .	Plut. <i>De Fort. Rom.</i>
<i>Dux</i>	<i>Dux qui bellicis rebus praeest non in fronte tantum sed a tergo oculos habere conuenit</i> <sup>86</sup> .	Plut. <i>Apophthegmata Laconica</i>
<i>Miles</i>	<i>Parere imperatori melius est quam hostem necare</i> <sup>87</sup> .	<i>Ibidem</i>
<i>Periculum</i>	<i>Circa labores fortitudine &amp; patientia opus est</i> <sup>88</sup> .	Plut. <i>De fortitudine</i>
<i>Fama</i>	<i>Non curandum multos cognoscere sed a nullo ignorari</i> <sup>89</sup> .	Plut. <i>Apophth.</i>
<i>Exemplum et imitatio</i>	<i>Vt plantarum semina sic homines regionibus similes fiunt</i> <sup>90</sup> .	Plut. <i>De Poetis audiendis</i>
<i>Desiderium affectus</i>	<i>Vehemens cuius rei appetitio comitem habet formidinem illius amittere</i> <sup>91</sup> .	Plut. <i>De tranquillitate animi</i>

### 3. CONCLUSIONS

Lorsque nous envisageons d'étudier la réception de ces apophthegmes de Plutarque, il faut que nous réfléchissions sur la raison de cet intérêt, sur l'actualité et la modernité de son message. Nous n'avons pas eu le temps d'analyser le *corpus sententiarum* complet mais nous pouvons mettre en lumière quelques caractéristiques fondamentales de cette œuvre.

*Andreas Eborensis* mélange, épistémologiquement, toutes les définitions des themata et construit une interliaison avec d'autres concepts humanistes et surtout humains. Pour renforcer cette idée, nous devons nous référer au *Répertoire des ouvrages pédagogiques du XVIème siècle* de Ferdinand Buisson qui – parmi une taxonomie d'ouvrages d'art épistolaire, d'art poétique et de prosodie, d'art oratoire-discours, d'Histoire, de Morale, de Colloques et de dialogues, d'emblèmes et de fables, d'Éducation générale, de Dialectique et de philosophie – caractérise ces *loci communes* d'Andreas comme un ouvrage de Poésie morale – apophthegmes et proverbes<sup>92</sup>.

Soulignons aussi la cohésion et la cohérence de cette œuvre qui se développe, précisément, dans un idéal d'intégralité des connaissances, l'unique possibilité d'une identité culturelle forte et encyclopédique. Étant donné que c'était un commerçant de dimension européenne, il est très intéressant de voir que le but de cette œuvre se développe en voulant d'atteindre et toucher toute la société et non pas seulement les intellectuels, les humanistes ou les ecclésiastiques. Il faut que chacun dans la société connaisse et respecte les vertus et les droits civiques,

---

<sup>76</sup> Il faut permettre au roi, jusqu'à un certain point, de jouir de sa royauté.

<sup>77</sup> Les princes sont les serviteurs de Dieu pour prendre soin et assurer le salut des hommes afin que les biens dont Dieu les gratifie, pour une part ils les distribuent, pour une part ils les conservent.

<sup>78</sup> Que le prince craigne davantage de commettre que de subir quelque mal.

<sup>79</sup> Il est permis au roi à la fois de devenir philosophe du fait de sa disposition d'esprit et de rester prince du fait de la fortune.

<sup>80</sup> Les rois sont les disciples des dieux.

<sup>81</sup> Ne craint rien pour sa sécurité le roi qui commande à ses sujets comme les pères à leurs fils.

<sup>82</sup> Le cadeau de dieu c'est la vie et celui de la philosophie la vie bonne.

<sup>83</sup> Tu trouveras très peu d'hommes et sages et prudents enterrés dans leur propre patrie.

<sup>84</sup> Les médecins ne doivent pas se tenir auprès de gens en bonne santé mais là où il y a des malades.

<sup>85</sup> Il est nécessaire que combattent contre beaucoup celui qui veut commander à beaucoup.

<sup>86</sup> Le chef qui dirige des opérations militaires doit avoir des yeux par-devant et par-derrrière.

<sup>87</sup> Mieux vaut obéir au général que tuer l'ennemi.

<sup>88</sup> Pour ce qui est des épreuves il faut courage et endurance.

<sup>89</sup> Il ne faut pas se soucier que beaucoup vous connaissent mais de n'être ignoré de personne.

<sup>90</sup> Comme les graines des plantes, ainsi les hommes se mettent à ressembler à leurs pays.

<sup>91</sup> Violent est le désir de ce qui a pour compagne la peur de le perdre.

<sup>92</sup> F. Buisson 1968: 28.

morales, politiques afin d'assurer la justice sociale. Les traités de pédagogie d'instruction morale et civique furent les premiers à être publiés et répondaient parfaitement aux préoccupations les plus urgentes de tous les esprits.

À cette époque-là, l'éducation des princes et la formation intégrale des représentants politiques, selon l'idéal de la construction d'un caractère digne et fort, était un axe central pour la conduite éthique et vertueuse. C'est pour cette raison que toutes ces œuvres encyclopédiques au service de l'*ethos* restent actuelles, pertinentes et surtout essentielles pour les gouvernants qui ont aujourd'hui les connaissances techniques mais qui n'ont pas la vraie Culture humaniste. Comme disait *Andreas Eborensis* à travers des mots de Plutarque: le *princeps* doit promouvoir la richesse de l'ensemble de la société plutôt que se préoccuper de sa propre richesse.

En reconnaissant les traités moraux de Plutarque qui ont été sélectionnés par *Andreas Eborensis*, nous avons découvert aussi quels sont les *topoi* développés et la façon dont ils sont organisés et structurés dans ces *Loci communes et sententiarum*. Nous savons que Plutarque présente les vertus et nous invite à l'amélioration morale en prêchant la frugalité, la simplicité, la diligence, la tempérance, le courage, la justice, l'amour de la liberté. Ces vertus sont organisées en quatre groupes : Courage (*andreia*), intelligence (*phronesis*), justice (*dikaioσύνη*) et le contrôle de soi-même (*sophrosyne*)<sup>93</sup>. Les vertus du citoyen idéal sont être bien né (*eugenia*), la richesse liée à la générosité, la justice, l'excellence éthique et intellectuelle<sup>94</sup>. Concernant toutes ces indications, on peut y systématiser les principales cordonnées du programme de Plutarque dans l'œuvre d'*Andreas Eborensis*.

Il faut stimuler l'amitié exprimant librement les idées parce que le véritable ami n'est ni celui que l'on imite en tout, ni celui qui loue facilement toutes les choses mais celui qui louera les meilleurs. - *Libere loqui proprium amicitiae est... Qui uerus est amicus is nec imitatur omnia, nec facile laudat omnia sed optima tantum*. Les *Moralia* offrent de nombreux passages où l'on pourrait reconnaître des emprunts stoïciens dans le domaine de l'éthique, notamment, ces ressemblances seraient particulièrement nettes dans ces *Loci communes* pour enseigner que le changement de la fortune et des avantages est une inimitié nécessaire - *Vicissitudo beneficiorum inimicitia necessaria est*. Au cours de la vie la modestie et l'humilité sont de solides garants des dignités, les honneurs médiocres se dévoilent avec le temps et ceux qui sont en excédents disparaissent rapidement. En effet, ce ne sont pas les lieux qui rendent honorables les hommes mais plutôt les hommes qui rendent les lieux honorables - *Non loca uiros, sed uiri loca faciunt honorata*. Mais comment peut-on atteindre la vertu? Nous encourageons fortement la

---

<sup>93</sup> Nous suivons la répartition classique des quatre vertus cardinales au moins depuis les *Lois* reprise par les Stoïciens. Sur cette question voir Frazier 1996.

<sup>94</sup> Panagopoulos 1977: 200.

vertu quand nous résistons à ce qui doit être repoussé : la discipline est la source grâce à laquelle la réalisation dans l'esprit de l'apprenant est guidée par le maître - *Virtutem prorsus tollimus, cum descendam negamus quando disciplina generatio quaedam est, qua fetus in animo discentis a doctore ducitur*. On doit contrôler les *passiones animae* parce que la colère tenace signifie souvent ne plus distinguer ce qui conviendrait le mieux et souvent aussi obscurcit ce qui a déjà été distingué comme tel - *Caeca est ira et saepe non finit cernere que aptissima sunt et iam percepta saepe obscurat* - et de la même façon qu'un incendie qui n'est pas alimenté s'éteint, de même la colère qui ne sera pas alimentée à sa naissance disparaîtra - *Vt incendium qui non addit materiam extinguit: sic et iram quisquis non aluit nascentem*.

La vertu est la science de la droiture de la vie, c'est-à-dire de ce qu'il convient de faire pour vivre correctement. Elle nous guide vers la sagesse qui vient avec l'expérience et l'âge: alors que toutes les autres compétences s'amenuisent avec le temps seule la sagesse s'amplifie avec la vieillesse - *Cum cetera omnia tempore diminuantur, sapientia sola in senectute augetur*. La vertu guide l'homme vers le bonheur mais si on pense que la *felicitas* signifie l'absence de difficultés, on se trompe parce qu'on ne doit pas nommer heureux celui qui a beaucoup de richesses mais celui qui n'est jamais triste - *Non foelix appellandus est, qui multas habet pecunias, sed qui non tristatur*. Rien n'est plus trompeur que l'homme corrompu par son désir intense de bonheur - *nihil tam superbum & intractabile est, quam homo quem foelicitatis opinio corripit*.

Le sommet de ce programme éthique et moral est toujours la dialectique *Vita* versus *Mors*, le don de Dieu, c'est la vie, mais la prérogative de la philosophie, c'est la vie bonne - *Dei munus est quod uiuimus, philosophiae autem quod bene uiuimus* - et si la vie est vie de nom, dans sa réalité elle est labeur - *Vita uitae nomen habet, sed re ipsa labor est*<sup>95</sup>.

Il ne nous reste plus que la dernière question: Quelles sont les (possibles) éditions de Plutarque que *Andreas Eborensis* a utilisées? Ou plutôt : quelles sont les traductions latines qui circulaient à cette époque et dont *Andreas* s'est servi pour construire son œuvre? Nous ne devons pas oublier que cette structure fragmentaire présente différents niveaux intertextuels et pour cette raison légitime la réception indirecte des sources. A partir de Robert Aulotte nous connaissons plusieurs traductions latines des traités de Plutarque et nous devons analyser les éditions collectives parce que *Andreas Eborensis* n'était pas un intellectuel dédié exclusivement à ce travail de compilation et comme il avait voyagé à travers de l'Europe il avait aussi pu avoir des contacts avec les éditions plus modernes de recueils collectifs. Il est compréhensible aussi qu'entre

---

<sup>95</sup> "Au total, ce seraient donc plus de trois cents passages des *Moralia* qui se rapporteraient plus ou moins directement à l'œuvre ou à la doctrine du plus célèbre des Stoïciens." in Babut 1969: 233.

la première édition en 1554 – *Sentencias en Latin y en Romance* – et la dernière, avant la mort de l’auteur, il y ait eu de nombreuses modifications éditoriales.

Les premières années du XVI<sup>ème</sup> siècle virent la publication de quatre opuscules traduits en latin par Guillaume Budé : *De fortuna uel uirtute Alexandri* (1503). En mars 1509 les Aldes imprimèrent à Venise la première édition grecque des *Moralia*, soit quatre vingt-douze traités ; due à la collaboration d’Erasme et de Demetrius Ducas, cette édition fut chaleureusement accueillie<sup>96</sup>. Dès lors, les traductions latines se multiplièrent : l’italien Acquaviva (*de uirtute morali* 1509), les français Jean Lodé (*praecepta connubialia*), l’allemand Pirckheimer (*de uitanda usura*).

Josse Bade présentait le premier recueil *uariorum* de quatorze traités, dans une édition corrigée par Gérard de Verceil et les traducteurs en étaient Sagundinus, Valgulus, Budé, Guarinus, Politianus<sup>97</sup>. Ainsi les versions des *Moralia* se succédaient rapidement. La plupart furent publiées telles les traductions du *De exsilio* (1517) par Angelus Barbatus, du *de liberis educandis* (1519) par Melanchthon. En 1525, Erasme ajoutait à sa traduction de 1514 deux opuscules le *De curiositate* et le *de cohibenda ira*. Toutes ces traductions latines furent souvent reprises dans les éditions collectives qui parurent à partir de 1530 (Cratander, Bâle). Dans l’édition Isingrinus de 1541 se trouvait rassemblée en latin, donc très facilement accessible au public cultivé, plus de la moitié des Œuvres morales : quarante-deux traités qui avaient réuni le concours de seize interprètes. Y apparaissaient entre autres les versions de sept traités *De audiendis poetis*, *de audiendo*, *de uirtute et uitio*, *de amicitia inter multos diffusa*, *de fortuna* par Ottmar Nachtigall.

De 1544 à 1557 une vingtaine d’autres opuscules furent traduits et répandus avec les précédents dans toute l’Europe occidentale. En 1566 les éditeurs parisiens Guillard et Belot imprimèrent toutes ces versions « quotquot reperire licuit » : ainsi pratiquement l’ensemble des *Moralia* se trouvait traduit en latin. Dans le recueil *uariorum* de Guillard et Belat, les contemporains préférèrent bientôt les versions complètes de l’allemand Xylander. Imprimés et réimprimés d’Utrecht à Salamanque, de Paris à Venise et à Leipzig les opuscules mis en latin préparèrent et complétèrent cette diffusion plus large d’idées nouvelles concernant la politique, la pédagogie, la morale qui allait assurer l’apparition des translations vulgaires. Peu de livres ont été plus lus au XVI<sup>ème</sup> siècle que le recueil de ces Apophtegmes.

Le médecin humaniste Gilbert de Longueil a édité en 1542, à Cologne (apud Johannes Gymnicus) une édition qui contenait des traductions en Latin

---

<sup>96</sup> Aulotte 1965:115-119.

<sup>97</sup> *Plutarchi Chaeronei Opuscula hac serie: Politica, de uirtute morum, praecepta connubialia, de liberis educandis, de tranquillitate animi, de fortuna Romanorum, De uirtute et fortuna Alexandri, De uirtutibus mulierum, Apophthegmata, de musica...*P.J.Bade, 1514.

de plusieurs traités de Plutarque. Cette publication a été reconnue surtout à partir de l'édition publiée en 1544, à Paris (apud Michel de Vascosan). Bien que notre auteur ne mentionne pas les sources, la reconstitution de sa biographie et les dates des publications de cette œuvre permettent d'imaginer qu'Andreas en avait la connaissance. En revanche, il serait intéressant de faire une étude détaillée d'exégèse textuelle et philologique afin que nous puissions découvrir bien d'autres réponses comme par exemple: quelle est l'influence des éditions latines de Plutarque publiées à Paris sur les éditions des *Loci communes* publiées aussi à Paris en 1583 et en 1635, après la mort d'Andreas; quelles sont les principales particularités et différences entre les éditions publiées pendant la vie et les éditions publiées après la mort de l'auteur, concernant la présence de Plutarque et l'élargissement des apothegmata de Plutarque.

En conclusion, l'actualité de Plutarque dans la Renaissance et la réception chaleureuse de l'auteur par les humanistes s'expliquent par l'immensité des images qu'il offre et qui se rapportent à la vie et l'être humain.

## BIBLIOGRAPHIE

- Anselmo, António Joaquim (1926), *Bibliografia das obras impressas em Portugal no século XVI*, Publicações da Biblioteca Nacional, Lisboa.
- Aragües, J. (1993), « Colecciones de *exempla* y oratoria: la labor del compilador », in *Humanismo y pervivência del mundo clásico*, Cádiz: 252-265.
- Aulotte, R. (1965), *Amyot et Plutarque - la tradition des Moralia au XVIème siècle*, Genève, Droz.
- Babut, D. (1969), *Plutarque et le stoïcisme*, Presses Universitaires de France, Paris.
- Basset, B. (2014). « Introduction: l'apophtegme, Polysémie d'un mot, Polymorphisme d'un « genre » in *Littératures classiques*, n°84: 5-15.
- Basset, B. et Bénévent, Chr. (2014). « Les Apophtegmes de Plutarque et la Tradition des Miroirs du Prince au XVIème siècle: l'exemple de l'Institution du Prince de Guillaume Budé » in *Littératures classiques*, n°84: 63-96.
- Balavoine, C. (1984). « Bouquets de fleurs et colliers depules: sur les recueils de formes brèves au XVIème siècle » in J. Lafond (dir.), *Les formes brèves de la prose et le discours discontinu XVI ème siècle*, Paris: 51-71.
- Buisson, F. (1968). *Répertoire des ouvrages pédagogiques du XVIème siècle*, Nieuwoop, B. De Graaf, Paris.
- Cave, T. (1997). *Cornucopia: figures de l'abondance au XVIème siècle*, Macula, Paris.
- Codoñer, C. (2000), « La Educación Hispánica en el Siglo XVI. La compilación de sententiae de André Rodrigues Eborense », in *Cataldo & André de Resende - Congresso Internacional do Humanismo Português*, Coimbra: 111-121.
- Compagnon, A. (1979), *La seconde main ou le travail de la citation*, Éditions du Seuil, Paris.
- Crespo, F. (1934), « André de Resende: Humanista e Poeta Latino e sua participação no movimento cultural português e europeu do século XVI » in *Separata da Revista da Faculdade de Letras*, tomo II, Lisboa: 5-27.
- Eborensis, André Rodrigues (1988), *Sentenças para a ensinaça e educação do Príncipe D. Sebastião*, Fac-símile do manuscrito inédito da Casa Cadaval com introdução de Luís de Matos, Banco Pinto e Sotto Mayor, Lisboa.
- Faure, D. (1960), *L'éducation selon Plutarque d'après les Oeuvres Morales*, 2 vols, Annales de la Faculté des Lettres, Aix-en Provence.
- Frazier, F. (1996), *Histoire et morale dans les Vies Parallèles de Plutarque*, Les Belles Lettres, Paris.
- Fuhrmann, F. (1964), *Les images de Plutarque*, Faculté des Lettres et Sciences humaines, Paris.



- L'édition et la traduction de Plutarque dans l'œuvre de l'humaniste portugais *Andreas Eborensis: Loci communes sententiarum et exemplorum* (1569)
- Juez Gálvez, F. J. (2009), « Un Maruliano português del Siglo XVI » in *Colloquia Maruliana XVIII*, Filozofski fakultet Sveučilišta u Zagrebu, Zagreb: 267-286.
- Kempshall, M. (2012), *Rhetoric and the writing of History*, Manchester University Press, New York/Manchester.
- Kristeller, P. O. (1955), *The Classics and the Renaissance thought*, Cambridge-Massachusetts.
- Moss, A. (2002). *Les Recueils de Lieux Communs Apprendre à Penser à la Renaissance*, Droz, Genève.
- Pimpão, A. J. da Costa (1972), « André Eborensis e o seu livro de sentenças e exemplos » in *Escritos diversos*, Por Ordem da Universidade de Coimbra: 387-401.
- Panagopoulos, C. (1977), « Vocabulaire et mentalité dans les *Moralia* de Plutarque », *DHA* vol. 3, nº1:197-235.
- Resende, A. de (2009), *Obras Portuguesas*, prefácio de Prof. José Pereira Tavares, Coleção Clássicos Sá da Costa Editora, Lisboa.
- Ramalho, A. C., (1969), *Estudos sobre a Época do Renascimento*, Instituto de Alta Cultura, Coimbra.
- Rodrigues, Maria Idalina Resina (1988). *Fray Luis de Granada y la literatura de espiritualidade en Portugal (1554- 1632)*, Fundación Universitaria Española, Madrid.
- Soares, N. de Nazaré Castro (1993), « A Literatura de sentenças no humanismo português: *res et uerba* », in *Actas do Humanismo português na época dos descobrimentos*, Universidade de Coimbra: 377-410.
- Soares, N. de Nazaré Castro (1994), *O Príncipe Ideal no Século XVI e a Obra de D. Jerónimo Osório*, Instituto Nacional de Investigação Científica, Coimbra.
- Soares, N. de Nazaré Castro (1995), « Humanismo e Pedagogia », *Humanitas* 47, tomo 2: 813-814.
- Soares, N. de Nazaré Castro (2002). « A Historiografia do Renascimento em Portugal: Referentes Estéticos e Ideológico Humanistas », in *Aquém e Além da Taprobana, Estudos Luso-Orientais à memória de Jean Aubin e Denys Lombard*, Centro de História de Além-Mar, Lisboa: 15-37.
- Soares, N. de Nazaré Castro (2004), « As Vias de Invenção no Renascimento. Génese do Discurso Literário », in *Humanismo para o nosso tempo, homenagem a Luís de Sousa Rebelo*, Fundação Calouste Gulbenkian, Lisboa: 139-159.
- Standaert, N. (2003), « The transmission of Renaissance culture in seventeenth-century China » in *Renaissance Studies*, vol.17, nº3:367-39.

(Página deixada propositadamente em branco)

L'ORDRE DU DISCOURS: SUR LES SOMMAIRES ET MANCHETTES DES  
« CONTREFAÇONS » GOULART DES *ŒUVRES MORALES ET MESLÉES*  
(The order of discourse : on summaries and marginal annotations of Goulart's  
“contrefaçons” of the *Œuvres morales et meslées*)

OLIVIER GUERRIER (olivier.guerrier@wanadoo.fr)  
Université de Toulouse Jean Jaurès, *Il Laboratorio* (EA 4590)

RÉSUMÉ — Les “contrefaçons” Goulart des *Oeuvres morales et meslées*, selon le terme de R. Aulotte, dont la première date de 1581, apparaissent comme la première réception, dans l'ordre éditorial, du “Plutarque françois”, et leur popularité sera très grande jusqu'au moins 1640. Par les “indices”, “sommaires” et autres “annotations”, elles ont vocation pédagogique ; mais elles contribuent également à orienter la lecture du Plutarque d'Amyot à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle et à l'Age classique au moins. En nous centrant sur les deux derniers phénomènes, nous voudrions revenir sur quelques aspects philosophiques, génériques et logiques propres à ce travail de “vulgarisation”.

MOTS CLÉS — Goulart, Amyot, Sommaires, annotations, « contrefaçons »

ABSTRACT — The «contrefaçons» Goulart of the *Oeuvres morales et meslées*, according to the term of R. Aulotte – the first one dating of 1581 – constitute the first reception of the “Plutarque françois” in the editorial order, and their popularity was high until at least 1640. The “indices”, “summaries” and other “annotations”, serve an educational purpose; but they also promote a certain reading of Amyot's Plutarch in the late sixteenth century and until the classical age at least. Focusing on the last two elements, we would like to go over some philosophical, generic and logic aspects specific to this work of “popularization”.

KEYWORDS — Goulart, Amyot, Summaries, annotations, « contrefaçons »

1581 est la date de parution chez F. Morel à Paris, sous le titre *Œuvres morales et philosophiques*, de la dernière version de la traduction des *Moralia* contrôlée à coup sûr par Amyot ; elle est aussi celle de la parution de la première version de S. Goulart, publiée chez F. Estienne avec pour titre quant à elle *Les Œuvres morales et meslées de Plutarque*<sup>1</sup>, titre qui est donc celui des premières versions d'Amyot, et qui indique à lui tout seul la “contrefaçon”, selon l'expression de R. Aulotte. Editant l'état de 1575 du texte d'Amyot, Goulart ajoute ainsi à la traduction des sommaires, des “annotations en marge” (ou manchettes) et quatre “indices”, soit du “paratexte”. Son travail participe de la vulgarisation de celui de son prédécesseur – lequel s'inscrivait déjà dans cette perspective par rapport à l'œuvre de l'auteur grec –, et vise à en améliorer encore la lisibilité. Le préambule “Aux lecteurs” est assez clair en la matière :

---

<sup>1</sup> Goulart 1581.

Mais quant a ce qui est aucunement du mien, desirant de rendre la lecture de l'auteur facile & aimable de plus en plus, pour y attirer chacun, & faire qu'avec un peu de travail on puisse avoir en la memoire les principaux points de ses discours, au commencement de chacun d'iceux, j'ay dressé un sommaire, monstrant (comme j'ay peu) l'intention de Plutarque, la division de ses propos, la suite de ses arguments & l'usage d'iceux. Puis en marge, j'ay encores plus exactement remarqué ceste suite, cotté les similitudes, exemples, preuves & temoignages qu'il met en avant<sup>2</sup>.

Les “contrefaçons” Goulart connaîtront une fortune très importante puisqu'on comptera une quarantaine d'éditions jusqu'en 1621, et que c'est ce Plutarque-là qui sera d'abord lu en France après Amyot. Mais, justement, cela n'ira pas sans quelques gauchissements, et du recueil du “translateur” et, par voie de conséquence, du sens que l'auteur antique lui-même donnait à ses ouvrages. En nous attardant ici plutôt sur “sommaries” et “annotations”<sup>3</sup>, nous voudrions étudier quelques aspects de ce processus.

\*\*\*

## 1. LES “SOMMAIRES”

Si dans les “*indices*” paraît se loger une sorte de “versant mondain du protestantisme<sup>4</sup>”, dans les sommaries Goulart se montre beaucoup plus docte, voire édifiant. Même s'il emploie quelque précaution dans son texte liminaire – voir la parenthèse “comme j'ay peu” dans la citation ci-dessus –, il entend restituer dans ces derniers l’“intention de Plutarque”, ce qui le conduit à donner une orientation précise à nombre de traités, et à renforcer la cohérence de ceux-ci, de manière problématique, sinon factice.

Ainsi, afin d'éviter que son lecteur ne se laisse conduire trop loin dans les voies séduisantes mais sans issue du Paganisme, il propose des développements comme celui qui ouvre le traité *Pourquoi la Prophetesse Pythie ne rend plus les oracles en vers (De Pythiae)* :

---

<sup>2</sup> Goulart 1581: NP.

<sup>3</sup> Les “*indices*” ont été étudiés en particulier par Carabin 2003. Là où la version *princeps* d'Amyot de 1572 ne contenait qu'une seule “Table des noms et matieres du premier et second tomes de tous les Opuscules de Plutarque”, maintenue dans les suivantes, celles de Goulart favorisent davantage, grâce donc aux quatre “*indices*”, les lectures transversales et les recoupements, donnant au recueil une plus grande unité encore. Mais D. Carabin montre que cela ne va pas sans imprimer à l'ensemble une certaine coloration, plutôt mondaine, ce qui est conforme à sa préface “Aux lecteurs”. Goulart tend ainsi à éliminer les idées humanistes présentes chez Amyot, comme les sous-rubriques abstraites et “philosophiques” qui caractérisaient la “table” de ce dernier. De même, il intervient dans ses rubriques par des jugements de valeur, qui peuvent viser à toucher davantage le public.

<sup>4</sup> Carabin 2003: 343.

*Ceux qui ont tant chanté l'excellence de l'homme & la vigueur de l'entendement humain, en disant quelque chose, ont ordinairement oublié le principal, qui estoit de monstrier que toute l'adresse de son intelligence est une guide furieuse, sa volonté un abisme de confusion, la lumière de sa raison une nuit profonde, ses desirs autant de bestes enragees pour le tirailler & despecer, si Dieu par une singuliere grace ne l'illumine, regenere & conduit. Entre un million de tesmoignages pour confirmation de cela, celui qui se presente en ce dialogue est tressuffisant : car est-ce pas merveilles & un signe certain de l'estrange aveuglement de la sagesse humaine, de voir ceux qui ne font autre chose tout le temps de leur vie que chercher le souverain bien, maintenir la vertu, detester les vices, condamner les Atheistes, Epicuriens, & Libertins, redouter neantmoins, craindre, & mesmes adorer l'ennemi juré de leur salut & vraye vie, asavoir le diable ? Tant y a qu'il est ainsi, & ce que nous lisons maintenant rapporté avec quelques discours du premier Tome, notamment celui où l'on dispute pourquoy les oracles ont cessé, & que signifie le mot Ei, monstre non seulement l'opinion de Plutarque et de quelques autres philosophes touchant telles choses, ains aussi le miserable estat de tous ceux qui sont abandonnez à leur sens & destituez de la connoissance du vray Dieu [...]. Donques en ce dialogue, nous contemplons la sagesse des Grecs courante après Satan, & se donnant beaucoup de peine à remuer une matière, qu'il faut detester & ensevelir d'oubliance eternelle, ou y toucher de toute adresse que ne sauroit faire la prudence de la chair. Il y a ici divers personnages qui remuent les oracles de la devineresse de Delphes, où estoit le temple renommé d'Apollon, vraye caverne de Satan, & en laquelle il exerçoit son mestier avec des impostures & illusions presque incroyables, par une fort longue espace d'années [...].*

Comme l'avait déjà fait H. Estienne dans son édition gréco-latine sortie la même année que la version *princeps* d'Amyot (1572), en “créant” pour la postérité les “dialogues pythiques” (n°24-26), voilà les trois opuscules, les deux premiers du Tome I, et celui-ci du Tome II, rapprochés les uns des autres, en une condamnation sans appel des charmes du Diable de Delphes, qui illusionne ses fidèles. En bon militant, Goulart radicalise ici une tendance à la christianisation de Plutarque qui vient de loin : on la trouve dès les néo-platoniciens et dans l'apologétique, notamment chez Eusèbe de Césarée<sup>6</sup> ; et elle affleurerait déjà chez Amyot lui-même. Sans être aussi volubile que le pasteur, ce dernier ouvrirait parfois lui aussi les traités des *Œuvres morales et meslées* de courtes indications, dont on fournira ici deux exemples, à l'orée de *Comment il fault lire les poètes* et *De la superstition* dans l'édition de 1572 :

*Ce traicté n'est proprement utile qu'à ceulx qui lisent les anciens Poëtes Grecs ou Latins, pour se garder d'en prendre impression d'opinions dangereuses pour la religion ou pour les mœurs<sup>7</sup>.*

<sup>5</sup> Goulart 1581: 633v – 634r. Nous reproduisons le texte de cette édition et des autres à l'identique, d'où l'italique quand il y a lieu.

<sup>6</sup> Voir Morlet 2005.

<sup>7</sup> Amyot 1572: 8v.

*Ce traité est dangereux à lire, & contient une doctrine faulſe : car il eſt certain que la Superſtition eſt moins mauvaiſe, & approche plus pres du milieu de la vraye religion, que ne fait l'impiete & l'Atheiſme<sup>8</sup>.*

Dans le réſumé qu'il procure au *Gryllos* (*Que les beſtes brutes uſent de raiſon*) maintenant, Goulart réagit également à la façon, propre en ſon temps au ſcepticisme chrétien (Agrippa, Montaigne), d'attribuer aux animaux les vertus cardinales et de relativiser les règnes, pour y voir avant tout la marque de la miſère des "Païens et Athéiſtes" égaux des bêtes, voire inférieurs à elles :

*[...] Mais ſans entrer plus avant en ce cours Theologique, nous voyons au preſent dialogue quelque choſe de cela, l'intention de Plutarque aiant eſté de montrer que l'intelligence & penſement de Dieu eſt le ſeul vray privilege et avantage que les hommes ont par-deſſus les beſtes. Mais il a laiſſé ceſt œuvre imparfait, à l'endroit le plus difficile, & impoſſible de prouver par lui ne par ſes ſemblables. Car quelle intelligence & apprehenſion pouvoient avoir de Dieu ceux qui ne connoiſſoient point le vray Dieu ? Ainſi donc on peut dire que ceſt eſchantillon de diſpute contient le proces de tous les Payens & Atheiſtes, pour leur prouver que les beſtes brutes les devancent & ſont plus heureux qu'eux. Quant à la diſpute, afin de ne ſe rendre odieux ſ'il euſt traité cela comme de ſon invention, il ſ'aide du compte fabuleux de Circé, laquelle transforma en beſtes les compagnons du prudent Ulyſſes, les Philoſophes et Poètes aians voulu dire par cette allegorie que la volupté mondaine abrutit toutes perſonnes, exceptées les ſages, qui jouiſſent des biens, honneurs & plaiſirs de ceſte vie avec un eſprit raiſſé & qui ne ſe deſvoie jamais de ſon but. Il introduit donc Ulyſſes conferant par la licence de Circé, avec un Grec transformé en pourceau, nommé Gryllus, & leur diſpute eſt, ſavoir ſi la vie des hommes eſt plus à eſtimer que celle des beſtes. Gryllus, pour gagner ſa cauſe deduit quatre points principalement : le premier, de la vertu en general, le ſecond de la vaillance, le tiers de la temperance, le dernier de la prudence des beſtes, & prouve contre Ulyſſes, par divers argumens marquez par ordre, que les beſtes ont l'avantage par-deſſus les hommes en tout cela, & laiſſant au lecteur à faire la concluſion, montre aſſez que ſi les hommes n'ont aucun autre appui que l'habitude d'une vertu terrienne, & ſ'ils ne peuvent aſſurer le repos de leurs conſciences que ſur leur vaillance, temperance & prudence humaine, ils marchent de compagnie avec, ou plutot apres les beſtes. Voila pourquoy l'auteur fait entrer Ulyſſes au diſcours de la connoiſſance de Dieu : mais ſoit que les autres occupations ou le temps nous ayent privéez de ce reſte, le propos a eſté coupé à l'endroit où il meritoit d'être plus vivement poursuivi : ceci qui nous reſte ſervant à tous hommes pour leur apprendre à ne ſe glorifier nullement en eux meſmes, ains en la miſericorde de celui qui les appelle en une vie meilleure à laquelle les beſtes brutes (crees pour noſtre uſage & pour la vie preſente, où elles periſſent entierement) n'ont part ni portion quelconque<sup>9</sup>.*

---

<sup>8</sup> Amyot 1572: 119v.

<sup>9</sup> Goulart 1581: 272v.

La lecture allégorique et moralisée de la Fable sert le procès des athées, dont les errances deviennent là encore le signe de leur incapacité à comprendre le vrai Dieu<sup>10</sup>.

Coûte que coûte, il s'agit de trouver un sens aux textes, et il est significatif que même les plus endommagés par la tradition n'échappent pas à la règle. Parmi eux figure le *S'il est loisible de manger chair* (*De esu carniū*), en deux parties, dont Amyot signalait l'imperfection :

*Ce sont lambeaux de declamations qu'il avoit escriptes ieune pour son exercice, mais tout y est corrompu & imparfait*<sup>11</sup>.

A nouveau, Goulart est beaucoup plus disert et, s'il reconnaît également la corruption presque complète des traités, il y décèle le "principal but" qu'a poursuivi l'auteur :

*L'éloquence a esté fort prisee des Grecs & des Romains, à cause dequoy leurs enfans estoient façonnez de bonne heure es escholes à bien discourir, en bons termes, & avec vives raisons, de diverses matieres, afin qu'estans paruenus en aage, ils peussent faire preuve de leur suffisance es plaidoyers, assemblees de villes, consultations particulieres & deuis familiers, comme il apert par les histoires. Or apres que les enfans avoyent appris des maistres d'escole les preceptes, nommez premiers exercices, on les amenoit en l'auditoire d'un Rhetoricien, & là leur estoient proposez certains sujets, recueillis des poëtes, historiens, ou philosophes, sur lesquels ils exerçoient leur style, escrivans pour & contre une opinion, selon l'adresse & portee de leur esprit. Les plus avancez aprenoyent par cœur ce qu'ils avoyent escrit, puis le prononçoient en presence de ceux qui les venoyent escouter. Il y en avoit d'autres encore plus savans & qui estoient comme au dernier degré de tels exercices, qui respondoient promptement à chaque question qu'on leur faisoit, disputans & discourans à la louange ou vitupere d'une mesme chose, comme Gorgias, Carneades & infinis autres en font foi. Ces façons de faire nommees declamations estans pratiquées du temps de Plutarque, selon qu'on peut recueillir de divers endroits de ses opuscles, les deux traitez suivans le monstrent assez, lesquels sont mutilez au commencement, au milieu & vers la fin, specialement le second, & void-on bien que ce sont fragmens de quelques declamations qu'il avoit esrites ieune pour son exercice. Or combien que presque tout y est soit corrompu & imparfait, si est-ce que le reste descouvre assez l'honneste occupation des hommes doctes d'alors, & le soin qu'ils avoient de bien examiner toutes choses, afin que par une diligente conference*

---

<sup>10</sup> Les traités animaliers de Plutarque, dans leur réception moderne, sont au centre du grand débat sur l'intelligence des bêtes, qui se prolongera après le XVI<sup>e</sup> siècle. Dans le sillage du courant sceptique, on mentionnera entre autres le *Quod animalia bruta ratione utantur melius homine. Libri duo* de H. Rorarius, Amsterdam, 1648, auquel fait allusion P. Bayle dans l'article "Rorarius" de son *Dictionnaire historique et critique*, puis Leibnitz dans les *Nouveaux essais sur l'entendement humain* (1705) et dans la *Monadologie* (1714).

<sup>11</sup> Amyot 1572: 274r.

*d'icelles, la vérité fust tant mieux conue. Et ce qu'ils soustenoyent parfois des paradoxes & opinions estranges n'estoit pas qu'ils eussent l'esprit fait de travers pour defendre obstinément tout ce qui leur venoit en fantasie, mais pour acroistre en eux-mesmes le desir de comprendre mieux les choses. Comme ici encores que nostre auteur semble vouloir maintenir l'opinion de Pythagoras touchant la transmigration des ames, & la defense de manger chair : pour les autres traitez escrits avec un iugement plus meur & plus posé il fait assez conoistre qu'il est de contraire avis. Mais son principal but semble estre de vouloir retrancher les grands excès que lon commettoit de son temps en l'achept, aprest, & en la despense des viandes, sans y tenir aucune mesure : desordre qui est beaucoup acreu depuis [...]*<sup>12</sup>.

La jeunesse et l'inexpérience viennent expliquer que Plutarque partage ici des théories pythagoriciennes avec lesquelles il prendra plus tard quelque distance. Ceci peut être également dû à la dimension d'"exercice" du *De esu carniū*, encore plus précisément de "déclamation". Goulart ouvre du reste son propos par une histoire des formes oratoires et de celle auquel le traducteur n'avait fait qu'allusion, fournissant au passage un des extraits "théoriques" les plus remarquables concernant le genre de la Déclamation, en pleine effervescence dans l'humanisme<sup>13</sup>. Cela étant, il délimite le propos d'ensemble, ce qu'on vérifiera encore dans le sommaire de *Si les Atheniens ont été plus excellents en armes qu'en lettres (De gloria Athēniensium)*, nouveaux "fragments de déclamation" :

*Nous avons ici les fragmens d'une belle declamation, faite en faveur des chefs de guerre Atheniens, laquelle pour le jourd'hui n'a ne commencement ne fin, et au milieu est toute imparfaite et lacerée : mais telle que le malheur du temps nous l'a laissée, encores en peut on recueillir quelque chose de bon, et l'invention de Plutarque s'y decouvre assez. Car il monstre que les Atheniens ont été plus excellens en armes qu'en lettres, ce qui sembleroit estre un vray paradoxe, attendu qu'Athenes a été estimée le séjour des Muses, et que s'il y a jamais eu de braves Historiens, Poètes et Orateurs au monde, il les faut considerer en ceste ville là. Ce neantmoins, il prouve que la prouesse des capitaines Atheniens est sans comparaison plus excellente et louable que la dextérité des autres, qui tout a loisir ont escrit à l'ombre des choses avenues, ou ont donné au peuple des passetemps sur un eschafaut. Pour cest effect il considere premierelement les historiens et y adjouste un trait touchant l'artifice de peinture, et par comparaison de deux qui apporteroient nouvelles d'une bataille, dont l'un auroit été spectateur seulement, l'autre se seroit trouvé aux coups, il monstre que les braves Capitaines doyyent estre preferez aux historiens qui descrivent les conseils et executions d'iceux. De l'histoire il vient à la poésie Comique et Tragique, laquelle il rabroue et ravale, encores que les Atheniens en ayent tenu trop de compte, faisant voir au contraire que leur valeur consiste au fait des armes. Pour le dernier point il*

---

<sup>12</sup> Goulart 1581: 277r.

<sup>13</sup> Voir la thèse de Boulet à paraître.



*parle des Orateurs, et par conférence de leurs harangues et autres raisons, prouve que ces harengueurs ne meritent qu'on mette en conte leurs paroles au pris des faits de tant de sages et vaillans guerriers*<sup>14</sup>.

“Ni commencement ni fin” : n’empêche que, de nouveau, “l’invention de Plutarque s’y découvre assez”, ce qui conduit Goulart à traiter de la *dispositio*, dernière étape récurrente de ses sommaires, et à l’œuvre également dans celui de *De la mauvaise honte (De vicioso pudore)* :

*Encores qu'il ne soit pas besoin s'arrester curieusement à la liaison des matieres traitées par Plutarque lequel a dressé par escrit ses discours en divers temps, et que ceuls qui les ont reduits en un volume, & traduits du grec en autres langues n'ayent pas suivi un mesme ordre : toutefois j'estime que ce traité-ci de la mauvaise honte, est proprement adjousté à celui du repos de l'esprit. Car l'une des grandes secousses que sauroit recevoir nostre ame en sa tranquillité, est quand on l'enleve furtivement de son siege pour pousser l'homme à des choses qui le troublent sur le champ & beaucoup davantage puis après. Or la mauvaise honte a ceste vicieuse et dangereuse qualité de nous savoir tirer par beau semblant, & en moins de rien de nous brouiller de façon estrange le contentement de nos esprits, comme on peut voir en ce livret, lequel merite d'estre bien consideré par toutes sortes de gens. Après avoir dit que c'est de telle honte, il montre qu'elle n'est pas moins pernicieuse que l'impudence, adjoustant qu'on se doit bien donner garde en la fuyant de tomber es extremitez contraires, comme font les envieus, effrontez, obstinez & paresseus. Puis il enseigne que le premier preservatif de ceste poision est de la tenir pour tresdangereuse & mortelle, verifiant cela par exemples notables. Quoy fait il décrit particulièrement & de point en point les incommoditez, perils & malheurs de la mauvaise honte, y appliquant de bons remedes, & donnant plusieurs sages conseils puisez de la philosophie, tendans à ce but, que le respect de nos amis, parents & familiers, ni d'autre chose quelconque, ne nous doit tirer de la pensée, ni de la bouche, ni des mains, chose qui soit contre le devoir d'un homme de bien, & qui sur l'heure & tout le demeurant de nostre vie laisse en nostre ame une cicatrice de repentance & de gémissement. Conclusion, que pour ne faire legerement des choses dont nous nous repentions puis après tout à loisir, il faut avoir devant les yeux les maux causez ci devant par la mauvaise honte, afin que la consideration d'iceux nous empesche de tomber en nouvelles fautes*<sup>15</sup>.

Avec la phrase “*Or la mauvaise honte a ceste vicieuse et dangereuse qualité de nous savoir tirer par beau semblant, & en moins de rien de nous brouiller de façon estrange le contentement de nos esprits*”, on retrouve un souci entrevu dans le développement qui introduisait le *De Pythiae* : relier les traités entre eux, et justifier – ici thématiquement – la distribution choisie par Amyot. Cependant, si *De la*

---

<sup>14</sup> Goulart 1581: 523r.

<sup>15</sup> Goulart 1581: 76r.

*mauvaise honte*, et *Du contentement ou repos de l'esprit* (*De tranquillitate animi*), qui le précède dans le recueil, sont reconnus comme deux textes de la maturité de Plutarque<sup>16</sup>, la tradition n'a jamais fait du premier un "ajout" du second, ce même s'ils se suivent dans l'édition de Planude et les manuscrits comportant les *Ethica* à strictement parler. Quoi qu'il en soit, après s'être manifesté dans la "liaison des matières" (soit des traités dans la totalité du recueil), le thème et la signification globale de chacune, ainsi que la qualification générique, le souci de l'ordre touche désormais la continuité des discours, ce qui nous conduit à l'étude des "Annotations en marge, qui monstrent l'artifice et la suite des discours de l'auteur", selon ce que porte le titre de la version *princeps* de Goulart.

## 2. LES "ANNOTATIONS EN MARGE"

Au fil des éditions qu'il contrôle, Amyot ajoute de plus en plus de notes marginales<sup>17</sup>, de type philologique ou référentiel, ce qui s'accroît encore dans celle de 1618 – dont on n'est cependant pas sûr qu'il l'ait revue. Les versions Goulart, elles, suivent l'état du texte de 1575, et même si le genevois greffe quelques notes de cette nature qui ne se trouvent dans aucune édition d'Amyot, son effort porte d'abord sur la structure du raisonnement, ce conformément à l'avis au lecteur qui loue Plutarque d'avoir "si bien tissu ses discours". De fait, les lignes des résumés traitant des articulations du propos sont reprises et amplifiées à l'intérieur des traités par des manchettes, comme le montrent les deux premières de *Si les Athéniens...*, à confronter avec les phrases du sommaire citées plus haut ("*Pour cest effect il considere premierement les historiens et y adjouste un trait touchant l'artifice de peinture [...]*") :

Il eut bien raison [...]

I. *Ce propos dependant d'autres precedens ramentoit la valeur de Themistocles, & dès l'entrée Plutarque monstre que les vaillans capitaines Atheniens surpassent en toute sorte de louange les historiens qui ont escrit leurs exploits de guerre: & que par consequent les Atheniens ont esté plus excellens en armes qu'en lettres.*

---

<sup>16</sup> Sur leur commune appartenance aux "traités thérapeutiques" de Plutarque, voir Ingenkamp 1971.

<sup>17</sup> Pratique assez habituelle d'un imprimé à l'autre, mais qui peut prendre la forme, en amont de l'édition, d'annotations manuscrites d'auteurs sur imprimé. Pour ce qui est d'Amyot, son exemplaire bâlois des *Plutarchi Chaeronei Moralia opuscula multis mendarum milibus expurgata* (Bâle, H.Froben et N.Episcopius, 1542, in-f° [B.N.F, Réserve J-103]), outre les annotations marginales de type philologique préparatoires à sa traduction, porte parfois également les noms propres du texte ou résume le propos sous forme de manchettes dans une main qui, selon toute apparence, n'est pas celle d'Amyot. Sur ces deux mains, distinguées déjà par Ricard, voir Jäger 1899: 9-10 ; merci à A. Legros d'avoir confirmé cette distinction et commencé à réfléchir sur la question des "deux mains" lisibles sur l'exemplaire – dont en particulier la chronologie pose question.

Si a esté ceste ville [...]

II. *Pour esclaircir tant plus le propos: il parle des tableaux de peinture faits par les plus braves ouvriers, & entre autres d'un Euphranor, representant la bataille de Martinée; & fait couvertement une conference de ces ouvrages de couleur et d'artifice, avec les valeureux exploits des gens de guerre Atheniens*<sup>18</sup>.

Cela étant, certains temps du discours peuvent être passés sous silence, et du coup être laissés de côté par un lecteur trop docile ou inattentif. Par exemple, le traité *De la fortune (De fortuna)* voit dans l'ensemble des activités humaines l'expression de la "prudence" ou de la "sagesse", sauf en un endroit :

Car les mestiers et les arts ont pour leur patronne Minerve, qui s'appelle autrement Ergané, comme qui diroit, ouvriere et artisanne, non pas la fortune. Bien recite l'on de quelque certain peintre, qui paignant un cheval avoit bien rencontré au demourant, tant au portaict comme à la couleur, excepté que celle enfleure d'escume qui se concrée à l'entour du mors quand il le ronge, et qui tombe de la bouche en soufflant, ne luy plaisoit point ainsi comme il l'avoit peinte, de sorte qu'il l'effacea par plusieurs fois, et à la fin de despit jetta son esponge sur le tableau tout ainsi qu'elle estoit pleine de toutes sortes de taintures : ceste esponge venant à donner à l'endroit de la bouche du cheval, y imprima et representa merueilleusement bien ce qu'il falloit. Je ne sache point que l'on raconte autre chose artificielle advenue par cas de fortune<sup>19</sup>.

Partant d'un proverbe ("Tous faicts humains dependent de fortune, Non de conseil, ny de prudence aucune, ce dict un vieux quolibet") contre lequel il s'inscrit en faux, le traité sent sa rhétorique, ce qui conduit la critique à le tenir lui pour une œuvre de jeunesse à dimension polémique, où l'exemple du peintre ne serait qu'une "concession" faite par Plutarque à la sophistique paradoxale. Reste pourtant qu'en donnant une telle place à celui-ci, l'auteur grec le constitue en *hapax*, réfractaire à la visée d'ensemble. L'anecdote, dont on rencontre un avatar dans l'*Histoire naturelle* de Pline (XXXV, 36 - 102-104), ou encore dans les *Hypotyposes pyrrhoniennes* de Sextus Empiricus où elle vient figurer l'ataraxie du sage sceptique (I, 12, 28-29), marque fortement les consciences à la Renaissance, que ce soit chez J.-F. Pic, H. Estienne ou encore Montaigne dans le chapitre des *Essais* "La fortune se rencontre se rencontre souvent au train de la raison" (I.34)<sup>20</sup>.

<sup>18</sup> Goulart 1581: 530 C et 530 E (= Amyot 1572: 524 A et 524 C — Estienne 345 C et 345 F).

<sup>19</sup> Amyot 1572: 107 B-C (= Estienne 99 B) .

<sup>20</sup> "Surpassa-elle pas le peintre Protogenes en la science de son art ? Cettui-cy ayant parfaict l'image d'un chien las et recreu, à son contentement en toutes les autres parties, mais ne pouvant représenter à son gré l'escume et la bave, despité contre sa besongne, prit son esponge, et comme elle estoit abreuvée de diverses peintures, la jetta contre, pour tout effacer : la fortune porta tout à propos le coup à l'endroit de la bouche du chien, et y parfournit ce à quoy l'art n'avoit pu atteindre", *Essais*, I, 34 (p. 221A VS).

Sa dimension hétérodoxe peut expliquer que Goulart, pourtant bien au fait de la rhétorique paradoxale si l'on en croit ses remarques sur la "déclamation", n'en dise mot dans les manchettes encadrant le passage :

Davantage les ouvrages des charpentiers [...]

III. *Il traite maintenant des arts et mestiers, monstrant qu'il n'y a rien là qui soit fait à l'aventure, ains avec raison & jugement.*

C'est donc chose merveilleuse, comment les arts [...]

V. *Si les arts n'ont rien de commun avec fortune, encores moins la prudence & bonté*<sup>21</sup>.

Du reste, le sommaire laissait déjà entrevoir une orientation d'ensemble contraire aux "cas fortuits" :

*Il y a long temps qu'on a fait avoir un proverbe, Qu'il n'y a qu'heur et malheur en ce monde. Quelques uns aians prins cela, comme si tout estoit porté à l'aventure, et poussé par une fortune inconstante, idole forgée en leur cerveau, pour avoir ignoré la providence du vray Dieu qui conduit toutes choses par les causes secondes et moiens subalternes, asavoir (en ce monde) le mouvement, la volonté et les œuvres des hommes desquels il se sert pour l'exécution de ses ordonnances : Plutarque, n'ayant peu s'eslever jusques à ceste sagesse divine qui lui estoit cachée, est demeuré plus bas, et toutesfois rembarre assez, tout pauvre Payen qu'il estoit, ceste dangereuse opinion, monstrant qu'elle oste la distinction du bien et du mal, estaint toute clarté de la vie humaine, brouillant le vice et la vertu ensemble. En après il prouve que la prudence domine sur cette fortune aveugle, par la consideration de la maîtrise que l'homme a par-dessus les bestes, et par les arts et sciences dont il fait profession, avec jugement et volonté directement contraires aux cas fortuits*<sup>22</sup>.

L'aspérité a donc été totalement gommée et l'opuscule rentre dans le rang, perdant sans doute par là sa capacité à solliciter la réflexion, dans ses les plus traits insolites.

Ces annotations entraînent de plus un remaniement du texte dans son détail. Ainsi que nous nous sommes employés à le représenter plus haut, le premier mot du lemme qui correspond au point d'insertion des manchettes est placé en capitales. De plus, celles-ci occasionnent une segmentation qui n'existait pas en 1575 chez Amyot, puisque sont parfois créés des alinéas. Nous prendrons les trois cas qui apparaissent à cet égard dans *De la mauvaise honte* :

Mais de ces deux extremitez la cure [...]

II. *Il montre par diverses similitudes, qu'il faut bien prendre garde qu'en voulant tirer les jeunes gens de ceste vicieuse extremité de mauvaise honte, on ne les face pancher du costé de l'envie, de l'impudence, de l'obstination, ou de la paresse.*

<sup>21</sup> Goulart 1581: 108 B et D (= Amyot 1572: 107 A et C — Estienne 99 A et C).

<sup>22</sup> Goulart 1581: 107r.

Semblablement aussi se fault il preparer [...]

VI. *Autre remede, qu'il se faut accoustumer à refuser choses de peu de valeur aux demandeurs importuns, peur d'estre surprins à bon escient & en lourdes sommes d'argent puis après : & beaux exemples à ce propos.*

Et partant entre toutes les passions [...]

IX. *La mauvaise honte est accompagnée de repentance devant & après le coup, & cime l'on peut obvier à cela*<sup>23</sup>.

Chaque mot en capitales est placé à la ligne, avec léger retrait, les versions Amyot de 1581 et 1618 allant à la ligne seulement dans la troisième occurrence. Comme tout système de scansion, celui que met en œuvre Goulart produit fatalement certains coups de force logique sur le texte du traducteur, induisant un ordre de lecture et de compréhension spécifique<sup>24</sup>.

\*\*\*

Percevant un peu partout des “intentions”, S. Goulart renforce donc le caractère compact des *Œuvres morales et meslées*, de tout suivi, et en somme d’“œuvre complète”. Mais, outre que son interprétation des traités, beaucoup plus chrétienne que celle que proposait Amyot, va contribuer à faire de Plutarque un moraliste de bon aloi pour la société future, il tend à réduire la plasticité et la lâcheté du texte, celles qui faisaient que les humanistes pouvaient aller “piloter de ça de là” en son sein, en détisser à loisir la trame, pour sertir certaines de ses pièces sur un nouveau terrain. On rappellera ainsi pour finir le mot de Montaigne, valable également pour Sénèque, dans le chapitre “Des livres” des *Essais* :

Ils ont tous deux cette notable commodité pour mon humeur, que la science que j'y cherche, y est traictée à pieces descousues, qui ne demandent pas l'obligation d'un long travail, dequoy je suis incapable, comme sont les *Opuscules* de Plutarque et les *Epîtres* de Sénèque, qui est la plus belle partie de ses escrits et la plus profitable. Il ne faut pas grande entreprinse pour m'y mettre ; et les quitte où il me plaît. Car elles n'ont point de suite des unes aux autres<sup>25</sup>.

<sup>23</sup> Goulart 1581: 77 C, 78 G, 80 A (= Amyot 1572: 76 H, 78 D, 79 F — Estienne 529A, 531D, 533D).

<sup>24</sup> Il y aurait lieu de faire une sorte d'histoire de la segmentation du texte de Plutarque, des premiers imprimés aux éditions modernes. Bornons-nous ici à constater que, pour les subdivisions, on trouvait déjà dans l'exemplaire de Bâle des espaces laissés qui correspondent “horizontalement” à la segmentation “verticale” à la ligne, et que Goulart intensifie un phénomène beaucoup plus discret chez Amyot.

<sup>25</sup> *Essais*, II, 10 (p. 413A VS).

## BIBLIOGRAPHIE

### TEXTES

Amyot 1572 = *Les Œuvres Morales et meslées de Plutarque, Translatées de Grec en François par Messire Jacques Amyot, à present Euesque d'Auxerre, Conseiller du Roy en son privé Conseil, & grand Aumosnier de France.* A Paris, De l'Imprimerie de Michel de Vascosan, avec Privilege du Roy.

Goulart 1581 = *Les Œuvres morales et meslées de Plutarque, translätées de grec en François, reveuës et corrigées en plusieurs passages par le translateur. Comprises en deux volumes, et enrichies en ceste édition de Prefaces générales, de sommaires au commencement d'un chascun des Traitez et d'annotations en marge qui montrent l'artifice et la suite du discours de l'auteur. Avec quatre indices : le premier, des auteurs alleguez et exposes ; le second, des similitudes ; le troisieme, des apophtegmes : et le dernier des choses memorables mentionnees esdites œuvres,* Paris, F. Estienne.

Montaigne, *Essais*, éd. Villey P. and Saulnier V.-L. (1988 [= 1965]), Paris, Puf

### ÉTUDES MODERNES

Boulet, M. (à paraître), *Le courage de l'incertitude ou les avatars de la Déclamation à la Renaissance*, version remaniée d'une thèse soutenue à l'Université de Toulouse Jean Jaurès en mai 2013, *Les avatars de la "déclamation" à la Renaissance*.

Carabin, D. (2003), "Comment Goulart indexe-t-il le Plutarque d'Amyot ?", *BHR* LXV: 331-345.

Ingenkamp, H. G. (1971), *Plutarchs Schriften über die Heilung der Seele*, Göttingen

Jäger, J. (1899), *Zur Kritik von Amyots Übersetzung der "Moralia" Plutarchs*, Buhl: Druck der Concordia (réédition Genève : Slatkine Reprints, 1971)

Morlet, S. (2005), "La tradition des *Moralia* de Plutarque de l'Antiquité au début de la Renaissance", Actes de la journée d'études du 30 janvier 2004, textes réunis et présentés par P. Payen et O. Guerrier, *Pallas* 67: 115-138.

## INDEX LOCORVM<sup>1</sup>

### ARISTOTE

*De generatione animalium*

751a 10 : 44

*De historia animalium*

588a 18-b 2 : 160 n. 27

559b 21 : 44

*Politique*

I 1256b 15 : 164 n. 49

*Rhétorique*

1411a4 : 80

1114a14 : 81

### AUGUSTIN, SAINT

*Epistulae*

CLXI : 44

### BRISSON

*De formulis et sollemnibus populi  
Romani verbis libri VIII*

8. 653 : 144

### CICÉRON

*De divinatione*

46 : 114 n. 42

### CONNAN

*Commentariorum Juris Civilis Libri X*

571 I-K : 144

### EBORENSIS

*Loci communes sententiarum et  
exemplorum*

179-197

*Operis Instructio p'rouidenda Lectori :*  
185

### EURIPIDE

*Bacchantes*

120-125 : 130 n. 20

### GAIUS

*Institutes*

2, 101-103 : 141 n. 8

### GRÉGOIRE DE NYSSE

*Contra Eunomium*

2.1, 22 : 134

### HERACLITE

*Fragments*

B51DK : 115

### HOMÈRE

*Iliade*

16.150-151 : 44

*Odyssée*

1.241-2 : 43 n. 9

<sup>1</sup> Cet index ne comprend ni les noms des éditeurs et traducteurs (voir l'*Index nominum* pour cela), ni les références aux passages de leurs textes.

HOTMAN

*Commentarius in quatuor libros  
Institutionum juris civilis*

178c : 144

JUSTE LIPSE

*Epistulae*

II, 870316 : 118 n. 55

980402 : 118 n. 55

980802 T : 118 n. 55

MONTAIGNE

*Essais*

I.25 : 102

I.26 : 101

I.34 : 209

I.47 : 101 n. 6

II.2 : 101

II.4 : 101 n. 3

II.10 : 211

II.12 : 101, 118

II.17 : 102 n. 8

II.23 : 102

II.31 : 101

II.32 : 101 n. 6

PAUSANIAS

*Périégèse*

IX.39.2 : 130 n. 19

PHILÈS, MANUEL

*De proprietate animalium*

2. 121-124. 127-130 : 44

PHILON

*De animalibus*

29 : 165 n. 56

45 : 163

71 : 162 n. 41

66 : 165 n. 56

*De virtute*

192 : 115 n. 45

PLATON

*Lois*

844b : 83 n. 38

*Timaeus*

21 : 116 n. 49

31B : 105 n. 27

32B : 105 n. 27

34C : 116

36B : 113

37b : 114 n. 41

37b1 : 109

PLINE

*Historia naturalia*

17, 222 : 174 n. 9

25, 91 : 174 n. 9

36, 102-104 : 209

PLUTARQUE

*Moralia*

*De audiendo*

37C-D : 41 n.2

37D : 42

37F : 43

38E-F : 43

39E-40A : 44-45

40B : 46

40E : 46

41B : 46

41C : 47

42C : 48

43B : 48

*De adulatore et amico*

51C : 159

56E : 74

66E : 159 n. 19

72B : 85 n. 43

72E : 85 n. 42

*De profectibus in virtute*

80A-C : 49

*De capienda ex inimico utilitate*

90B : 109 n. 35

*De fortuna*

99A : 210



- 99B : 209  
 99C : 210  
*Consolatio ad Apollonium*  
 105B : 85 n. 41  
*De superstitione*  
 164E – 165BC : 162  
 167B : 162 n. 37  
*Regum et Imperatum Apophthegmata*  
 185A : 77  
 185E : 78  
*Mulierum virtutes*  
 244A : 84  
 258B : 84  
*Quaestiones Romanae*  
 6, 265C : 84  
 15, 267C : 71 n. 14  
 53, 277C : 73  
 15, 267C : 76  
*De fortuna Romanorum*  
 316C : 55 n. 10  
*De gloria Atheniensium*  
 345C : 77, 209  
 345F : 209  
*An virtus doceri possit*  
 439B-D : 49  
*De Iside*  
 346E1-2 : 70 n. 6  
 369B : 115  
 382F : 162 n. 37  
*De E apud Delphos*  
 386F : 160 n. 29  
 387A : 160 n. 25  
 390F : 157 n. 10  
*De defectu oraculorum*  
 419E-420A : 90  
*De tranquillitate animi*  
 473F-474A : 116  
*De fraterno amore*  
 484B : 29  
 484C : 26  
 485B : 27  
 491D : 22  
*De amore prolis*  
 493D : 160 n. 24  
*De garrulitate*  
 505B : 72  
*De curiositate*  
 520C : 73  
*De cupiditate divitiarum*  
 527B : 76  
*De vitioso pudore*  
 529A : 211  
 529C : 41 n.2  
 531D : 211  
 533D : 211  
*De sera numinis vindicta*  
 550B-C : 140-145  
 552D-E : 145-150  
 563F-564A : 128 n. 12  
 565D-E : 135  
*De fato*  
 572F : 162 n. 37  
*De genio Socratis*  
 590B : 130 n. 18  
*Quaestiones conviviales*  
 676D : 72  
 718E : 72  
*Amatorius*  
 763A : 78  
 768D : 84  
*An seni*  
 786F : 75  
*Praecepta gerendae reipublicae*  
 803A : 80  
*De aere alieno*  
 827E : 82  
 828C : 81  
*De Herodoti malignitate*  
 873B : 72

*Quaestiones naturales*

30, 919B : 174

*De facie*

940F-945E : 87-95

944C-945B : 123-136

945D-E : 124

*De prime frigido*

949B : 134

*De sollertia animalium*

961D : 164 n. 48

961F : 163

962A-C : 162

962B : 160 n. 28

962C : 160 n. 23, 160 n. 25, 162

962D : 157 n. 11

963B : 160 n. 23, 160 n. 25

963F : 163-166

964A : 164 n. 49

965B : 164 n. 49

970E : 157 n. 13

*Bruta animalia ratione uti*

986C : 157 n. 14

986F : 157 n. 14

987A : 157 n. 14

987F : 157-159

988B : 158 n. 16

988C : 157 n. 12

989C : 159 n. 9

992E : 159-163

*De esu carniū*

997E : 160 n. 26

*Quaestiones Platonicae*

1002C-D : 108 n. 32

1002D : 107 n. 30

*De procreatione animi in Timaeo*

1012C : 114 n. 41

1012B : 114 n. 41, 114 n. 44, 115  
n. 45

1013B : 110

1013C : 105

1013D-E : 106

1013F : 114 n. 41, 116 n. 48

1014A : 113

1014E-F : 111

1015B-C : 164 n. 48

1015E-F : 107

1016B : 116

1016C : 111

1016D-E : 107 n. 26

1017A-B : 112

1019C-D : 107

1017C-1022E : 103 n. 12

1021A : 115 n. 45

1021E : 116

1022A : 115

1022B : 117

1022D : 113

1023D : 108

1023E : 109, 114 n. 41

1022E-1027F : 103 n. 12

1023B-1025B : 108 n. 32

1025C : 117

1026B : 115

1027F-1032F : 103 n. 12

1028B : 110

*De stoicorum repugnantiis*

1045B-C : 164 n. 48

1049D : 128 n. 13

*Vies*

*Aristide*

19, 7 : 72

*Brutus*

31, 6 : 55

*Cimon*

16, 10 : 80 n. 33

*Cléomène*

36, 47 : 74

*Démétrios*

38, 4 : 78

- 53, 1 : 55
- Lucullus*  
11, 2 : 57  
21, 3 : 58  
21, 6 : 58-59, 61 n. 27
- Lycurgue*  
10, 2 : 76
- Lysandre*  
15, 3-4 : 80
- Marcellus*  
14, 10-11 : 72
- Marius*  
17, 5 : 61  
27, 2 : 56, 60, 61 n. 27
- Nicias*  
5, 1-2 : 61  
5, 3 : 60
- Numa*  
8, 1 : 162 n. 37  
16, 3 : 71 n. 14, 76
- Périclès*  
8, 7 : 81
- Pompée*  
9, 3 : 54  
31, 6 : 62
- Romulus*  
25, 7 : 73
- Solon*  
23, 6 : 83
- Sylla*  
2, 2 : 72  
36, 3-6 : 72
- Thémistocle*  
11, 2 : 77  
18, 4 : 78  
18, 6 : 77
- Thésée*  
15, 2 : 73  
23, 1 : 75
- Timoléon*  
26, 1-3 : 72
- POLLUX  
*Onomastikon*  
5.153 : 134
- PORPHYRE  
*De abstinence*  
1.6, 3 : 164  
3.24, 6 : 164-165
- PSEULLOS  
*De omnifaria doctrina*  
164.2 : 172
- QUINTILIEN  
*Institutio oratoria*  
1.8 : 47
- SEXTUS EMPIRICUS  
*Pyrrhoniae hypotyposes*  
I, 12, 28-29 : 209
- TASSO, TORQUATO  
*Gerusalemme Liberata*  
7.76 : 44
- TÉRENCE  
*Eunuque*  
V.10 : 48 n. 20  
*Phormio*  
III.4 : 48 n. 20
- THÉODORE STUDITE  
*Epistulae*  
40 : 134
- THÉODORET DE CYR  
*Explanatio in Canticum canticorum*  
Vol. 81, p. 132 : 135
- TURNÈBE  
*Opera omnia*  
III, 46-49 : 106 n. 27
- ULPIEN  
*fr.* 20 : 141 n. 8
- VIRGILE  
*Enéide*  
12.593-594 : 48 n.22  
*Géorgiques*  
3.273 : 44

(Página deixada propositadamente em branco)

## INDEX NOMINVM<sup>1</sup>

- Acciaiuoli, Donato 55, 56  
Achille Tatius 11  
Acquaviva, Andrea Matteo 196  
Adriani, Marcello 22, 28, 30, 35, 141, 149, 150  
Agrippa, Corneille 204  
Aguilar, Rosa María 29, 35, 147, 148  
Alciato, Andrea 25, 145  
Alexandre d'Aphrodise (pseudo-) 174  
Amendola, Stefano 15, 139  
Amyot, Jacques 11, 14, 15, 22, 29, 30, 35, 44, 46, 53-64, 69-85, 87-95, 101, 105, 113, 124, 127, 128, 131-136, 140, 142-145, 149, 150, 156, 158, 162, 163, 201-211  
Andreas Eborensis : voir Rodrigues de Évora, André  
Angeli da Scarperia, Jacopo 54, 55, 62, 63  
Anselme (saint) 184  
Antiochos 79  
Apelt, Otto 90, 131  
Apollophane 74  
Appius Claudius 59  
Aristote 11, 44, 80, 81, 180, 184  
Aristote (pseudo-) 171, 174, 175  
Arnim, Hans von 94  
Ascensius : voir Bade, Josse  
Athénée 33, 74, 78  
Augustin (saint) 44, 184  
Aulotte, Robert 13, 78, 95, 195, 201  
Aulu-Gelle 184  
Avidius Nigrinus, Caius 19  
Avidius Quietus, Titus 19  
Babbitt, Frank C. 46  
Babut, Daniel 157  
Bachet de Méziriac, Claude-Gaspard 143  
Bade, Josse 32, 35, 196  
Baudouin, François 64  
Baldi, Laura 103, 108  
Barbato, Angelo 196  
Barreiro, João 184  
Basile (saint) 184  
Becchi, Francesco 15, 139, 155  
Belot, Thomas 32, 196  
Bernardakis, Gregorios N. 22, 23, 27-29, 35, 93, 124, 134  
Birago, Lampugnino 156, 158, 161  
Bouffartigue, Jean 157, 163

<sup>1</sup> Cet index ne comprend que les noms de personnes. Les notes de bas de page n'ont pas été prises en compte, non plus que les bibliographies secondaires figurant en fin d'article.

- Brisson, Barnabé 144  
Brutus 55  
Budé, Guillaume 25, 196  
Buisson, Ferdinand 193  
Calfurnio, Giovanni (Calphurnius) 14, 41-49  
Calphurnius: *voir* Calfurnio, Giovanni  
Camille 81  
Camma 84  
Campano, Giovanni Antonio 53-54  
Capps, Edward 28, 29  
Cassarino, Antonio 156, 158, 159, 161  
Cassiodore 184  
Castro Soares, Nair 181  
César 184  
Chalcondyle, Demetrios 31  
Cherniss, Harold F. 94, 95, 103, 105-118, 124, 127-129, 131, 135  
Chrysoloras, Manuel 156  
Chrysostome, Jean 20  
Cicéron 109, 114, 116, 180  
Cléomène 74  
Connan, François 144, 145  
Correia Martins, Ana Isabel 15, 179  
Cratander, Andreas 32, 35, 196  
Croeser, Herman 23, 29, 30, 35, 124, 131-136, 141, 149  
Cruserius: *voir* Croeser, Herman  
Cuvigny, Marcel 104  
Da Costa Pimpão, Álvaro Júlio 182  
Decembrio, Pier Candido 156  
Decorps-Foulquier, Micheline 104-106, 110  
De Lacy, Philip H. 146-148  
Demulder, Bram 15, 101  
Donini, Pierluigi 124, 129  
Douaren, François 25, 26, 27  
Drexler, Hans 103, 105, 106, 108  
Dübner, Friedrich 23, 35, 112, 164  
Ducas, Demetrius 196  
Dumortier, Jean 28, 29, 30, 31, 35  
Duprat, Antoine 32, 33, 34  
Einarson, Benedict 146-148  
Épaminondas 80  
Épictète 11  
Érasistrate 79  
Érasme 182, 184, 196  
Estienne, François 201  
Estienne, Henri 31, 37, 74, 95, 110, 124, 127, 133, 203, 209  
Euripide 34, 71, 73, 130  
Eurybiade 78  
Eusèbe de Césarée 203  
Ferrari, Francesco 103, 108  
Filelfo, Francesco 61, 182  
François I<sup>er</sup> 32  
Frazier, Françoise 11-12, 14, 69, 145, 146, 148  
Fugger, Huldricus 20  
Galien 173  
Gallardo, German 183  
Gandino, Marc'Antonio 142, 149, 150  
Gianotti, Donato 95  
Giustinian, Leonardo 57-59  
Görgemanns, Herwig 148  
Gorgias 34  
Goulart, Simon 201-211  
Gracián, Diego 149, 150  
Grégoire (saint) 184  
Grégoire de Nazianze (saint) 184  
Grégoire de Nysse (saint) 134, 184  
Grynæus : *voir* Gryner, Simon  
Gryner, Simon 156  
Gryphius, Sebastian 25  
Guarino de Vérone 182, 196  
Guerrier, Olivier 11, 13, 201  
Guidorizzi, Giulio 147, 148  
Guillard, Guillaume 32, 36, 196  
Gymnicus, Johannes 196

- Hackett, Horatio B. 147, 148  
 Helmbold, William C. 23, 28-31, 36, 162  
 Henrysius: *voir* Henryson, Edward  
 Henryson, Edward 26, 36  
 Héraclite 115  
 Hérodote 41  
 Hésychius 74, 78  
 Hillyard, Brian P. 43, 46  
 Holtzman : *voir* Xylander, Guilielmus  
 Homère 11, 44, 70, 71, 85  
 Horace 34, 184  
 Hotman, François 144, 145,  
 Hubert, Kurt 103, 105, 106, 108, 110, 158  
 Huguet, Edmond 90  
 Hurault, Robert 25  
 Hutten, Joannes Georgius 140  
 Isidore de Séville 184  
 Isingrin, Michael 32, 36, 196  
 Isocrate 20  
 Jérôme (saint) 184  
 Julius Pollux 134  
 Juste Lipse 118  
 Juvénal 184  
 Kaltwasser, Johann F. S. 95, 132  
 Kepler (Keppler), Johannes 124, 131, 133, 134, 136  
 Kirchmaier (Kirchmeyer), Thomas 14, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 28, 29, 31, 34, 36  
 Leão, Delfim 15  
 Lehnus, Luigi 129, 130  
 Leonico Tomeo, Niccolo 124, 127-129, 132  
 Leonicus: *voir* Leonico Tomeo, Niccolo  
 Lesage Gárriga, Luisa 14, 132  
 Lodé, Jean 196  
 Longueil, Christophe de 182  
 Longueil, Gilbert de 171, 173, 174, 196  
 Louis de Grenade 185  
 Lucullus 57, 62  
 Luscinius : *voir* Nachtigall, Ottmar  
 Lycurgue 76  
 Macæus : *voir* Macé, Jean  
 Macé, Jean 32, 36  
 Madvig, Johan Nicolai 22, 23, 95  
 Manuce, Alde 103  
 Manuel Philès 44  
 Marius 61  
 Martinelli Tempesta, Stefano 143  
 Mauromates, A. D. 110  
 Meeusen, Michiel 15  
 Mei, Joan 174  
 Melanchthon, Philipp 196  
 Memmius, Caius 41  
 Ménandre 34  
 Mithridate 57, 62  
 Montaigne 101, 102, 118, 204, 209  
 Morel, Frédéric 201  
 Morel, Guillaume 25, 102, 103  
 Morin, Pierre 143  
 Müller, Berthold 112, 115  
 Munnich, Olivier 11  
 Murte, Marc-Antoine 143  
 Musonius Rufus 31  
 Nachtigall, Ottmar 14, 41-49, 196  
 Naogeorgus: *voir* Kirchmeyer, Thomas  
 Nardone, Jean-Luc 15  
 Negri, Stefano 14, 19, 31-34  
 Niger : *voir* Negri, Stefano  
 Numa Pompilius 76  
 Nuñez, Pedro Juan 171, 174  
 Oporinus, Joannes 20  
 Ovide 184  
 Pace, Giovanna 14, 53  
 Pace, Richard (Paceus) 14, 41-48

- Pacini, Antonio 56, 61, 62  
Paton, William R. 43  
Patzig, Hermann 28, 29  
Pausanias 130  
Peabody, Andrew P. 147, 148  
Périclès 80  
Pérez Jiménez, Aurelio 15, 123  
Philephus : *voir* Filelfo, Francesco  
Philon d'Alexandrie 11, 162, 165, 166  
Philostrate de Lemnos 31, 33  
Pic de la Mirandole, Jean-François 209  
Pineda, Juan de 15, 171, 172  
Pirckheimer, Willibald 141, 142, 149, 150, 196  
Pittacus, 26  
Planude, Maxime 208  
Platon 11, 29, 82, 83, 103, 105, 109, 184  
Plaute 184  
Pline l'Ancien 180, 209  
Pline le Jeune 184  
Plotin 11  
Polhenz, Max 22, 23, 28, 30, 31, 36, 78, 93, 94, 95, 124, 129, 130, 133, 134  
Politien, Ange 196  
Polybe 11  
Pompée 54, 62, 73  
Porphyre 165  
Postiglione, Anacleto 22, 23, 28-31, 36  
Poulvé, Adrien 26  
Prickard, A. O. 147, 148  
Psellos, Michael 15, 171, 172, 174  
Ptolémée IV Philopator 74  
Publilius Syrus (Mimus) 184  
Pulvæus : *voir* Poulvé, Adrien  
Quintilien 47, 184  
Raingeard, Pierre 124  
Regio, Giovanni 156, 158, 161,  
Reiske, Johann Jacob 22, 23, 30, 143, 146, 147, 161,  
Resende, André de 182  
Ricchieri, Ludovico 31  
Rinuccini, Alamanno 60, 62  
Robortello, Francesco 78  
Rodericus, Thomas 186  
Rodrigues de Évora, André 15, 179-197  
Rodrigo de Veiga 183  
Roigny, Jean 32  
Romulus 76  
Rousard, Louis 14, 19, 22, 24-27, 29, 31, 32, 34, 36, 37  
Russardus : *voir* Rousard, Louis  
Sagundino, Niccolo 196  
Salluste 34  
Sappho 78, 79  
Schott, André 124, 133  
Schottius : *voir* Schott, André  
Schwartz, Eduard 22, 23, 27, 29  
Sénèque 180, 184, 211  
Sextus Empiricus 209  
Sieveking, Wilhelm 28, 29  
Silius Italicus 44  
Simonide 72, 84  
Solon 84  
Sophocle 20, 34  
Stephanus : *voir* Estienne, Henri  
Stratonice 79  
Suidas 70  
Sylla 72, 73  
Synésius 20  
Tanga, Fabio 14, 19  
Tarcagnota, Giovanni 142, 149, 150  
Tasso, Torquato 44  
Tertullien 184  
Thémistocle 77  
Théodore Gaza 174  
Théodore Studite 134



Théodoret de Cyr 135  
Théophraste 76  
Thucydide 11  
Tigrane 58, 59, 62  
Tite-Live 184  
Tournebœuf, Tournebu : *voir* Turnèbe,  
Adrien  
Toussaint, Jacques 102  
Tucker, Thomas G. 46  
Turnèbe, Adrien 15, 25, 95, 101-120,  
124, 128, 133  
Turnebus: *voir* Turnèbe, Adrien  
Valère Maxime 184, 186  
Valgulio, Carlo 32, 196  
Valgulus : *voir* Valgulio, Carlo  
Vascosan, Michel de 32, 35, 37, 197  
Verceil, Gérard 196  
Vernière, Yvonne 147, 148  
Vettori, Piero 124, 132, 133  
Vergerio, Pier Paolo 182  
Victorius : *voir* Vettori, Piero  
Virgile 44, 184  
Volpe Cacciatore, Paola 14, 41  
Voss, Isaac 143  
Wechel, André 37  
Wytttenbach, Daniel Albert 22, 37, 88,  
91, 92, 95, 104, 108, 113, 114, 124,  
127, 132, 133, 135, 143, 144, 164,  
174  
Xylander, Guilielmus 14, 22, 29, 30,  
37, 53-64, 92, 105, 112, 115, 124,  
128, 131-134, 136, 141, 149, 150,  
157, 158, 161, 163, 164  
Xylonius, Hermann 173  
Zénon 160  
Ziegler, Konrat 147, 148

## NOTICES BIOGRAPHIQUES DES AUTEURS

**Stefano Amendola** is Senior Researcher Td at the Department of “Studi Umanistici” of University of Salerno. His research topics are: 1) textual criticism: a) Plutarch (editor of Plutarch’s *De sera numinis vindicta* for the *Corpus Plutarchi Moralia*); b) Aeschylus (member of the editorial team for a new Italian Aeschylus’ edition); 2) Rhetoric and religion: the Greek prayer (he has published in 2006 the book *Donne e Preghiera Le preghiere dei personaggi femminili nelle tragedie superstiti di Eschilo*, Amsterdam, Adolf M. Hakkert Editore); 3) Women in Ancient Greece.

**Francesco Becchi** is a Professor of Greek Language and Literature at Florence University, Italy. He studied ethical literature in its historical development from classic age to imperial age and he published the critical editions with commentary of Plutarchs’ *De virtute morali* and *De fortuna*. He was also interested in the fortune of Plutarchs’ *Moralia* through latin translations in the age of Humanism and Renaissance and in the later centuries through the printed editions starting from Aldina.

**Ana Isabel Correia Martins** is a fully integrated researcher at the Centre of Classical Studies and Humanities of University of Coimbra, and is a post-doctoral fellow of Foundation for Science and Technology (FCT). Her research domains are Latin, sententious Literature and Rhetoric in the Renaissance. She has participated in several conferences and international meetings and she is member of several associations such as SBEC, ISHR, SPR, APEC, ALFAL. In 2014 she became a fellow of the *International Society for the History of Rhetoric*.

**Bran Demulder** is a PhD fellow of the Research Foundation - Flanders (FWO). At KU Leuven (Belgium) he is preparing a dissertation on the Platonism of Plutarch of Chaeronea.

**Françoise Frazier** is Professor in Greek Language and Literature at the Université de Paris Ouest-Nanterre and Member of the Institut Universitaire de France. She wrote her dissertation on the presentation of historical material in the *Parallel Lives* and has edited *De Gloria Atheniensium*, *De fortuna Romanorum* and *Questiones convivales VII-IX* in the Budé Collection. She is currently working at the critical edition of Amyot’s translation of the *Moralia* with specialists of the French Renaissance.

**Olivier Guerrier** is Professor of French literature of Renaissance at the University of Toulouse Jean Jaurès, and a former member of the Institut Universitaire de France. He specializes in La Boétie and Montaigne – he is the current President of the International Society of Montaigne’s Friends (SIAM) –, the relationship between literature and knowledge in humanism, as well as

the modern reception of Plutarch ; he co-directs, with Françoise Frazier, the critical edition of the *Oeuvres morales et meslées*, in Amyot's translation.

**Luisa Lesage Gárriga** is conducting a double-doctorate between the Universities of Málaga (Spain) and Groningen (The Netherlands) which will lead to a new critical edition with commentary of Plutarch's treatise *De facie quae in orbe lunae apparet*.

**Michiel Meeusen** (PhD KU Leuven) is a postdoctoral fellow of the British Academy and a fellow of the Center for Hellenic Studies (Harvard, 2016-17). He is the author of *Plutarch's Science of Natural Problems. A Study with Commentary on Quaestiones Naturales* (Leuven, 2016). He also collaborated on the edition of Plutarch's *Quaestiones Naturales* for the Collection des Universités de France, Série grecque (Budé). His current research is devoted to the Aristotelian *Natural Problems* and their reception in the Greco-Roman Empire.

**Giovanna Pace** is Associate Professor of Greek language and literature at the University of Salerno, where she teaches Exegesis of the Greek poetic texts; Secretary of the Italian section of the International Plutarch Society; member of the editorial board of "Rivista di cultura classica e medievale" and of "Lexis"; lecturer in the Summer School of Greek Metrics and Rhythmics of the University of Urbino. Her research interests are Greek tragedy and its reception, Greek metrics and humanistic translations of ancient Greek works.

**Aurelio Pérez Jiménez** is Full Professor of Greek Philology at the University of Malaga (Spain). He has translated into Spanish some Plutarch's *Lives* and he has published numerous articles and chapters on Plutarch. He is the founder and President of the *Spanish Plutarch Society*, has been the third President of the *International Plutarch Society* and he is the current Coordinator of Composition of *Ploutarchos*, n.s. and Coordinator of the *Red Temática Europea « Plutarco »/ Réseau Thématique Européen « Plutarque »*.

**Fabio Tanga** is PhD in Classical Philology at University of Salerno and University of Malaga. His main research topics are: 1) Textual Criticism of Plutarch's *Moralia* and *Lives* (he is editor of Plutarch's *Mulierum Virtutes* for the *Corpus Plutarchi Moraliu*); 2) Humanist Translations of Plutarch's *Moralia*; 3) Women in Ancient Greece.

**Paola Volpe Cacciatore** is Full Professor of Greek language and literature at the University of Salerno; president of the Italian Section of the International Plutarch Society; co-editor of "Corpus Plutarchi Moraliu"; editor of the series "Strumenti per la ricerca plutarchea"; member of the advisory board of *Ploutarchos*. Her current research interests are chiefly Plutarch's *Moralia*, Greek tragedy and its revival in contemporary age.

## VOLUMES PUBLICADOS NA COLEÇÃO HUMANITAS SUPPLEMENTUM

1. Francisco de Oliveira, Cláudia Teixeira e Paula Barata Dias: *Espaços e Paisagens. Antiguidade Clássica e Heranças Contemporâneas. Vol. 1 – Línguas e Literaturas. Grécia e Roma* (Coimbra, Classica Digitalia/CECH, 2009).
2. Francisco de Oliveira, Cláudia Teixeira e Paula Barata Dias: *Espaços e Paisagens. Antiguidade Clássica e Heranças Contemporâneas. Vol. 2 – Línguas e Literaturas. Idade Média. Renascimento. Recepção* (Coimbra, Classica Digitalia/CECH, 2009).
3. Francisco de Oliveira, Jorge de Oliveira e Manuel Patrício: *Espaços e Paisagens. Antiguidade Clássica e Heranças Contemporâneas. Vol. 3 – História, Arqueologia e Arte* (Coimbra, Classica Digitalia/CECH, 2010).
4. Maria Helena da Rocha Pereira, José Ribeiro Ferreira e Francisco de Oliveira (Coords.): *Horácio e a sua perenidade* (Coimbra, Classica Digitalia/CECH, 2009).
5. José Luís Lopes Brandão: *Máscaras dos Césares. Teatro e moralidade nas Vidas suetonianas* (Coimbra, Classica Digitalia/CECH, 2009).
6. José Ribeiro Ferreira, Delfim Leão, Manuel Tröster and Paula Barata Dias (eds): *Symposion and Philanthropia in Plutarch* (Coimbra, Classica Digitalia/CECH, 2009).
7. Gabriele Cornelli (Org.): *Representações da Cidade Antiga. Categorias históricas e discursos filosóficos* (Coimbra, Classica Digitalia/CECH/Grupo Archai, 2010).
8. Maria Cristina de Sousa Pimentel e Nuno Simões Rodrigues (Coords.): *Sociedade, poder e cultura no tempo de Ovídio* (Coimbra, Classica Digitalia/CECH/CEC/CH, 2010).
9. Françoise Frazier et Delfim F. Leão (eds.): *Tychè et pronoia. La marche du monde selon Plutarque* (Coimbra, Classica Digitalia/CECH, École Doctorale 395, ArScAn-THEMAM, 2010).
10. Juan Carlos Iglesias-Zoido, *El legado de Tucídides en la cultura occidental* (Coimbra, Classica Digitalia/CECH, ARENGA, 2011).
11. Gabriele Cornelli, *O pitagorismo como categoria historiográfica* (Coimbra, Classica Digitalia/CECH, 2011).
12. Frederico Lourenço, *The Lyric Metres of Euripidean Drama* (Coimbra, Classica Digitalia/CECH, 2011).
13. José Augusto Ramos, Maria Cristina de Sousa Pimentel, Maria do Céu Fialho, Nuno Simões Rodrigues (coords.), *Paulo de Tarso: Grego e Romano, Judeu e Cristão* (Coimbra, Classica Digitalia/CECH, 2012).
14. Carmen Soares & Paula Barata Dias (coords.), *Contributos para a história da alimentação na antiguidade* (Coimbra, Classica Digitalia/CECH, 2012).

15. Carlos A. Martins de Jesus, Claudio Castro Filho & José Ribeiro Ferreira (coords.), *Hipólito e Fedra - nos caminhos de um mito* (Coimbra, Classica Digitalia/CECH, 2012).
16. José Ribeiro Ferreira, Delfim F. Leão, & Carlos A. Martins de Jesus (eds.): *Nomos, Kosmos & Dike in Plutarch* (Coimbra, Classica Digitalia/CECH, 2012).
17. José Augusto Ramos & Nuno Simões Rodrigues (coords.), *Mnemosyne kai Sophia* (Coimbra, Classica Digitalia/CECH, 2012).
18. Ana Maria Guedes Ferreira, *O homem de Estado ateniense em Plutarco: o caso dos Alcmeónidas* (Coimbra, Classica Digitalia/CECH, 2012).
19. Aurora López, Andrés Pociña & Maria de Fátima Silva, *De ayer a hoy: influencias clásicas en la literatura* (Coimbra, Classica Digitalia/CECH, 2012).
20. Cristina Pimentel, José Luís Brandão & Paolo Fedeli (coords.), *O poeta e a cidade no mundo romano* (Coimbra, Classica Digitalia/CECH, 2012).
21. Francisco de Oliveira, José Luís Brandão, Vasco Gil Mantas & Rosa Sanz Serrano (coords.), *A queda de Roma e o alvorecer da Europa* (Coimbra, Imprensa da Universidade de Coimbra, Classica Digitalia/CECH, 2012).
22. Luísa de Nazaré Ferreira, *Mobilidade poética na Grécia antiga: uma leitura da obra de Simónides* (Coimbra, Imprensa da Universidade de Coimbra, Classica Digitalia/CECH, 2013).
23. Fábio Cerqueira, Ana Teresa Gonçalves, Edalaura Medeiros & JoséLuís Brandão, *Saberes e poderes no mundo antigo. Vol. I – Dos saberes* (Coimbra, Imprensa da Universidade de Coimbra, Classica Digitalia, 2013). 282 p.
24. Fábio Cerqueira, Ana Teresa Gonçalves, Edalaura Medeiros & Delfim Leão, *Saberes e poderes no mundo antigo. Vol. II – Dos poderes* (Coimbra, Imprensa da Universidade de Coimbra, Classica Digitalia, 2013). 336 p.
25. Joaquim J. S. Pinheiro, *Tempo e espaço da paideia nas Vidas de Plutarco* (Coimbra, Imprensa da Universidade de Coimbra, Classica Digitalia, 2013). 458 p.
26. Delfim Leão, Gabriele Cornelli & Miriam C. Peixoto (coords.), *Dos Homens e suas Ideias: Estudos sobre as Vidas de Diógenes Laércio* (Coimbra, Imprensa da Universidade de Coimbra, Classica Digitalia, 2013).
27. Italo Pantani, Margarida Miranda & Henrique Manso (coords.), *Aires Barbosa na Cosmópolis Renascentista* (Coimbra, Classica Digitalia/CECH, 2013).
28. Francisco de Oliveira, Maria de Fátima Silva, Tereza Virgínia Ribeiro Barbosa (coords.), *Violença e transgressão: uma trajetória da Humanidade* (Coimbra e São Paulo, IUC e Annablume, 2014).
29. Priscilla Gontijo Leite, *Ética e retórica forense: asebeia e hybris na caracterização dos adversários em Demóstenes* (Coimbra e São Paulo, Imprensa da Universidade de Coimbra e Annablume, 2014).

30. André Carneiro, *Lugares, tempos e pessoas. Povoamento rural romano no Alto Alentejo*. - Volume I (Coimbra, Imprensa da Universidade de Coimbra, Classica Digitalia, 2014).
31. André Carneiro, *Lugares, tempos e pessoas. Povoamento rural romano no Alto Alentejo*. - Volume II (Coimbra, Imprensa da Universidade de Coimbra, Classica Digitalia, 2014).
32. Pilar Gómez Cardó, Delfim F. Leão, Maria Aparecida de Oliveira Silva (coords.), *Plutarco entre mundos: visões de Esparta, Atenas e Roma* (Coimbra e São Paulo, Imprensa da Universidade de Coimbra e Annablume, 2014).
33. Carlos Alcalde Martín, Luísa de Nazaré Ferreira (coords.), *O sábio e a imagem. Estudos sobre Plutarco e a arte* (Coimbra e São Paulo, Imprensa da Universidade de Coimbra e Annablume, 2014).
34. Ana Iriarte, Luísa de Nazaré Ferreira (coords.), *Idades e género na literatura e na arte da Grécia antiga* (Coimbra e São Paulo, Imprensa da Universidade de Coimbra e Annablume, 2015).
35. Ana Maria César Pompeu, Francisco Edi de Oliveira Sousa (orgs.), *Grécia e Roma no Universo de Augusto* (Coimbra e São Paulo, Imprensa da Universidade de Coimbra e Annablume, 2015).
36. Carmen Soares, Francesc Casadesús Bordoy & Maria do Céu Fialho (coords.), *Redes Culturais nos Primórdios da Europa - 2400 Anos da Fundação da Academia de Platão* (Coimbra e São Paulo, Imprensa da Universidade de Coimbra e Annablume, 2016).
37. Claudio Castro Filho, *“Eu mesma matei meu filho”: poéticas do trágico em Eurípides, Goethe e García Lorca* (Coimbra e São Paulo, Imprensa da Universidade de Coimbra e Annablume, 2016).
38. Carmen Soares, Maria do Céu Fialho & Thomas Figueira (coords.), *Pólis/ Cosmópolis: Identidades Globais & Locais* (Coimbra e São Paulo, Imprensa da Universidade de Coimbra e Annablume, 2016).
39. Maria de Fátima Sousa e Silva, Maria do Céu Grácio Zambujo Fialho & José Luís Lopes Brandão (coords.), *O Livro do Tempo: Escritas e reescritas. Teatro Greco-Latino e sua recepção I* (Coimbra e São Paulo, Imprensa da Universidade de Coimbra e Annablume, 2016).
40. Maria de Fátima Sousa e Silva, Maria do Céu Grácio Zambujo Fialho & José Luís Lopes Brandão (coords.), *O Livro do Tempo: Escritas e reescritas. Teatro Greco-Latino e sua recepção II* (Coimbra e São Paulo, Imprensa da Universidade de Coimbra e Annablume, 2016).
41. Gabriele Cornelli, Maria do Céu Fialho & Delfim Leão (coords.), *Cosmópolis: mobilidades culturais às origens do pensamento antigo* (Coimbra e São Paulo, Imprensa da Universidade de Coimbra e Annablume, 2016).
42. Nair de Nazaré Castro Soares, Cláudia Teixeira (coords.), *Legado clássico no Renascimento e sua recepção: contributos para a renovação do espaço cultural*

*européu.* (Coimbra e São Paulo, Imprensa da Universidade de Coimbra e Annablume, 2017).

43. Françoise Frazier, Olivier Guerrier (coords.), *Plutarque. Éditions, Traductions, Paratextes.* (Coimbra e São Paulo, Imprensa da Universidade de Coimbra e Annablume, 2017).

(Página deixada propositadamente em branco)



Consacré à Plutarque et son texte au temps de l'humanisme, le présent volume réunit douze contributions dues aux membres du Réseau Thématique Européen « Plutarque ». Il se distribue en trois parties : la première se centre sur les traductions, latines ou vernaculaires – en particulier la traduction française d'Amyot ; la seconde est consacrée au travail philologique des humanistes et à leur apport aux éditions modernes ; la troisième donne quelques exemples d'interprétation et / ou de réutilisation du texte.

Il s'adresse ainsi non seulement aux spécialistes de Plutarque, en apportant à la fois des éléments philologiques touchant l'établissement du texte et une contribution à l'étude de la réception du Chéronéen, mais aussi à tous les spécialistes de la Renaissance et du milieu humaniste, et, plus largement, à quiconque s'intéresse à la traductologie ou à la diffusion du patrimoine antique.

OBRA PUBLICADA  
COM A COORDENAÇÃO  
CIENTÍFICA

